

Face À La Nuit

Peter Robinson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PETER ROBINSON

FACE À LA NUIT

Il existe mille manières de tuer. Mais le meurtre à l'arbalète de l'inspecteur Quinn est pour le moins insolite. Autant que les photos compromettantes retrouvées sur le lieu du crime. Banks se lance dans une enquête où la vérité se dérobe à chaque pas...

« L'inspecteur Banks est un homme d'instinct. Il sait que, bien souvent, c'est au fond de son âme tourmentée qu'il trouvera les réponses à ses questions. »

MICHAEL CONNELLY



SPECIAL SUSPENSE ■ ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2014
pour la traduction française

Édition originale anglaise parue sous le titre :

WATCHING THE DARK

Chez Hodder & Stoughton à Londres en 2012.

© Eastvale Enterprises Inc., 2012

ISBN : 978-2-226-30323-3

COLLECTION « SPÉCIAL SUSPENSE »

À Sheila

LES NUITS OÙ LA DOULEUR la tenait éveillée, Lorraine Jenson se levait au point du jour, quand tout dormait encore à l'intérieur du centre, et allait s'installer dehors dans un fauteuil en osier. Les épaules drapées d'un plaid en tartan qui la protégeait de la fraîcheur matinale, elle écoutait le gazouillis des oiseaux en savourant une tasse d'earl grey brûlant, dont l'arôme, subtil et exquis, s'élevait en volutes odorantes. Là, elle allumait sa première cigarette de la journée – la meilleure de toutes.

Certains matins, le petit lac artificiel, en contrebas de la pelouse en pente, était couvert d'une brume dont le voile estompait les contours des arbres sur la rive la plus éloignée. D'autres fois, la surface ressemblait à un miroir sombre et lisse qui reproduisait fidèlement chaque détail des branches et des feuillages. En ce beau matin du mois d'avril, les eaux étaient claires, à peine troublées par un vent léger qui faisait trembloter les reflets.

Sous l'effet des analgésiques, Lorraine sentit la douleur se détacher d'elle comme une peau morte, tandis que le thé et le tabac apaisaient ses nerfs à vif. Posant la tasse près d'elle sur une table en fer forgé, elle resserra le plaid autour de ses épaules. Son siège était orienté au sud et, sur sa gauche, le soleil montait doucement au-dessus de la colline, sa lumière filtrant à travers les arbres. Le charme serait bientôt rompu. Dans le bâtiment derrière elle, les gens ne tarderaient pas à se lever dans un raffut d'éclats de voix, de bruits de portes et de gargouillis de canalisations, et ce serait pour elle le début d'une nouvelle journée éprouvante.

Dans la clarté déjà plus vive, il lui sembla apercevoir quelque chose en lisière du bois, de l'autre côté du lac. Un ballot de linge abandonné. Bizarre. Barry, le jardinier en chef et régisseur du domaine, était spécialement fier du lac et du bois naturel, à tel point qu'on lui reprochait parfois de privilégier ce coin-là au détriment du reste de l'immense propriété.

Lorraine eut beau plisser les yeux, elle ne distingua rien de vraiment net. Son acuité visuelle avait passablement baissé. Cramponnée aux accoudoirs, elle se redressa avec peine, les dents serrées, tandis que la douleur, rebelle à l'OxyContin, fusait dans sa jambe gauche avec la violence d'un tisonnier incandescent. Appuyée sur sa béquille, elle entreprit de descendre la pente. L'herbe encore humide de rosée enveloppa de sa fraîcheur ses chevilles nues.

Arrivée sur la berge, elle emprunta la piste en cendrée qui en épousait le contour et progressa vers l'orée du bois. Cependant, elle

avait déjà identifié la forme qui y était affalée. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait un cadavre, mais jamais encore elle n'était tombée dessus de cette manière. À présent elle se trouvait seule face à la mort, pour la première fois depuis qu'elle s'était tenue près du cercueil de son père dans la chambre funéraire.

Lorraine retint son souffle. Silence. Un frisson d'effroi la parcourut lorsqu'elle crut surprendre un bruissement au cœur des bois. Si elle avait devant elle la victime d'un meurtre, l'assassin était peut-être encore à proximité, en train de l'épier. Elle demeura immobile une bonne minute, jusqu'à ce qu'elle soit certaine qu'il n'y avait personne dans les parages. Il y eut un nouveau bruit, et elle vit un renard se faufiler dans le sous-bois.

Maintenant qu'elle était là, Lorraine retrouvait ses réflexes professionnels. Elle resta prudemment à distance pour éviter de contaminer la scène, luttant contre l'envie d'examiner le corps de plus près, de savoir si c'était quelqu'un qu'elle connaissait. Elle ne pouvait plus rien pour lui – il s'agissait assurément d'un homme. À le voir agenouillé ainsi, renversé en avant, le front touchant le sol comme une parodie de musulman en prière, elle ne doutait pas un instant qu'il fût mort.

Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était rester sur place et protéger le site. Meurtre ou pas, elle avait incontestablement affaire à une mort suspecte, et ce n'était pas le moment de faire une boulette. Pestant contre la douleur qui irradiait dans toute sa jambe au moindre mouvement, Lorraine chercha son portable dans la poche de son jean et appela le commissariat d'Eastvale.

Ce matin-là à la première heure, alors qu'il quittait Gratly pour se diriger vers le Centre de soins et de convalescence de la police de St Peter, à six kilomètres au nord d'Eastvale, l'inspecteur principal Alan Banks songeait qu'aucune musique ne valait celle de Bach pour démarrer une journée. À cette heure matinale, il lui fallait un morceau capable de capter son attention et de réveiller ses neurones, mais rien de bruyant ou de discordant, ni de trop exigeant émotionnellement. Les *Sonates et partitas pour violon seul* par Alina Ibragimova lui convenaient à merveille, à la fois lénifiantes et stimulantes pour l'esprit.

Banks connaissait St Peter pour s'y être rendu plusieurs fois au cours des mois précédents, pendant la convalescence d'Annie Cabbot. À peine quelques mois plus tôt, Annie s'escrimait à avancer avec ses béquilles, en larmes, et aujourd'hui elle s'apprêtait à réintégrer son poste. Banks attendait avec impatience son retour, prévu pour le lundi suivant.

Il prit la première sortie après le rond-point, longea le mur

d'enceinte sur une centaine de mètres avant d'atteindre le porche d'entrée et tourna à gauche sur l'allée goudronnée. Il n'y avait ni barrière ni guérite de gardien pour contrôler l'accès, mais les premiers officiers débarqués sur place avaient dûment délimité un périmètre de sécurité. Un jeune agent arrêta Banks pour vérifier son identité et consigner dans son registre son nom et son heure d'arrivée, après quoi il souleva le ruban pour le laisser passer.

Quand il se garait sur le parking de St Peter pour aller rendre visite à Annie, Banks avait toujours l'impression d'arriver dans un luxueux établissement de cure thermale, et c'était la même chose ce jour-là. Son imposante façade exposée au sud, l'édifice se dressait au sommet d'une éminence dont les pentes menaient au lac et aux bois environnants. Conçu à la fin du dix-neuvième siècle par un cabinet d'architectes de Leeds clairement influencé par Vanbrugh, le bâtiment de trois étages était flanqué de deux ailes, et on y accédait par un portique aux sobres colonnes doriques. On trouvait dans la région des propriétés plus vastes, mais celle-ci, avec sa pièce d'eau, ses bois et ses vallonnements, rappelait le style et l'esprit du paysagiste Capability Brown. Il n'y manquait même pas la folie. À l'ouest, on apercevait, par-delà les arbres et les pelouses, la silhouette des collines et les marais du Swainsdale, toile de fond à un parc où la nature se mariait à l'artifice, comme dans ces « paysages empruntés » chers aux Japonais.

Banks constata avec surprise que l'équipe de la police technique et scientifique l'avait devancé, avant de se rappeler que l'alerte avait été donnée par une policière. Équipés de combinaisons de protection blanches, ils étaient déjà à pied d'œuvre. Peter Darby, le photographe, était en plein travail, muni d'un antique Nikon SLR et d'un caméscope numérique ultramoderne. La plupart des techniciens (ou TSC, selon la terminologie en vogue) effectuaient leurs propres prises de vues avec du matériel numérique, mais si Peter s'accommodait du numérique pour la vidéo, il refusait de l'utiliser pour la photographie, trop ouverte aux erreurs et aux falsifications. Ces réticences faisaient de lui une espèce de dinosaure, et quelques jeunes adeptes de technologie ricanaien derrière son dos. En retour, il ripostait qu'aucune de ses pièces à conviction n'avait été contestée par un tribunal, et qu'il n'avait jamais perdu de cliché suite à une panne informatique.

Courbée sur sa béquille, l'inspecteur Lorraine Jenson se tenait avec deux autres personnes au bord du lac, à cinquante mètres environ du corps, occupée à griffonner des notes. Banks la connaissait vaguement pour l'avoir croisée au cours d'une affaire qui empiétait sur le secteur de Humberside, auquel elle était rattachée. Il était au courant de ses récents démêlés avec des dealers dans une tour, qui s'étaient soldés par une chute d'un balcon du deuxième étage. Sa jambe gauche avait subi de multiples fractures qui avaient nécessité une opération, le port

d'un plâtre et des séances de rééducation, mais elle serait bientôt sur pied.

– Il fallait que ça tombe sur moi, de découvrir un cadavre, se plaignit Lorraine.

– Je vois que vous avez prévenu l'équipe, répondit Banks en désignant les techniciens.

– Oui, je me suis permis de prendre la décision, histoire de vous faire gagner du temps. C'est l'inspecteur divisionnaire qui a transmis les directives. Au fait, je vous présente Barry Sadler, le régisseur, et Mandy Pemberton, l'infirmière de nuit.

Après les avoir salués, Banks les pria de regagner le bâtiment principal, où l'on prendrait leurs dépositions. Toujours sous le choc, ils s'engagèrent dans la montée qui menait à l'entrée.

– Qui est le coordinateur de scène de crime ? demanda Banks à Lorraine.

– Stefan Nowak.

– Formidable.

Stefan Nowak faisait partie des meilleurs. Il aurait défendu un site bec et ongles s'il l'avait fallu, mais c'était un vrai plaisir de collaborer avec cet homme charmant, plein d'esprit et d'intelligence. Banks jeta un coup d'œil au corps avachi à l'orée du bois.

– On connaît son identité ?

– Pas encore, mais il se peut que je le reconnaisse quand je verrai son visage. À condition qu'il soit d'ici.

Il était trop tôt pour que le médecin légiste du ministère public, le Dr Glendenning, domicilié à Saltburn, soit déjà sur les lieux, et c'était donc le médecin de la police, le Dr Burns, qui prenait les premières notes dans son carnet noir, penché au-dessus du cadavre. Accroupi près de lui, les mains sur les genoux, Banks le regarda opérer.

– Alan ? M'autoriseriez-vous à retourner le corps ?

– Peter Darby a terminé ?

– Oui.

Banks s'attarda une minute à examiner le cadavre, et comme il ne décelait rien de spécialement frappant ou singulier mis à part sa posture insolite, il aida le Dr Burns à le changer de position. Avec précaution, ils allongèrent le corps sur le dos et échangèrent un regard interloqué. En se relevant, Banks entendit Lorraine Jenson émettre un léger hoquet.

Quelque chose saillait de la poitrine de la victime. Au premier abord, on aurait dit un de ces pieux en bois avec lesquels le Dr Van Helsing exterminait les vampires dans les vieilles productions de la Hammer, à ceci près qu'il portait des plumes à son extrémité, comme une flèche. Il ne pouvait pas s'agir d'une flèche, toutefois, le projectile étant trop profondément enfoncé.

- On dirait un trait d'arbalète, commenta Banks.
- Je suis d'accord, approuva le Dr Burns.
- Ce n'est pas très répandu, dans les parages.

En réalité, Banks ne se rappelait pas avoir mené une seule enquête criminelle faisant intervenir une arme de ce type.

- Je ne peux pas dire que je sois spécialiste en la matière, renchérit Burns. Je suis sûr que le Dr Glendenning pourra vous éclairer davantage, après l'autopsie. (Ses genoux craquèrent lorsqu'il se redressa.) Étant donné la position et l'angle du trait d'arbalète, je parie qu'il a touché le cœur. La mort a dû être instantanée. Bien sûr, on a pu l'empoisonner au préalable, en revanche je ne vois aucune trace d'ecchymoses, de strangulation ou d'autres traumatismes.

- Selon vous, a-t-il été tué ici ou a-t-on transporté le corps après coup ?

Le Dr Burns déboutonna la chemise de la victime pour inspecter les épaules et la région thoracique.

- Il y a des taches de lividité, ce qui indique qu'il est dans cette position depuis assez longtemps pour que le sang se soit accumulé. Cela dit, je ne peux rien certifier. L'autopsie du Dr Glendenning nous en dira plus. On a l'impression qu'il est tombé à genoux et a basculé en avant, la tête contre le sol. Vous voyez ces traînées de sang dans l'herbe, à peu près à l'aplomb de l'emplacement du cœur ? Ça correspond bien au type de blessure. Les saignements sont limités, il a dû faire une hémorragie interne. (Le Dr Burns esquissa un geste en direction des bois.) Je pense que le tireur était posté près de cet arbre, à l'endroit où travaillent les experts, ce qui représente quinze ou vingt mètres de distance. Difficile de rater sa cible dans ces conditions, mais ça nous apprend aussi que le tueur a pu se cacher derrière les arbres, au cas où quelqu'un l'aurait aperçu depuis une fenêtre du centre.

Banks coula un regard vers Lorraine Jenson, qui contemplait d'un œil horrifié le trait d'arbalète planté dans la poitrine du cadavre.

- Il m'est vaguement familier, mais j'ai croisé tellement de flics, dans ma carrière... Et vous, Lorraine, vous le reconnaissez ?

Elle hocha lentement la tête, légèrement pâle.

- C'est Bill, fit-elle. L'inspecteur Bill Quinn. Il était pensionnaire ici, comme moi.

- Et merde ! Bill Quinn. Il me semblait bien que je l'avais déjà vu.

- Vous le connaissiez également ?

- Plus ou moins, oui. Il dépendait de Millgarth, à Leeds, c'était un collègue de l'inspecteur Ken Blackstone. L'heure du décès ? demanda Banks, s'adressant au Dr Burns, qui contrôlait la température du corps.

- Comme d'habitude, il m'est impossible de vous donner une réponse exacte. Vous avez vu comme moi les taches de lividité. La rigidité cadavérique est à l'œuvre, mais elle n'est pas encore complète.

D'après la température, je dirais qu'il est mort depuis sept ou huit heures. En gros, je situerais le moment du décès entre vingt-trois heures et une heure du matin. Ce n'est qu'une estimation, bien entendu. Pour plus de précision, vous devrez reconstituer ses faits et gestes, demander quand il a été vu pour la dernière fois. Dans ce genre d'endroit, ça ne devrait pas être trop compliqué.

– J'espérais juste que vous nous feriez gagner du temps.

– Désolé. Il se peut que...

– Mais non, voyons, vous nous avez bien aidés. Deux heures, ça représente une fourchette assez gérable. Tout de même, vous ne croyez pas qu'il faisait trop sombre pour que le tireur puisse viser ?

– Je le répète, le tueur était sûrement embusqué tout près de sa cible. Plus près, peut-être, que je ne l'ai estimé. La nuit était claire et le ciel relativement dégagé, la lune était dans son troisième quartier. Avec le bâtiment en arrière-fond, la victime a dû être facile à atteindre, surtout si l'assassin maîtrisait bien le tir à l'arbalète. À mon avis, c'était un jeu d'enfant.

Banks s'accroupit de nouveau pour fouiller les poches du cadavre et s'étonna de les trouver vides.

– Il a pu laisser ses affaires dans sa chambre, non ? argua le Dr Burns lorsqu'il lui en fit la réflexion. On n'a pas besoin de son portable ou de son portefeuille pour aller faire un petit tour avant de se coucher.

– Qui nous dit que c'est bien ce qu'il a fait ? De plus, les gens ont tendance à rester vissés à leur portable. On dirait que leur vie en dépend. Et que penser des clés ?

– Les clés ?

– Il n'en a pas sur lui.

– Il n'en avait pas forcément besoin.

– Possible. À moins que quelqu'un ne les ait volées. On verra ça plus tard.

Une Toyota noire s'engagea sous le porche, et les officiers en faction la laissèrent passer après les vérifications d'usage. Le brigadier Winsome Jackman et son mètre quatre-vingts jaillirent aussitôt du véhicule.

– Ce n'est pas votre style d'être en retard, Winsome, observa Banks en jetant un coup d'œil à sa montre. Vous avez fait la bringue la nuit dernière, ou quoi ?

Winsome prit un air consterné puis finit par se déridier.

– Non, inspecteur, vous savez bien que ce n'est pas mon genre.

– Bien sûr, je plaisantais, fit Banks avant de lui résumer les faits. Vous voulez bien mettre en place les opérations dans le bâtiment principal ? Réserver une salle pour les enquêteurs, installer les lignes téléphoniques, avertir le personnel civil... comme d'habitude.

– Bien, inspecteur.
– Il faudrait aussi lancer une fouille complète des locaux et de la propriété, avant que tout le monde soit au courant des événements. On cherche l'arme du crime, une arbalète. Difficile à cacher, je suppose.

– On perquisitionne aussi les chambres des patients ?
– Oui, vous les passez au peigne fin. Ils ne vont pas apprécier, c'est certain. Ce sont des flics comme nous, après tout. Pourtant, c'est indispensable, ils sont censés le comprendre. C'est un des nôtres qui a été tué. Le coupable est peut-être quelqu'un d'ici, et j'ai l'impression qu'on peut entrer dans les locaux comme dans un moulin. Mettez-vous aux auditions, aussi. Vous pouvez commencer avec les deux personnes que j'ai déjà vues. Barry...

Il interrogea Lorraine du regard.

– Barry Sadler et Mandy Pemberton.
Winsome s'éloigna, suivie de Lorraine. Banks nota que celle-ci se déplaçait sans trop de difficultés, en dépit de sa béquille. Elle fit une remarque en chemin, et Winsome regarda par-dessus son épaule en riant.

Il reporta son attention sur le corps. Il n'avait rencontré Bill Quinn qu'une seule fois, lors d'une fête de départ en retraite à laquelle il assistait en compagnie de Ken Blackstone, mais il ne l'avait pas oublié. Il revoyait sa silhouette dégingandée, ses cheveux qui grisonnaient prématurément, ses dents mal alignées et tachées de nicotine... Et sa façon de sourire placidement aux blagues salaces de l'assemblée, installé dans un fauteuil avec son petit verre de whisky.

– Bill Quinn, murmura-t-il. Dans quel pétrin es-tu allé te fourrer ?
Il embrassa du regard le lac, les arbres et la grande bâtisse perchée sur la colline, huma l'air et se dirigea vers le bâtiment principal pour rejoindre Winsome et Lorraine.

Lorraine posa sa béquille et prit place dans un fauteuil.

– Si je comprends bien, non content de fouiller ma chambre, vous me traitez en suspecte ?

Le studio avec salle de bains privée qu'occupait Lorraine n'avait rien à envier à une jolie chambre d'hôtel. Il était meublé d'un petit lit d'angle, d'un bureau et de trois fauteuils disposés autour d'une table ovale, près d'une spacieuse penderie. Une bouilloire avec des sachets de thé et de café était posée sur la commode. Il y avait également un grand écran plat fixé au mur, et une chaîne hi-fi avec radio, lecteur de CD et station iPod.

– Ne dites pas de sottises, allons ! Où allez-vous chercher ça ?
– Je vous rappelle que c'est moi qui ai découvert le corps. Une coupable toute désignée, n'est-ce pas ?

– Et moi qui croyais que l'assassin était toujours un proche de la victime ! Vous n'auriez pas abusé des romans d'Agatha Christie, pendant votre convalescence ?

– Simple question de logique.

– Dois-je en déduire que vous êtes coupable pour de bon ?

– Bien sûr que non, voyons !

– Bon, voilà au moins une question de réglée.

– Pourtant vous auriez des raisons de me soupçonner. À votre place c'est ce que je ferais. Tout le monde est suspect, ici.

Banks dévisagea Lorraine avec attention. La petite quarantaine, elle avait changé pendant sa convalescence. Elle semblait plus âgée et plus fragile qu'avant l'accident. Sa silhouette rondelette s'était amincie, elle avait la peau blême et fripée, et des poches soulignaient ses yeux à l'expression perspicace, sous la frange brune mal taillée.

– Nous reviendrons là-dessus plus tard, poursuivit Banks. Dans l'immédiat vous n'êtes qu'un témoin. Bien entendu, nous recueillerons ultérieurement votre déposition par écrit, mais pour le moment je me limiterai à quelques questions élémentaires. Vos impressions spontanées, vos relations avec la victime, ce genre de choses... J'ai vu que vous preniez des notes, je suppose que vos souvenirs sont encore précis. Pour commencer, je voudrais savoir ce que vous faisiez dehors à une heure aussi matinale et ce qui vous a poussée à vous approcher du lac.

Lorraine marqua une brève hésitation.

– Je ne dors pas très bien, à cause de la douleur. En général je me réveille aux aurores, et tout de suite j'ai l'impression d'étouffer. J'ai besoin de sortir. C'est apaisant de s'asseoir dehors quand tout le monde est encore endormi. En plus je peux savourer ma cigarette.

– Qu'est-ce qui vous a attirée vers le lac ?

– J'ai aperçu quelque chose, en bordure du bois. On aurait dit un tas de vêtements. J'ai trouvé ça curieux, dans une propriété aussi bien entretenue. Ce n'était pas normal.

– Et qu'avez-vous fait quand vous avez compris de quoi il s'agissait ?

– Je suis restée à distance et je n'ai plus bougé.

– Vous n'avez touché à rien ?

– Non.

– Avez-vous remarqué autre chose ?

– De quel ordre ?

– Un élément inhabituel, en dehors de la forme qui vous avait alertée.

– Non, pas spécialement. J'ai tendu l'oreille, et j'ai aperçu un renard. Le bruit m'avait effrayée. J'ai cru un instant que le tueur se cachait toujours dans les bois, mais non, ce n'était que le renard.

– À cette distance, je présume que vous ne pouviez pas voir le projectile ?

– En effet. Vous l'avez constaté vous-même, le corps était renversé en avant.

– Vous venez de mentionner le « tueur » : qu'est-ce qui vous a laissé penser qu'on l'avait assassiné, et qu'il n'avait pas succombé à une crise cardiaque, par exemple ?

– Difficile à définir. Cela tient sans doute à cette position agenouillée. Ça m'a paru louche. L'instinct, si vous préférez, une intuition. Je ne trouve pas d'explication rationnelle.

Banks savait bien que les témoins avaient tendance à s'embrouiller dans leurs explications, et que l'enquêteur pouvait aisément profiter de la situation, exacerber leur méfiance et leur nervosité. Il suffisait d'interroger quelqu'un pendant cinq minutes pour qu'il ait tout l'air d'un menteur. Manifestement, les flics ne faisaient pas exception à la règle.

– Je me demandais seulement si quelque chose en particulier avait motivé cette conclusion. Avez-vous vu ou entendu quelqu'un prendre la fuite, surpris une voiture qui démarrait sur la route ?

– Non, rien à part le renard. Et les oiseaux, naturellement. Ils avaient déjà commencé à chanter. Pourquoi cette question ? À quelle heure a eu lieu le meurtre ? Le corps devait être là depuis un bon moment, non ? Vous n'allez pas me dire qu'il venait d'être tué quand je suis arrivée ?

– Vous connaissiez bien Bill Quinn ?

– Comme ça, sans plus. Il nous est arrivé de bavarder au salon, quand on prenait un verre en soirée, mais je ne peux pas dire que je le connaissais intimement. Comme on est fumeurs tous les deux, on se croisait dehors par hasard, on faisait la conversation le temps d'une cigarette. Les gens sont tous très polis, ici, mais on ne se lie pas plus que ça.

– Vous n'aviez pas de relation privilégiée avec lui ?

– Mon Dieu, non, certainement pas ! protesta Lorraine en levant la main gauche. Je n'ai de relation privilégiée qu'avec mon mari et mes deux enfants.

– Auriez-vous surpris l'inspecteur Quinn en train de se quereller avec un autre patient, ou entendu quelqu'un lui adresser des menaces ?

– Pas du tout. Cet endroit est extrêmement paisible, vous l'avez sûrement remarqué. Bill Quinn était calme, absorbé dans ses pensées. Je ne le voyais pas beaucoup, et je n'ai jamais assisté à une quelconque altercation.

– Vous n'avez vu personne rôder dans les parages ? Un inconnu qui n'avait rien à faire là ?

– Non, personne.
– À quel moment avez-vous vu Bill Quinn vivant pour la dernière fois ?

– Hier soir au dîner.
– Quand, exactement ? Quels sont les horaires du centre ?
– Le dîner est servi à six heures et demie, et il y a une soirée quiz trois fois par semaine, à partir de huit heures. Ensuite, vers neuf heures et demie, certains vont boire un verre au bar de la bibliothèque, et les autres regardent la télé dans leur chambre.

– Et en dehors des soirées quiz ?
– Il y a parfois des projections de films dans la salle de gym, des trucs assez récents. Sinon les gens se distraient comme ils peuvent, ils jouent aux cartes ou lisent un bouquin.

– Pas de karaoké ?
– Pas vraiment, non, fit Lorraine en riant. Pourtant ça nous changerait agréablement les idées.

– Hier soir au dîner, comment se comportait Bill Quinn ? Il vous a paru agité, inquiet, tendu ?

Lorraine fit un effort de mémoire, les sourcils froncés.
– Légèrement, peut-être, mais je ne peux pas le jurer. Il n'a pas été très bavard, mais c'était dans son caractère. Un peu crispé, préoccupé. Pas du tout énervé, notez bien, plutôt absent. Mais bon, on a tendance à interpréter les faits avec le recul.

– Son attitude d'hier soir, qu'est-ce qu'elle vous évoque ?
– Oh, il semblait juste un peu plus soucieux que d'habitude, voilà tout. Comme si quelque chose le tracassait. Par exemple, il ne s'est pas attardé pour bavarder à l'heure du café, et il n'est pas non plus allé boire un verre à la bibliothèque.

– C'était dans ses habitudes, de discuter avec les autres et de prendre quelque chose après le repas ?

– Oui, il prenait un single malt. Un seul, en général. Hier il a aussi manqué la soirée quiz, ce qui ne lui ressemble pas – il aimait bien jouer.... C'était difficile de lier vraiment connaissance avec lui. Il avait un côté insaisissable.

– Vous avez une idée de l'identité de l'assassin ?
– Je doute qu'il s'agisse d'un des patients. C'est le hasard et les circonstances qui nous ont réunis ici, et pour le moment personne n'a eu l'occasion de nourrir de rancœurs ou de projets de vengeance. (Elle ajouta en désignant sa béquille :) Sans compter que la plupart d'entre nous sont invalides.

– Tout de même, s'obstina Banks, un vieux différend a pu resurgir à l'improviste.

– Ce serait une sacrée coïncidence, à mon avis. Je crois que vous feriez mieux de chercher du côté des sales types qu'il a fait coffrer au

lieu de soupçonner les flics qu'il côtoyait en maison de repos.

– Ce n'est pas faux, admit Banks. Vous êtes plutôt bien logés, ici. Et si en plus le single malt est correct...

– Vous savez, on n'est pas dans un centre de remise en forme. Ni dans un stage de fitness.

Banks savait par Annie Cabbot que St Peter était un institut caritatif destiné à accueillir les policiers victimes d'une blessure, se relevant d'une opération ou sujets au stress et à l'anxiété, qu'ils soient ou non liés à leur profession. Le centre assurait toute une gamme de soins, de la kinésithérapie au reiki en passant par les massages, le sauna, l'hydrothérapie et le suivi psychologique. En moyenne, les pensionnaires y passaient quinze jours, mais selon les cas, il était possible de prolonger le séjour. Annie, par exemple, y était restée trois semaines, et elle y retournait régulièrement en journée pour des séances de rééducation et de massage.

– Avez-vous entendu du bruit pendant la nuit ? Vous avez dit que vous dormiez mal.

– En général, j'avale un somnifère avant de me coucher. Ça m'assomme pendant quelques heures, mais ensuite impossible de me rendormir. Du coup, je me lève de bonne heure. Mais entre dix heures et trois, quatre heures du matin, je dors comme une souche.

– Vous n'avez rien entendu quand vous vous êtes réveillée ?

– Non, seulement les oiseaux.

– Si Bill Quinn ne s'est pas joint à la soirée quiz et n'est pas allé prendre un verre, savez-vous ce qu'il a fait à la place ?

– Aucune idée. Je n'étais pas censée le surveiller. Je suppose qu'il est retourné dans sa chambre, ou qu'il est sorti fumer une dernière cigarette. Tout ce que je peux affirmer, c'est que je ne l'ai pas revu.

– Après vous être couchée, vous ne l'avez pas entendu quitter le bâtiment ?

– Non. Comme vous le voyez, ma chambre est au premier et donne sur l'arrière, alors que lui logeait au deuxième étage, sur l'avant. Au rez-de-chaussée, on trouve les bureaux et les salles de soins, ainsi que la salle à manger et la bibliothèque. La salle de gym et la piscine sont au sous-sol. Bill Quinn aurait pu faire une fête à tout casser dans sa chambre, je n'aurais rien entendu. Et si quelqu'un sort par la grande porte, je ne l'entends pas forcément. Il a pu tout aussi bien partir pendant les jeux, d'ailleurs. Je ne l'ai pas recroisé après le repas, je vous l'ai déjà dit.

– Vous avez participé aux jeux ?

– Oui.

– Bien. Je vais interroger les autres. L'un d'eux aura peut-être remarqué quelque chose. Que vaut la sécurité, dans le bâtiment ? On y accède facilement ?

– La sécurité ? répéta Lorraine avec un petit rire. Elle est inexistante, si vous voulez savoir. Ce n'est ni une prison ni un hôpital. Ça s'apparenterait plutôt à un hôtel chic. Le matériel de gymnastique et les équipements médicaux ont peut-être une certaine valeur, mais il n'y a ni médicaments, ni argent liquide conservés sur place. Comme vous l'avez vu, il n'y a même pas de portail, juste un mur d'enceinte. N'importe qui peut entrer et sortir à sa guise, à pied ou en voiture. À commencer par les résidents. Il est très facile de se faufiler dans les bois près de l'entrée et d'y rester embusqué. Le village le plus proche se trouve à deux kilomètres, et certains pensionnaires s'éclipsent de temps en temps pour boire un verre ou deux au pub. On circule librement, vous savez. Il n'y a ni gardien ni concierge, on ne nous impose pas de couvre-feu et on ne signe pas de registre en rentrant. Vous avez déjà rencontré Mandy, l'infirmière de nuit ; il est possible qu'elle sache quelque chose, même si je pense qu'elle dormait à poings fermés au moment des faits.

– Est-ce que Bill Quinn avait l'habitude de se promener dans les bois tard le soir ?

– Pas à ma connaissance. Quand je le voyais, en tout cas, il était en train de fumer près de la porte d'entrée.

– Les lieux sont-ils équipés de caméras de surveillance ?

– Je ne crois pas, non. Mais renseignez-vous auprès du personnel. Selon moi, c'est tout à fait inutile. Qui réside ici, à part d'honnêtes policiers ?

– Mmm, marmonna Banks en se levant. Je vous laisse, Lorraine, merci de m'avoir accordé de votre temps. Je reviendrai peut-être vers vous.

Comme il s'en allait, deux policières en tenue se présentèrent dans la chambre de Lorraine, et il l'entendit pester :

– Mince, si vous devez vraiment fouiner dans mes sous-vêtements, tâchez au moins de ne pas mettre trop de pagaille.

Banks prit le grand escalier en bois pour retourner à la réception, faisant glisser sa main sur la rampe sombre et bien cirée. Un monte-escalier avait été installé à l'intention des patients. Annie s'en était servie à un moment, il s'en souvenait. Une escouade de policiers avait déjà investi les lieux. Avisant l'agent Wilson, Banks lui demanda si Winsome était toujours là-haut, en train de fouiller la chambre de Bill Quinn.

– Oui, pour autant que je sache. C'est la 22 B, dans l'aile ouest. Je m'occupe des auditions des patients, ça va nous prendre un certain temps. On a réquisitionné une des salles de réunion du personnel pour en faire notre Q.G. On est en train de tout mettre en place.

– Impeccable. Vous avez combien de pensionnaires, au total ?

– Pas plus de douze, inspecteur, mais il faut y ajouter les employés, qui travaillent presque tous à temps partiel. En plus de la bibliothèque, on va prendre aussi les bureaux et les salles de soins pour les interrogatoires. Comme ça on pourra en mener plusieurs de front, ce sera plus vite terminé.

– Très bien. Ça va aller, vous ne manquez pas d'effectifs ?

– Gerry va m'aider, inspecteur. L'agent Masterton, je veux dire.

Geraldine Masterton venait d'achever sa période d'essai, et elle s'en tirait plus qu'honorablement. Elle était jeune et manquait encore d'expérience, mais ce n'était pas très grave, dans la mesure où elle était vive, perspicace et remarquablement efficace. Elle possédait en outre un diplôme d'informatique.

– Je vais tâcher de vous obtenir des renforts, promet Banks. D'ici là, faites de votre mieux.

– Bien, inspecteur.

– Envoyez deux officiers faire une enquête de voisinage, au cas où quelqu'un aurait été aperçu hier soir, ou récemment. Une voiture inconnue, ou quoi que ce soit d'inhabituel.

– C'est loin de tout, ici, inspecteur.

– Raison de plus pour que les gens aient remarqué quelque chose. Vous pouvez aussi avertir les médias. On ne lâche aucune information sur le meurtre de Bill Quinn ni sur le mode opératoire, évidemment, on cherche uniquement à contacter toute personne présente à St Peter entre hier soir dix heures et deux heures du matin. Vu que la presse ne va pas tarder à débarquer, n'oubliez pas de signaler aux plantons de les tenir en respect. Le brigadier Jackman vous a-t-il déjà parlé de la perquisition des chambres et du parc ?

– Oui, inspecteur. On essaie de faire vite et de rester aussi discrets que possible.

– Allez-y, Doug.

– Bien, inspecteur.

Alors que Wilson s'éloignait, Banks entendit qu'on l'interpellait.

– Excusez-moi, monsieur ? Est-ce bien vous le responsable ?

La personne qui venait de le héler était l'employée de l'accueil, une matrone aux cheveux gris un peu plus âgée que lui, dont le badge portait le prénom de Mary. Avec ses rangées de casiers pour les clés et les messages, ses classeurs métalliques et son matériel informatique, son bureau ressemblait à la réception d'un hôtel.

– Je suis l'inspecteur Banks, annonça-t-il en lui tendant la main. Désolé pour ce chambardement, Mary. Que puis-je faire pour vous ?

– Je m'inquiétais pour le planning de la journée, avec nos patients. Les séances de kiné et de massage, etc. Tout est déjà programmé.

– Un officier de police vient d'être assassiné. Il me paraît légitime de suspendre toute activité jusqu'à nouvel ordre, vous n'êtes pas

d'accord ? Je vous préviendrai dès que vous pourrez reprendre vos fonctions.

– Pardonnez-moi, fit Mary en rougissant, mais il faut bien que j'avertisse les gens. On a une kiné qui se déplace depuis Skipton, et son premier rendez-vous n'est qu'à quatorze heures. Est-ce que je dois téléphoner pour décommander ?

– Non, je regrette. Nous souhaitons nous entretenir dans les meilleurs délais avec toutes les personnes qui fréquentent les lieux, y compris le personnel. Nous aurons donc besoin des coordonnées de tous les intervenants, y compris ceux qui ne doivent pas se présenter aujourd'hui. Vous avez passé toute la nuit ici ?

– Non, inspecteur, j'habite Eastvale. La permanence n'est pas assurée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça ne servirait à rien. En principe, je finis à dix-huit heures, dix-neuf heures au plus tard, quand j'ai du travail en retard. Le matin, je commence à huit heures, en général. Je viens juste d'arriver. C'est invraisemblable, une histoire pareille.

– Dites-moi, Mary, vous faites partie des forces de police ?

– Non, inspecteur. Je suis infirmière conventionnée. Actuellement à la retraite.

– Dans ce cas, inutile de me donner de l'inspecteur.

– Ah, oui, je comprends.

– C'est normal que vous soyez perturbée. En dehors des patients et de l'infirmière de garde, savez-vous qui passe la nuit ici ?

– Barry.

– Barry Sadler ?

– Lui-même. Jardinier, portier, homme à tout faire... Il loge au-dessus des anciennes écuries, mais il reste disponible pour nous aider si nécessaire – quand on doit porter du poids, par exemple –, et il se charge aussi des menus travaux. Bien entendu, il se fait seconder si besoin est. On fait venir des agents d'entretien, des jardiniers et des paysagistes pour la pelouse et les topiaires... Mais aucun ne vit sur place.

– Il me faudra quand même leurs noms. Vous disposez d'un système de sécurité ?

Mary hésita un instant.

– Si l'on veut, oui.

– C'est-à-dire ?

– D'après le règlement, la grande porte est verrouillée à minuit, et on branche le système d'alarme.

– Et en réalité ?

Mary lui jeta un regard en coin.

– Vous savez comment ça se passe. Les règles sont très souples, en fait. Si quelqu'un a envie de sortir fumer ou de s'attarder au pub, on

ne va pas passer notre temps à désactiver et à relancer l'alarme.

– Je vois, acquiesça Banks, qui était lui-même fumeur à l'époque où l'on pouvait s'en griller une à peu près n'importe où. (Ce devait être un vrai pensum, à l'heure actuelle, de grelotter sur le trottoir avec sa cigarette. Raison de plus pour se réjouir d'avoir décroché.) Je dois donc en conclure que la sécurité est réduite au minimum, c'est bien ça ?

– On peut dire les choses comme ça, en effet.

– Et vous n'avez pas de caméras de surveillance ?

– Non, malheureusement. St Peter est financé par un fonds caritatif, et le conseil d'administration a jugé superflu de se lancer dans de telles dépenses. En plus, les gens ont horreur d'être espionnés – surtout les policiers.

Banks lui fit un sourire et la remercia de sa coopération. Mary piqua un fard. Tout en s'éloignant, Banks songeait qu'il venait de faire une conquête. Ces derniers temps, son charme opérait principalement sur les plus de soixante ans.

Parvenu au deuxième étage, Banks s'engagea dans le couloir sur sa droite, où une plaque indiquait les chambres 20 à 30 B. Par la porte ouverte, il vit Winsome poursuivre son inspection méthodique des tiroirs et des placards de la chambre de Bill Quinn.

– Vous trouvez quelque chose d'intéressant ? lui demanda-t-il depuis le pas de la porte.

– Pas pour le moment. À part ceci, ajouta-t-elle en lui montrant un trousseau de clés. Elles étaient posées sur le bureau. Il y a quelques vêtements dans la penderie, et des affaires de toilette. En revanche, ni portable ni portefeuille. Et la clé de la chambre n'est pas là non plus.

La chambre était la réplique de celle de Lorraine Jenson. Dans un angle, Banks remarqua une canne et tout l'attirail du pêcheur, ainsi qu'une pile de magazines sur la table basse, spécialisés dans la pêche et le jardinage. Bill Quinn aimait donc les activités de plein air. Banks l'ignorait jusque-là, comme presque tout ce qui concernait Quinn. Il faudrait qu'il se renseigne au plus tôt sur le personnage. Avec l'expérience, il avait acquis la certitude que la clé d'un assassinat réside bien souvent dans la personnalité de la victime.

– Je crois qu'il faudrait envoyer deux officiers perquisitionner son domicile. Vous avez son adresse ?

– C'est déjà réglé, chef. Il vit seul dans un lotissement de Rawdon, à Leeds, dans le secteur de l'aéroport.

– Seul ? Je ne sais pas pourquoi, je l'imaginais marié et père de famille.

– C'était bien le cas. Mais il a perdu sa femme, et les enfants ont pris leur indépendance. Ils sont étudiants tous les deux, l'un à Hull et

l'autre à Keele. Les policiers de là-bas essaient de les contacter, ainsi que ses parents, qui habitent Featherstone.

– Je n'étais pas au courant, pour sa femme.

– C'est son supérieur qui m'a raconté ça, inspecteur. Le décès est tout récent, à peine un mois. Un AVC.

– C'est à cause de ça qu'il s'est retrouvé ici ? Pour dépression ? Il avait besoin d'un soutien psychologique ?

– Pas du tout, il souffrait des cervicales. Il faisait de la kiné et des massages.

– D'accord, je vous laisse continuer.

Debout sur le seuil, il regarda Winsome s'affairer dans la chambre de Bill Quinn. Quand elle eut terminé, ni l'un ni l'autre n'étaient plus avancés.

– Aucun objet personnel, apparemment, conclut Winsome. Ni journal, ni agenda, ni carnet de notes.

– Et pas de message du tueur indiquant : « Rendez-vous à onze heures près du lac. »

– Non, malheureusement, fit Winsome avec un soupir.

– En entrant dans la chambre, avez-vous constaté des traces de désordre ? Si quelqu'un a réussi à pénétrer dans le bois pour l'assassiner, je suppose qu'il pouvait aussi bien s'introduire dans sa chambre.

– Non, rien de tel. Vous savez, c'était sûrement plus risqué d'entrer dans le bâtiment.

– Pas tant que ça, si je me fie aux propos de Mary. L'endroit est aussi bien protégé que la tirelire d'un gosse. On sait s'il possédait un téléphone portable ?

– Le contraire m'étonnerait beaucoup. De nos jours...

– Quoi qu'il en soit, on n'en a pas trouvé. Bizarre, non ?

– Vous avez raison. Le mien me suit partout.

– Il vaudra mieux vérifier auprès des autres patients et du personnel. Quelqu'un s'en souviendra certainement. Même chose pour l'ordinateur et le carnet de notes. (Enfilant les gants de protection qu'il emportait toujours sur une scène de crime, Banks s'empara d'un épais volume que Winsome avait découvert dans un des tiroirs. *Guide pratique d'enquête sur les homicides*. Le nom de Bill Quinn était inscrit sur la page de garde.) C'était son seul sujet de lecture, en dehors des revues de pêche et de jardinage ? s'étonna Banks en feuilletant l'ouvrage. Drôle d'idée, de se plonger là-dedans quand on prend deux semaines de repos, vous ne trouvez pas ? Certaines photos vous retournent l'estomac.

– C'était un enquêteur, malgré tout. Il voulait peut-être se remettre à jour pour le travail.

– On devrait pouvoir vérifier s'il suivait une formation.

Banks fit défiler les pages du livre, mais il ne contenait pas de feuille volante. Il l'examina de plus près, cherchant un éventuel document collé à l'intérieur ou roulé contre le dos de la reliure, mais sans plus de succès. On n'en avait pas non plus découpé les pages pour le transformer en coffret, comme il l'avait fait lui-même avec son exemplaire de *La Musculation facile* afin de camoufler ses cigarettes. Peine perdue, évidemment. Il avait quatorze ans à l'époque, et le titre du bouquin, qui détonnait parmi les séries habituelles – James Bond, Le Saint ou Sherlock Holmes –, avait immédiatement alerté sa mère. Inutile de demander de qui il avait hérité ses talents d'enquêteur. Il ne s'en était pas tiré plus brillamment avec ses numéros de *Mayfair*, *Swank* et *Oui*, fourrés dans le double fond de sa penderie. Dieu sait comment sa mère avait pu découvrir le pot aux roses.

Finalement, le secret de Bill Quinn ne se cachait ni dans un volume évidé ni dans le fond d'un placard. Il se dissimulait entre la reliure cartonnée d'un livre et la page de couverture détachée, que l'on avait hâtivement lissée et recollée ensuite.

Soulevant le haut de la page, Banks réussit à extirper du bout de ses doigts gantés une mince enveloppe marron, fermée sans être scellée. Il la secoua au-dessus de la table basse et fit tomber son contenu sur le plateau. Des photographies. Il les remit à l'endroit et les aligna sur la table. Trois clichés en couleurs de format 4x6, tirés sur du mauvais papier à partir d'une imprimante à jet d'encre. Rien d'inscrit au dos, pas d'heure ni de date. Malgré tout, elles étaient assez nettes pour qu'il se fasse une idée précise de la scène.

Sur la première, Bill Quinn prenait un verre dans un bar, en tête à tête avec une très jeune et très belle femme. De l'avis de Banks, elle avait tout juste l'âge légal pour consommer de l'alcool. Quinn se penchait vers elle, leurs doigts s'effleuraient sur la table. Des flûtes de champagne étaient posées devant eux. Les silhouettes en arrière-plan et le décor de la salle étaient trop flous pour qu'on puisse reconnaître l'endroit où avait été prise la photo.

Le deuxième tirage semblait avoir pour cadre un restaurant. Le couple occupait un box, et les velours cramoisis, les cuivres et les boiseries indiquaient un lieu plus sombre et plus chic. Sur la table recouverte d'une nappe en lin blanc se trouvaient deux assiettes de pâtes et deux verres de vin blanc à moitié vides, près d'une bouteille dans un seau à glace en métal. Leurs visages rapprochés dénotaient l'intimité de leur discussion, et Quinn avait posé la main sur la cuisse de la femme.

Sur la troisième photo, prise légèrement en plongée, on voyait Quinn allongé sur le dos. La fille était nue, à califourchon sur lui, ses petits seins aux pointes dures dressés, ses cheveux bruns répandus sur ses épaules. Quinn avait les mains sur ses cuisses. La fille affichait une

expression béate, mais on ne pouvait dire si elle simulait ou pas. Probablement que oui, car à ce moment-là, Bill Quinn était sûrement inconscient ou sous l'effet d'un stupéfiant. Impossible de l'affirmer, mais quelque chose le suggérait dans le relâchement de son corps, dans la façon dont sa tête reposait mollement sur l'oreiller, dans l'immobilité de ses mains sur les cuisses de sa partenaire. Une telle passivité n'était pas naturelle – il aurait dû au moins pétrir les seins de la femme, ou se redresser pour les lécher ou les embrasser. La pièce était plongée dans l'ombre, et l'on ne distinguait qu'un pâle rectangle lumineux correspondant sans doute à une fenêtre, outre les contours de quelques meubles dans la pénombre. Une chambre d'hôtel, selon toute vraisemblance.

– Qu'en pensez-vous ? demanda Banks à Winsome, qui s'était perchée sur l'accoudoir de son fauteuil pendant qu'il étudiait les photos.

– Une prostituée, déclara-t-elle tout de go.

– C'était peut-être autre chose qu'une transaction purement sexuelle ? Elle n'a pas un look de tapineuse, on dirait plutôt une étudiante. Rien de vulgaire sur elle, ni de cher ou sophistiqué. Ils étaient peut-être amants. Vous ne trouvez pas qu'il a l'air un peu absent, sur la photo de la chambre ?

– Il pourrait s'agir d'une escort-girl de luxe. Je suppose qu'à ce tarif, on peut imposer la tenue de son choix. Il fantasme peut-être sur le style étudiante. Cela dit, je suis d'accord avec vous, chef. Il y a un truc bizarre sur cette photo. La posture de Quinn. Dans un moment pareil, c'est drôle qu'il reste aussi inerte.

Banks haussa les sourcils.

– Winsome, vous me surprenez. Qu'est-ce qu'il devrait faire, selon vous ?

– Il est trop passif, c'est tout. D'après moi, si un homme de son âge a la chance de coucher avec une fille aussi jeune, superbe qui plus est, il devrait profiter du moment.

– Bien vu, Winsome, approuva Banks en riant. Merci de me faire partager votre opinion. Bon, on a pas mal de questions à éclaircir. Quoi qu'il en soit, on dirait bien que notre inspecteur Quinn n'était pas un ange. Il a bien caché son jeu. On va transmettre ces tirages au service photo, mais d'abord on fait des copies. Il va falloir découvrir qui est la fille et à quel endroit les clichés ont été pris. On pourrait isoler le visage pour le montrer un peu partout sans compromettre Quinn. Vous voulez bien poser les scellés sur la chambre et veiller à ce que personne n'y entre ? Et surtout, que les médias n'aient pas vent de l'affaire ! Ils finiront forcément par apprendre la vérité, mais le plus tard sera le mieux.

– Bien, chef.

– Il vaudrait mieux que je rentre au commissariat, fit Banks en consultant sa montre. Je parie que la boss trépigne d’impatience en attendant d’en savoir plus, et j’ai besoin qu’elle me rende quelques services.

DEPUIS QUE LA RESTRUCTURATION des services avait entraîné des réunions supplémentaires, la commissaire Gervaise, récemment promue aux fonctions de « commandant de zone », avait fait placer dans son bureau une table basse à plateau de verre et quatre chaises tubulaires. Il y avait largement assez d'espace, et les entretiens prenaient un tour plus informel que dans la salle de conférences où l'équipe au grand complet se rassemblait pour les briefings.

Assis devant la table basse, Banks posa délicatement sa tasse sur un sous-verre fleuri. Quand il se renversa contre le dossier de son siège, il sentit la structure métallique plier légèrement sous son poids. Le café, parfumé et corsé, venait de la machine à filtre personnelle de Gervaise. Elle avait sans nul doute apporté une touche féminine à l'ancien bureau typiquement masculin de son prédécesseur, le commissaire Gristhorpe – quoique personne ne lui en ait jamais fait la remarque.

Des photos de famille encadrées ornaient son bureau et le dessus du meuble de rangement. Les murs, peints en un discret bleu pastel, étaient décorés de gravures de fleurs de lis dans de jolis encadrements. Sobre et bien rangée, la pièce semblait plus aérée et plus claire.

Sur les rayonnages, la collection de classiques à reliure en cuir de Gristhorpe avait cédé la place à des manuels de droit et de médecine légale, parmi lesquels s'était glissée une autobiographie de Stella Rimington que Gervaise avait dû oublier de cacher. Les volumes étaient soigneusement classés, séparés ici ou là par une coupe ou une médaille de tir à l'arc, de dressage et d'escrime, les grandes passions de Gervaise à l'époque où elle avait encore le loisir de s'y consacrer.

Par la fenêtre entrebâillée, Banks entendait les bruits de la place du marché – camions de livraison, cris d'enfants ou bruyants échanges de salutations. Les odeurs appétissantes venues de la boulangerie voisine lui mettaient l'eau à la bouche. Neuf heures approchaient, il était debout depuis cinq heures du matin et n'avait encore rien avalé. Il irait peut-être chercher un chausson ou un feuilleté à la saucisse après la réunion.

Comme d'habitude, Gervaise était irréprochable dans son tailleur bleu marine et son impeccable chemisier blanc, dont le col relevé de motifs colorés égayait un peu la sévérité de l'ensemble. Elle s'assit face à Banks et lissa sa jupe.

– Tout est en ordre ?

– Oui.

Les complexités d'une enquête pour meurtre pouvaient être

écrasantes à gérer, et mieux valait enclencher la mécanique et distribuer clairement les missions avant que les informations ne commencent à s'accumuler. Rapports d'experts, dépositions des témoins, alibis à vérifier... Ils seraient amenés à recourir à des bases de données informatisées telles que HOLMES et SOCRATES, tâche qui incomberait probablement à l'agent Gerry Masterton, diplômée en informatique. Malgré tout, les enquêtes de police reposaient encore en grande partie sur la paperasse, et ils devraient prévoir un bon stock de cartons résistants et de classeurs métalliques. En plus des portables dont les officiers ne se séparaient jamais, ils feraient installer des lignes fixes dédiées dont ils diffuseraient les numéros, afin que les éventuels témoins puissent se manifester.

– Connaissez-vous personnellement l'inspecteur Quinn ? demanda Gervaise.

– Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Il m'a paru sympathique, mais ça s'arrête là. Et vous ?

– Même chose. On lui a décerné la médaille du mérite il y a trois ans, et j'ai assisté à la remise.

– Je n'étais pas au courant.

– Ses états de service sont excellents. J'avoue que je suis déroutée, Alan. D'après ce que j'ai déjà entendu, il ne s'agit sûrement pas d'une agression due au hasard, ni même d'un vieux règlement de comptes.

– Vous avez raison. L'arme du crime, tout d'abord : c'était un acte prémédité, planifié avec soin. Et en plus on a les photos.

– Pardon ? fit Gervaise en ouvrant de grands yeux.

Banks lui décrivit les clichés découverts dans le manuel de formation professionnelle de Quinn.

– Ils ont dû parvenir au service photo, à l'heure qu'il est, mais je doute qu'ils en tirent quelque chose de concluant.

– Sait-on jamais ? Quinn était donc en compagnie d'une jeune femme ?

– Extrêmement jeune, oui.

– Comment l'interprétez-vous ? Une affaire de chantage ?

– Oui, c'est très probable. (Il hésita un instant.) Winsome m'a appris que l'épouse était décédée il y a un mois, ce qui me laisse penser que si ces photos ont pu servir à exercer un chantage par le passé, elles ont sans doute perdu depuis toute valeur.

– Il a quand même des enfants.

– C'est différent, il me semble, d'autant plus qu'ils sont adultes. Étudiants tous les deux.

– Peu importe. Personnellement, je n'aimerais pas que mes enfants sachent que je... Enfin, vous m'avez compris, abrégé Gervaise en rougissant.

– Vous êtes certainement dans le vrai.

Banks essaya d'imaginer la réaction de Brian ou de Tracy s'ils venaient à découvrir certains événements de son passé. Ses infidélités n'étaient pas récurrentes, mais une fois suffit. Il avait aussi fait certaines choses dont il était loin d'être fier, quand il travaillait comme flic infiltré à Londres et qu'il était constamment sur le fil du rasoir – ou même au-delà.

– Mais ce chantage ne peut plus causer autant de dégâts, si ? Au moins vos enfants ne risquent pas de vous traîner devant un tribunal et de vous dépouiller de vos biens.

Le regard que lui décocha Gervaise aurait fait geler un volcan.

– « Réclamer leur dû » me semblerait plus juste, Alan.

– Bien sûr, madame, je vous prie de m'excuser.

Gervaise opina, impériale.

– Bien, nous sommes d'accord. Et épargnez-moi vos « madame », s'il vous plaît, ils ne rachètent en rien vos propos sexistes. Tout ce que je cherche à dire, c'est que la menace du chantage a pu subsister, même si elle devenait moins redoutable. Pensez à ses proches, à ses collègues de travail et à sa hiérarchie... De toute façon, un policier qui se prête au chantage verra forcément sa carrière en pâtir si la vérité transpire. Des bruits ont circulé, ces derniers temps, au sujet d'une brebis galeuse. Simples rumeurs, je l'admets, mais enfin...

– J'en ai entendu parler, moi aussi. Vous pensez qu'il s'agit de Quinn ?

– Sans aller jusque-là, il faut rester ouvert à toutes les éventualités. Pour en revenir à cette fille, vous me dites qu'elle est jeune ?

– Tout à fait.

– Une mineure ?

– Jeune, je ne peux rien dire de plus.

– Le seul fait qu'elle ait l'air d'être mineure aurait pu coûter sa place à Quinn, souligna Gervaise.

– Je persiste à croire qu'il craignait surtout que sa femme en soit informée. Tout le reste, il aurait réussi à s'en dépatouiller. Rien ne prouve que la fille était mineure, et elle ne manque certainement pas de charme. N'importe quel homme serait flatté de s'afficher avec elle. Ses copains de boulot auraient même pu l'envier.

Gervaise leva les yeux au ciel.

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Rien, rien. À votre avis, pourquoi Quinn gardait-il les photos chez lui ?

– Mystère. J'ai constaté avec l'expérience que les gens s'accrochaient aux objets les plus saugrenus pour un tas de raisons farfelues. Ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre – ils nous facilitent le travail, au bout du compte. Il était peut-être fier de ce coup-là, et considérait ses photos comme un trophée ? À moins qu'il ait été

amoureux et n'ait eu que ce souvenir de la fille ? Ou alors il venait juste de les récupérer et s'apprêtait à les transmettre à un tiers ? La nuit dernière, il ne soupçonnait vraisemblablement pas qu'il ne regagnerait jamais sa chambre à St Peter, et que quelqu'un mettrait la main sur les photos. Sauf si...

– Je vous écoute.

– Il se peut qu'il les ait laissées là délibérément. Une espèce de garantie en cas de problème.

– Vous voulez dire qu'il *s'attendait* à être assassiné ?

– Le mot est un peu fort, mais il avait peut-être prévu quelques ennuis, s'il avait accepté de rencontrer quelqu'un dont il se méfiait. Le maître chanteur qui lui soutirait de l'argent, par exemple. Mais ça m'étonnerait beaucoup qu'il ait envisagé d'être agressé ou tué. Il est possible qu'il ait laissé les photos dans sa chambre à titre d'assurance, dans l'éventualité d'un incident. Tout bien réfléchi, elles n'étaient pas si bien cachées que ça. Quinn était des nôtres, il se doutait qu'on les dénicherait sans mal. Ce qui signifie qu'elles peuvent avoir de la valeur maintenant qu'il est mort. D'assurance, elles deviennent indices. La fille aussi a son importance. Il faut impérativement retrouver sa trace.

– On n'a pas grand-chose sur quoi s'appuyer, à part ces quelques photos...

– On va voir. On peut peut-être brancher quelqu'un sur les fichiers des agences d'escort-girls, les services de rendez-vous en ligne ? On a une chance de tomber sur elle à un moment ou à un autre.

– En résumé, vous pensez que, la nuit dernière, Quinn est sorti rejoindre une personne de sa connaissance, qui pouvait avoir un lien avec cette fille et la série de photos ?

– Je ne peux rien affirmer. Qui sait s'il ne se figurait pas qu'il allait retrouver la fille, justement ? Ce qui aurait contribué à endormir sa méfiance.

– Rien ne nous dit qu'il ne l'a pas effectivement vue. Et qu'elle ne l'a pas assassiné.

– Ce n'est pas exclu, quoique ce genre de supposition soit franchement prématuré. Cela dit, je reste persuadé que ces photos ont un rapport avec le meurtre, ce qui m'amène à l'hypothèse du chantage. Par conséquent, elles ont dû être prises du vivant de sa femme, sinon elles n'auraient été d'aucune utilité. J'ai une petite chance d'obtenir des renforts ?

– Vous connaissez la situation, Alan. Je vais quand même m'adresser au commissaire McLaughlin, au cas où. Et je me charge des relations avec les médias. Notre officier de liaison avec la presse va s'en occuper. La victime est un des nôtres, l'affaire aura beaucoup de retentissement. Je vais organiser une conférence de presse.

– Je vous remercie. Winsome et les autres sont restés à St Peter pour interroger tout le monde, patients et personnel. J'aurais besoin d'un coup de main pour éplucher les anciens dossiers de Bill Quinn et aller parler à ses collègues. Histoire de savoir si quelqu'un pouvait lui en vouloir suffisamment pour se débarrasser de lui – un malfrat récemment libéré, disons. De mon côté, je vais commencer par passer voir Ken Blackstone à Leeds, ensuite j'irai faire un tour au domicile de Quinn, à Rawdon. Ken connaissait assez bien Bill Quinn, il pourra me faire un topo sur le personnage. Il faudra aussi consulter ses relevés téléphoniques, ainsi que ses opérations bancaires et l'état de ses comptes. (Banks jeta un regard aux trophées exposés sur les rayonnages.) Tant que j'y suis, je vois que vous avez obtenu des récompenses au tir à l'arc... Vous n'auriez pas quelques connaissances sur les arbalètes, par hasard ?

– Non, désolée. Je fais exclusivement du tir à l'arc, et je crois savoir que la plupart des pratiquants chevronnés n'ont que mépris pour les arbalètes. Elles relèvent surtout du domaine de la chasse, pas des compétitions sportives.

– En tout cas, il est très facile de s'en procurer une. Du moment que vous êtes majeur, personne ne vous pose de questions. Elles ne font pas de bruit, et si on tire d'assez près, elles sont aussi mortelles que les armes à feu. On va devoir écumer les magasins et les sites Internet qui les proposent à la vente.

Gervaise griffonna quelques notes dans son carnet.

– D'autres commentaires sur le choix de l'arme du crime ?

– Je n'en sais pas lourd sur le fonctionnement de l'arbalète, mais je présume qu'une femme peut la manier aussi bien qu'un homme. C'est une arme blanche, efficace et anonyme. Discrète, qui plus est. Je ne connais pas sa portée, mais c'était une nuit de pleine lune, et l'assassin a visiblement réussi à s'approcher suffisamment de sa victime et à se camoufler entre les arbres. D'après Tom Burns, le trait s'est profondément enfoncé dans la poitrine et a perforé le cœur. Il estime la distance de tir à quinze ou vingt mètres. Si le tueur portait des vêtements sombres et était planqué derrière un arbre, Quinn n'a sûrement pas remarqué sa présence. Mais le Dr Glendenning nous donnera davantage de précisions.

– Ça m'a tout l'air d'une exécution.

– C'est une possibilité, en effet. Raison de plus pour chercher à savoir si quelqu'un avait un mobile solide pour vouloir éliminer Quinn. Dans ce boulot on se fait tous des ennemis, mais les menaces sont rarement suivies d'effet, et encore moins d'un meurtre commis de sang-froid.

– Il faut peut-être chercher ailleurs ? Quinn a pu se fourrer dans une sale histoire, partager le lit de l'ennemi. Les gens naviguent parfois en

eau trouble, vous savez. Argent, corruption, dettes de jeu, drogues... Ou une femme. La fille sur la photo, en l'occurrence. Elle a sûrement un père, un mari ou un petit ami. On peut penser à une affaire de jalousie. Quinn se croyait peut-être amoureux, ce qui l'aurait poussé à conserver ces photos en guise de trophée ou de souvenir, comme vous l'avez suggéré. C'était tout ce qui lui restait. La crise de la cinquantaine, éventuellement ? Quand il s'est brusquement retrouvé libre à la mort de son épouse, il espérait peut-être renouer avec sa maîtresse. Et qui sait s'il ne s'agit pas d'un triangle amoureux ? (Gervaise reposa son carnet et se frotta les yeux.) Nous avons trop de questions sans réponses, ça peut nous mener n'importe où. À propos, comment va l'inspecteur Cabbot ?

– Très bien. Elle est toujours chez son père, en Cornouailles.

– Son retour est prévu pour mardi. Elle est complètement rétablie ?

– À ma connaissance, oui.

Annie Cabbot se remettait d'une grave intervention chirurgicale, au cours de laquelle on lui avait retiré des fragments de balle dans la région de la moelle épinière. Avant d'être en état de supporter l'opération, elle avait dû patienter pour que sa blessure au poumon ait le temps de guérir, mais au final le résultat se révélait positif : les éclats de métal avaient été extraits et Annie conservait l'usage de ses membres. Malgré tout, la convalescence avait été longue, les médecins n'ayant pas prévu que les douleurs postopératoires seraient aussi intenses. Elles avaient nécessité une lourde thérapie, notamment à St Peter. Si la moelle épinière était intacte, les disques, les muscles et les vertèbres avaient subi des dommages que l'équipe médicale n'avait pas anticipés. Annie avait bravement fait face à la douleur et à l'incertitude, reprenant des forces chaque jour, mais Banks savait que l'agression l'avait laissée aux prises avec des démons intérieurs qu'elle devrait affronter tôt ou tard. Elle n'irait sûrement pas consulter un psychiatre ou un psychologue, de peur d'être stigmatisée. À tort ou à raison, recourir aux services d'un professionnel pour régler des problèmes psychologiques était perçu comme une faiblesse au sein de la police. Pas mal de flics soutenaient que ça pouvait nuire à leur carrière, et c'était peut-être la vérité.

– Dans un premier temps, j'envisageais de lui confier des tâches administratives, en attendant qu'elle soit totalement remise. Qu'en pensez-vous ?

– Honnêtement, je crois qu'il vaudrait mieux qu'Annie se remette directement dans le bain. Elle a grand besoin de reprendre confiance en elle, et ça l'aidera énormément de se plonger dans une enquête digne de ce nom. Dorénavant, ses principales séquelles seront de nature psychologique, même le médecin en est persuadé. Elle en a vraiment bavé, ces derniers temps. Entre l'agression, la crainte de ne

plus remarquer et les douleurs post-opératoires chroniques...

– Je trouvais simplement judicieux de la ménager un certain temps. Autant qu'elle souffle un peu avant de s'impliquer à fond dans des affaires de meurtre.

– Mais nous avons besoin de ses compétences. Annie est très douée...

– Je suis tout à fait consciente de ses qualités professionnelles, merci. (Gervaise se passa une main sur le front.) Je vais y réfléchir. J'ai bien compris qu'il vous fallait des renforts dans cette enquête, et je compte en toucher un mot au commissaire McLaughlin quand je soulèverai le problème des effectifs. Je verrai bien ce qu'il pense de l'avenir de l'inspecteur Cabbot au sein de nos services. C'est tout ce que je peux vous proposer.

– D'accord, fit Banks en soutenant le regard qu'elle fixait sur lui. Je vous remercie.

– Vous avez d'autres requêtes, tant que nous y sommes ?

– Disons qu'une augmentation de vingt pour cent serait la bienvenue. Et j'aimerais un bureau plus grand, par la même occasion.

– Ouste ! lança Gervaise en s'emparant d'un lourd presse-papier qu'elle fit mine de jeter sur lui. Filez avant que je vous fiche dehors !

Pendant que Banks roulait en direction de l'A1 en grignotant un feuilleté à la saucisse, la puissante chaîne hi-fi de la Porsche diffusait le quatrième mouvement de la symphonie *Résurrection* de Gustav Mahler. Il appréciait tout spécialement cette partie vocale. S'il avait toujours aimé les lieder du compositeur autrichien, Banks n'avait pris goût que récemment à ses œuvres symphoniques, qu'il jugeait jusqu'à aussi ennuyeuses que grandiloquentes. Devait-il mettre ça sur le compte de l'âge ? La vue baissait, on avait mal un peu partout et on se découvrait un penchant pour Mahler ? Si ça continuait ainsi, il finirait par écouter Wagner.

La dernière fois qu'il s'était rendu à Leeds, quelques mois auparavant, ç'avait été pour le déménagement de sa fille, Tracy. À l'époque, elle partageait une maison à Headingley avec deux autres filles, mais la cohabitation ne s'était pas bien passée. De plus, Tracy avait subi des événements traumatisants à l'époque où Annie s'était fait tirer dessus, et après une brève période de dépression et de repli sur elle-même, elle avait résolu de changer de vie.

Pour commencer, Tracy avait quitté Leeds pour Newcastle. La ville était moins proche d'Eastvale, sans être trop éloignée non plus. Et puis elle plaquait un petit boulot sans avenir pour s'occuper sérieusement de sa carrière. Tout en travaillant à temps partiel pour l'administration de l'université, elle préparait un master en histoire, en espérant décrocher un poste d'enseignante une fois son diplôme en poche.

Elle avait également pris la décision de vivre seule et s'était installée dans un minuscule studio proche des quais, dans un quartier en pleine rénovation. Banks et son ex-femme, Sandra, participaient aux frais de loyer pour lui laisser le temps de se retourner. Son frère, Brian, dont le groupe Blue Lamps faisait un véritable carton, s'était lui aussi montré très généreux. À leur façon, songeait Banks, ils commençaient à renouer des liens familiaux, même si un gouffre infranchissable le séparait désormais de Sandra. Il était déjà allé voir Tracy à Newcastle et l'avait accompagnée à un concert des Unthanks au Sage, de l'autre côté de la rivière, avant de prendre un verre avec elle. Ils avaient passé un moment très agréable, et il était impatient de renouveler l'expérience.

La circulation sur l'A1 était un vrai cauchemar. Banks rencontra des travaux tout au long du trajet, et l'autoroute était réduite à une seule voie dans un sens comme dans l'autre. À cause des caméras qui enregistraient les dépassements de vitesse, les automobilistes avaient tendance à respecter la limitation fixée à soixante-quinze kilomètres-heure, si bien qu'il mit plus d'une heure et demie pour atteindre la périphérie est de Leeds. La Porsche protestait, n'ayant jamais apprécié de rouler à faible allure. Dès qu'il avait hérité de la voiture, à la mort de son frère, Banks avait eu envie de s'en séparer, mais pour une obscure raison il ne s'était jamais décidé à la vendre. Maintenant qu'elle était un peu moins rutilante, il se sentait plus à l'aise, un peu comme dans sa paire de jeans ou de gants préférés, et en plus l'équipement audio était formidable. Du coup, il envisageait de la garder jusqu'à ce qu'elle rende l'âme.

Situé au fin fond d'Eastgate, dans le centre de Leeds, Millgarth était un affreux bâtiment en brique rouge aussi engageant qu'une forteresse. Comme l'inspecteur principal Ken Blackstone n'aimait pas plus que Banks rester confiné dans son petit bureau encombré, ils marchèrent sous le soleil printanier en empruntant le Headrow jusqu'au grand magasin Primark, puis tournèrent à gauche pour descendre Briggate, un quartier piétonnier dont les nombreuses boutiques attiraient une foule de promeneurs. Dans le temps, il y avait un Borders près du croisement, se rappelait Banks avec nostalgie, et il regrettait beaucoup qu'il ait disparu. Un Pizza Hut avait pris sa place.

Tiré à quatre épingles comme à son habitude, Blackstone portait un costume en laine clair, une chemise en oxford et une cravate aux teintes voyantes. Avec ses cheveux un peu longs sur les oreilles et ses lunettes cerclées de métal, Banks lui trouvait un physique d'intellectuel. En fait, il lui rappelait de plus en plus les portraits du poète Philip Larkin.

Rebutés par l'ambiance snob du café Harvey Nichols, dans le

quartier de Victoria, ils poussèrent jusqu'au Whitelocks, un pub du dix-huitième siècle situé derrière le Marks & Spencer, dans une petite rue perpendiculaire à Briggate. Face au pub tout en longueur, on avait casé contre le mur quelques tables, des bancs et des tabourets. La rue étroite manquait de lumière à ce moment de la journée, mais l'endroit était tout de même très apprécié des employés du centre-ville et de la population étudiante. Avec la cohue de midi, ils purent s'estimer heureux de dénicher une place sur un banc, près d'un groupe d'employées de bureau qui discutaient d'une fête de mariage à Chypre, à laquelle avait assisté l'une d'elles.

– Garde les places, Alan, je m'occupe d'aller chercher des bières et de quoi manger.

– Pour moi ce sera un panaché, s'il te plaît. Je dois reprendre le volant. Et puis une tourte viande-rognons et des frites.

Alors qu'il sortait son portefeuille, Blackstone l'arrêta d'un geste et s'engouffra dans le pub en se courbant pour passer la porte trop basse. Les gens étaient nettement plus petits au dix-huitième siècle. Banks se rappelait que les plats étaient servis à un comptoir près du bar, comme à la cantine, si bien que Blackstone dut faire deux voyages pour rapporter les bières et les assiettes fumantes de tourte et de frites.

– Josie était tellement bourrée qu'elle a fini à l'hôpital, racontait une de leurs voisines. Elle a failli mourir d'une intoxication alcoolique.

Ses compagnes éclatèrent de rire.

– C'est une terrible nouvelle, fit Blackstone en rajustant ses lunettes. D'abord Sonia, et maintenant Bill. Merde, j'arrive à peine à y croire. Non seulement ça touche l'un des nôtres, mais le fait que ça tombe en plus sur Bill...

– Sonia, c'était le nom de son épouse ?

– C'est ça. Vingt-cinq ans de vie commune. J'ai été invité à leurs noces d'argent en décembre dernier.

– Quel âge avait Bill, au juste ?

– Il venait de fêter ses quarante-neuf ans.

– Comment a-t-il réagi au décès de sa femme ?

– D'après toi ? Il ne jurait que par elle, et ça l'a démoli, bien entendu. Entre nous, ce problème aux cervicales qui l'a conduit à St Peter, c'était un prétexte. Il avait eu quelques soucis de temps en temps, d'accord, mais la vérité, c'est qu'il était sur le point de craquer. Il souffrait de dépression, il avait des insomnies.

– Winsome m'a dit que sa femme avait fait un AVC.

– Sonia a toujours été un peu fragile. Elle avait le cœur malade, ce qui explique que Bill se montrait aux petits soins pour elle. Certains prétendaient même qu'elle le menait par le bout du nez, mais ce n'est pas aussi simple. Il l'adorait, voilà tout. Elle est morte subitement, d'un accident circulatorio.

Ils gardèrent un moment le silence. Banks ignorait si Ken partageait son sentiment, mais ces derniers temps, il sentait parfois naître en lui une fugace pointe d'angoisse à l'idée de sa propre finitude. Il considéra d'un œil critique sa tourte et ses frites. Il avait déjà mangé un feuilleté à la saucisse en guise de petit déjeuner. Pas le moindre légume de la journée – sauf s'il comptait les frites. Très loin du régime équilibré qu'il s'était promis d'observer après sa dernière visite chez le médecin. D'un autre côté, il ne fumait plus depuis plusieurs années, sa consommation d'alcool avait baissé et son poids restait à peu près stable. C'était sans doute des points positifs, tout de même.

– Pauvre bougre.

Blackstone leva son verre.

– Je bois à tout ça. À la vie.

Ils trinquèrent, et une des filles adressa un sourire à Banks.

– Un anniversaire ? demanda-t-elle.

– En quelque sorte, répondit-il.

Les filles reprirent le récit de leurs exploits éthyliques sans plus se préoccuper de Banks ni de Blackstone, qui évitait toutefois d'élever la voix. Un souffle de vent tiède balaya la ruelle, apportant un avant-goût de l'été.

– J'ai deux ou trois questions à te poser, fit Banks en jetant un regard alentour. Pour commencer, ce meurtre a tout l'air d'une exécution.

Il résuma les quelques éléments que la scène de crime leur avait déjà révélés.

Blackstone s'accorda un bref moment de réflexion.

– Si l'accès à St Peter est aussi facile que tu me le dis, n'importe qui a pu faire le coup, à condition de savoir que Bill était là, de connaître ses habitudes et la configuration des lieux, et de trouver un moyen de l'attirer à l'orée du bois. Mais un tueur à gages n'utiliserait pas une arbalète, si ? Tu as pensé que le coupable pouvait appartenir au centre, ou au moins avoir bénéficié d'une complicité ?

– Bien entendu. Pour le moment tous les cas de figure sont envisagés, et nous allons procéder aux vérifications nécessaires. Cependant cette théorie est un peu bancale. Si le tueur est quelqu'un du centre, comment aurait-il pu se débarrasser de l'arme du crime ? Selon moi, on a plutôt affaire à un type que Quinn avait fait coffrer, un criminel rancunier et porté sur la vengeance.

Une de leurs voisines raconta une anecdote à mi-voix, mais ils l'entendirent quand même.

– Le dernier soir, on était avec Cathy quand elle s'est pissé dessus dans la grand-rue. Ça lui dégoulinait le long des jambes. Je te dis pas la honte ! Tu trouves ça drôle, toi ? Moi je savais plus où me mettre. Jenny lui a suggéré de s'acheter des couches pour adultes dans une

parapharmacie.

Blackstone reprit le fil de la discussion.

– Pourquoi avoir agi à St Peter ? Tu y as réfléchi ? Si quelqu'un tenait à abattre Bill, il aurait pu trouver une meilleure occasion, tu ne crois pas ?

– Pas forcément, surtout si le timing était crucial. J'ai plutôt l'impression que ça lui facilitait la tâche. À St Peter, Bill était spécialement vulnérable. En ville, un tueur aurait eu plus de mal à se retrouver seul avec lui, il risquait d'y avoir des témoins. Et puis j'y vois une espèce de bravade. Avec un sens de l'humour malsain, l'assassin a sûrement apprécié de dégommer un policier dans un endroit rempli de flics – même si la plupart sont diminués ou invalides. Ce qui génère d'autres interrogations.

– De quel ordre ?

– Comment le tueur a-t-il appris que Bill Quinn faisait un séjour à St Peter ?

– Ce n'était un secret pour personne. En dehors des gens qui se trouvaient là-bas avec lui, il a pu en parler à sa famille et à ses amis, ou même à des coll... (Blackstone laissa sa phrase en suspens, son regard se durcit.) Attends une minute, Alan. Est-ce que j'ai bien compris où tu voulais en venir ?

– C'est une éventualité qu'on ne peut pas ignorer, Ken. Un traître dans l'équipe de Quinn, quelqu'un de la maison. Des rumeurs ont déjà circulé, tu sais.

– Tu soupçonnes Bill ? Qu'est-ce qui va se passer, d'après toi ? La procédure classique ? On suspend les opérations et on saisit les dossiers ? On transmet le tout à la police des polices ou à la commission justice-police ?

– J'espère qu'on n'en arrivera pas là, pour le moment rien n'est vraiment clair. Tout ce que je veux te dire, c'est qu'on ne peut pas écarter cet angle d'attaque avant de l'avoir sérieusement examiné. Quelqu'un savait où le trouver.

– Les prélèvements ont-ils été analysés ? Est-ce qu'il y a du nouveau ?

– Pas encore. On a fouillé ses poches, et son portable reste introuvable. On est en train de contacter l'opérateur, on aura au moins la liste des appels entrants et sortants. Les experts font leur boulot habituel – traces de pas, fibres textiles, ADN et empreintes digitales. La zone autour de l'arbre, à l'endroit où le tueur a dû s'embusquer, va sans doute livrer des éléments intéressants.

– Qu'est-ce que tu attends de moi, dans ces conditions ?

– La commissaire Gervaise va étudier en détail tous les dossiers de Bill Quinn et se procurer la liste des malfrats qu'il a mis en taule, avec la date de leur libération. J'ai eu envie de te sonder un peu en

attendant, histoire de prendre de l'avance.

– Tu veux d'abord un autre verre ? proposa Blackstone en se passant les mains sur le visage.

– Ça ira, Ken, merci.

– Bon, moi aussi je ferais aussi bien de me contenter de ça, fit Blackstone en considérant son fond de bière. Par où veux-tu commencer ?

– Je te laisse le choix.

– Bill avait pas mal d'ancienneté. Vous allez avoir du pain sur la planche si vous comptez passer toute sa carrière au crible.

– Bien, je vais commencer par les questions prioritaires, dans ce cas. Était-il impliqué dans l'anti-terrorisme ?

– On fait en sorte de laisser tout ça à la Special Branch. Évidemment, le secteur ouest est parfois appelé à intervenir de façon marginale, surtout à Bradford et à Dewsbury, ou dans certains quartiers de Leeds, mais là je ne vois rien de frappant. Tu ne penses quand même pas à une fatwa, dis-moi ?

– Pas spécialement, je fais seulement un tour d'horizon.

– Je vois. Ah, je repense à quelque chose. Il y a une vingtaine d'années, Bill a contribué à l'arrestation de Harry Lake. À l'époque, il débutait dans le métier, et je te garantis que ça n'a pas nui à son avancement.

Banks siffla entre ses dents. Harry Lake était assez célèbre pour avoir inspiré plusieurs livres. Au début des années 1990, il avait enlevé quatre femmes dans les environs de Bradford et les avait torturées et assassinées. Il les avait ensuite découpées en morceaux qu'il avait fait bouillir. Comme Dennis Nilsen, un psychopathe plus monstrueux encore, il n'avait été démasqué que le jour où les restes jetés dans les toilettes avaient bouché les canalisations : une main humaine avait refait surface dans la cuvette d'un voisin.

– Je suppose qu'il est toujours en prison ?

– À mon avis il ne sortira jamais. Normalement il est à Broadmoor, mais autant s'en assurer. Il a toujours juré qu'il se vengerait, et il a pu persuader un de ses adeptes détraqués de se charger du boulot à sa place. Tu sais comment ça marche. Les types de son espèce reçoivent des demandes en mariage, et certains leur proposent de continuer leur œuvre. D'après le directeur de la prison, on lui envoie un tas de courrier.

Banks prit bonne note de l'information.

– Autre chose ?

– Il a travaillé sur une autre enquête célèbre, qui a aussi été son échec le plus cuisant. Même s'il n'est pas fautif.

– Ah oui ?

– L'affaire Rachel Hewitt.

– Rachel Hewitt ? La fille dont les parents font régulièrement des apparitions au journal télévisé, et qui a disparu en Lettonie, c'est bien ça ?

– En Estonie, à Tallinn. Ça remonte à six ans, maintenant. On les a encore vus aux infos il n'y a pas très longtemps, suite à une affaire d'écoutes téléphoniques. Tu es sans doute au courant. Ils se plaignaient d'être harcelés par les médias. Leurs lignes étaient sur écoute, des documents personnels et des journaux intimes ont été dérobés et publiés. La sœur de la victime a pété les plombs, et la presse s'est déchaînée.

– Bill Quinn était en charge de l'enquête ?

– Il s'est occupé de l'affaire côté Angleterre. L'entourage de Rachel, sa famille et ses amis. Mais c'est la police de Tallinn qui a mené l'enquête sur sa disparition. Malgré tout, Bill a fait la liaison avec eux, il est allé passer une semaine sur place. Rachel était originaire de Drighlington, dans le West Yorkshire, qui fait partie du secteur City & Holbeck, et c'est lui qui a tiré le gros lot, si je puis dire. Mais vu que la police estonienne était responsable des investigations et que leurs méthodes diffèrent des nôtres, il avait très peu de chances d'aboutir à quoi que ce soit. En vérité, l'objectif principal de la police britannique était de se mettre en valeur et d'afficher sa solidarité. Question d'image, essentiellement. Sinon ils auraient dépêché une véritable équipe.

– Et cela n'a pas été le cas ?

– Non. L'ambassade du Royaume-Uni a été sollicitée, naturellement, mais ils ne sont pas habilités à diligenter des enquêtes criminelles sur le sol étranger. L'affaire était exclusivement du ressort de Tallinn. Et personne n'attendait que Bill réussisse là où ils avaient échoué. Tout ça s'est passé au cours de l'été 2006. Comme prévu, Bill est rentré bredouille, mais sa photo a beaucoup circulé dans la presse, à l'époque, et il a donné quelques conférences de presse avec les parents de la jeune fille disparue.

– Les Hewitt se sont servis des médias pour que la disparition de leur fille ne tombe pas dans l'oubli.

– En effet, et c'est une arme à double tranchant. Ces salauds ne font pas de cadeaux.

– Quel rôle a joué Bill là-dedans, exactement ? demanda Banks.

– Dans le fond, il n'était pas beaucoup plus qu'un consultant.

– Il n'a pas été mêlé aux écoutes téléphoniques ?

– Bill ? Tu plaisantes ! C'est vrai que parfois on a tous l'air tordus, mais là tu pousses un peu.

– Tu ne vois donc aucun rapport avec son assassinat ?

– Non, ça ne me paraît pas cohérent. Il n'y a pas eu d'élément nouveau, Rachel est toujours portée disparue. Ses parents soutiennent

qu'on la retient quelque part et qu'elle vit encore, mais nous sommes convaincus qu'elle est morte. N'empêche, Bill était obsédé par cette histoire. Je crois qu'il ne s'est jamais vraiment remis de ne pas l'avoir élucidée, de ne pas avoir retrouvé la fille. Il avait beau être persuadé qu'elle était décédée, je pense qu'il se reprochait de ne pas pouvoir apporter une explication à ses parents, une preuve quelconque. Une conclusion concrète, comme la découverte du corps.

– Et à part ça, tu me conseillerais de chercher de quel côté ?

– Les classiques. Une foule de petits malfaiteurs, des affaires de violences familiales. Tout ce qui peut remplir une longue carrière d'enquêteur. Il a pincé des cambrioleurs, des meurtriers, des agresseurs, des détourneurs de fonds, des truands et quelques vraies terreurs. Les plus notables sont Harry Lake et peut-être Steve Lambert, ce gros promoteur qui a engagé un tueur pour se débarrasser de sa femme, il y a environ trois ans.

– Je m'en souviens. Si je ne me trompe pas, il a prétendu qu'elle avait surpris un intrus dans la maison, et qu'il l'avait poignardée.

– C'est bien ça. Apparemment il avait un alibi inattaquable. Un citoyen au-dessus de tout soupçon, quoi. Mais Bill s'est acharné, il a suivi la piste financière et a mis la main sur le tueur qu'il avait embauché, tout en s'appuyant sur le travail des experts sur la scène de crime. Il a fini par monter un dossier solide, et quand Lambert est tombé, il a juré de se venger.

– Mais il est toujours en taule, non ?

– Vu qu'il a déjà payé quelqu'un pour éliminer sa femme...

– Il a le bras long ?

– C'est possible.

– Je saurai m'en souvenir. Personnellement, je miserais sur quelqu'un qu'il a serré et qui serait sorti dernièrement, ou sur un malfrat à qui il a causé des emmerdes et qui court toujours.

– J'ai quelques cas en tête, j'essaierai de te déblayer le terrain.

– Merci beaucoup, Ken.

– Excuse-moi, mais je suis bouleversé. J'avais de l'amitié pour Bill.

– Je sais bien, et je suis navré moi aussi. Tu aurais des informations plus récentes ? Sur quoi travaillait Bill juste avant son décès ?

Blackstone termina sa bière et se mit à fixer le verre vide.

– Comme tu le sais, il était arrêté depuis deux semaines quand il est entré à St Peter, à cause de ses douleurs aux cervicales. Auparavant, il avait eu deux semaines de congé après que Sonia... Avant ça, il avait intégré une équipe interservices, pour une mission de surveillance et de renseignement sur le long terme.

– En quoi ça consiste ?

– Ce n'était que la partie visible de l'iceberg. Tout a commencé avec une bande d'usuriers. Ils opèrent en ville, dans les quartiers

défavorisés, et s'attaquent de préférence aux immigrés de fraîche date, souvent, des demandeurs d'asile ou des clandestins qui doivent un paquet de fric pour les frais d'agence, le transport, l'hébergement et la nourriture. Dans certains cas, on leur fait payer très cher le risque encouru pour les faire entrer irrégulièrement. Certains couchent dans des granges aménagées en dortoirs, en dehors de la ville, mais d'autres se débrouillent pour obtenir des logements sociaux – des sous-locations illégales auprès de compatriotes. Bien entendu, les boulots qu'on leur a fait miroiter, et qui leur ont coûté une fortune, sont une pure fiction, et dans le meilleur des cas ils se retrouvent à nettoyer des porcheries ou des toilettes publiques. Bien sûr, c'est un peu différent pour les jeunes femmes séduisantes...

– Je vois le tableau.

Banks repensa aux photographies qu'il avait vues et à cette jeune fille qui lui en évoquait une autre, rencontrée quelques années plus tôt au cours de l'affaire qui avait coûté la vie à son propre frère. Cette fille et beaucoup de ses semblables avaient été acheminées depuis l'Europe de l'Est, et le trafic se poursuivait.

Il comprenait bien qu'il allait être délicat d'aborder avec Blackstone l'infidélité de Quinn et la possibilité d'un chantage, mais il se sentait obligé d'y venir, avec ou sans tact. Dans certaines situations, le plus sage est de se jeter à l'eau et de parer la riposte le cas échéant.

– Ken, nous avons découvert des photos de Bill Quinn en compagnie d'une jeune fille – très jeune, je précise. Elles étaient cachées dans sa chambre.

– Des scènes sexuelles ?

– Tu te doutes bien qu'ils n'étaient pas en train de prendre le thé au presbytère.

– Et qu'est-ce que tu en conclus ?

– Je ne suis sûr de rien, mais j'ai pensé à un chantage.

Blackstone se pencha brusquement vers lui.

– Tu insinues que quelqu'un tenait Bill sous sa coupe ?

– Non, je te demande seulement s'il pouvait être victime d'un maître chanteur. Je gage qu'il aurait tout fait pour tenir son épouse dans l'ignorance, et qu'il ne s'en serait pas ouvert non plus à ses amis.

– Sonia ? Elle l'aurait tué... Tu parles qu'il le lui aurait caché ! Elle était naïve et confiante par nature. Bill s'est toujours montré très protecteur envers elle. Et il l'aimait sincèrement. Une histoire pareille, ça l'aurait anéantie. Et si tu veux savoir si je suis étonné qu'il ait couché ailleurs, alors la réponse est oui, très.

– Personne ne cherche à le juger, Ken.

– C'est pourtant ce que feront les gens. Toi le premier.

– Ken, je suis en train d'enquêter sur son assassinat. J'ai besoin d'informations. Tu es bien placé pour le comprendre, non ?

Blackstone passa une main dans ses cheveux clairsemés.

– Merde, tu as raison, mais quand même...

– Tu crois qu'il se payait quelques extras ?

– Non. Je ne suis parti qu'une fois en déplacement avec lui. Une conférence en France organisée par Interpol. À Lyon. Bon Dieu, c'était un homme, comme nous tous. On est mariés, mais pas insensibles pour autant. Quand on s'asseyait dans un café, il regardait passer les femmes d'un air un peu nostalgique. Moi aussi, d'ailleurs. Mince, les jolies filles ne manquent pas à Lyon, tu sais !

– Mais il n'est pas allé plus loin ?

– Pas que je sache.

– Tu serais au courant si ça s'était produit ?

– Je n'étais pas là pour le surveiller, et on avait chacun sa chambre. On ne restait pas collés ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Malgré tout, je pense qu'il ne s'est rien passé, sinon je l'aurais deviné. Ces fameuses photos, elles ont été prises à quel endroit ?

– On l'ignore pour le moment. Il a voyagé après le décès de sa femme ? Des conférences, des vacances ?

– Arrête tes conneries, Alan ! Je te rappelle que le décès ne remonte qu'à un mois. Il était effondré. Dévasté. Ce que tu me racontes n'a pas pu se passer après la disparition de Sonia, c'est absolument inconcevable.

– D'accord, je te remercie, Ken. Et pour ce qui est de ce boulot avec les usuriers, il était infiltré ?

– Non, il n'y avait rien là-dedans d'officieux ou de souterrain. Le chef de la bande est un dénommé Warren Corrigan. Un petit escroc, du moins à ses débuts. Il a un bureau à l'arrière d'un pub de Seacroft, le Black Bull. Il se prend pour un Kray ¹ des temps modernes. L'homme du peuple, pilier de sa communauté, qui prend le thé avec sa maman, tu vois le genre. On sait qu'il a trempé dans quelques agressions, des extorsions de fonds avec violence, mais personne ne veut parler. Les gens ont la trouille. On a déjà sur les bras deux décès qu'on pourrait lui imputer, mais on manque de preuves.

– Deux décès ?

– Oui, deux cas de suicide. À en croire leurs proches, ils ont fini par craquer sous la pression des dettes. Ils refusent d'en dire davantage. La dernière en date était une clandestine roumaine aux bras criblés de marques d'aiguille. Elle n'avait que quinze ans. Elle n'a pas réussi à faire assez de passes pour rembourser son emprunt. On essaie de contacter ses parents en Roumanie.

– Merde, fit Banks en repensant à la fille de la photo.

Elle paraissait en bonne santé et avait probablement plus de quinze ans, même s'il était parfois difficile de juger. Quant aux éventuelles traces d'aiguille, le cliché ne permettait pas de les détecter.

– Ce Corrigan, il a un lien avec la traite des êtres humains et les stupéfiants ?

– On n’a rien pu prouver, mais c’est plus que probable. Ça fait partie des pistes qu’exploreraient Quinn et son équipe.

– Il avait de solides raisons de vouloir éliminer Quinn ?

– Je ne vois pas. C’est un peu extrême, de trucidier un flic.

– Corrigan savait qu’il était dans la ligne de mire ?

– Oui, il était au courant. À ce stade de l’affaire, il jouait au chat et à la souris avec eux.

– Toi aussi, tu es impliqué dans l’enquête ?

– Non, j’en ai juste discuté plusieurs fois avec Bill, devant une bière. Ça nous arrivait de parler boulot.

– Qui fait partie de cette équipe ?

– Je te conseille de t’adresser à Nick Gwillam, de la répression des fraudes. Il y a aussi un gars de la brigade antigang et deux officiers de la Criminelle, mais Gwillam est le plus indiqué. C’était le plus proche collaborateur de Bill dans cette affaire.

– Tu peux nous mettre en relation, j’aimerais lui parler ? Rien d’officiel pour le moment.

– Il est en congé jusqu’à lundi, mais je devrais pouvoir arranger ça. Je te tiens au courant.

– Merci, Ken, je sais que c’est dur pour toi. Est-ce que Corrigan a nommément proféré des menaces à l’encontre de Quinn ou d’un autre membre de son équipe ?

– Pas à ma connaissance, il est bien trop roublard pour ça. En tout cas, Bill n’y a jamais fait allusion. Il sait qu’on le tient à l’œil, puisqu’on l’a convoqué deux ou trois fois pour l’interroger. D’ailleurs j’ai participé à une des auditions, dans le rôle du flic sympa. Rien à faire. Ce salaud vous glisse entre les doigts, et il a un aplomb terrible. Je suis loin de le tenir pour innocent. Pourtant, ça m’étonnerait qu’il ait pris la peine de liquider Bill, il est trop sûr de lui pour le voir comme une menace. À mon avis, il est convaincu de pouvoir saigner indéfiniment les pauvres malheureux des cités sans qu’on lui cherche d’ennuis. Lui ou ses sbires, d’ailleurs. Lui-même n’est pas un violent. Et s’il a vraiment agi en personne, il est certain qu’il aura un alibi en béton. Un dîner avec M. le maire, par exemple.

Des truands de l’acabit de Corrigan, Banks en avait déjà croisés au cours de sa carrière. Des crapules, des parasites qui exploitaient les plus faibles et les plus déshérités. Ils s’attaquaient à des travailleurs sans qualification ou à des chômeurs immigrés, issus pour la plupart de communautés défavorisées, qui n’avaient pas les moyens de rentrer dans leur pays ou d’aller s’installer ailleurs. Des gens qui ne maîtrisaient pas même l’anglais et ne comprenaient pas les termes des accords qu’ils signaient, constamment en butte à des menaces contre

eux-mêmes ou leurs proches. Les types comme Corrigan semblaient toujours agir impunément.

– Ça t’ennuierait de me faire passer un dossier préliminaire sur ce Corrigan ? demanda Banks. Ses liens avec Quinn, avec d’éventuels informateurs, des policiers infiltrés, des membres de la bande de trafiquants... Si tu penses que ce n’est que la partie visible de l’iceberg, on tient peut-être une opération de grande envergure, avec suffisamment d’enjeux pour justifier le meurtre d’un flic.

– Je vais voir ce que je peux faire.

– Merci bien, Ken. D’après toi, Corrigan aurait-il pu apprendre que Quinn passait deux semaines à St Peter ?

– Pour ça, il aurait fallu que quelqu’un le renseigne. D’ailleurs, Bill ou un de ses coéquipiers ont pu le lui dire eux-mêmes.

– Dans quel but auraient-ils fait ça ?

– Comme je te le disais, Corrigan avait tendance à jouer avec eux, et Bill se prêtait quelquefois au jeu, dans l’espoir de lui soutirer quelques miettes d’informations. Corrigan lui demandait des nouvelles de sa famille, de ses problèmes de santé... Il se montrait très convivial, il conservait toujours un vernis de bonnes manières. (Blackstone eut un petit rire dégoûté.) Par moments, je me dis qu’on aurait dû employer la manière forte.

– Peut-être. Mais d’une manière ou d’une autre, on finira par connaître la vérité.

– Et si un membre de l’équipe de Bill a vraiment filé des tuyaux à Corrigan, je me charge de lui arracher les couilles – la politesse peut aller se faire foutre. Tu as pensé qu’il pouvait s’agir de cette fille, celle qui est photographiée avec lui ? Je me souviens d’un James Bond avec une fille armée d’une arbalète. Évidemment, je fais bien la différence entre fiction et réalité, mais ce genre d’arme peut convenir à une femme aussi bien qu’à un homme.

– On ne l’exclut pas. Et pour ta gouverne, le film s’appelle *Rien que pour vos yeux*.

– J’ai toujours du mal avec les titres. Tu me tiens au courant de l’évolution de l’enquête ?

– Bien entendu.

– Bon, il faut que je file. (Et il ajouta en tapotant l’épaule de Banks :) Fais bien attention à toi.

À l’issue de son entretien avec Blackstone, Banks se sentait abattu et épuisé. Cette conversation était un rappel brutal et malvenu des immondices dans lesquelles on était amené à patauger quand on exerçait ce métier. Il était toujours consterné et stupéfié par le traitement profondément abject que les hommes réservaient à leurs semblables. L’hiver s’était déroulé dans le calme et depuis les mésaventures d’Annie et de Tracy, sa vie privée et professionnelle

s'était installée dans une routine morne mais supportable. Et voilà que lui tombaient dessus un flic assassiné et peut-être corrompu, et un malfaiteur qui piétinait allègrement la loi. Malgré tout, il s'était engagé de son plein gré dans ce genre de boulot, au lieu de rester assis derrière un bureau à calculer des coupes budgétaires ou à tripatouiller les chiffres de la délinquance.

Son verre terminé, il réalisa qu'il devait encore passer au domicile de Bill Quinn, à Rawdon, avant de regagner Eastvale. Pour le moment, il avait quand même besoin de se faire un petit cadeau, comme à l'époque où sa mère lui achetait un soldat de plomb ou une voiture miniature après une visite chez le dentiste. Puisqu'il n'avait personne pour le lui offrir – sa mère étant à Peterborough, à moins qu'elle ne soit encore partie en croisière avec son mari –, il se débrouillerait tout seul. Vu qu'il vivait dans un endroit isolé, il avait pris l'habitude de commander en ligne, mais il se faisait toujours une joie d'entrer chez un discaire ou un libraire et de farfouiller à loisir dans les bacs de nouveautés ou de promotions. Il passa donc une demi-heure au HMV et en ressortit avec l'album *A Lesson in Love* de Kate Royal, le double CD *Essential* de Martin Carthy et le coffret de la première saison de *Treme* soldé quinze livres.

En début d'après-midi, Banks se gara devant la maison de Bill Quinn à Rawdon. En cherchant son chemin après que le GPS avait déclaré forfait, il avait remarqué à quel point les habitations du quartier étaient disparates. On y trouvait à la fois de modestes bungalows, des rangées de maisons en brique, des pavillons et des maisons jumelées en pierre apparente, ornées de stuc blanc et de colombages sombres dans un style néo-Tudor. Celle de Quinn avait dû coûter un paquet d'argent, mais elle était logiquement dans ses moyens s'il avait su acheter au bon moment, d'autant plus que sa femme avait aussi un revenu. Bien sûr, entretenir deux enfants étudiants creusait un gros trou dans le budget, surtout avec la conjoncture actuelle. Cela dit, il était trop tôt pour faire des conjectures sur la situation financière de Quinn. Ils n'allaient pas tarder à entrer en possession de ses relevés bancaires et de ses factures téléphoniques. En attendant, ils se contentaient de guetter les anomalies.

La perquisition était déjà en cours, et Banks reconnut le brigadier Keith Palmer, responsable des opérations, sur le pas de la porte.

– Alors, demanda Banks, il y a du nouveau ?

Palmer le conduisit à l'intérieur, où des officiers s'affairaient à fouiller les tiroirs d'un buffet du vestibule.

– Pas encore, répondit Palmer en le précédant dans la cuisine, à l'arrière de la maison. Mais j'ai quand même quelque chose qui risque de vous intéresser.

Un des petits carreaux de la porte avait été brisé, et le battant était resté entrebâillé. Il y avait forcément un lien avec le meurtre de Quinn, songea Banks – impossible de croire à un hasard pareil. Il vit les bris de verre éparpillés au sol, sur le parquet flottant.

– Rien n’a été dérangé, sauf dans le bureau de Quinn, annonça Palmer. Et même là, le désordre est assez minime. Celui qui est venu cherchait probablement quelque chose de précis. Je vous fais une visite guidée ?

– Avec plaisir, répondit Banks en balayant la cuisine du regard.

La vaisselle propre s’alignait sur l’égouttoir métallique près de l’évier – petites assiettes, tasses et verres. La poubelle était remplie d’emballages de plats à emporter, et le bac en plastique vert, près de la porte, contenait essentiellement des bouteilles de Bell vides. Banks emboîta le pas à Palmer.

Comme l’avait indiqué son collègue, le salon était propre et bien rangé, malgré la fine couche de poussière qui tapissait le dessus de la cheminée. On devinait que depuis la mort de sa femme Quinn avait veillé à entretenir la maison, mais sans trop figurer le ménage. Dans le hall, une petite bibliothèque renfermait des DVD sur la pêche, le foot, le jardinage et la cuisine, ainsi qu’une collection de films offerts avec les suppléments du dimanche des dernières années. Côté livres, Banks remarqua plusieurs ouvrages en rapport avec les hobbies de Quinn, une série de romans d’espionnage commandés à un club du livre, et quelques Harlequin défraîchis.

À l’étage, la plus petite des quatre chambres avait été convertie en bureau. Classeurs et tiroirs étaient ouverts, recouverts de poudre à empreintes. Une imprimante à jet d’encre bon marché était posée sur la table de travail. En observant la prise multiple, Banks nota la présence d’une batterie qui n’était raccordée à rien.

– Le portable ? demanda-t-il à Palmer.

– On dirait bien, oui. Si c’est le cas, il a disparu.

– Il n’y avait pas d’ordinateur de bureau ?

– Apparemment pas.

– Merde. On peut faire une croix sur ses fichiers et ses mails.

– On peut toujours accéder au serveur. Il contient peut-être des messages en mémoire. Le gars a bien fait son boulot. S’il y avait des périphériques de stockage, une clé USB par exemple, il les a emportés aussi.

– Des empreintes ?

– Uniquement celles de Quinn.

– Bien, continuons. Je regarderai cela de plus près tout à l’heure.

Deux des chambres étaient occupées par les enfants du couple. À présent qu’ils étaient adultes, ils n’y dormaient sans doute qu’occasionnellement, quand ils rentraient de la fac pour les vacances.

La première, claire et aérée, contenait des étagères bourrées de vieilles poupées et une bibliothèque garnie de classiques. Banks attrapa un exemplaire de *Middlemarch* et lut sur la page de garde : « Pour les quinze ans de Jessica, avec l'affection de tatie Jennifer. » Il siffla entre ses dents, admiratif. C'était un exploit de lire le roman de George Eliot à quinze ans – à n'importe quel âge, d'ailleurs. Comme la plupart des gens, lui-même s'était contenté de l'adaptation télévisée.

L'autre chambre, dont la porte affichait une plaque au nom de « Robbie », était décorée dans des teintes plus sombres et abritait peu de souvenirs d'enfance, mis à part une collection de maquettes de bateaux. En revanche, les murs étaient tapissés d'affiches de festivals et de concerts de rock : Green Man 2010, Glastonbury 2009, Elbow, Kaiser Chiefs et Paolo Nutini.

Avisant une guitare électrique dans un angle de la pièce, appuyée contre un petit ampli, Banks eut une pensée pour son propre fils, Brian. Le jeune Quinn possédait sans doute une seconde guitare, probablement acoustique. Il ne serait jamais parti plusieurs semaines à l'université sans emporter son instrument. Les CD étaient peu nombreux, malgré la présence d'un lecteur. Le jeune homme était sûrement un adepte du téléchargement. Les livres se limitaient à quelques titres de science-fiction et de fantasy, qui voisinaient avec des vieux numéros de la revue musicale *MOJO*.

La troisième chambre, plus vaste que les autres, était de toute évidence celle de Quinn et de son épouse. La pièce était en ordre, comme le salon du rez-de-chaussée – le lit était fait, aucun vêtement ne traînait par terre – mais la couche de poussière sur le rebord de la fenêtre semblait encore plus épaisse. Une corbeille pleine de linge sale était cachée dans la penderie. Banks se demanda ce qu'on allait en faire maintenant que son propriétaire était mort. Est-ce qu'on prendrait la peine de le laver ? Un des enfants de Quinn le passerait peut-être à la machine avant d'en faire don à un organisme caritatif.

– On ferait bien de fouiller le paquet, proposa Banks. On ne sait jamais ce que les gens peuvent oublier dans leurs poches quand ils font la lessive.

– Ne vous inquiétez pas, on s'en est déjà occupés. On n'a même pas dégotté un vieux kleenex ou un ticket de bus périmé. Manifestement, ils n'ont pas touché aux chambres.

Banks et Palmer retournèrent dans le bureau. Une mince pile de chemises cartonnées était posée au bord de la table.

– On a ramassé ça par terre, expliqua Palmer. De la correspondance, pour l'essentiel, mais rien de privé. Les affaires du quotidien, les factures à régler... On va tout emporter pour l'examiner de plus près, mais ce sont celles-là qui risquent d'être le plus utiles.

Banks en doutait fort, surtout si quelqu'un était passé avant eux sur

les lieux. Il prit tout de même le premier dossier. Harry Lake. Comme tout bon enquêteur, Quinn étoffait ses notes et rapports officiels d'observations personnelles. Il s'agissait bien souvent d'intuitions, de réactions instinctives et d'élucubrations alambiquées qui n'auraient jamais eu l'aval de sa hiérarchie. Ça valait le coup de les embarquer au commissariat pour les lire plus attentivement, mais Banks n'en attendait pas des miracles. Si le bureau de Quinn avait contenu des éléments susceptibles de l'intéresser, ils avaient vraisemblablement disparu. En passant la pile en revue, il ne trouva rien qui concernât Warren Corrigan ou Stephen Lambert, et pas grand-chose non plus sur l'affaire Rachel Hewitt, l'échec qui obnubilait Quinn. S'il avait l'habitude de conserver des fichiers personnels sur toutes ses enquêtes, ou du moins sur les plus marquantes, ceux qui manquaient en révéleraient sûrement beaucoup plus que ceux qui restaient, même si un malfaiteur roué aurait pris soin de rafler une poignée de documents sans valeur pour mieux brouiller les pistes.

Banks s'empara de quelques dossiers et les parcourut rapidement. Notes manuscrites, feuillets imprimés, post-it et fiches cartonnées, plus quelques photocopies ici ou là de tickets de parking, billets de trains et photos d'identité – l'ordinaire d'un travail d'enquêteur. Par acquit de conscience, il s'assura que rien n'avait été collé sous les tiroirs des classeurs ou contre la paroi du fond.

En revanche, il fit une découverte dans une chemise bourrée de factures de cartes Visa. Une photographie. Ou le cambrioleur l'avait jugée sans intérêt, ou bien elle avait échappé à son attention. Intrigué, Banks la sortit du dossier. C'était le portrait d'une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, que l'on avait découpé sur une photo de groupe. Elle avait les bras écartés, comme pour tenir ses voisins dont on ne voyait plus que les épaules.

Banks eut un frisson d'excitation, pensant être tombé sur la fille des photos de Quinn, mais il se trompait. Même grimée, ce ne pouvait pas être elle. Celle-ci avait de longs cheveux d'un blond doré qui retombaient souplement sur ses épaules, comme si elle les avait détachés après les avoir tressés. Un visage ovale au teint de porcelaine, un nez bref, des yeux bleu clair, et des dents un peu en avant qui ne faisaient qu'ajouter à son charme. Une véritable rose anglaise. La compagne de Quinn avait un physique plus typé, avec une peau hâlée, des lèvres pleines et des yeux noirs. De qui pouvait-il s'agir ? Banks avait l'impression de connaître ce visage, et il en déduisit qu'il s'agissait de Rachel Hewitt. Keith Palmer ne put lui en apprendre davantage.

Craignant de faire fausse route, Banks emporta la photo au rez-de-chaussée pour la comparer aux portraits de famille encadrés qu'il avait remarqués sur le buffet. Ce n'était pas non plus la fille de Quinn : elle

avait les cheveux châains et plus drus, une silhouette plus enrobée, et un teint qui n'évoquait pas du tout la porcelaine.

En relevant les yeux de la photo, Banks eut un choc en découvrant en face de lui la même jeune fille, en chair et en os cette fois, escortée d'un agent à la figure cramoisie.

– Désolé, inspecteur, mais je n'ai pas pu l'empêcher d'entrer. Elle dit qu'elle est Jessica Quinn, la fille de l'inspecteur Quinn. Elle habite ici.

– J'ai fait aussi vite que possible, fit Jessica en s'engouffrant dans la pièce, frôlant Banks au passage. Qu'est-ce qui se passe ? Que font tous ces gens ici ? Ils fouillent la maison, ou quoi ? Est-ce qu'ils sont passés dans *ma* chambre ?

Sa voix grimpait dans les aigus et prenait un ton hystérique. Elle repoussa le bras que Banks tentait de passer autour de son épaule.

– Vous n'avez pas le droit, je vous dis. C'est une atteinte à la vie privée. Mon père va... Mon père...

Elle s'effondra d'un seul coup et fondit en larmes sur le canapé. Banks s'assit en face d'elle dans un fauteuil, préférant la laisser pleurer tout son soûl. Le visage enfoui dans un coussin, elle était agitée de violents sanglots. D'un geste, il pria le brigadier Palmer de les laisser seuls et de poursuivre les recherches. Jessica avait encore un peu d'embonpoint, comme sur la photo de famille, et son pull extra-large comme sa jupe paysanne informe étaient loin de la mettre en valeur. Quand elle releva la tête, Banks lui trouva des traits plutôt agréables, malgré les traces d'acné juvénile et les larmes qui sillonnaient ses joues. Tout de même, ses cheveux emmêlés auraient eu grand besoin d'un shampoing et d'un coup de brosse. À première vue, elle incarnait ce que son vieux collègue pas du tout politiquement correct, le brigadier Hatchley, appelait les « féministes écolos velues ».

– Jessica, lui dit-il quand elle eut plus ou moins retrouvé son calme, je suis désolé. Je regrette infiniment que vous soyez arrivée à ce moment-là, mais on devait agir dans les meilleurs délais.

La jeune fille prit un mouchoir en papier dans sa sacoche et s'essuya le nez et les yeux.

– Je sais bien. Moi aussi je suis désolée. On m'a annoncé la nouvelle, pour papa, et je suis venue toute seule en voiture. J'ai craqué, vous comprenez. J'étais complètement chamboulée, je n'arrête pas de penser à lui... J'ai eu du bol de ne pas avoir d'accident.

– On aurait pu venir vous chercher avec un de nos véhicules.

– Non, je préférerais conduire moi-même, honnêtement. J'avais besoin... d'être seule, et je ne me voyais pas du tout à l'arrière d'une voiture de police. Je trouvais ça marrant quand j'étais gamine, et que papa... (Elle se remit à pleurer, plus doucement cette fois, et sortit un autre mouchoir.) Vous devez me trouver bien émotive...

– C'est tout à fait normal. Où est votre frère ?

– Robbie est en route, on s'est parlé au téléphone. Il s'apprêtait à partir quand je suis arrivée à la sortie d'autoroute. Keele est un trou paumé, et mon frère n'a pas de voiture. Pour moi c'était direct, avec la M62. (Ses yeux s'embruèrent de nouveau de larmes.) Je n'arrive pas à y croire. Comment est-ce possible ? D'abord maman, et maintenant papa. Mon Dieu, nous sommes orphelins, désormais.

Les larmes de Jessica redoublèrent.

– Je sais que c'est un choc terrible pour vous, reprit Banks, mais je suis dans l'obligation de vous poser quelques questions. Vous voulez bien qu'on boive un thé avant de commencer ? C'est un cliché, d'accord, mais j'en prendrais volontiers un, moi aussi.

Banks suivit Jessica dans la cuisine et lui proposa son aide. Elle déclina, alléguant qu'il ignorait où étaient rangés les ustensiles, et lui offrit un siège. Banks s'installa à la table en pin massif pendant que la jeune fille faisait chauffer la bouilloire et mettait deux sachets de thé dans une théière décorée de petits cœurs rouges. Dès que l'eau fut chaude, Jessica fit infuser le thé en se frottant les yeux avec la manche de son pull.

– C'est papa tout craché, ça, observa-t-elle en regardant l'évier. Entasser toute cette vaisselle. Oh, c'est sûr, tout est propre et bien rangé, mais franchement, on n'a pas idée de laisser une tonne de vaisselle sur l'égouttoir quand on doit s'absenter pour deux semaines. Et je parie qu'il a oublié de vider le frigo, par-dessus le marché. J'hésite même à ouvrir la porte.

– Rien de grave de ce côté-là, la rassura Banks. Il y a bien quelques moisissures, mais ça n'empeste pas.

Son propre réfrigérateur était parfois dans le même état, les aliments changeaient de couleur et dégageaient des odeurs suspectes, mais il ne jugea pas utile de l'avouer à Jessica.

– Les hommes, alors ! Vous voulez du sucre ?

– S'il vous plaît, oui. Deux cuillérées.

Jessica posa deux mugs sur la table et se laissa tomber sur une chaise, le menton entre les mains.

– Je n'arrive pas à y croire. (Elle posa sur Banks un regard scrutateur.) Que s'est-il passé ? Ce sera à moi d'identifier le corps ?

– À vous ou à votre frère, en effet. Ne vous inquiétez pas pour ça, l'officier de liaison avec les familles s'occupera de tout. Il ne devrait pas tarder. Personne ne vous a mise au courant ?

– On m'a juste annoncé que papa était mort.

– Il a été assassiné, Jessica. C'est pour cette raison que nous sommes ici, et que la police perquisitionne à votre domicile.

– Assassiné ? Mais papa n'était même pas en service. Il...

– Je sais, oui. Il a été tué à St Peter. Il est mort sur le coup, il n'a

certainement pas souffert.

Les yeux de la jeune fille se remplirent une fois encore de larmes.

– On dit toujours ça. Qu'est-ce que vous en savez, d'abord ? Je suis sûre qu'on souffre énormément quand on sait qu'on va mourir dans la seconde qui suit.

Ne sachant que répondre, Banks se contenta de siroter le thé chaud et sucré. Exactement ce dont il avait besoin.

– La maison a été cambriolée, il y a probablement un rapport avec le meurtre. L'intrus a fouillé le bureau de votre père. Vous pourrez peut-être nous indiquer ce qui manque.

– Je ne reviens à la maison que pendant les vacances, vous savez. Je ne sais pas trop où sont rangées les choses, et encore moins dans le bureau de papa. Il nous défendait d'y entrer.

– Savez-vous au moins si votre père possédait un ordinateur portable ?

– Oui, il en avait un.

La question résolue en amenait une autre.

– Il s'en servait beaucoup ? Je me demande pourquoi il ne l'avait pas avec lui. Par définition, un portable s'emporte partout, non ? Et à ma connaissance, le centre est équipé d'une connexion wi-fi.

Jessica eut un sourire triste et indulgent.

– Papa était fâché avec la technologie. Il avait besoin d'un portable pour passer des mails et tout ça, mais il nous demandait toujours un coup de main quand on venait à la maison, Robbie et moi. Il faisait n'importe quoi avec son ordi, il chopait tous les virus possibles, il ignorait les messages d'erreur. Si ça ne marchait pas dans la seconde, il cliquait comme un malade ou tapait sur la touche Entrée. Il ouvrait son Internet Explorer dix fois de suite, et après il se demandait pourquoi son système ramait. Honnêtement, il était irrécupérable.

– Est-ce qu'il utilisait le traitement de textes ou d'autres logiciels ? Était-il sur Facebook, par exemple ?

– Vous rigolez ? Papa avait horreur d'écrire. Taper des rapports, c'était une corvée, pour lui. Quant à Facebook... je n'ose même pas vous répéter ce qu'il pensait des réseaux sociaux. Il devait naviguer un peu sur Internet, je suppose, sur les sites de pêche et de jardinage, et il a réussi à apprendre à se servir de Skype pour qu'on puisse bavarder gratuitement quand j'étais à la fac. Mais une fois sur deux il n'arrivait même pas à lancer la vidéo, on n'avait que le son.

– Il jouait en ligne ?

– Ça m'étonnerait beaucoup. Je l'imagine mal s'intéresser aux jeux sur PC. Par contre, il aimait bien les petites questions de culture générale. Il devait souvent consulter Wikipédia.

Banks eut un sourire. Finalement, le portable de Quinn ne devait rien contenir de très éclairant, hormis quelques mails. Celui qui l'avait

volé l'avait probablement fait par simple prudence, au cas où il aurait renfermé un fichier compromettant, ou dans l'espoir qu'il lui livrerait les informations qu'il recherchait. Il en avait sans doute été pour ses frais. Si Quinn n'était pas très branché informatique, ils auraient plus de chances de découvrir des éléments instructifs grâce à ses relevés téléphoniques.

– Connaîtriez-vous une personne susceptible de vouloir du mal à votre père ?

– Non, absolument pas. Sauf les malfrats qu'il a fait arrêter, bien sûr, mais à part ça il était apprécié. En dehors du travail, il n'avait pas tellement d'amis intimes. C'était un solitaire, avec un côté un peu vieillot, vous voyez le genre. Il aimait bien être tout seul, aller à la pêche et observer les oiseaux. S'occuper de son jardin ouvrier, aussi. Quand j'étais plus jeune, je l'aidais souvent, surtout pour le jardinage, mais on change en grandissant... On a d'autres préoccupations, on prend un peu ses distances... Dans le temps, Robbie allait au lac avec lui pour faire flotter ses maquettes de bateaux. C'était lui qui les montait. Certaines étaient vraiment jolies, il soignait les détails. Aujourd'hui on le taquine, on le traite de ringard. (Elle étouffa un sanglot, la main sur le visage.) Excusez-moi.

Banks compatissait. Ses propres enfants avaient eu la même attitude vis-à-vis de lui jusqu'au début de l'adolescence, s'emballant pour ses toquades successives, et puis ils avaient cessé de s'y intéresser. Tout ce qu'ils voulaient depuis, c'était sortir avec des amis de leur âge. Il faudrait qu'il pense à interroger Keith Palmer sur le jardin de Bill Quinn. Il possédait sans doute une petite cabane à outils sur la parcelle. Une cachette idéale, dont le cambrioleur ne connaissait sûrement pas l'existence.

Le regard de Jessica était empreint de nostalgie. Banks supposait qu'avec le recul, elle regrettait de s'être détournée des activités qui la rapprochaient de son père, de ne pas avoir continué à l'aider au jardin et à le suivre dans ses parties de pêche et ses sorties d'ornithologue amateur, laissant le temps les séparer. Mais c'était dans l'ordre des choses et il ne trouvait pas les mots susceptibles de la reconforter. Il était trop tard désormais pour rattraper le temps perdu.

Banks se rappelait qu'à une époque son propre père se passionnait pour le cyclisme. Vers l'âge de douze ou treize ans, il avait souvent pédalé avec lui au bord de la Nene ou sur les routes plates du Cambridgeshire, mais à l'instar de ses enfants et de Jessica, il avait perdu son enthousiasme en grandissant. Il n'avait plus eu qu'un désir, retrouver sa bande de copains pour écouter les derniers disques des Beatles, de Bob Dylan et des Animals. Dans leur monde, il n'y avait plus de place pour les adultes et leurs passe-temps assommants. Il avait la chance d'avoir encore son père – ce qui leur avait permis tout

au moins de resserrer les liens au cours des dernières années – mais c'en était bel et bien fini des balades à bicyclette.

– Ma question concernait principalement son travail, précisa-t-il. Savez-vous s'il a reçu récemment des menaces par téléphone ou par mail ?

– Non, mais je n'ai pas quitté la fac depuis janvier, sauf pour le décès de maman, évidemment. À ce moment-là il ne m'a parlé de rien. Il n'abordait jamais ces sujets-là à la maison, de toute façon. Le boulot, c'était très rare qu'il y fasse allusion devant nous. Il lui arrivait de nous raconter des anecdotes amusantes sur le commissariat, mais je pense qu'il cherchait à nous protéger des aspects les plus sombres.

Banks comprenait – il s'était comporté de la même façon avec Brian et Tracy.

– Ainsi, vous ne voyez personne qui aurait pu s'en prendre à lui ? On ne l'a jamais menacé ?

– Pas à ma connaissance.

Jessica but une gorgée de thé, la tasse nichée au creux de ses mains.

– J'ai trouvé quelque chose sur quoi vous pourrez peut-être m'éclairer, fit Banks en allant chercher la photo qu'il avait laissée au salon.

Il la posa sur la table de la cuisine de manière à ce que Jessica puisse bien la voir.

– Il s'agit bien de Rachel Hewitt ?

– Oui, c'est Rachel. Elle est ravissante, non ? (Jessica se mordit la lèvre, les yeux débordant de larmes.) Il n'a jamais pu se résoudre à abandonner, vous savez. À la laisser tomber. On aurait dit que c'était le seul échec de sa vie, et il s'automortifiait avec ça dès qu'il avait un moment de faiblesse. Maman ne le supportait pas.

– Il n'était pas en faute. On ne l'a toujours pas retrouvée.

– Pour la bonne et simple raison qu'elle est morte. Elle l'était déjà quand l'enquête a débuté. J'espère que vous n'avez pas la naïveté de croire qu'on aurait pu le rassurer en lui répétant qu'il n'était pas responsable. Lui-même était persuadé de l'être, il ne raisonnait pas toujours de manière logique. On avait beau s'évertuer à le convaincre du contraire, ça ne marchait jamais. Pourquoi est-ce que tout le monde persistait à la croire vivante ? Et lui, pourquoi il s'entêtait comme ça ? Et imaginez la vie qu'elle aurait menée, prisonnière d'un pervers qui en aurait fait son esclave sexuelle ou l'aurait forcée à se prostituer ?

– Même s'il l'avait crue morte, ça ne l'aurait pas empêché de vouloir faire son boulot jusqu'au bout, ni de culpabiliser. Si c'était un flic consciencieux, il tenait à savoir ce qui lui était arrivé, et pour quelle raison.

Jessica lui lança un regard hostile.

– Un flic consciencieux. Qu'est-ce que ça signifie, pour vous ? En quoi cette histoire vous intéresse, d'abord ? Ça n'a aucun rapport avec la mort de papa, que je sache ?

– Probablement que non, mais je ne suis sûr de rien. J'ai trouvé cette photo dans une chemise pleine de reçus de carte bleue, sans aucune indication. Le nom de Rachel Hewitt a déjà été cité, et ce visage m'était familier.

– Normal. Sa photo a figuré régulièrement dans les journaux ces six dernières années. Elle réapparaît de temps en temps, quand les parents remontent au créneau.

Banks n'osait même pas imaginer ce qu'il aurait ressenti si sa fille avait disparu sans laisser de trace dans un pays étranger, mais il avait toujours éprouvé une grande compassion envers les Hewitt et leur chagrin inguérissable. Les médias non plus ne les avaient pas ménagés, et ils faisaient à présent figure de victimes dans le scandale à rebondissements des écoutes téléphoniques, qui avait dû rouvrir pas mal de blessures. Banks avait certaines réserves quant à la notion de « deuil » et tout ce qu'elle impliquait, n'y voyant qu'un blabla de psychologues à la mode, mais il comprenait que ces gens ne connaîtraient ni repos ni répit tant qu'on n'aurait pas retrouvé et rapatrié le corps de leur fille.

– Votre père avait-il des contacts réguliers avec les parents de Rachel ?

– Pas du tout. Sauf à l'époque de sa disparition, je présume.

– Il n'est pas resté en relation avec eux ?

– Non, pourquoi ? Il aurait dû ?

– Je posais simplement la question. Comment dire ? Ils ne... rejetaient pas la faute sur lui ?

– Il n'avait pas besoin d'eux pour se sentir coupable. Pour ça il se débrouillait très bien tout seul.

Banks se rendait compte que Jessica était sûrement dans le vrai. Son lien avec Rachel Hewitt était un élément à retenir, mais dans le fond ce n'était qu'une pièce de plus à verser à un dossier déjà chargé, qui contenait par ailleurs Harry Lake, Stephen Lambert et Warren Corrigan. Les services du West Yorkshire ne tarderaient pas à leur communiquer un complément d'information sur le passé de Quinn, avec une kyrielle de noms à examiner à la loupe. Ayant fait le tour des questions à poser, Banks se prépara à prendre congé.

– Vous savez où vous allez dormir ce soir ? demanda-t-il à Jessica.

– Je compte rester ici, ce n'est pas gênant ? Il ne s'agit pas d'une scène de crime, n'est-ce pas ?

– Techniquement, on pourrait dire que si... Après le cambriolage... Il a incontestablement un rapport avec ce qui est arrivé à votre père. Mais les techniciens ont fait un relevé aussi complet que possible, et

ils vont emporter le reste des documents. Ils n'en ont plus pour très longtemps.

– Alors ?

– Je me demandais juste... si ça ne vous dérangeait pas de rester ici. Vous ne voulez pas que j'appelle quelqu'un pour vous tenir compagnie ? Un voisin, votre petit ami ?

– C'est gentil de vous soucier de moi, mais ça va aller, je vous assure. Robbie va arriver, et je crois qu'on va se bourrer la gueule.

Sage décision, approuva Banks en son for intérieur.

1.

Les frères Kray, Reggie et Rony, parrains de la pègre londonienne des années 1950 et 1960. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

LE VENDREDI MATIN, Banks arriva de bonne heure au bureau. Il avait passé une soirée paisible à écouter Kate Royal et à regarder les premiers épisodes de *Treme* tout en savourant une bouteille de rioja presque entière. Tant pis, il se restreindrait une autre fois.

Il avait appelé Stefan Nowak la veille en début de soirée, alors que l'équipe s'apprêtait à quitter St Peter. Après avoir fouillé les bois et sondé le lac, ils n'avaient découvert aucune trace de l'arme. Ils avaient tout de même ramassé un mégot de cigarette à proximité du corps et prélevé des fibres synthétiques et des échantillons sanguins sur l'arbre auquel le tueur avait dû s'appuyer, et pouvant provenir d'une écorchure. Il y avait en outre une empreinte de pas qui ne correspondait pas à celle de Bill Quinn. Au premier coup d'œil, l'expert avait reconnu la semelle d'un modèle de tennis très courant, mais il pourrait peut-être en tirer quelques conclusions plus précises. La pointure d'un individu est souvent proportionnelle à sa taille, et les mesures leur permettraient d'estimer au moins la stature et le poids du propriétaire de la chaussure. Toute marque distinctive, sur l'une des semelles ou les deux, pouvait s'avérer aussi déterminante qu'une empreinte digitale.

Le brigadier Palmer et son équipe avaient terminé la perquisition de la maison de Rawdon et du jardin de Bill Quinn, sans oublier la cabane. Ils avaient même retourné une bonne partie du terrain, sans rien découvrir.

Les mains croisées sous la nuque, Banks se renversa dans son fauteuil pour écouter « Gaspard de la Nuit » de Ravel sur Radio 3, dans l'émission *Breakfast*. Promenant son regard à travers le bureau, il se rendit compte qu'il l'occupait depuis plus de vingt ans et qu'il n'avait été repeint qu'une seule fois pendant tout ce temps. La peinture verte ordinaire ne le dérangeait pas outre mesure, puisqu'il l'avait cachée sous les reproductions de tableaux et les affiches de concerts et d'expositions – les scènes du Yorkshire par Hockney, Miles Davis à Newport, Jimi Hendrix au Winterland, une affiche de Chagall pour l'Opéra de Paris – mais il lui fallait assurément une nouvelle table plus grande, qu'il n'aurait pas besoin de caler avec un bout de carton. Et un meuble de rangement supplémentaire n'aurait pas été superflu, se dit-il en considérant la montagne de documents en équilibre précaire sur le dessus de son classeur actuel. Pour faire bonne mesure, il aurait volontiers ajouté deux étagères et une bibliothèque, et remplacé l'antiquité sur laquelle il était assis par un siège plus confortable pour ses vertèbres. Pas étonnant que sa nuque

proteste après de longues heures passées au bureau, surtout avec les monceaux de papperasse qui semblaient s'accumuler depuis quelque temps. S'il n'y prenait pas garde, ce serait bientôt son tour de finir à St Peter. Au moins le chauffage fonctionnait, et les stores défraîchis avaient été remplacés.

Il savait toutefois que le moment était mal choisi pour présenter ce genre de requête. Il aurait dû la soumettre quelques années plus tôt, quand les fonds affluaient à la moindre sollicitation. Ce temps-là était révolu. Comme partout, les coupes budgétaires avaient privé Eastvale de vingt pour cent de ses ressources, et les services avaient été restructurés en conséquence. Les trois « secteurs » avaient été redécoupés en « zones d'intervention ». Suite aux changements survenus au Q.G. du comté à Newby Wiske, la brigade criminelle, rebaptisée « unité d'investigation criminelle », avait toujours ses quartiers à Eastvale, mais son territoire s'était étendu.

Si l'équipe dépendait officiellement du divisionnaire adjoint Ron McLaughlin, surnommé Ron le Rouge à cause de ses opinions de gauche, c'était la commissaire Gervaise qui en assurait la direction au quotidien, et leur autorité couvrait désormais l'ensemble du comté, en plus de l'ancien « secteur ouest », sans qu'ils bénéficient pour autant d'un supplément d'effectifs et de collaborateurs civils.

À neuf heures et demie, l'équipe se rassembla dans la salle de conférences pour le briefing. Malgré la touche de modernité qu'apportait le tableau en verre, venu s'ajouter au tableau blanc et au panneau en liège, le style ancien prédominait toujours, avec la grande table centrale ovale, les hautes chaises à dossier droit et les portraits des barons de la laine des dix-huitième et dix-neuvième siècles : des hommes au visage congestionné et aux yeux globuleux, affublés d'épais favoris et de cols étroits.

Tandis que les officiers arrivaient les uns après les autres, munis de leurs dossiers, de leurs calepins et de leurs tasses de café en polystyrène, Banks prit place à côté des tableaux. La commissaire Gervaise avait réussi à « emprunter » au Q.G. du comté deux policiers, Haig et Lombard, mais Banks estimait que les effectifs étaient loin de suffire pour une enquête de cette importance, qui concernait le meurtre d'un de leurs collègues. Sauf résolution exceptionnellement rapide, il fallait espérer qu'on leur adjoindrait des renforts si les investigations prenaient trop d'ampleur. Il se réjouissait du prochain retour d'Annie Cabbot, mais le brigadier Jim Hatchley, un de ses plus anciens coéquipiers à Eastvale, avait pris sa retraite au bout de trente ans de service, comme prévu. Ce gros lourdaud cabochard lui manquait énormément.

Après avoir exposé à son équipe ce qu'il savait de l'affaire, Banks demanda si quelqu'un souhaitait s'exprimer. Personne ne pipa mot.

Les experts travaillaient toujours sur les empreintes, le service photo traitait les clichés, et l'analyse ADN du mégot et des traces de sang prenait nettement plus de temps que dans la série *Les Experts*. Pour l'instant, les techniciens ne lui avaient indiqué que la marque de la cigarette, une Dunhill. Après vérification, Winsome lui avait confirmé que c'était bien le tabac que fumait Bill Quinn. On n'avait pas trouvé d'autres mégots dans les bois ni dans les alentours. Le jardinier prenait ses fonctions très au sérieux.

Le Dr Glendenning, le médecin légiste, n'ayant pas prévu de pratiquer l'autopsie avant la fin de l'après-midi, il n'y avait aucune nouveauté concernant l'arme du crime et l'état du corps de Bill Quinn. Avec un peu de chance, le West Yorkshire leur transmettrait dans la journée la liste de ses ennemis potentiels, et les informations bancaires ainsi que les relevés téléphoniques du fixe et du portable de Quinn arriveraient peut-être avant le soir. Comme on était vendredi, un retard était toujours à craindre. Une enquête de voisinage se poursuivait dans le village le plus proche de St Peter, ainsi que dans les stations-service des environs et partout où un étranger aurait pu attirer l'attention. Des agents en tenue faisaient du porte-à-porte dans le quartier de Bill Quinn, au cas où un riverain aurait aperçu un intrus. À St Peter, les interrogatoires avaient pris fin sans livrer d'informations utiles, mis à part le fait que la victime sortait chaque soir fumer une cigarette.

– Il va falloir se remuer, reprit Banks quand l'équipe eut digéré les informations – ou plutôt l'absence d'informations. On n'est pas plus avancés qu'à l'instant où l'inspecteur Jenson a découvert le corps, hier matin.

– On a quand même les photos, inspecteur, objecta Winsome. Le service photos nous dit que ce sont des prises de vue numériques, tirées sur une imprimante à jet d'encre ordinaire d'un modèle courant. Rien de neuf de ce côté-là. Ils sont en train d'analyser l'encre et les pixels pour faire une comparaison avec l'imprimante de Quinn, mais le procédé manque de précision.

– Ils ont déjà une idée sur la question ?

– Quinn a pu recevoir les photos sous format JPEG et les imprimer lui-même. Ce qui signifie qu'il en existe peut-être d'autres.

– Il serait possible de remonter jusqu'à l'expéditeur ?

– Si nous avons une version numérique, nous pourrions peut-être les relier à un ordinateur en particulier.

– Mais ce n'est pas le cas.

– En effet.

– On est dans une impasse, alors. Dans le fond, peu importe qu'il les ait tirées lui-même ou qu'on les lui ait envoyées par courrier, puisque nous n'avons pas l'enveloppe correspondante avec le cachet de la

poste et d'éventuelles empreintes digitales.

Winsome se leva pour faire circuler des tirages 8x10.

– Ils ont aussi réussi à agrandir le visage de la fille sur la photo du restaurant. C'est le maximum qu'ils ont pu faire. Ils travaillent toujours sur l'arrière-plan, pour essayer d'isoler des points de repère.

– Pas d'empreintes sur les photos ?

– Uniquement celles de la victime.

Banks prit le temps d'examiner l'agrandissement. La définition laissait un peu à désirer, mais ils avaient fourni un travail remarquable, et la fille devait pouvoir être identifiable.

– Formidable, fit-il avant de s'adresser à ses deux nouvelles recrues. Haig et Lombard, votre tâche prioritaire sera de confronter cette photo aux fichiers des agences d'escort-girls et des sites de rencontre Internet – visitez tous ceux qui vous sembleront pertinents. Des bureaux sont à votre disposition dans l'open space. Bien entendu, nous ignorons où et quand ces photos ont été prises, mais je dirais qu'elles datent des deux ou trois dernières années.

– On est pas sortis de l'auberge, maugréa Haig, le plus corpulent du tandem.

– Autant vous y atteler tout de suite. On ne sait jamais, ça risque même de vous plaire. Faites gaffe, malgré tout. Si je vois l'un de vous deux revenir avec un sourire jusqu'aux oreilles et une cigarette au bec, je lui passe le savon de sa vie.

Les rires fusèrent dans l'assemblée tandis que Lombard et Haig échangeaient des regards sombres et quittaient la pièce avec deux exemplaires de la photo.

– Quelque chose à ajouter ? demanda Banks à Winsome.

– On vient de finir d'interroger les patients et le personnel de St Peter. Pour l'instant ça ne donne rien. Barry Sadler et Mandy Pemberton ont été les derniers à se coucher mais ils n'ont rien vu et rien entendu.

– Vous pensez qu'ils disent la vérité ?

– C'est mon impression, oui. J'ai moi-même interrogé Sadler, qui m'a paru très secoué. C'est un ancien flic. L'infirmière n'a aucun antécédent et sa réputation est excellente. S'il y a matière, on peut toujours revenir vers eux ultérieurement, mais ça me surprendrait beaucoup.

Banks tira la photo de Rachel Hewitt de sa serviette et la fixa près du gros plan de la mystérieuse compagne de Quinn, sur le fameux tableau en verre. Il ne comprenait toujours pas ce qui avait poussé le divisionnaire adjoint à déboursier cinq cents livres pour le faire installer, alors que le tableau blanc faisait très bien l'affaire. Il permettait d'écrire, d'effacer et de présenter des documents visuels, et on ne lui en demandait pas plus. Sans doute l'avait-il jugé nécessaire à

la modernisation des forces de police après l'avoir découvert à la télévision.

– Ça n'a peut-être aucun rapport mais, au cours de l'été 2006, Bill Quinn a brièvement collaboré à l'enquête sur la disparition de Rachel Hewitt, peu après qu'elle a été signalée. Nous avons trouvé son portrait dans un des dossiers de son bureau. Quinn a passé une semaine à Tallinn pour participer aux investigations, et il a aussi enquêté sur l'entourage de Rachel en Angleterre. À en croire sa propre fille et son collègue Ken Blackstone, de Leeds, cette affaire a continué à le hanter.

– Elle a été classée ? demanda Winsome.

– Pas vraiment, mais l'enquête est suspendue. Officiellement, Rachel Hewitt est toujours portée disparue, mais il n'y a aucune nouvelle piste depuis six ans – il n'y en a jamais eu, pour dire la vérité. À moins de recueillir d'autres informations, il est impossible d'avancer, et l'enquête est en sommeil. Rachel aurait vingt-cinq ans, à présent.

– On est sûr qu'elle est morte ? s'enquit Doug Wilson.

– C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Mais les familles n'abandonnent pas aussi facilement, Doug. Prenez le cas des McCann. La petite Madeleine a disparu depuis des années, mais ses proches refusent de croire à sa mort, même si les autres suppositions sont pires encore. Ils n'y croient pas, c'est tout. Et la famille de Rachel Hewitt réagit de la même manière. Ils sont incapables d'intégrer l'idée du décès de leur fille. Les deux affaires n'ont sûrement aucun lien, mais je répète qu'il serait bon de parler aux parents et aux amis de la victime. En attendant, j'aimerais que l'un de vous me prépare un dossier sur Rachel. Coupures de presse, photos, liste de noms – tout ce qui se rapporte à l'enquête. Gerry, vous pourriez vous en charger ?

– D'accord, inspecteur, fit Geraldine Masterton en griffonnant sur son bloc-notes.

Banks se tourna alors vers Winsome.

– Je propose que nous retournions tous les deux à St Peter pour essayer de régler certaines choses. Bon, tout le monde a reçu ses ordres de mission, il ne reste plus qu'à s'y mettre. Doug, vous passerez me voir dès que vous aurez reçu la liste des ennemis potentiels de Bill et les relevés téléphoniques. C'est vous qui chapeauterez l'examen des données, vous n'aurez qu'à vous mettre en relation avec l'inspecteur Ken Blackstone à Millgarth. Il m'a cité un dénommé Corrigan, Warren Corrigan, qui trempe dans pas mal de trucs louches, mais qui se distingue surtout comme usurier. Posez des questions ici ou là, pour savoir s'il traînait dans l'entourage de Quinn. On veut savoir avec qui Bill était en relation récemment, et qui est entré en contact avec lui. Ne négligez surtout pas les affaires un peu anciennes. Quelque chose vous sautera peut-être aux yeux, mais ce n'est pas gagné. Malgré tout,

on devrait pouvoir rayer les toxicos et les pochards qui tabassent leur femme – contentez-vous de jeter un coup d'œil par acquit de conscience. Normalement, ils ne sont pas en état de garder leurs menaces en mémoire, et encore moins d'organiser une filature et un meurtre à l'arbalète. Mais notez tout ce qui vous semblera troublant, crédible, digne d'intérêt... Si jamais elle a cinq minutes, Geraldine vous donnera un coup de main.

– Bien, inspecteur, fit Doug en coulant un regard vers l'agent Masterton, qui tapotait son carnet avec la pointe de son crayon.

– Par ailleurs, il nous faut découvrir si Bill Quinn était proche d'un autre pensionnaire de St Peter, ou s'il avait collaboré professionnellement avec l'un d'eux. Ou encore si quelqu'un là-bas avait un quelconque lien avec un malfaiteur qu'il a coffré, quelqu'un qui lui aurait gardé rancune et adressé des menaces. Le personnel est également concerné, je le précise. On ratisse un peu large, mais si on compte isoler une piste qui mène vraiment quelque part, on ne peut pas écarter en bloc les gens de l'enquête. Inutile de vous rappeler que Bill Quinn était l'un des nôtres, et que toutes nos démarches seront étroitement surveillées. Est-ce bien clair ?

L'assistance acquiesça d'un air maussade, consciente de ce que cela signifiait : ils pouvaient dire adieu à leurs week-ends et jours de congé.

– Inspecteur ? intervint Winsome.

– Oui ?

– Une idée m'est venue à l'esprit. Le choix de l'arme, le meurtre dans les bois... Vous ne pensez pas qu'on a affaire à un chasseur chevronné, habitué à traquer le gibier ? Nous savons que Quinn adorait les activités de plein air, comme la pêche et le jardinage. Il se peut qu'il ait côtoyé des chasseurs, qu'ils aient appartenu aux mêmes clubs ou associations que lui.

– Bien vu, Winsome. Doug et Gerry, ça vous fait encore un domaine supplémentaire à explorer. Les chasseurs. Renseignez-vous aussi sur les amis de Quinn extérieurs à la police, le cas échéant, et sur les organismes auxquels il adhérerait. L'un de vous deux devra chercher du côté des marchands d'arbalètes, y compris ceux qui vendent en ligne. Je voudrais aussi que quelqu'un se penche sur les éventuels meurtres similaires, toutes les agressions impliquant une arbalète commises au cours des cinq dernières années. Compris ?

– Oui, inspecteur, fit l'agent Wilson.

La réunion allait s'achever lorsque la commissaire Gervaise fit son apparition, accompagnée d'une autre femme, une grande blonde d'une quarantaine d'années extrêmement séduisante. Un port de reine, une silhouette svelte aux courbes agréables, un petit nez semé de taches de rousseur, des yeux verts à l'expression intelligente... Elle portait un

tailleur élégant, dont la jupe au-dessus du genou laissait entrevoir de luxueux bas noirs. Sa couronne de tresses blondes donnait une impression de naturel et de simplicité, mais il était évident qu'elle entretenait sa chevelure à grands frais et avait consacré un certain temps à sa coiffure. Banks lui trouva l'air un peu tendu.

Gervaise prit la parole, évitant son regard :

– Si vous voulez bien m'accorder une minute, j'aimerais vous présenter l'inspecteur Joanna Passero. Joanna fait partie de l'Inspection générale de la police, et elle sera votre proche collaboratrice sur cette affaire.

– Voici donc les ripoux, marmonna Banks.

– Pardon ? le reprit Gervaise en haussant un sourcil.

– Rien, rien. Bienvenue dans notre équipe. Ravi de vous rencontrer, inspecteur Passero.

– Enchantée. Vous pouvez m'appeler Joanna.

Ces quelques mots prononcés lui avaient permis de déceler un léger accent écossais, qui, au même titre que sa beauté de blonde, contredisait les consonances italiennes de son nom de famille. Cela dit, raisonna Banks en se remémorant les guerres de la crème glacée dans *Comfort and Joy* de Bill Forsyth, il y avait une grosse communauté italienne dans la ville de Glasgow.

– Alan, fit Gervaise, je veux vous voir tout de suite dans mon bureau. Les autres peuvent retourner à leur poste.

Banks fit signe à Winsome de l'attendre avant de suivre Gervaise et Joanna Passero.

Ils s'installèrent confortablement autour de la table en verre de Gervaise et burent le café qu'elle avait préparé avec sa machine. Banks était en veine : c'était sa deuxième tasse en deux jours. En revanche, il s'estimait beaucoup moins chanceux quand il songeait aux raisons de la présence de l'inspecteur Passero. Elle croisa ses longues jambes gainées de noir et se renversa sur son siège, sa tasse à la main, comme si elle assistait à une rencontre de son club de lecture ou buvait un café matinal au Women's Institute. Un léger sourire se dessinait sur ses lèvres roses et pleines. Banks se demandait si elle se délectait de son malaise visible ou si elle avait surpris ses coups d'œil furtifs au renflement de ses seins sous la veste bien coupée et au galbe de ses chevilles croisées.

Malgré l'accent écossais et le patronyme italien, son physique avait quelque chose de nordique. Alfred Hitchcock aurait sûrement adoré cette beauté froide et blonde, et il se serait sans doute empressé d'attacher des oiseaux à ses vêtements avec des fils de nylon.

– Vous auriez quand même pu me prévenir, reprocha Banks à Gervaise. Ça m'aurait évité de passer pour un imbécile devant mon

équipe.

– J'en suis navrée, mais la décision est toute fraîche. En début de matinée, j'ai assisté à une réunion avec le commissaire McLaughlin et le directeur de la police au Q.G. du comté, et nous avons unanimement reconnu qu'au vu des circonstances du meurtre de Bill Quinn, et de la découverte faite dans sa chambre, il était impératif d' enrôler un représentant de l'IG. Le commissaire McLaughlin a proposé Joanna. Elle n'est pas très ancienne dans le secteur, mais ses états de service à Thames Valley sont remarquables. Je gage donc que son concours sera très précieux à votre équipe.

– Précieux en quel sens, madame ?

– Vous pouvez vous dispenser des « madame », je vous l'ai déjà dit. Pas de salamalecs entre nous.

– Je répète ma question : précieuse en quel sens ?

Gervaise laissa cette fois la parole à l'inspecteur Passero.

– Joanna ?

Soutenant le regard de Banks, Joanna Passero se pencha en avant et posa son mug sur la table. Son rouge à lèvres avait laissé une marque sur le bord. Banks se rendait compte qu'il était débordé par ces deux femmes de tête, dont l'une était sa supérieure hiérarchique, et l'autre une personnalité pleine de sang-froid, qui dissimulait sans doute dans sa manche tout un arsenal de petites ruses féminines. Une fois que Gervaise avait pris une décision, il était impossible de la faire reculer, d'autant qu'elle avait McLaughlin et le directeur de la police dans son camp. Cette réunion n'était qu'une simple formalité, un geste de courtoisie. Banks aurait beau faire, il ne renverrait pas Joanna Passero à Thames Valley ou à Newby Wiske. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était préserver à peu près sa dignité et obtenir quelques concessions au terme de cette entrevue. Tout de même, il n'avait pas l'intention de capituler sans se battre. Il écouta Joanna Passero lui exposer ses arguments avec son accent chantant d'Édimbourg.

– À la lumière des photos compromettantes retrouvées en possession de Bill Quinn, et qui impliquent peut-être un détournement de mineure, sans parler d'un grave manquement à ses devoirs, vous reconnaîtrez certainement que cette enquête s'écarte incontestablement de la norme.

– Rien ne prouve que la fille était mineure.

– Bon sang, s'impatienta Joanna Passero avec un geste d'agacement, il suffit de la regarder, non ?

– Il se peut que l'inspecteur Quinn ait été soumis à un chantage à cause de ces photos, mais il est possible aussi qu'il ait été victime d'un coup monté.

– C'est-à-dire ?

– Quand on regarde la photo de lui dans la chambre d'hôtel, on a

l'impression qu'il est un peu absent. Et si on l'avait drogué ?

– Ou soûlé ?

– Pourquoi pas ? Mais...

– Il n'avait pas l'air drogué au bar ni au restaurant. Il semblait même passer un moment fort agréable.

– Est-ce que la loi s'oppose à ce qu'on dîne, ou prenne un verre, en compagnie d'une jeune femme attrayante ? Et vous n'avez pas envisagé l'éventualité qu'on lui ait administré une drogue au bar ou au restaurant ? En la glissant dans son verre ou dans son assiette ? La fille était peut-être une victime, elle aussi. On n'en sait rien, dans le fond. À ce stade, on doit se garder d'extrapoler.

Gervaise fixa son regard sur Banks.

– Cette discussion n'a pas lieu d'être. Alan, vous êtes bien obligé d'admettre que cette affaire est éminemment louche. Les photos, le mode opératoire de l'assassin et tout le reste... Vous supposez vous-même qu'on a pu exercer un chantage sur Quinn à cause de cette fille.

– Mais l'enquête n'en est qu'à ses balbutiements. Pour le moment, on ne peut pas se prononcer. On se contente d'avancer des théories.

– C'est bien pour ça que je voulais que Joanna y participe dès le début.

– Et qu'est-elle censée faire ?

– Mon métier, répliqua Joanna Passero. Qu'est-ce que vous imaginez ? J'ai la chance d'être sur place pour observer ce qui se passe et poser toutes les questions que je jugerai pertinentes. Croyez-moi, inspecteur Banks, mon but n'est pas de faire obstacle à l'enquête, ni de freiner la procédure en quoi que ce soit. Nous poursuivons le même objectif, vous et moi : aboutir à des résultats. Je tiens aussi à découvrir s'il y a eu faute du côté de la police. Est-ce que cela vous paraît déraisonnable ?

– Formulé de cette manière, absolument pas. Mais l'enquête est déjà assez complexe comme ça sans qu'il me faille en prime rapporter mes moindres faits et gestes à une tierce personne. Et je n'ai pas non plus envie qu'on soit constamment derrière mon dos à critiquer mes méthodes.

Banks ne pensait pas avoir quelque chose à craindre de l'Inspection générale. Il avait certes ses façons à lui et il lui arrivait de prendre quelques raccourcis et de se laisser guider par ses intuitions, mais il n'allait pas jusqu'à enfreindre la loi. En général. Il étudia encore une fois les yeux vert pâle empreints d'intelligence, la coiffure élaborée, les taches de rousseur sur le nez rectiligne, les lèvres ourlées relevées d'un discret fard rose. Joanna Passero affronta son regard sans ciller. Elle ferait sans doute un malheur dans une salle d'audition, ou à une table de poker. Elle lui glissa un regard par en dessous, à la Lady Di.

– Je vous comprends tout à fait, fit-elle en reprenant sa tasse. Et je

ne peux que vous répéter que je ne ferai pas entrave à votre travail et que je ne passerai pas mon temps à vous surveiller. Je suis très bien renseignée sur vos méthodes, inspecteur Banks. Vous êtes une vraie légende au Q.G. du comté. Mais ce n'est pas sur vous que je mène l'enquête. C'est sur l'inspecteur William Quinn.

– Quelles que soient vos intentions, votre présence perturbera inmanquablement nos investigations. Et elle affectera l'ensemble de mon équipe.

– Je vous le dis encore une fois : ni vous ni votre équipe n'êtes l'objet de mon enquête. (Elle fit une pause et le dévisagea froidement.) Qu'est-ce qui vous inquiète ? Auriez-vous donc quelque chose à cacher ?

– Je vous en prie ! Vous savez pertinemment à quoi je fais allusion. Quand on reçoit un courrier des impôts, on ne s'attend pas à une ristourne, que je sache. Dans cette affaire, nous avons des intérêts divergents. Moi je cherche à identifier l'assassin de Bill Quinn, mais ce que vous voulez, vous, c'est déterrer des saloperies sur son compte. Démontrer qu'il était corrompu ou pervers, voire les deux à la fois. Je ne prétends pas que vous ayez tort, ni que sa réputation mérite d'être protégée si on prouve qu'il était compromis. Je ne suis pas plus clément que vous envers les flics pourris. Mais dans l'immédiat, la malhonnêteté de Bill Quinn est loin d'être certaine, alors qu'il semble évident qu'on l'a assassiné. Vous voyez bien, nous n'aspirons pas du tout à la même chose.

– J'espérais un peu plus de compréhension de votre part, Alan, le tança Gervaise. Pour ne rien vous cacher, votre attitude me déçoit profondément. Je reconnais que certains de vos arguments sont fondés, mais vous n'avez pas tellement le choix en la circonstance, peu importe votre point de vue. Il serait dommage que vous partiez sur de mauvaises bases. La situation est ce qu'elle est, et nous sommes d'accord là-dessus, le commissaire McLaughlin, le directeur de la police et moi-même. Si je nous ai réunis ici, c'est pour que tout se déroule au mieux, dans un esprit de coopération et de cordialité. Est-ce trop exiger de vous ? Supposons que Bill Quinn ait toujours été en vie et que vous ayez découvert la même chose dissimulée dans ce livre, avec tout ce qui en découle, comment croyez-vous que les choses auraient tourné ?

– Je présume que l'IG aurait décidé d'ouvrir une enquête et de la confier à l'inspecteur Passero ici présente. Mais nous sommes face à un tout autre cas de figure. Bill Quinn a été *assassiné*, ce qui change tout. Pardonnez-moi si je suis un peu cassant, mais nous avons affaire à un meurtre avéré, pas à une chasse au flic véreux.

– Non, corrigea Joanna Passero, nous traitons les deux aspects de front. Et les deux parties sont peut-être imbriquées. Vous n'en êtes pas

conscient ?

– À cet instant précis, tout ce que je peux affirmer est que l'enquête pour meurtre l'emporte sur les autres considérations, et que je tiens à ce que tous les membres de mon équipe possèdent les compétences requises dans ce domaine. Inspecteur Passero, avez-vous une quelconque expérience en la matière ?

– Cette question me semble déplacée. (Joanna se tut une minute.) Cela dit, fit-elle d'un ton radouci, je comprends parfaitement où vous voulez en venir. N'allez surtout pas croire que je me méprenne sur les sentiments unanimes que suscite l'IG. J'ai déjà essuyé toutes les insultes imaginables. Nous sommes tout de même les « ripoux », comme vous le disiez si bien tout à l'heure. Ce n'est ni courtois ni aimable, mais je survivrai. Comme vous, nous avons une tâche à accomplir, et quelle que soit son impopularité, elle n'est pas dénuée de valeur. Dans ce cas précis, nous avons un policier assassiné, soupçonné d'avoir eu des relations sexuelles avec une mineure, et qui détenait manifestement une preuve de ses propres infidélités conjugales. Cette preuve, comme vous l'avez vous-même souligné, nous suggère qu'il était peut-être soumis à un chantage – peu importe que le maître chanteur lui ait extorqué de l'argent ou des informations confidentielles. Nous parlons là d'un éventuel cas de corruption au sein de la police, et la faute d'un de nos membres rejaillit alors sur l'ensemble de la profession. (Avant de poursuivre, Joanna consulta Gervaise du regard, et Banks surprit chez la commissaire un imperceptible signe de tête.) Des rumeurs ont circulé, vous êtes sans doute au courant. Des histoires de flic « ripou », selon votre expression. Et maintenant il arrive ceci. Il n'y a pas de fumée sans feu, pour citer le vieux dicton.

– C'est donc le motif de votre venue, si je comprends bien.

– Un des motifs, disons. Tout ce que je cherche à vous expliquer, c'est que le meurtre et la découverte des photos apportent à cette hypothèse davantage de...

– De quoi, exactement ?

– De crédibilité.

– Bien, fit Banks en levant les deux mains. Je n'ai pas d'objection à soulever. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas mieux disposé que vous envers les flics corrompus. Mais ce pauvre bougre mériterait peut-être le bénéfice du doute, non ? Il n'est pas encore froid qu'il est déjà catalogué comme délinquant. Avez-vous pensé à ses enfants ? (Il se tourna vers Gervaise, qui demeurait imperturbable.) Si jamais je découvre le moindre indice reliant Bill Quinn à des actes délictueux ou à des pratiques véreuses, si je flaire le plus léger parfum de scandale, je vous garantis que vous en serez la première avertie. En même temps que l'inspecteur Passero. Je vous donne ma parole. Est-ce

bien clair ? Maintenant, je vous prierais de ne pas interférer inutilement avec l'enquête criminelle. Nous n'avons vraiment pas besoin d'embûches supplémentaires.

– Vous perdez votre temps, le coupa Gervaise, il n'y a rien à négocier. J'ai eu l'honnêteté et la franchise d'organiser cette entrevue, et je vous demande un peu de respect en échange, ainsi qu'un minimum de générosité. Vous savez bien que c'est la meilleure solution.

– Et Annie, dans tout ça ? L'inspecteur Cabbot. Vous lui avez trouvé une place ?

Gervaise poussa un soupir.

– L'inspecteur Cabbot sera de retour lundi prochain. Les rapports que j'ai reçus indiquent qu'elle est apte à reprendre normalement ses fonctions, et c'est donc précisément ce qu'elle fera.

– Elle ne sera pas cantonnée à la paperasse ?

– Le commissaire McLaughlin a discuté avec ses médecins, qui lui ont certifié qu'elle était en mesure d'assurer pleinement son travail. De mon côté, je persiste à penser qu'elle devrait se ménager dans un premier temps et consulter un psychologue, mais ça n'engage que moi.

– Ça fait déjà six mois qu'elle s'économise.

Banks présentait qu'Annie serait furieuse de l'arrivée de Joanna Passero. Elle estimerait sans doute que l'Inspection générale l'avait détachée au sein de l'équipe pour la remplacer, et qu'on finirait par se débarrasser d'elle alors qu'elle avait failli sacrifier sa vie à ses devoirs professionnels. Non seulement à ses devoirs mais aussi à Tracy, la fille de Banks, qui en retour avait pris de gros risques pour sauver Annie.

Toutefois, Annie n'était pas la question la plus urgente. Il fallait d'abord s'occuper de Joanna Passero. Banks avait beau savoir qu'il ne pouvait pas se fier à elle et qu'il devrait se tenir constamment sur ses gardes, il savait aussi depuis le début de la réunion qu'il serait bien forcé de s'en accommoder. Il ne gagnerait rien à se montrer trop obligeant envers un représentant de l'IG, surtout en public, et il trouverait bien quelques occasions de lui cacher son jeu. Il n'hésiterait pas à le faire, d'ailleurs, hors de question de lui faciliter la tâche. Au moins, Joanna Passero était beaucoup moins atroce que ce vieux salopard de commissaire Chambers, qui avait pris sa retraite après Noël suite à des ennuis de santé. Pour des raisons diplomatiques, Banks jugea opportun d'essayer de faire la paix.

– Bon, conclut-il. Disons donc que nous travaillons ensemble.

Joanna Passero lui signifia d'un regard que le « Disons » était tout à fait superflu, mais que la politesse la contraignait à écouter ce qu'il avait à dire.

– Comment allons-nous nous organiser ? Est-ce que je conserve au moins les prérogatives liées à mon grade, dans cette enquête ? Quel

sera le statut de l'inspecteur Passero ? Sera-t-elle mon adjointe ?

– Non, vous aurez pour adjointe l'inspecteur Cabbot, comme d'habitude. L'inspecteur Passero se trouve parmi nous pour enquêter sur Bill Quinn. Elle sera intégrée à votre équipe à titre d'observateur et de consultant.

– Voilà qui ne va pas nous aider à avancer.

– Vous vous trompez, rétorqua Joanna. Je n'ai pas l'intention de marcher sur vos plates-bandes. Je vous invite à ne pas tirer de conclusions avant d'avoir vu comment fonctionnait notre collaboration. Si mon intervention vient à porter préjudice à votre enquête, si elle compromet l'efficacité des investigations et la bonne marche des opérations, alors nous réviserons nos positions, et nous tâcherons d'adopter une autre tactique pour démasquer le mouton noir.

– Cette proposition me paraît très équitable, n'est-ce pas, Alan ? commenta Gervaise.

À l'issue du débat, Banks ne se sentait ni vainqueur ni vaincu. Il hésita quelques instants, sachant parfaitement qu'il s'apprêtait à introduire le loup dans la bergerie, puis il tendit la main à Joanna Passero.

– Bienvenue dans notre équipe. Venez, je vais vous présenter les autres. On vous mettra au courant.

Parvenu au rond-point qui précédait St Peter, Banks baissa le volume de la stéréo, qui diffusait « *Baby It's You* » d'Anna Calvi.

– J'ai pensé à quelque chose, signala-t-il à Winsome. Il est évident que notre assassin n'est pas venu à pied, et ça m'étonnerait beaucoup qu'il se soit garé devant l'entrée.

– Ce qui veut dire qu'il s'est dégotté un petit coin tranquille à proximité pour stationner sans être vu.

– Tout à fait. De préférence un endroit invisible de la route. Le centre est à moins de cent mètres du rond-point, on peut facilement terminer le chemin à pied. Aucun axe principal n'aboutit ici, seulement des routes secondaires. Allons y jeter un coup d'œil, on n'a rien à perdre.

– Et l'inspecteur Passero ?

Banks avait emmené Winsome dans sa Porsche, tandis que Joanna Passero conduisait sa Peugeot rouge.

– Elle va nous suivre, je ne m'inquiète pas pour elle.

Au lieu de prendre la première sortie, qui menait directement à St Peter, Banks opta pour la troisième, qui partait dans la direction opposée. Dans son rétroviseur, il vit Joanna s'engager sur la route de St Peter, puis faire une brusque embardée dès qu'elle eut saisi ce qu'il avait en tête. La voiture patina avant de faire un tour du rond-point,

évitant de peu un camion de livraison blanc qui roulait à vive allure, et dont le chauffeur donna un long coup de klaxon. Pendant quelques instants, la Peugeot eut l'air de caler, puis Joanna accéléra et vint se coller derrière la Porsche.

Ne trouvant aucune cachette digne de ce nom sur ce tronçon de route, Banks manœuvra sur la bande d'arrêt d'urgence pour faire demi-tour et reprit la direction du rond-point, croisant le véhicule de Joanna. Il la vit bientôt ralentir et rebrousser chemin pour continuer à le suivre. Winsome n'avait pas l'air de trouver ça drôle.

– Un problème, Winsome ? Ça ne vous amuse pas ?

– Puisque vous me demandez mon avis, inspecteur, je trouve ça stupide, dangereux et puéril.

– Aïe ! Vous n'y allez pas par quatre chemins !

Banks reprit le rond-point et choisit la seule sortie qu'il n'avait pas encore essayée – prolongement de la route par laquelle il était arrivé, et qui l'éloignait du centre à quatre-vingt-dix degrés. Winsome croisa les bras, résignée.

À peine avaient-ils parcouru une trentaine de mètres que Banks aperçut sur l'autre voie un chemin de terre qui partait en oblique de la route. La piste flanquée de grands arbres était si étroite que deux véhicules n'auraient pas réussi à s'y croiser. Comme il n'y avait personne en face, Banks bifurqua, bloquant le débouché du chemin avec sa Porsche. Ne voyant Joanna nulle part, il pensa qu'elle n'avait pas encore atteint le rond-point, ou qu'elle avait renoncé à le suivre et s'était rendue seule à St Peter. De peur d'endommager les traces de pneus et les éventuels indices, Banks préféra ne pas s'avancer davantage. Il sortit de voiture en même temps que Winsome, et ils marchèrent prudemment au bord du chemin défoncé, en restant près des arbres. Nul muret ne bordait le sentier. Au bout de quelques dizaines de mètres, ils constatèrent qu'on ne distinguait plus la route et qu'eux-mêmes étaient à l'abri des regards. Ils découvrirent en même temps des traces de pneus sur la surface inégale, mélange de terre et de cailloux. Le chemin était probablement destiné aux machines agricoles, même s'ils n'apercevaient pas la moindre ferme à l'horizon. De nuit, il aurait fait office de cachette idéale pour l'assassin. Rares étaient les fermiers qui se baladaient en tracteur à cette heure-là. Et ce type de véhicule était-il seulement équipé de phares ?

– On est à quelques centaines de mètres du centre, dissimulés par les arbres, résuma Banks. Et la circulation est très faible. Winsome, je crois qu'on a trouvé. Pour notre tueur, ç'aurait été un sacré manque de pot d'être surpris ici, et il est probable qu'il avait prévu une solution de rechange. Les professionnels n'improvisent pas. Aucune trace. Un véhicule loué sous un nom d'emprunt.

Banks entendit alors une voiture stopper derrière la Porsche dans un

grincement de freins, et une portière claquer. Joanna Passero apparut au bout du chemin et vint à leur rencontre. À l'instant précis où Banks levait la main pour la mettre en garde, elle se tordit la cheville en lâchant un juron et cria de nouveau en empoignant une branche pour garder son aplomb. Des épines. Toujours près du bord, Banks se dirigea vers la route et parvint bientôt à la hauteur d'une Joanna furibarde, qui sautillait à l'entrée du chemin, en équilibre précaire sur un pied, comme une cigogne, tenant à la main un escarpin d'un noir brillant.

– Banks, espèce de sale type ! À cause de vous j'ai cassé mon talon ! Vous avez une idée du prix de ces chaussures ? Vous jouez à quoi, nom de Dieu ?

– Je fais simplement mon boulot.

Il s'approcha tout doucement et lui fit part de sa théorie sur l'assassin, qui avait pu camoufler sa voiture dans un endroit comme celui-ci. Joanna se calma peu à peu et s'appuya contre la Porsche.

– Merde, vous auriez quand même pu me prévenir ! Cette route est un piège mortel !

– Désolé, je n'y ai pas pensé avant d'arriver au rond-point. C'est ça, les enquêtes de terrain. En tout cas, je crois qu'on ferait bien d'appeler l'équipe technique. On a découvert des traces de pneus, et il y a peut-être des empreintes de pas. Nous deux, on va rester ici pour sécuriser le site. Ça vous ennuerait de filer à St Peter pour demander qu'on nous envoie quelqu'un dans les meilleurs délais ? (Il baissa les yeux sur son pied.) Je regrette, pour votre talon. J'ai de vieilles bottes en caoutchouc dans le coffre. Elles doivent être un peu grandes, mais si ça peut vous rendre service... Comment va votre cheville ? Elle n'est pas foulée, au moins ? Je vous aide à remonter en voiture ?

Joanna le foudroya du regard, comme si elle mourait d'envie de l'étrangler. Puis, avec toute la dignité dont elle était capable, elle regagna sa Peugeot en clopinant et démarra en projetant une gerbe de gravillons.

– Vous voyez bien que c'était puéril ! lança Winsome qui se tenait derrière lui, les bras toujours croisés.

– De qui parlez-vous ? répliqua Banks, pince-sans-rire. D'elle ou de moi ?

La morgue, ainsi que le laboratoire du Dr Glendenning, rénové depuis peu, se trouvait au sous-sol du vieil hôpital d'Eastvale. Banks jugea bon de se faire accompagner par Joanna Passero. Elle avait peu de chances d'y apprendre quoi que ce soit d'utile à son enquête, mais puisqu'elle avait décidé de collaborer avec lui, autant qu'elle se familiarise sans tarder avec les journées chargées. Et avec les viscères et le sang par la même occasion. À dix-sept heures, un vendredi, un

fonctionnaire de l'Inspection générale aurait déjà dû quitter le bureau, voire être en train de se prélasser devant la télé avec un grand verre de gin tonic. Quoique Joanna préférât sans doute les cocktails et les soirées au théâtre.

Elle avait enfilé des chaussures plates achetées l'après-midi même sur la place du marché, au magasin Stead & Simpson. À Eastvale, elle ne risquait pas de trouver de modèles italiens hors de prix. En tout cas, ses souliers neufs faisaient bien moins de bruit que les mocassins de Banks tandis qu'ils longeaient le haut couloir mal éclairé, aux murs carrelés de vert. L'agent Masterson avait prévenu Banks que Robbie, le fils de Bill, s'était présenté le matin même pour identifier le corps de son père et que les formalités étaient à jour pour le moment. Le coroner avait autorisé le Dr Glendenning à pratiquer l'autopsie.

Banks ne put réprimer un léger frisson, comme chaque fois qu'il pénétrait dans cet hôpital victorien. Il l'attribuait moins aux courants d'air qui y rôdaient en permanence qu'aux relents de formol et à la foule de sensations indéfinissables qui l'assaillaient.

– Ça ne va pas ? s'inquiéta Joanna, dont la voix résonna contre les murs.

– Tout va bien, mais cet endroit me fait froid dans le dos. Je parie qu'il est hanté. On a toujours l'impression d'être seul, ici. Et je n'ose pas imaginer ce qu'ont vécu les patients de l'époque victorienne, avec des instruments rudimentaires et des anesthésiants insuffisants. Une vraie boucherie, je suppose. Quel cauchemar !

– Vous avez une imagination fertile, mais vos sources ne sont pas fiables. Les anesthésiants existaient bel et bien à l'ère victorienne. À partir de 1850, on utilisait au moins le chloroforme et l'éther, et je crois avoir vu sur le fronton que cet établissement datait de 1869. Et vous seriez surpris de constater à quel point les instruments de l'époque étaient adaptés à leurs fonctions.

– Vous avez étudié à la fac ?

– On peut dire ça, oui.

– Vous avez beau dire, cet endroit me fiche la trouille. Ça y est, on est arrivés.

Un des jeunes assistants du Dr Glendenning leur remit des blouses et des coiffes de protection, et ils rejoignirent le légiste qui s'apprêtait à commencer l'autopsie.

– Encore en retard, Banks, récrimina Glendenning. Vous savez bien que je ne supporte pas ça. Surtout quand je travaille un vendredi soir pour vous rendre service.

– Toutes mes excuses, doc. Acceptez ma reconnaissance éternelle.

– Je vois que vous êtes accompagné ?

Banks jeta un coup d'œil en direction de Joanna.

– Je vous présente Joanna Passero. De l'Inspection générale.

– Dans quel pétrin vous êtes-vous encore fourré, Banks ?
– Elle est ici en tant qu’observateur.
– Mais bien sûr. (Le Dr Glendenning dévisagea longuement Joanna, qui rougit légèrement.) Alors, ma grande, on a déjà assisté à une autopsie ?

– Pour ne rien vous cacher, non, c’est la première fois.
– Aïe... au moins sommes-nous compatriotes, si j’en juge par votre accent.

– Je suis originaire d’Édimbourg.
– Formidable. Si vous pouviez juste éviter de vomir par terre...
– Maintenant que nos concitoyens écossais se sont dignement salués, plaisanta Banks, je propose que nous passions aux choses sérieuses. D’accord, doc ? On a quand même un meurtre à élucider.

Glendenning lui décocha un regard noir.

– Sassenach ¹, lança-t-il avec un clin d’œil à l’adresse de Joanna, qui répondit par un sourire.

Une fois son micro ajusté, il appela sa première assistante et prit en main le scalpel qu’elle lui tendait. Les vêtements de Quinn étaient étendus sur une table près du mur. Dès qu’on les aurait fouillés, ils seraient enveloppés dans des sacs en papier – de préférence à ceux en plastique qui ne laissaient pas passer l’air et favorisaient les moisissures sur les tissus humides – avant d’être entreposés avec les pièces à conviction, sans oublier la signature officielle à chaque étape pour être en règle avec le protocole de la chaîne de responsabilité.

Avant de pratiquer l’incision, le Dr Glendenning se livra à une observation externe attentive et demanda à son assistante de prendre des photos. Il se pencha ensuite pour retirer avec précaution le carreau d’arbalète, sur lequel on n’avait découvert aucune empreinte. Il n’y eut pas d’effusion de sang, bien sûr, puisque le cœur de Bill Quinn avait cessé de battre depuis un certain temps, mais le bruit de succion qui accompagna le retrait du projectile suffit à mettre Banks mal à l’aise. Il guettait Joanna du coin de l’œil, curieux de sa réaction. Rien ne transparaissait sur son visage. Soit elle était très forte pour cacher ses émotions, soit les membres de l’IG en étaient totalement dépourvus.

Le Dr Glendenning déposa le trait d’arbalète sur une des tables, équipée d’une règle.

– Beman ICS modèle Lightning Bolt, taille 20 pouces. À mon avis elle est en carbone, et non en aluminium. Relativement commune, à première vue.

– Comment connaissez-vous la marque ? s’étonna Banks.
– C’est écrit là, sur la tige. Beaucoup de choses dépendent de la puissance de l’arme de votre homme, mais je dirais qu’en général, la puissance se situe autour de 150 livres, voire 200 actuellement. Si je rapporte la profondeur de pénétration du carreau à la puissance

moyenne d'une arbalète, on pourra évaluer approximativement la distance de tir.

– On l'a estimée à quinze ou vingt mètres.

Le Dr Glendenning ouvrit des yeux ronds.

– Dites donc, mon grand, vous me parlez d'une mesure scientifique, ou d'une estimation au jugé ?

– Disons que c'est la distance qui séparait le corps de la victime des traces de l'assassin que nous avons pu relever. Il est possible qu'en tombant en avant, il ait enfoncé le trait un peu plus profondément. C'est bien pour ça que rien ne remplace jamais un témoin oculaire.

– À cette distance, on ne risque pas de manquer sa cible quand on a une arme correcte, et qu'on sait la manier. Même dans l'obscurité. Je vous transmettrai le résultat des calculs.

Il poursuivit l'examen du corps, prit les mesures de la plaie et la tamponna avant de la sonder, tout en confiant ses observations à son micro.

Banks avait appris que, neuf fois sur dix, une autopsie ne servait qu'à confirmer des évidences, mais il pouvait toujours y avoir des surprises qui justifiaient la présence des experts. Cette fois, cependant, les choses se déroulèrent comme prévu. Le Dr Glendenning ayant vidé l'estomac – ragoût de poulet, frites et petits pois, suivis d'une tarte aux pommes et d'une crème glacée –, l'avancement de la digestion l'amena à situer le décès entre le mercredi, vingt-trois heures, et le jeudi, une heure du matin. Le Dr Burns avait dit la même chose. Les organes internes furent ensuite pesés et disséqués en vue d'une analyse toxicologique. Mis à part les poumons encrassés de nicotine – ce que Glendenning, lui-même fumeur, pouvait difficilement critiquer – et un foie un peu volumineux que Banks n'aurait pas eu l'hypocrisie de juger, l'état de santé général de Bill Quinn était tout à fait satisfaisant. Sans être un athlète, il était en bonne condition physique, et son cœur avait normalement fonctionné avant d'être perforé par un trait d'arbalète. Aucun problème non plus du côté des reins et des autres organes majeurs retirés par le Dr Glendenning. Il était prêt à parier que si on ne l'avait pas assassiné et s'il avait renoncé au tabac, Quinn aurait pu vivre encore une bonne trentaine d'années. De temps à autre, Banks observait Joanna à la dérobée. Toujours impassible, elle semblait fascinée par l'opération mais ne se départait pas de son attitude glaciale.

– Alors, quelle est la cause du décès ? demanda-t-il pendant que l'assistante du légiste s'occupait des points de suture.

– Je ne vous l'ai pas dit ? Quelle négligence de ma part ! À moins que l'analyse toxicologique ne nous réserve des surprises, la mort est imputable au trait d'arbalète qui lui a transpercé le cœur. Plus précisément, il a atteint l'aorte, juste au-dessus de la valve

pulmonaire. Difficile d'imaginer une mort plus rapide : écoulement de sang dans la cavité pleurale, collapsus pulmonaire, interruption de la circulation sanguine. Ça n'a pris qu'une poignée de secondes. Mon rapport vous parviendra d'ici un jour ou deux. Pour la toxicologie, le délai est d'une semaine environ.

– Merci infiniment, doc.

– Je vous en prie. Ravi d'avoir fait votre connaissance, madame, ajouta-t-il en s'inclinant devant Joanna.

En la voyant mettre la main devant sa bouche, Banks se demanda si elle réprimait une envie de rire ou luttait contre un haut-le-cœur. Quoi qu'il en soit, il lui tardait visiblement de quitter la salle.

– Ça vous dirait de boire quelque chose ? proposa Banks dès qu'ils furent sortis dans le couloir. J'avoue qu'après une autopsie, j'ai toujours besoin d'un remontant. Mais peut-être est-ce un acte répréhensible aux yeux de l'IG ?

– Pourquoi pas ? répondit Joanna en jetant un coup d'œil à sa montre. On a fini notre journée, après tout. Et j'ai l'impression que vous me connaissez bien mal.

L'Unicorn se trouvait juste en face du bâtiment. Banks ne raffolait pas de ce pub, mais il s'en contenterait. À cette heure-ci, au moins, la foule tapageuse des week-ends n'avait pas encore investi les lieux, et si ses souvenirs étaient bons, la pinte de Black Sheep était acceptable.

– Qu'est-ce que vous souhaitez boire ? demanda Banks quand ils furent arrivés au bar.

– Un brandy, s'il vous plaît. Sans glaçons.

Banks n'en revenait pas. Il s'attendait plutôt à ce qu'elle commande un blanc pétillant, et il aurait juré que si Joanna tolérât un écart de sa part, elle-même ne buvait jamais une goutte d'alcool pendant son service – même si, à vrai dire, la journée était terminée.

– Avec de l'eau gazeuse ?

– Sans rien, merci. (Elle parut amusée par son étonnement, mais ne fit aucun commentaire.) Vous vous occupez des verres et je garde cette place, près de la vitre. D'accord ?

Banks régla les consommations au comptoir et les rapporta à leur table.

– J'ai remarqué vos nouvelles chaussures, fit-il en s'asseyant.

Joanna étendit les jambes et Banks se sentit obligé de lui faire un compliment, pensant que c'était ce qu'elle attendait de lui.

– Je n'avais pas le choix, si ! Dans ce métier, on ne sait jamais comment s'habiller. Du jour au lendemain, on risque de se faire balader en pleine campagne. Sur des chemins de terre, notamment.

– Je dois me sentir visé ?

Joanna goûta son brandy avant de se pencher vers lui, coudes posés

sur la table.

– Allons, inspecteur Banks, ne jouez pas à l'innocent avec moi. Vous me faites tourner dix fois autour d'un rond-point, je me casse un talon par votre faute, et pour finir vous m'entraînez à une séance d'autopsie en vous figurant que je vais restituer mon déjeuner sur le carrelage propre. Ce n'est pas un hasard, quand même, ne me dites pas que je me fais des idées...

– Pourtant vous n'avez pas vomi. En fait, vous n'avez même pas bronché.

– Ne soyez pas trop déçu. Ma mère était spécialiste en chirurgie cardiaque, une des meilleures du pays. Actuellement elle est à la retraite, mais elle me proposait régulièrement d'assister aux interventions. Depuis que je suis en âge de le faire, j'ai probablement vu plus d'opérations que vous n'avez arrêté de bandits.

– Mais vous avez prétendu...

– Que c'était ma première autopsie, et je n'ai pas menti. En revanche, j'ai assisté à un certain nombre de pontages, de remplacements de valvules et même à deux ou trois transplantations. C'est beaucoup mieux que la télé, croyez-moi. À une époque, j'envisageais sérieusement de devenir chirurgienne moi aussi, mais je n'ai pas la dextérité nécessaire.

Elle lui présenta ses deux mains, comme pour appuyer ses dires, mais Banks ne voyait pas ce qui clochait : il ne décelait pas le moindre tremblement. Il tâcha de masquer sa surprise, puis finit par éclater de rire.

Elle le laissa s'amuser une minute, conciliante et un peu déconcertée, avant d'aborder le sujet qui la préoccupait.

– On pourrait s'accorder un peu de répit ? Enterrer la hache de guerre ? Jusqu'ici j'ai eu une journée dégueulasse. Ça vous dérangerait de faire meilleure figure et d'arrêter de me traiter en ennemie ? Vous et moi, nous cherchons à connaître la vérité sur le meurtre de Bill Quinn, je me trompe ? Si c'était bien lui la pomme pourrie du panier, je suis persuadée que vous tenez autant que moi à le savoir. Alors pourquoi ne pas unir nos efforts ? Pour commencer, je ne peux raisonnablement pas m'offrir une paire de chaussures par jour. Et je ne compte pas non plus évincer Annie Cabbot. Je suis sincèrement désolée qu'on lui ait tiré dessus, mais je n'en suis pas responsable. Au moins, elle est toujours en vie. Avant d'entrer à l'IG, j'avais un équipier à qui je faisais une entière confiance, et auquel je m'étais beaucoup attachée. Vous ne voulez pas m'accorder le bénéfice du doute ? Si Quinn était compromis, je serai dans l'obligation de rendre un rapport. Je n'occulterai pas la vérité. Mais s'il s'avère qu'il était innocent, sa mémoire sera sans tache, et il aura droit à des obsèques de héros et à une salve d'honneur. Croyez-moi, je ne ferai rien qui

puisse ternir son image. Qu'en dites-vous ?

– Vous me parliez d'un équipier... Que lui est-il arrivé ?

Joanna but quelques gorgées de brandy avant de lui répondre.

– Il est mort, avoua-t-elle enfin. Il a été tué, plus précisément. Abattu par un flic pourri qui voulait l'empêcher de le dénoncer. C'est vraiment l'ironie du sort. Johnny faisait confiance à cet homme, il essayait de lui venir en aide.

Banks but sa bière en silence. Que pouvait-il répondre à cela ?

Le portable de Joanna se mit à vibrer pour lui signaler l'arrivée d'un texto. Elle sortit l'appareil de son sac et le regarda d'un air contrarié, avant de le ranger sans répondre.

– Un message important ? s'enquit Banks. Une mauvaise nouvelle ? C'était votre mari ?

Joanna fit signe que non de la tête et termina son verre.

– Et maintenant ?

Banks consulta sa montre.

– Je ne décide pas pour vous, mais moi je compte passer au commissariat, au cas où il y aurait du nouveau, et ensuite je rentre chez moi.

– Je vous accompagne, déclara Joanna en se levant. Du moins jusqu'au commissariat.

Installé dans un fauteuil en osier du jardin d'hiver, les pieds posés sur la table basse, Banks sirotait un malbec en écoutant « *Finisterre* » de June Tabor. Il n'avait allumé qu'une seule lampe, dont la douce lumière orangée semblait rendre plus obscure l'immense nuit du dehors. Un vent violent s'était levé, fouettant la pluie qui martelait les vitres. Encore une averse de printemps. Par chance, les experts avaient réussi à terminer la perquisition de St Peter et s'étaient également occupés du tronçon de chemin que Banks et Winsome avaient signalé à leur attention.

Il eut une pensée pour Joanna, pour la facette plus humaine de sa personnalité qui s'était révélée au pub, quand ils avaient bu un verre. Elle lui avait parlé de sa mère chirurgienne, de son équipier assassiné. S'agissait-il d'un simple stratagème visant à éveiller sa compassion, à l'amadouer et à lui faire baisser sa garde ? Il n'en savait trop rien. Elle lui était sympathique, d'une certaine manière. Après tout, Annie Cabbot avait travaillé à l'IG quelques années plus tôt, et elle n'était pas un monstre pour autant.

Banks tâcha d'évacuer provisoirement de son esprit Joanna Passero et l'affaire en cours. June Tabor chantait à présent « *The Grey Funnel Line* », et sa voix, sombre et chaleureuse à la fois, emplissait toute la pièce. Il savoura la musique tout en dégustant son vin à petites gorgées. Dans la pénombre de cette bulle de verre qui le protégeait de

la nuit pluvieuse et du vent déchaîné, il avait presque l'impression d'être au bord de la mer.

Alors qu'il s'apprêtait à se resservir, la sonnette de la porte d'entrée le fit sursauter. Il vit à sa montre qu'il était presque dix heures. Un peu tard pour une visite. Craignant qu'on ne lui apporte de mauvaises nouvelles, il abandonna sa bouteille et traversa la maison pour aller ouvrir. Derrière la porte, il découvrit avec un mélange de surprise et de soulagement son amie Annie Cabbot, qui n'avait pas pensé à se munir d'un parapluie.

– Annie, je pensais justement à toi. Depuis quand es-tu revenue ?

– Hier. Tu veux bien me faire entrer ? Ça dégringole méchamment, dehors.

Banks s'effaça pour la laisser passer et claqua la porte sur la pluie glacée. Annie suspendit son manteau à la patère avant de s'ébrouer comme un chien mouillé.

– Ah, ça va mieux ! Tu me servirais un petit quelque chose ?

– J'ai du vin, si tu veux.

– C'est drôle, mais je m'y attendais un peu. Mais je préférerais quelque chose de bien chaud, si ça ne t'ennuie pas.

Ils allèrent ensemble à la cuisine.

– Thé nature, thé vert, earl grey, camomille ou déca ?

– Une camomille, s'il te plaît. Je n'en reviens pas que tu aies autant de choix.

– Ça vient de Californie. Les gens adorent les thés de luxe, là-bas. J'ai pris goût au thé vert, finalement. Il en existe des tas de variétés, tu sais. Sencha, gyokuro, Dragon Well...

– J'avais oublié ton séjour là-bas. En fait, mes souvenirs de cette période sont assez flous. Pour moi, une simple camomille fera très bien l'affaire.

– Tout s'est bien passé à St Ives ?

– Fabuleux. L'endroit est magnifique. Je me suis remise au dessin et à la peinture, et j'ai fait de belles balades le long des falaises.

– Et Ray, comment va-t-il ?

– Très bien, il te passe le bonjour. Il s'est trouvé une nouvelle petite copine, je parie qu'elle a à peine mon âge.

– Quel veinard, ce Ray !

Pendant qu'Annie se remettait de son agression, Banks avait passé beaucoup de temps avec son père, et ils s'étaient découvert des atomes crochus. Ray avait même dormi chez lui plusieurs fois, quand ils avaient abusé du bon vin ou du Laphroaig.

Banks fit chauffer de l'eau pour deux. Il tâchait de réduire sa consommation de vin, et la camomille était réputée pour ses vertus relaxantes. Elle l'aiderait peut-être à trouver le sommeil. Voyant qu'Annie patientait, appuyée au bar, il allait lui proposer de s'installer

dans le jardin d'hiver pour attendre son thé quand il mesura la maladresse d'une telle proposition. Sous l'assurance de surface, il décelait sur ses traits une ombre d'indécision, de vulnérabilité : Annie n'était pas sûre de pouvoir affronter tout de suite cet endroit.

Quelques mois plus tôt, c'était là qu'elle s'était fait tirer dessus, pendant que Banks profitait du soleil californien. Quand il avait appris la nouvelle, lui-même s'était demandé s'il serait capable d'y retourner et de s'y sentir aussi à l'aise qu'autrefois. Et pourtant, il n'était pas présent au moment de l'attaque. L'équipe de nettoyage avait fait des merveilles en son absence, et Winsome avait eu la délicatesse et le bon goût de réaménager la pièce à sa place. Elle s'était occupée de tout faire repeindre et de remplacer la table, les sièges et le tapis, judicieusement choisis dans des teintes et des styles assez éloignés des précédents. Dans cet espace comme neuf, aucun spectre ne semblait s'attarder, aucune trace de chagrin, de peur ou de souffrance. Et Banks se moquait bien d'avoir perdu quelques meubles, du moment que son amie était toujours en vie.

Après le traumatisme qu'Annie avait subi, il redoutait tout de même que cette première visite ne provoque chez elle une crise de panique. Ils bavardèrent donc à la cuisine en attendant que l'eau bouille, puis Banks disposa la théière et les tasses sur un plateau.

– On va s'asseoir là-bas ? proposa-t-il en désignant le jardin d'hiver.

Annie lui emboîta le pas, hésitante, comme si elle appréhendait ses propres réactions.

– Ça a beaucoup changé, fit-elle en prenant place dans un fauteuil en osier.

Banks déposa le plateau sur la table basse et s'assit à côté d'elle. Il l'observait, tâchant de deviner ce qu'elle ressentait. Annie avait maintenant un peu plus de quarante ans, et il ne l'avait jamais vue aussi resplendissante. Ses mèches blondes avaient disparu au cours de sa convalescence, et elle avait retrouvé ses épaisses boucles auburn d'autrefois, qui retombaient en cascade sur ses épaules. Banks l'aimait mieux ainsi, tout compte fait.

– On peut passer au salon, si tu préfères.

Annie fit non de la tête. Apparemment, elle avait décidé de faire face.

– Tout va bien, ce n'est pas la peine. Je croyais qu'en venant ici... Mais non, ça va. C'est très joli, en fait, et cette lumière est tellement chaleureuse, on se sent bien à l'intérieur quand la tempête souffle dehors. (Elle croisa les bras sur son buste.) On reste ici, d'accord ? Qu'est-ce que tu écoutes ?

– June Tabor. La chanson s'appelle « *The Oggie Man* ». Tu veux que je change de disque ?

– Pas du tout, ça me plaît bien. (De ce côté-là, il y avait du progrès :

par le passé Annie critiquait toujours ses goûts musicaux.) Qu'est-ce que ça veut dire, « *Oggie Man* » ?

– Marchand de beignets. La chanson déplore la disparition des vendeurs de beignets ambulants, au profit des kiosques à hot-dogs. Le mot « *oggie* » désigne un beignet dans le dialecte de Cornouailles. Tu devrais le savoir, c'est quand même ta région.

– Jamais entendu parler. Tant de tristesse pour quelque chose d'aussi insignifiant, c'est un peu excessif, non ?

– Comment t'expliquer... C'est une vieille chanson populaire, tu vois. Pour les gens de l'époque, ce n'était pas anodin. Le vrai sujet de la chanson, c'est le regret d'une tradition disparue.

– Tu sais, enchaîna Annie sans préambule, je n'ai pas oublié cette fameuse soirée. Je me rappelle que tout s'assombrissait, et que je me sentais épuisée et frigorifiée. J'ai pensé que cet endroit était la dernière chose que je verrais dans ma vie, et pendant quelques instants, je n'ai aspiré à rien d'autre. (Elle regarda Banks avec un sourire.) Disparaître comme ce ridicule marchand de beignets. C'est drôle, non ?

– Pas tellement, si tu veux mon avis.

– Tout ce qui compte, c'est que je me trouve de nouveau dans cette pièce. Je sais que tout a changé, mais pour moi... j'ai le sentiment de renaître. Je n'ai pas disparu, je ne suis pas morte. Cette pièce n'a pas été la dernière chose que j'ai vue de ce monde, finalement. J'y suis revenue, mais ce n'est plus vraiment la même. Et ça ne tient pas seulement aux meubles ou à la décoration. Ce que je veux dire, c'est que ce lieu a une valeur particulière pour moi. Et je suis prête à repartir de zéro. Je suis de retour, Alan, je tenais à ce que tu le saches.

Banks lui étreignit brièvement la main.

– Je m'en rends compte, Annie, et j'en suis ravi. Mais ce n'est sûrement pas le motif de ta visite ?

– Non, en effet. J'ai entendu parler de l'assassinat de Bill Quinn à St Peter, et j'aimerais rattraper mon retard pour me mettre au boulot dès lundi matin. Soit je suis opérationnelle à cent pour cent, soit je me fais larguer.

– Ne dis pas de bêtises.

– Je suis sérieuse, Alan. Je suis prête à parier que cette chère Gervaise met en doute mes capacités, tant physiques qu'intellectuelles, et qu'elle est persuadée que je n'ai plus la baraka. Résultat, elle va tout faire pour me pousser à la démission.

– Je crois que tu exagères, Annie.

– Vraiment ? Dans ce cas, qu'est-ce qui justifie l'arrivée de cette femme ? Ta nouvelle coéquipière. Mme Inspection générale. Il paraît qu'elle est très séduisante, tu confirmes ? Comment elle s'appelle, déjà ? J'ai discuté avec Winsome, récemment. Elle m'a raconté pas

mal de trucs, mais je n'ai pas été fichue d'enregistrer son nom.

– Inspecteur Passero. Joanna Passero. Elle nous colle aux basques dans l'espoir d'épingler Quinn. À titre posthume.

– Tu es bouché, ou complètement naïf ?

– Annie, tu ne deviendrais pas un peu parano ?

– Ce n'est pas parce qu'on est parano que l'ennemi n'existe pas.

– Je te l'accorde. Tu as fait partie de l'IG, à une époque, tu connais la musique. Mais tu ne t'es pas laissé dévorer par ton métier, et il ne t'a pas radicalement transformée.

– Tu as beau essayer de résister, ce boulot te bousille totalement.

– Je te crois sans difficulté, mais tout va bien, à présent, non ? Tu as des informations sur Joanna Passero ?

– Pas des masses, mais j'ai mes sources au Q.G. du comté. Elle a habité Woodstock et travaillé à Thames Valley, et son mari est italien

– il s'appelle Carlo. Et pour compléter le tableau c'est une blonde glaciale – le genre de femme à qui je ne me fierai en aucun cas. On ne sait jamais quel est le fond de sa pensée.

– Parce que les brunes fougueuses sont différentes ? On peut miser sur les apparences, d'après toi ? Tu ne serais pas un brin jalouse, par hasard ?

– Je te préviens qu'il y a anguille sous roche, c'est tout. À ta place, je ferais gaffe. J'ai l'impression de voir briller les couteaux.

– Ne te tracasse pas pour moi. Et toi, comment vas-tu t'y prendre ?

– À quel sujet ?

– Tu penses que Gervaise cherche à t'éjecter du circuit. Tu as un plan de bataille ?

– Pas encore. Dans l'immédiat, j'ai une marge de manœuvre assez réduite.

– Si tu fonces bille en tête en t'efforçant de prouver que tu es la meilleure, tu vas droit dans le mur.

– Et c'est toi qui oses me le reprocher !

– Je ne plaisante pas, Annie.

– Moi non plus. J'aime mon boulot, et je le fais correctement. Je tiens énormément à le conserver. Tu trouves ça extraordinaire ?

– Certainement pas. Et je suis le premier à souhaiter que tu gardes ta place.

– Tu es d'accord pour m'épauler, dans ce cas ?

– De quelle manière ?

– En faisant tout ton possible. Tu me fais confiance, tu me donnes des missions intéressantes et tu évites de me mettre sur la touche.

Banks se tut un instant.

– Bien entendu. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, j'espère que tu en es convaincue.

Annie se pencha en avant, les mains sur les genoux.

– Mets-moi à contribution, Alan, ne me laisse pas à l'écart. Je sais qu'au début, j'aurai un peu l'air d'un boulet, qu'il me faudra un moment pour reprendre mes marques et être au top, mais je ne mérite pas pour autant de finir au placard. Tiens-moi au courant de tout, et écoute ce que j'ai à te dire. S'il me vient une bonne idée, fais en sorte que les gens sachent qu'elle est de moi. J'ai beaucoup de ressort, et j'apprends vite. Mais tu sais déjà tout ça, n'est-ce pas ?

Le CD s'acheva sur le morceau « *Across the Wide Ocean* ». La pluie cinglait les vitres, le vent rugissait dans les arbres. Blottie dans son fauteuil, Annie frissonna et but un peu de thé pour se réchauffer.

– J'aime bien cet album.

– Ça me fait plaisir.

– « *Oggie Man* ». Je ne l'oublierai pas. Pauvre marchand de beignets, je me demande ce qu'il est devenu. Tu crois qu'on l'a tué, qu'il a été assassiné ? « La pluie tombe doucement, et le marchand de beignets a disparu. » (Elle fit un léger mouvement pour pouvoir croiser les jambes.) Bon, parle-moi un peu de Bill Quinn.

– Je ne sais pas grand-chose, pour tout t'avouer. D'après les échos que j'ai eus, c'était un bon père et un mari attentionné. Très ébranlé par le décès de son épouse. Il n'avait pas du tout la réputation d'un coureur de jupons.

– Pourtant, on a trouvé des photos de lui en compagnie d'une fille. Je les ai vues. Ce matin, j'ai fait un saut à la brigade après être passée aux ressources humaines – tu étais absent à ce moment-là – et les copies sont arrivées sur ces entrefaites. Elle a l'air extrêmement jeune, cette fille.

– Pas tant que ça, au final.

– Bien assez, je trouve. Mais peu importe. Les mecs sont tous des porcs, ce n'est pas une nouveauté. Ils sont prêts à tringler tout ce qui porte une jupe. Quinn n'était pas mieux que les autres, et on l'a pincé.

– Sauf s'il s'agit d'un coup monté.

– Si tu veux. Mais à quelle fin ?

– On n'en sait trop rien, mais je privilégie l'hypothèse du chantage.

– Il n'était pas si fortuné que ça, si ?

– Pas à ma connaissance, non. Ses relevés de compte ne nous sont pas encore parvenus, mais il avait un train de vie tout à fait raisonnable. Sa maison est jolie, mais sa femme travaillait dans l'immobilier et l'achat remonte à un certain temps. Il avait fini de rembourser l'emprunt. Et ses enfants se sont inscrits en fac avant la hausse des frais de scolarité.

– On n'en voulait donc pas à son argent.

– Non, apparemment pas.

– Qu'est-ce que ça peut être d'autre, alors ?

– On a pu lui demander de fermer les yeux sur un délit, ou de

transmettre des infos utiles à un malfaiteur. C'est l'opinion de l'inspecteur Passero. Elle prétend que des bruits ont circulé à ce propos. Mais une fois que la femme de Quinn a eu disparu, l'adversaire n'avait plus de prise sur lui, le rapport de force se modifiait. Quinn devenait incontrôlable. Et tous les événements survenus depuis sont la conséquence de ce revirement. C'est du moins ma théorie.

– Je présume que vous ratissez large, dans un premier temps ?

– C'est indispensable. On a pas mal de points à éclaircir. Quinn bossait sur plusieurs dossiers. À moins qu'un élément ne nous échappe, ou que la fille ait décidé de le supprimer pour une obscure raison, le meurtre semble être l'œuvre d'un professionnel très organisé.

– Pour en revenir aux photos, Quinn ne les aurait jamais conservées si elles n'avaient pas eu une importance capitale. Même en les cachant, il prenait des risques démesurés.

– Sa maison a été cambriolée.

– Ah oui ? Quand ça ?

– Ça s'est produit à peu près en même temps que son assassinat. Si ça se trouve, il s'agit de la même personne. Son ordinateur portable a été volé, ainsi que des documents. On a aussi relevé des traces de pneus non loin de St Peter, sur un chemin de terre, qui vont peut-être nous permettre d'identifier le véhicule du tueur.

– Tu veux bien me faire part de tout ce que tu sais ?

Banks versa le peu de thé qui restait et lui communiqua les quelques informations qu'il détenait.

– Dès que j'ai vu ces photos, reprit Annie, une question m'est venue à l'esprit. Et elle me taraude encore plus maintenant que je sais que Bill Quinn était très attaché à sa famille : qu'est-ce qui a bien pu le pousser à faire ça avec cette fille ?

– Tu l'as dit toi-même, les hommes sont tous des porcs.

– C'est vrai qu'ils ont le cerveau au-dessous de la ceinture, et que si l'occasion se présente ils n'hésitent pas à sauter sur la première venue. Mais ça ne les empêche pas d'avoir un minimum d'instinct de survie. Non contents de mentir à leur famille, ils se trompent aussi eux-mêmes.

– Tu veux bien développer ?

– Un homme comme Bill Quinn, qui passe pour un père et un mari exemplaires, ne va pas chier sur son propre paillason, si tu me passes l'expression. Pour filer la métaphore, c'est plus dur encore d'occulter la vérité quand la mauvaise odeur se rappelle tous les jours à votre bon souvenir. En d'autres termes, je vous conseille de fouiner du côté des conventions auxquelles il a assistées, ou des voyages qu'il a faits sans sa famille. Une petite virée à Las Vegas entre mecs, ou un séjour

dans un club de golf à St Andrews. C'est bien plus facile quand on est loin de chez soi. Tellement loin qu'on a l'impression de partir sur une autre planète, et que tout ce qui se passe là-bas est déconnecté de la vraie vie, de la réalité ordinaire et de cette famille pour laquelle on a tant d'affection.

– La pêche, proposa Banks. Connaissant Quinn, je parierais sur une partie de pêche.

– Pourquoi pas ? Plus largement, intéressons-nous à tous ses déplacements, seul ou en compagnie de types dans son genre, au cours desquels il aurait logé à l'hôtel. Les photographies ne nous apprennent pas grand-chose sur le lieu, mais on pourrait demander un agrandissement des sous-bocks à un expert du service photo, on arrivera peut-être à déchiffrer quelques caractères.

– C'est déjà en cours.

– Tant mieux. Au moins on saura si ça s'est passé à l'étranger. Mon expérience est assez limitée, mais il me semble que plus monsieur s'éloigne du foyer, plus il se sent pousser des ailes et a tendance à sortir du droit chemin. On dirait que son alliance est devenue invisible. D'ailleurs, certains s'en débarrassent carrément pour la durée du séjour. C'est très commode pour faire tomber les inhibitions, plus rien ne les freine.

– À t'entendre, on croirait que c'est du vécu.

– J'ai parlé d'expérience limitée, je n'en dirai pas plus.

– Mais Quinn, lui, a été manipulé.

– D'accord. Tu viens d'avoir une idée ?

Banks ne s'était pas rendu compte qu'Annie lisait en lui comme dans un livre ouvert.

– J'ai deux hypothèses, en fait. Une conférence à Lyon, en France, avec Ken Blackstone, notamment ; et l'affaire Rachel Hewitt.

– La jeune femme qui a disparu pendant un enterrement de vie de jeune fille à Tallinn ?

– Elle-même.

– Très joli, comme ville. J'y suis allée une fois.

– Je l'ignorais.

– Mais il y a beaucoup de choses que tu ignores à mon sujet.

– Je n'en doute pas. De quand date ce voyage ?

– Quelques années. Après la disparition de Rachel Hewitt.

– Un enterrement de vie de jeune fille ?

– J'ai vraiment l'air d'une geluche ?

– Quoi d'autre, alors ?

– Un week-end sexe.

– Avec cet homme marié ?

– Mêlé-toi de tes affaires.

– À part Lyon et Tallinn, Bill Quinn a pu se rendre d'autres fois à

l'étranger. On va se renseigner. Merci du tuyau. C'est un bon angle d'attaque, je veillerai à ce qu'on lui accorde la priorité et à ce que ton nom soit mentionné dans les rapports.

Annie reposa sa tasse et s'étira.

– C'est tout ce que je voulais entendre. Bon, je ferais bien de me sauver.

– Tu es sûre ? Un petit thé pour la route, peut-être ?

– Non merci, je suis fatiguée. Il vaut mieux que j'y aille. J'ai rendez-vous pour un massage demain après-midi, à St Peter.

Annie se leva et embrassa le jardin d'hiver du regard avant de partir. Banks l'aida à enfiler son manteau. La pluie tombait moins fort, à présent, et le vent s'était calmé.

– À lundi, alors. Je pourrai m'occuper de reconstituer les déplacements de Bill Quinn à l'étranger. (Elle planta un rapide baiser sur la joue de Banks et ajouta avant de filer :) Et surtout, méfie-toi de la blonde.

Banks lui fit au revoir de la main et attendit que sa voiture ait disparu au bout de l'allée. Sa conversation avec Annie soulevait un certain nombre d'interrogations, il devait l'admettre. Dans l'urgence des premières réflexions, il avait négligé l'approche psychologique qu'elle venait d'aborder avec lui.

Il était un peu plus de vingt-trois heures, et il n'avait pas envie de sortir. De toute façon, Helmthorpe allait éteindre ses lumières pour la nuit, à moins que le Duck & Drake joue les prolongations après l'heure de fermeture légale. Peu importait – Banks avait envie d'être seul. Il retourna au salon pour relancer l'album *Ashore*. Les enceintes haut de gamme qu'il avait placées dans le jardin d'hiver lui renvoyaient « *Finisterre* », tandis qu'au-dehors, le crépitemment de la pluie légère ressemblait à un trotinement de souris. Banks avait apprécié son thé, mais il se resservit tout de même du malbec, qu'il savoura en écoutant la musique et en réfléchissant aux propos d'Annie. Le vin et un bon disque l'aidaient toujours à se concentrer efficacement.

1.

Terme écossais désignant un/une anglais(e).

- VOUS CROYEZ qu'on est arrivés ? demanda Banks à Winsome.
- Si l'on se fie à l'opérateur téléphonique, on y est, oui.
- Mais cet endroit...
- Je sais, oui, mais il a tout de même récolté quelques récompenses. Banks lui jeta un regard perplexe.
- Des récompenses ?
- Oui, il est très célèbre. Il attire les touristes.
- Merde ! fit Banks en entrebâillant la porte. En effet, je comprends.
- Vous voyez qu'il mérite sa réputation.

La vieille cabine téléphonique rouge s'appuyait au dernier mur d'une rangée de cottages du village d'Ingleby, non loin de Lyndgarth. La peinture et les vitres étaient impeccables, on n'y voyait pas la moindre éraflure ou trace de doigts. À l'intérieur, le sol était recouvert d'une carpeste, et un vase de fleurs fraîches, dans les tons rose et violet, était posé sur le plateau à côté de l'annuaire. Il y avait aussi une boîte à dons et une corbeille à papiers. Banks secoua la caissette, faisant tinter les pièces qu'elle contenait. La cabine sentait le propre et le citron, et toutes les surfaces étaient aussi reluisantes que l'extérieur, comme si on venait tout juste de les astiquer. L'appareil, d'un noir brillant, était en bon état, et on avait dû le désinfecter comme tout le reste. Ces dernières années, Banks n'avait pourtant vu que des appareils saccagés et vidés de leur petite monnaie, leur cordon arraché. Ailleurs, une boîte à dons aurait été dévalisée dans la minute.

Mais tout cela était secondaire. Tout ce qui l'intéressait, c'était que Bill Quinn avait reçu au cours des dix derniers jours deux appels en provenance de cette cabine. Le premier datait du mardi soir, le second de la veille de son décès. Il avait certes eu d'autres conversations téléphoniques sur cette période, notamment avec ses enfants, ainsi qu'un appel d'un portable introuvable le matin précédant sa mort, mais ceux-ci étaient les plus surprenants. L'équipe était en train de se renseigner sur les autres communications passées depuis la cabine au cours des dix derniers jours, en particulier aux horaires correspondant aux appels à Bill Quinn.

Le village d'Ingleby ne manquait pas de charme, avec ses toits en ardoise luisant après l'averse, ses cottages en grès lavés et récurés par le vent et la pluie, et ses jardins coquets déjà colorés en cette fin avril. Dès le début de l'été, les floraisons s'épanouiraient en une somptueuse débauche de teintes différentes. Le fond de l'air restait frisquet, et quelques panaches de fumée s'élevaient des cheminées. Au-delà du village, le relief des Dales s'élevait abruptement jusqu'aux

affleurements rocheux qui marquaient le début de la lande, le sol aride semé ici ou là de verdure. Une petite route sinueuse grimpait à flanc de coteau, se divisant à mi-hauteur en deux branches qui épousaient les contours des vallons. Des nuages vaporeux, poussés par un petit vent, glissaient nonchalamment dans le ciel.

Même si la cabine téléphonique affirmait le contraire, Banks avait l'impression que rien n'avait bougé depuis des siècles. Aucune trace de vandalisme, des jardins pimpants qui faisaient sûrement l'orgueil de leurs propriétaires. Ingleby méritait amplement son titre de plus joli village de la région. Bien des citadins ne soupçonnaient même pas qu'il pouvait exister des lieux aussi ravissants. Nombre d'entre eux ne connaissaient rien d'autre que le paysage urbain, avec ses zones de non-droit et ses cités glauques, ses émeutes et ses bandes de pillards, ses cellules terroristes et ses gangs. Des endroits où on ne s'occupait de vous que pour vous agresser, et où on vous cassait la figure pour un simple regard mal interprété. Ici, c'était le paradis, tout simplement.

En lisant un ouvrage sur la période, Banks avait appris que, pendant la guerre, les citadins évacués dans les campagnes paniquaient à la vue d'une vache ou d'un pommier, parce qu'ils n'avaient jamais fait partie de leur environnement familial. Ils s'imaginaient qu'un bovin avait la taille d'un chien ou d'un chat et que les pommes poussaient dans des cageots en bois. En revanche, d'autres se figuraient, à l'instar des Américains, que l'Angleterre tout entière était à l'image d'Ingleby. Ces bourgades pastorales et idylliques subsistaient bel et bien dans certains coins préservés du pays, mais même dans un village aussi pittoresque qu'Ingleby, les apparences pouvaient être trompeuses. Le plus mignon des patelins risquait de receler des secrets invouables. Comme l'avait observé Sherlock Holmes, on ne savait jamais ce qu'on allait découvrir en furetant dans les coins.

Banks avala une grande goulée d'air.

– On devrait prévenir les experts pour qu'ils inspectent cette cabine. Vu qu'elle est propre comme un sou neuf, je doute qu'on trouve grand-chose, mais ça vaut le coup d'essayer.

– Je propose de commencer par interroger les habitants. L'endroit est petit, on devrait avoir vite fait le tour. On lui demande de nous aider ?

Elle désigna Joanna Passero, qui avait insisté pour les accompagner et s'était mise un peu à l'écart pour consulter ses textos.

– Pas la peine. Dans un premier temps, je préfère qu'on garde nos distances. Elle nous suit, ça d'accord, mais je ne veux pas qu'elle prenne d'initiatives.

Au moins, Joanna avait prévu cette fois une tenue adaptée, quoique même pour un profane comme Banks, la qualité de ses vêtements sautât aux yeux. Avec son jean griffé à la coupe étroite, qu'elle portait

rentré dans ses bottes en cuir, son col roulé vert et sa veste en daim camel, il ne lui manquait plus que la bombe et la cravache pour partir au galop sur Middleham Way.

– C'est vous le chef, fit Winsome en haussant les épaules. À vous de décider.

Un bouquet de cottages se massait autour de la place, face à la cabine, et Banks avait déjà aperçu un rideau qui se relevait.

– On va commencer par celle-ci, décida-t-il en montrant la maison du doigt.

On y accédait par un portail en fer forgé noir, suivi d'une volée de marches usées qui aboutissaient à un porche de pierre arrondi. Les plantes grimpantes qui envahissaient la façade rappelèrent à Banks un film d'horreur qu'il avait vu dans le temps.

Il appuya sur la sonnette, et une vieille dame vint lui ouvrir au bout de quelques secondes. En dehors de sa coiffure à la Margaret Thatcher, elle ressemblait en tous points à ces matrones rondelettes qui jouent les cuisinières dans les téléfilms en costumes. Elle s'était habillée pour sortir jardiner d'un pull informe et d'un jean ample. Banks lui montra sa carte et présenta Winsome, pendant que Joanna, ne sachant quel parti prendre, s'attardait dans le jardin à contempler les bordures d'herbacées. Pour être tout à fait en règle, Banks prit la peine de la nommer également.

– Je m'appelle Gladys, Gladys Boscombe. Entrez, je vous en prie. Je vous ai vus regarder la cabine, et vous n'aviez pas l'allure des touristes habituels.

Il devinait dans ses intonations un vestige d'accent du Yorkshire, qu'elle avait dû prendre soin d'estomper au fil des ans par souci de raffinement.

Elle fit entrer Banks et Winsome dans le vestibule avant de les conduire au salon. Joanna hésitait toujours, si bien que Banks lui fit signe de les rejoindre. La pièce était un peu exiguë pour quatre personnes, mais chacun se débrouilla pour se trouver une place tandis que Gladys Boscombe s'éclipsait pour préparer du thé. Tout le monde en boirait avec plaisir. Malgré la fraîcheur de l'atmosphère, la fenêtre était entrouverte, et seul le chant des oiseaux troublait le silence. Un parfum de lavande flottait dans la pièce. Des appuie-têtes au crochet protégeaient le canapé et les fauteuils en velours, et même la chaise en bois sur laquelle Banks s'était assis portait une housse sur son coussin. Une profusion de bibelots occupait les niches et le dessus des meubles. Délicates statuettes en porcelaine à l'effigie de princesses et de bergers joueurs de flûte, coquillages et galets, photos de famille dans des cadres argentés, ainsi qu'un jeu d'échecs aux pièces d'ivoire et d'èbène.

À cause du décor, Banks pensa soudain à Sophia, la jeune femme

avec qui il avait rompu quelque temps auparavant. Elle aussi aimait collectionner les jolies babioles, et il était en partie responsable du saccage qu'elles avaient subi. Sophia ne le lui avait jamais pardonné, et l'incident avait contribué à précipiter leur séparation. Malgré tout, elle continuait à lui manquer, et il était parfois tenté de reprendre contact avec elle, d'essayer de raviver une étincelle qu'il ne croyait pas éteinte. Il se rappelait alors qu'elle avait ignoré ses mails et ses appels, et il ne pouvait se résoudre à essuyer un nouveau rejet. Elle ne lui avait adressé que quelques phrases banales, désinvoltes et assez abruptes, qui l'avaient beaucoup déprimé à l'époque. À moitié ivre, il lui avait répondu par un message vaseux dont il ne gardait qu'un souvenir imprécis. Si seulement il s'était montré plus mature, plus aimable et plus accommodant... Manifestement, le fugace bonheur qu'il avait connu avec elle pendant quelques semaines n'était pas fait pour lui. Par moments, il se sentait accablé par les récents événements de sa vie, et il rêvait de renouer des relations apaisées avec Tracy et Annie. Et même avec Sophia, bien qu'il eût peu de chances de la revoir un jour. À l'heure actuelle, il n'y avait personne dans sa vie, en dehors de sa famille et de ses amis, et il s'en contentait pour l'instant. Il n'avait rien à donner.

Gladys Boscombe revint avec un service à thé complet sur un plateau argenté, qu'elle déposa sur la table basse devant la cheminée. La porcelaine fine était ornée d'un motif de roses, et les tasses cerclées d'un liseré doré. Gladys considéra ses visiteurs avec un large sourire.

– On va laisser infuser quelques minutes, si ça ne vous ennue pas. Giles – mon mari – regrettera de vous avoir manqués, il a toujours raffolé des intrigues policières. Il ne manque jamais un épisode d'*Inspecteur Barnaby*. La vraie série, vous savez, celle avec John Nettles. Il est sorti promener les petits sur la lande, je pense qu'il ne va pas tarder.

– Vos enfants vivent toujours à la maison ?

Elle n'avait plus l'âge d'avoir de jeunes enfants, mais un petit compliment ne gêterait rien. Mme Boscombe se tapota les cheveux avec affectation.

– Ne dites pas de sottises, jeune homme. Nos deux enfants sont adultes, il y a bien longtemps qu'ils sont partis. Je parlais de nos Jack Russell, Jewel et Warris.

– Ah, je vois.

Banks réprima son envie de rire à l'idée que les deux chiens portaient les noms de comédiens de music-hall. Jimmy Jewel et Ben Warriss, dont il n'avait pas entendu parler depuis des années. Ils devaient être morts, à présent, tout comme leurs contemporains Mike et Bernie Winters.

– Madame Boscombe, comme vous l'avez deviné, c'est la cabine

téléphonique qui nous intéresse.

Mme Boscombe s'installa confortablement sur le canapé, à côté de Winsome.

– Oui, je me demandais bien ce que vous fabriquiez, à bavarder devant la porte, et à en examiner l'intérieur comme si c'était une pièce de musée. Je ne vois pas ce que vous trouvez à cette antiquité, ajouta-t-elle avec une note de dédain. C'est une curiosité, je le conçois, mais elle est vilaine comme tout. Et elle attire de ces gens...

– Justement, coupa Banks. C'est ce qui nous intéresse. Les gens qui viennent la voir.

– Ce sont surtout des touristes. Des étrangers. Ils abandonnent des détritiques dans les rues et polluent l'atmosphère en laissant tourner leurs moteurs. Il y en a même qui s'arrêtent pour fumer une cigarette. On devrait sûrement s'estimer heureux qu'elle n'attire pas les jeunes, qui auraient vite fait de tout dévaster. Mais quand même...

Mme Bascombe servit le thé et proposa du lait et du sucre. En prenant sa tasse, Banks se demanda s'il ne lui fallait pas lever le petit doigt. Joanna, elle, l'avait déjà fait, et elle s'empourpra en croisant son regard.

– Les gens du village s'en servent souvent ?

– S'en servir ? Mais pour quelle raison ? répliqua-t-elle d'un air surpris. Tout le monde a sa ligne personnelle, et les nouveaux venus ont même des portables.

Banks avait l'impression d'avoir fait un bond dans le passé. Il aurait bien aimé savoir à quand remontait l'installation de ces « nouveaux venus ». À vrai dire, il était même étonné que cette zone reculée soit couverte par le réseau, mais il y avait des relais un peu partout, maintenant. Quoi qu'il en fût, Bill Quinn avait reçu deux appels provenant de cette cabine au cours des dix derniers jours, et ils ne provenaient sûrement pas d'un touriste de passage. Son correspondant y était venu délibérément.

– Quelqu'un pourrait s'en servir pour être tranquille, suggéra Banks, ou parce que sa ligne est en dérangement. Au cours des deux dernières semaines, auriez-vous vu une personne de votre connaissance y entrer ?

– Personne sur les deux dernières *années*, vous voulez dire.

– Certains cottages sont-ils occupés par des locataires ?

Mme Boscombe parut se hérissier à cette idée.

– Pas que je sache. Nous appliquons des règles strictes à ce sujet, dans le village. D'abord, qui aurait envie de louer une maison par ici ? Il n'y a ni pub ni magasin d'alimentation. Les commerces les plus proches se trouvent à Lyndgarth.

– Peut-être quelqu'un qui aime l'air de la campagne, la marche et l'ornithologie ? Un amoureux de la nature, un solitaire qui apprécie ce

genre d'existence – du moins momentanément.

– Possible. Cela dit, il n'y a rien à louer dans le village.

– Madame Boscombe, la pressa Banks, dissimulant de son mieux son impatience. Tout cela est très sérieux. Nous avons appris qu'une personne sur qui nous enquêtons avait reçu deux appels de cette cabine au cours des dix derniers jours. Vous croyez réellement qu'il puisse s'agir d'un touriste ?

Son visage s'éclaira.

– Non, bien sûr que non. Il est rare que les touristes utilisent l'appareil, et de toute façon ils ne téléphonent qu'une seule fois. En général, ils font semblant de s'en servir, et leur conjoint les prend en photo. Il y a donc une énigme là-dessous ? Un meurtre ? Ah, quel dommage que Giles soit absent ! (Elle vérifia l'heure à sa montre.) Ça vous ennuerait de patienter une petite demi-heure ? Il devrait déjà être rentré. Vous reprendrez du thé ? J'ai des scones qui sortent tout juste du four.

La perspective de s'attarder dans ce salon encombré de mièvres babioles en compagnie d'une vieille dame trop bavarde était aussi tentante qu'un coup de poing dans la figure. Banks nota que Winsome et Joanna ne tenaient plus en place, elles non plus.

– Vous n'avez pas la moindre idée sur la question ? insista-t-il. De chez vous, vous avez une vue imprenable sur la cabine. Si les riverains ne s'en servent pas plus que les touristes, qui nous reste-t-il ?

– Les gitans, si vous cherchez vraiment quelqu'un.

– Les gitans ?

Elle fit un geste vague de la main.

– Les gitans, vous savez. Les gens du voyage, si vous préférez. Ils ne se fixent jamais assez longtemps quelque part pour faire installer le téléphone, et vu qu'ils sont tous au chômage, un portable n'est sûrement pas dans leurs moyens.

– Qui sont ces gens, exactement ?

– Désolée, mais je ne saurais vous en dire plus. Je les ai aperçus dans le village, un homme et une femme. Séparément. Ce serait très superficiel de tirer des conclusions hâtives, mais voilà mon impression. Cheveux gras, vêtements sales, le bonhomme est mal rasé. Si vous voyiez sa bobine...

Banks ne comprit la blague qu'en décelant l'esquisse d'un sourire sur le visage de Mme Boscombe. Elle venait de faire un trait d'humour et n'en semblait pas peu fière. Il se mit à rire par politesse, et les autres se joignirent à lui.

– Avez-vous vu un des gitans utiliser la cabine récemment ?

– Tout à fait. Ça a dû se produire deux ou trois fois au cours des quinze derniers jours, à peu près.

– Ils n'étaient pas ensemble ?

– Non.

Banks lui montra la photo de la jeune fille qui se trouvait avec Bill Quinn.

– Pourrait-il s'agir de la femme que vous venez de nous signaler ?

– Non, je ne pense pas. Je ne l'ai pas bien vue, mais elle m'a paru plus âgée et moins maigrichonne que celle-ci. Je dirais que ce n'est pas la même.

– Je vois.

Banks était déçu. Si la photo datait de quelques années déjà, la fille avait pu changer entre-temps.

– Et l'homme ? Vous pouvez nous en parler ?

– Je regrette, mais je n'ai rien à en dire. Pas plus que de la femme, d'ailleurs.

– Ils étaient seuls ?

– Je l'ignore. Je n'ai aperçu que ces deux-là, toujours à la nuit tombée. La cabine est bien éclairée, c'est pour ça que je les ai vus.

– Vous vous souvenez des dates ?

– Pas précisément, non. L'homme a dû passer le mardi vers neuf heures, parce que *Holby City* venait de se terminer – une de mes petites faiblesses. Quant à la femme, j'ai l'impression que c'était le dimanche. Ou le samedi... Pendant le week-end, en tout cas.

– Vous pourriez nous décrire cet homme ?

– Je ne l'ai vu qu'à la lumière de la cabine. Il doit faire à peu près votre taille, et il portait un vieux caban miteux et un jean sale. Pas net, les cheveux un peu longs, un début de barbe.

– Plutôt mince ou corpulent ?

– Un peu plus enveloppé que vous, mais certainement pas gros.

– Couleur des cheveux ?

– Sombres. Noirs ou châtain foncé, c'est difficile à dire.

– La communication a duré longtemps ?

– Je n'en sais rien, je ne suis pas restée à la fenêtre. J'ai repris mes occupations, et quand j'ai eu fini il avait disparu. Il a dû s'écouler un quart d'heure ou vingt minutes entre-temps.

L'estimation ne cadrerait pas avec l'appel de quatre minutes reçu par Bill Quinn le mardi, mais l'homme avait pu s'entretenir avec plusieurs interlocuteurs. L'historique de la ligne de la cabine publique leur indiquerait quels numéros avaient été contactés. S'il avait appelé Bill Quinn vers neuf heures le mardi soir, cela expliquait que celui-ci n'ait pas participé aux jeux – il attendait le coup de téléphone. C'était du domaine du possible.

– D'autres détails ne vous viennent pas à l'esprit, concernant cet individu ? Quel âge lui donnez-vous ?

– Je ne sais pas trop. Jeune, malgré tout. Dans les trente-cinq ans, quoique la barbe ait pu le vieillir.

– Vous seriez capable de l'identifier ?
– Ce n'est pas certain. Je n'ai pas eu l'occasion de bien détailler ses traits, vous comprenez. Cependant je suis très physionomiste, même si je ne suis pas douée pour décrire les gens. Je le reconnaîtrais peut-être, tout compte fait.

– Vous savez où se trouve le campement ?

– Il n'y en a pas à proprement parler.

Banks sentit le découragement s'abattre sur ses épaules.

– Vous ignorez donc où il habite ?

– Je n'ai rien dit de tel. Il n'y a pas de campement classique, c'est tout. Un randonneur a raconté à Giles que quelqu'un s'était installé dans la vieille ferme de Garskill. Elle se trouve sur la lande, à trois ou quatre kilomètres d'ici. Je me demande comment ce pauvre randonneur a atterri là-bas, même en se baladant. C'est loin de tout, et on n'a pas la moindre envie de s'y retrouver seul...

– Pour quelle raison ?

– Oh, de vieilles histoires qui continuent à circuler. La lande est extrêmement sauvage, dans ce coin-là. La plupart des gens préfèrent l'éviter. Ce n'est pas rassurant, comme endroit.

– Vous voulez dire qu'il est hanté ?

– C'est du moins ce que croient certaines personnes.

– Et vous-même ?

– Je n'ai rien à y faire. La lande s'étend à perte de vue, on risque même de s'y perdre. Il arrive que le brouillard arrive sans prévenir, on ne voit plus à deux pas devant soi. Et le terrain est semé de fondrières et de borbiers, sans compter les puits de l'ancienne mine de plomb. Le danger est partout.

– En effet, il est plus prudent de ne pas s'y aventurer, convint Banks avec un sourire. Même sans les fantômes. Et les gamins du coin ? Ils pourraient s'y réfugier pour boire, prendre de la drogue ou avoir des relations sexuelles.

– Non, les jeunes ne sont pas nombreux par ici, et pour faire ce genre de choses, ils peuvent toujours se rendre à Lyndgarth et à Helmthorpe. C'est peut-être moins tranquille, mais nettement plus confortable.

– L'homme et la femme que vous avez repérés sont donc susceptibles de squatter la ferme de Garskill ?

– C'est tout à fait vraisemblable.

– J'aimerais en savoir davantage.

– Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Il existe forcément un propriétaire, mais j'ignore de qui il s'agit. J'ai toujours connu la ferme abandonnée. Elle tombe en ruine, et je me demande même si elle a un jour été en activité. Je dirais qu'elle appartenait autrefois au propriétaire des mines, et qu'il est parti quand l'extraction a cessé, il y

a bien longtemps de ça.

Si quelqu'un se donnait la peine de parcourir douze kilomètres aller-retour pour rejoindre Bill Quinn depuis une cabine publique, l'affaire avait forcément de l'importance, songea Banks. De toute évidence, celui qui s'y était pris ainsi ne disposait ni d'une ligne fixe plus proche ni d'un portable, à moins qu'il n'ait voulu fuir les oreilles indiscrètes. Mais pour quelle raison ? Et quel rapport pouvait-il avoir avec le meurtre de Bill Quinn ?

Sur ces entrefaites, ils entendirent la grille s'ouvrir et les chiens aboyer. Mme Boscombe se leva aussitôt.

– Ah, voici Giles et les petits. Il va être enchanté de vous rencontrer. Vous pourrez lui raconter toutes les affaires de meurtre que vous avez résolues. Bon, je vais refaire du thé.

Giles Bascombe leur avait assuré qu'il n'existait aucun raccourci pour se rendre à la ferme de Garskill, avant que Banks n'abrège son exposé sur le meilleur moyen de gérer le problème des gitans et des gens du voyage. Ni la Porsche de Banks ni la Toyota de Winsome n'étaient faites pour monter la piste en lacets et traverser la lande. Il y avait certainement d'autres voies d'accès, mais elles impliquaient des détours considérables, sans compter le risque de s'égarer en chemin. Même si les portables fonctionnaient, les GPS n'étaient pas toujours fiables dans ces zones isolées. Les gens faisaient fréquemment la confusion entre les Dales et la lande, mais le pays des Brontë se trouvait un peu plus loin au sud-ouest, quoique les étendues de lande des hauteurs, entre les vallons, ressemblaient par bien des aspects aux paysages familiers de la célèbre fratrie.

On ne trouvait plus de *bobbies* dans les villages – ils étaient passés de mode comme les marchands de beignets – mais Banks se rappelait que le chef de la police municipale de Lyndgarth se déplaçait en Range Rover. Contacté par téléphone, il se montra tout à fait disposé à les rejoindre immédiatement pour les accompagner à la ferme de Garskill. L'agent Jarrow était un sympathique autochtone au visage rond, qui avait la physionomie un peu rude des gens de la campagne. Il avait l'habitude de rouler hors des sentiers battus. Banks descendit de voiture pour ouvrir la barrière qui marquait le début de la route sinueuse à flanc de coteau et la referma derrière lui. Jarrow avait beau conduire lentement et prudemment, le véhicule cahotait sur les pierres qui affleuraient du sol et les ornières creusées par les roues de tracteur. Certains virages serrés semblaient presque impossibles à négocier, mais le conducteur se débrouillait bien. Banks songea à un de ses voyages en Grèce avec Sandra, dans un bus touristique qui roulait au bord d'un précipice. Il dut élever la voix pour couvrir le ronflement du moteur.

– Est-ce que vous connaissez la ferme de Garskill ?

– J'en ai entendu parler, lui répondit Jarrow. Ça fait des années qu'elle est dans cet état. À l'abandon.

– Vous y êtes déjà monté ?

– Non, l'occasion ne s'est pas présentée.

– Pas même pour y jeter un coup d'œil ?

Jarrow coula vers lui un regard perplexe.

– À quoi bon ? Il n'y a rien à voir, là-bas.

– Mme Boscombe a appris que des gitans s'y étaient installés récemment.

– Grand bien leur fasse, marmonna Jarrow. Du moment qu'ils ne créent pas d'ennuis à la communauté.

– Vous êtes certain qu'ils ne causent pas de désordre ?

– J'en aurais été informé, non ?

L'argument semblait d'une logique imparable. Banks ne reprochait pas à Jarrow de ne pas surveiller en permanence chaque recoin de son territoire, mais il ne cautionnait pas cette prétention à tout contrôler. Il s'abstint cependant de tout commentaire. Après tout, cet homme leur rendait le service de les conduire jusqu'à un endroit perdu, il n'allait pas se permettre en prime de le tarabuster en chemin.

Parvenu à l'embranchement est-ouest, à mi-hauteur du coteau, l'agent Jarrow continua tout droit, sur une voie tellement rudimentaire qu'on en distinguait tout juste le tracé. La voiture slalomait entre des blocs de grès, encore plus secouée que sur la route défoncée qu'ils venaient de quitter. Si Banks avait voulu concocter cette petite expédition pour enquiquiner Joanna, il n'aurait pas mieux réussi. Il l'aperçut dans le rétroviseur, le teint livide et la main devant la bouche. Il ne l'avait pas fait exprès, toutefois, et son mal-être manifeste faisait peine à voir. Il ignorait qu'elle avait la nausée en voiture, elle-même ne l'avait pas signalé. Cependant il était trop tard pour faire marche arrière – elle devrait supporter le désagrément jusqu'au bout.

Ils roulèrent bientôt en pleine lande, et même si le relief restait accidenté, la déclivité était un peu moins forte. Banks se souvenait qu'à une époque, deux ou trois villages prospères s'étaient développés dans le secteur. Il y avait notamment une grande demeure isolée que les gens du cru surnommaient School House, et qui n'avait pas changé depuis la Première Guerre mondiale. Par la suite, la région des landes avait connu un déclin dont elle ne s'était jamais relevée. Pendant des années, l'armée avait parlé de réquisitionner le terrain pour y effectuer des manœuvres, mais elle occupait déjà une zone étendue dans les environs et s'était finalement désintéressée de Garskill.

Un réseau de petites routes, de chemins et de sentiers sillonnait l'étendue vallonnée d'ajoncs et de fougères, et les secousses se firent de moins en moins violentes. Joanna avait retiré sa main de devant sa

bouche, mais elle était toujours aussi blême. Winsome, elle, paraissait tout à fait à son aise. Jarrow conduisait lentement, sans dévier de sa route. Banks trouvait un certain charme au paysage. Les gens imaginaient à tort que les landes des hauteurs étaient mornes et stériles. En réalité le relief était onduleux, ponctué ici ou là de failles inattendues, de petits ruisseaux bordés d'arbres et de fleurs sauvages aux couleurs vives qui surprenaient l'œil du promeneur. Dans le lointain, se découpaient les silhouettes délabrées des fourneaux et des cheminées des mines de plomb désaffectées. Même sous ce clair soleil d'avril, on se serait cru dans une contrée abandonnée.

– Il n'y a plus aucun habitant, dans les parages ? s'enquit Banks.

– Pas un chat à des kilomètres à la ronde, non. À une époque, une vieille femme habitait encore School House. Tout le monde la prenait pour une sorcière. Ça doit faire deux ans qu'elle est morte et, depuis, la maison est inoccupée. Elle est en train de tomber en ruine, elle aussi.

– On est bientôt arrivés ? demanda Joanna.

– Oui, c'est l'affaire de quelques minutes, lui assura Jarrow. Accrochez-vous bien. La ferme est dans un creux, on ne la voit pas avant d'avoir le nez dessus.

Ils franchirent un minuscule pont de pierre et cahotèrent un moment le long d'un petit cours d'eau tumultueux avant d'entamer une nouvelle montée. Quand ils eurent bifurqué au niveau d'un bosquet, la ferme apparut soudain en contrebas. Ou plutôt ce qu'il en restait.

En vérité, Banks s'attendait à pire. Trois solides bâtiments en grès encadraient ce qui avait dû être un jardin, ou une cour, agréable. Mis à part les ardoises qui manquaient au toit et les carreaux cassés, l'édifice était assez bien conservé. La plupart des fenêtres étaient condamnées. Le corps principal avait dû servir de logement aux fermiers, tandis que les deux autres parties, de dimensions plus modestes, avaient sûrement abrité le matériel agricole. Il fallait être vraiment aux abois pour chercher asile dans un endroit pareil.

Jarrow immobilisa le véhicule près des vestiges d'un mur en pierres sèches qui délimitait la propriété. Tout le monde descendit. Banks avait les jambes flageolantes. Sitôt sortie de voiture, Joanna s'éloigna un peu et se plia en deux pour vomir dans les buissons. Chacun fit mine de n'avoir rien vu, et même Banks n'eut aucune envie de la mettre en boîte. Winsome avait eu la prévoyance d'emporter une bouteille d'eau qu'elle s'empressa d'offrir à Joanna. Le vent qui hurlait autour d'eux semblait composer une symphonie dantesque en s'engouffrant dans les bâtiments, sifflant dans les cheminées et frappant, comme sur des tambours, les cadres branlants des fenêtres. L'endroit était franchement inquiétant, Mme Bascombe n'avait pas

exagéré.

Banks enjamba les pierres du muret à demi effondré. Sa construction avait sans doute requis de grandes compétences, mais il avait été démoli par des vaches ou des moutons égarés, ou encore par les tempêtes d'hiver. Les murs en pierres sèches étaient censés résister à tous les coups rudes de la nature, mais ils avaient besoin d'être réparés de temps à autre, de recevoir un minimum de soin et d'attention.

Banks s'arrêta au milieu du jardin envahi d'herbes folles qui lui arrivaient à hauteur des cuisses. Il recula d'un pas et s'adressa à ses compagnons :

– Apparemment, il n'y a aucune voie d'accès commode. Si des gens habitaient ici, on peut penser qu'ils auraient au moins dégagé un chemin.

– De l'autre côté, peut-être ? suggéra Winsome.

– Certainement. On va faire le tour du bâtiment pour chercher une entrée plus pratique. Faites attention aux orties et aux chardons, ces saletés poussent partout. Winsome, vous restez avec l'inspecteur Passero pour inspecter cette dépendance, sur la gauche. Agent Jarrow, vous allez m'accompagner. On va commencer par le corps de logis. On se retrouve tous dans le bâtiment de droite.

– J'ai deux lampes torches dans la Range Rover, signala Jarrow. Ça peut nous servir.

– Bonne idée, vous avez raison.

Dès que Jarrow fut revenu avec les lampes, Banks prit la tête du groupe, longeant les ruines du muret envahi des deux côtés par la végétation, et avança le long du bâtiment de gauche. Parvenus derrière la maison, ils n'eurent qu'à enjamber un pan de mur effondré pour pénétrer dans la cour. Winsome et Joanna poussèrent la porte du premier bâtiment et disparurent à l'intérieur, pendant que Banks et Jarrow se faufilaient dans les herbes hautes pour gagner l'entrée du corps de logis. Il présentait le même délabrement que les dépendances, quoiqu'il ait dû être superbe dans le temps. Banks fit une halte à quelques pas de l'entrée et désigna quelque chose. Suivant son regard, Jarrow découvrit le sentier ménagé dans la végétation, entre la porte et une allée qui bordait l'arrière de la propriété. Si des squatteurs s'étaient approprié les lieux, ils avaient forcément besoin de circuler, même s'il leur fallait parcourir des kilomètres pour trouver un commerce ou une cabine téléphonique. S'ils disposaient d'un moyen de transport, ils pouvaient emprunter le réseau de petites routes sur la lande pour rallier les grands axes : l'A66 desservant Carlisle et Darlington, ainsi que l'A1 et la M1 qui les menaient à peu près n'importe où dans le pays. Pour se rendre à Ingleby, cependant, il n'existait pas de plus court chemin que celui qu'ils venaient de

prendre.

Aucune trace de véhicules alentour, sinon la carcasse calcinée d'une Morris Minor croupissant dans une courette au milieu d'un fatras d'outils rouillés, rescapés de la ferme ou des mines. Autrefois, le père de Banks conduisait une voiture de ce type. Il n'avait pas oublié les excursions dominicales en famille, ses parents trônant fièrement à l'avant pendant qu'il se chamaillait avec son frère Roy sur la banquette arrière. Il en gardait des souvenirs agréables : le thé chaud et sucré dans la Thermos, le jus d'orange, les sandwichs et les brioches du pique-nique, que l'on mangeait dans un champ ou au bord de la route, les crèmes glacées, la baignade dans les hauts fonds de la rivière s'il faisait beau.

Les équipements que Banks avait sous les yeux n'avaient rien de rare – il avait vu les mêmes exposés dans les musées des Dales. En fait de véhicule, il n'y avait qu'une antique charrette en bois dont les roues avaient perdu presque tous leurs rayons. Malgré le vent qui soufflait, apportant des lointains l'écho mélancolique du cri d'un courlis, le silence était encore plus absolu, encore plus profond qu'à Ingleby. Hormis la respiration bruyante de Jarrow, seuls venaient le rompre la plainte du vent dans les cheminées ou le claquement d'une poutre détachée. Au centre de la façade, le porche encadrait une lourde porte verte à la peinture écaillée. Jarrow la fit céder d'un coup d'épaule, et ils entrèrent en allumant leurs lampes. L'intérieur se réduisait à une vaste pièce tout en longueur, pareille à la salle des banquets d'un château viking, ou à un dortoir de pensionnat. Dans le faisceau des lampes se dessinèrent deux rangées de minces matelas en mousse, alignés le long des murs. Ils en comptèrent dix de chaque côté, tous humides et tachés. Ici ou là, on les avait rapprochés deux par deux, comme si leurs occupants avaient voulu recréer un lit double ou se procurer un peu de chaleur humaine. Ils étaient dépourvus d'oreillers. Si des gens avaient habité là un jour, ils avaient manifestement évacué les lieux. Les murs étaient en pierre nue, et il ne restait plus en guise de plafond que la charpente soutenant la toiture, percée de quelques trous qui laissaient filtrer la lumière. La pluie devait y entrer par la même occasion, comme en témoignaient les seaux posés au-dessous des brèches. Des couvertures sales s'entassaient près de la plupart des couchettes.

La puanteur qui régnait dans la salle était presque insoutenable. Ce n'était qu'un mélange d'odeurs humaines, mais d'une intensité rare : chaussettes sales, urine, vomissures, sueur. Les remugles de la misère et du désespoir. Le sol était jonché d'os rongés – probablement des cuisses de poulet –, de gobelets Costa Coffee et d'emballages de fast-food – McDonald's, Burger King et Kentucky Fried Chicken. L'un d'eux possédait peut-être une voiture, supputa Banks, mais la nourriture

avait tout le temps de refroidir avant d'arriver à destination. Le McDo le plus proche était probablement celui d'Eastvale, à vingt-deux kilomètres de distance. C'était mieux que rien, dans le fond, puisque le local n'était équipé ni d'une cuisinière ni de placards à provisions.

Au fond de la salle se trouvait un abreuvoir rempli d'eau croupie, avec une louche suspendue à un crochet. À côté, un rideau élimé et mité dissimulait vaguement un seau. Banks n'eut pas besoin d'approcher sa lampe pour en deviner le contenu. Alors qu'il se détournait avec répulsion, son regard tomba sur un livre de poche défraîchi abandonné près d'un matelas. Le texte n'était pas en anglais, et quoiqu'il échouât à identifier la langue, la fréquence des voyelles et les accents inhabituels au-dessus de certaines lettres lui évoquèrent le polonais. Le papier était décoloré, et certaines pages déchirées.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? chuchota Jarrow tandis qu'il remettait le livre à sa place.

– Difficile à dire, répondit Banks, toujours agenouillé près du matelas. (Il se releva en époussetant son pantalon.) Je suis quand même certain d'une chose : nous n'avons pas affaire à des gitans ou à des gens du voyage. Ils ne vivent pas de cette manière.

– Des squatteurs, alors ?

– C'est plus vraisemblable. Allons-nous-en.

Soulagés de retrouver l'extérieur, Banks et Jarrow s'empressèrent d'aspirer quelques goulées d'air relativement pur tandis que les deux femmes se portaient à leur rencontre.

– Il y a des toilettes rudimentaires, expliqua Winsome, mais je ne vois pas de système d'évacuation.

– Ils ont aussi une douche sommaire, compléta Joanna, raccordée à un réservoir d'eau froide. L'eau chaude n'est pas prévue, apparemment.

– Bien sûr que non, renchérit Banks. Elle n'est pas gratuite. Ils vont peut-être puiser des réserves au ruisseau, ou bien ils recueillent les eaux pluviales.

Il leur rapporta ce qu'ils avaient découvert dans le bâtiment principal.

Winsome et Joanna passèrent la tête à l'intérieur et reculèrent d'un bond.

– Mon Dieu, fit Winsome. Que s'est-il passé là-dedans ?

– À première vue, ça ressemble à un squat, répondit Banks, mais vous vous souvenez de cette grange convertie en dortoir dans la banlieue de Richmond, il y a quelques années ? L'aménagement était un peu moins minimaliste, mais à peine. On a découvert qu'un groupe de travailleurs clandestins y vivaient dans des conditions effroyables. La plupart venaient d'Europe de l'Est, et on leur avait fait miroiter des emplois pour les faire venir. Ils devaient verser de l'argent en échange,

bien évidemment. Au bout du compte, ils ont quasiment été réduits en esclavage par un chef de bande, tellement endettés qu'ils n'avaient aucune chance de s'en sortir. Avec ce qu'ils avaient à rembourser, il ne leur restait plus un sou pour vivre au quotidien ou pour prendre la fuite.

– Les victimes habituelles de Warren Corrigan, précisa Winsome.

Banks la félicita du regard.

– Alors comme ça, on est attentive pendant les briefings ?

– Bien sûr, inspecteur, ça m'arrive, répliqua Winsome avec un sourire.

– J'avais l'impression qu'il sévissait plutôt en milieu urbain, mais ça reste à vérifier. On tient une piste intéressante. Et on dirait bien qu'il y avait un traître dans l'équipe de Bill Quinn. Je prévois un petit entretien avec notre ami Corrigan.

Banks jeta un coup d'œil vers le dernier bâtiment, le plus petit des trois.

Les fenêtres étaient condamnées, mais comme la porte arrière n'était pas verrouillée, un nouveau coup d'épaule solide de l'agent Jarrow en eut facilement raison.

Tout d'abord, le faisceau des lampes ne capta qu'un tas de linge de lit crasseux, un deuxième abreuvoir plein d'eau sale, une vieille chaise branlante, des serviettes en lambeaux et des rouleaux de vieilles cordes humides. Près de la porte, Banks repéra un manche à balai cassé appuyé contre le mur, dont il se servit pour sonder le monceau de draps et de couvertures abandonné au sol. Il rencontra alors un corps plus résistant, qui céda toutefois sous la poussée. Tandis qu'une crampe d'estomac familière l'avertissait déjà de ce qui l'attendait, Banks écarta le reste des couvertures à l'aide du manche, et tous les regards convergèrent vers le cadavre qu'elles dissimulaient. L'homme était nu, et dans la lumière artificielle, sa peau avait un étrange éclat verdâtre. Il était maigre, avec de longs cheveux bruns et gras et un début de barbe, et près de lui, près des couvertures souillées, gisaient un caban usé et un jean sale.

Tandis que les doigts vigoureux pétrissaient les muscles de sa nuque et de ses épaules, Annie s'abandonna enfin aux mains magiques de Daniel Craig. Son souffle s'accéléra, un délicieux picotement réchauffa tout son corps. Les mains glissèrent le long de ses reins, jusqu'à la base de la colonne vertébrale. Elle anticipa le contact des lèvres sur sa peau, le léger piquant de son soupçon de barbe dans le creux sensible entre l'épaule et le cou, devinant qu'ensuite il la tournerait face à lui, et sa bouche descendrait lentement le long de son corps, et puis ses mains...

– C'est terminé pour aujourd'hui, ma jolie.

La voix rugueuse arracha Annie à ses fantasmes érotiques. Elle n'était pas avec Daniel Craig, naturellement. Ce n'était que Nobby, masseur à St Peter et ancien marin. Une ancre tatouée sur chaque biceps, il avait une dégainée de vieux loup de mer si typée que les gens du centre le surnommaient également Popeye. Cela ne l'empêchait pas d'avoir des doigts d'or et d'être un masseur exceptionnel, et Annie s'était aperçue qu'en fermant les yeux et en laissant vagabonder ses pensées, elle arrivait à lui substituer à peu près n'importe qui l'espace d'une demi-heure.

– Merci, Nobby, fit-elle en remontant son peignoir, dont elle resserra la ceinture au moment de se relever.

Elle ne voyait aucun inconvénient à offrir ses charmes à Daniel Craig, mais Nobby n'avait pas ce privilège. Il s'en fichait éperdument, de toute façon, déjà penché sur son bureau pour remplir les formulaires administratifs. Nobby était philosophe à ses heures, et Annie le trouvait sympathique. Il avait un esprit ouvert et curieux, et après chaque séance, il se faisait un plaisir de bavarder à bâtons rompus avec ses patients. Sa conversation était presque aussi délassante que ses massages, même si elle ne provoquait pas les mêmes stimulations érotiques. Un agréable fourmillement courait encore sur la peau d'Annie. Elle ignorait si Nobby soupçonnait l'effet qu'il produisait sur elle, mais elle se garderait bien de lui poser la question.

De retour dans le monde réel, Annie était à nouveau sensible aux bruits venus de l'extérieur. Le centre tâchait de reprendre son fonctionnement normal – en respectant notamment les horaires des soins – mais les lieux grouillaient toujours de policiers et d'experts. Logiquement, ils n'en avaient plus pour très longtemps. D'après Winsome, les résidents et les employés à temps partiel avaient tous été entendus, à plusieurs reprises pour certains d'entre eux. Leurs antécédents et leurs alibis avaient été scrupuleusement étudiés, et il en ressortait que nul ne détenait d'informations particulières au sujet de Bill Quinn, ni n'avait de lien avec son assassinat. Un élément leur avait peut-être échappé, encore qu'Annie en doutât beaucoup. À son avis, la tragédie qui avait emporté Bill Quinn s'était nouée hors du centre, et le meurtrier venait aussi de l'extérieur. Quelqu'un l'avait suivi ou avait retrouvé sa trace, et personne à St Peter n'en était responsable. Quinn n'avait pas fait mystère de son séjour en maison de repos, et si un ennemi était après lui, il n'avait pas eu besoin d'un informateur dans les murs.

– Nobby, vous faites un travail fantastique.

Ce dernier se détourna de sa paperasse et s'assit sur le seul siège disponible, tandis qu'Annie restait perchée sur la table de massage.

– Merci du compliment. Sale affaire, hein ? fit-il en désignant les

allées et venues incessantes qui se poursuivaient derrière la porte.

– On peut le dire, oui.

– Vous le connaissiez ?

– Pas du tout, et vous ?

– En tant que patient, pas plus.

– Il bavardait facilement ?

– Ça dépendait des fois. Un bon massage, pour moi, ça marche un peu comme l'hypnose. Les gens se replongent dans des zones oubliées de leur mémoire, des événements, des sentiments... Et parfois la réponse se cache justement là.

Sans oublier les fantasmes sexuels, songea Annie. Bill Quinn avait-il rêvé à la fille de la photo pendant que les doigts de Nobby accomplissaient des prodiges ? Un homme réagissait peut-être différemment, surtout si le masseur était du même sexe que lui.

– Vous pouvez m'en dire davantage ?

Nobby s'installa plus confortablement et fit craquer son fauteuil.

– Un peu d'huile ne ferait pas de mal à ce truc. Ce que je veux dire, c'est qu'un symptôme n'a pas toujours une origine purement physique. Même s'il s'agit de quelque chose d'aussi banal qu'une douleur aux cervicales ou un mal de dos.

– Vous faites allusion aux manifestations psychosomatiques ?

– Un massage peut agir dans un sens ou dans l'autre, fit Nobby en levant les mains. J'ai des armes fatales, là.

La boutade amusa Annie, mais elle contenait probablement une bonne part de vérité. Après tout, la rumeur prétendait qu'à une époque, Nobby avait été détaché auprès des SAS.

– Il faut faire attention à ne pas aggraver le mal. Les nerfs sont sensibles, vous êtes bien placée pour le savoir.

– Je ne vous le fais pas dire. Et Bill Quinn ?

– Ses douleurs aux cervicales ? Rien de bien grave de ce côté-là, à mon avis. Rien de comparable à vos propres problèmes, quand on a commencé les séances.

– Il était un peu tire-au-flanc ?

Nobby réfléchit un instant.

– Non, je ne crois pas. On peut résister à la guérison pour des tas de raisons dont on n'a même pas conscience.

– Par exemple ?

– Oh, les causes classiques. La peur, le désespoir, l'indifférence, l'indécision. Le manque de confiance. Voire la culpabilité.

– Et dans le cas de Bill Quinn ?

– Il était perturbé.

– Pour quel motif ? Il vous a fait des confidences ? Dites-moi, Nobby, vous savez quelque chose ?

– Non, pas dans le sens où vous l'entendez. Rien que je puisse

définir clairement. (Il lui adressa un sourire matois.) Le flic veille toujours en vous, pas vrai ?

– Il se trouve que je dois intégrer officiellement l'enquête dès lundi matin. J'ai envie de prendre un peu d'avance.

– Bon, bon, d'accord. Puisque vous me posez la question, alors, oui, il nous est arrivé de discuter.

– Et vous ne l'avez pas signalé à l'officier de police qui vous a interrogé ?

– À vous entendre, j'avais quelque chose de précis à raconter. Mais ce qu'on échangeait était assez fumeux, il n'y avait rien de très concret là-dedans. On a souvent bavardé ensemble, comme je le fais avec vous en ce moment. La conversation partait dans toutes les directions, on parlait du sens de la vie. Ce policier, il voulait juste savoir où je me trouvais jeudi soir, si je savais manier une arbalète et si j'appartenais à un club de tir à l'arc. Il m'a demandé si j'avais déjà côtoyé Bill Quinn en tant que policier. Comme si j'avais été dans la police ! Moi, j'ai été auxiliaire médical dans la marine, et j'ai un diplôme de masseur. On m'a posé des questions pratiques, aux antipodes de mes discussions avec Bill Quinn.

Banks aurait apprécié Nobby, se disait Annie. Il attachait la même valeur que lui aux notions nébuleuses et philosophiques. C'était d'ailleurs cela qui le poussait si souvent à passer outre le règlement et à s'entretenir seul à seul avec un témoin ou un suspect. Il affirmait que la plupart des enquêteurs ne savaient pas poser de questions judicieuses.

– Continuez, l'encouragea Annie. Sur quels sujets portaient vos discussions, en général ?

– Oh, des lubies à moi, les idées fantaisistes qui me passent par la tête.

– Vous pouvez être plus explicite ?

– Je ne vois pas ce qui m'en empêcherait, après tout. Ce n'étaient ni des secrets d'État ni une confession. Et en plus, je ne suis pas psy. Mais c'est bien parce que c'est vous, hein ? Ne vous emballez pas trop, quand même, je n'ai pas de révélations fracassantes à vous faire. Comme je vous l'ai dit, j'avais l'impression que Bill Quinn était perturbé. Il prétendait que ces douleurs à la nuque le gênaient depuis cinq ou six ans, et qu'il n'en avait jamais eu auparavant. La cause n'était pas ergonomique, d'après moi. Vous savez, les mauvaises positions au travail, les heures passées devant un clavier ou courbé sur un bureau... Bill Quinn détestait écrire, il préférait le travail de terrain, un peu comme vous, et pendant ses loisirs il aimait jardiner, aller à la pêche ou profiter de sa famille. Mais c'est quelque chose de délicat, le comportement des cervicales. Les vertèbres s'usent avec l'âge, c'est un fait, mais dans son cas, les radios ne montraient rien

d'alarmant. Juste un vieillissent normal.

– En d'autres termes, le problème était de nature psychologique ?

– Je ne suis ni psychiatre ni kiné, notez bien, je ne voudrais pas vous induire en erreur. Vous comprenez pourquoi j'ai du mal à mettre des mots sur tout ça ? Je me demande même pour quelle raison je vous en parle. Peut-être parce que Bill Quinn est mort, et que ça m'a donné à réfléchir. Il y a quelques jours, je l'avais là, devant moi, bien vivant. Je pouvais toucher sa peau et palper les muscles au-dessous, sentir les nœuds et les tensions, et les points qui s'étaient assouplis. Vous savez qu'il venait de perdre sa femme ?

– Oui, je suis au courant.

– J'aurais dû m'en douter. Ce décès l'avait démoli, il en était malade de chagrin. Je crois que ça nous a rapprochés. Je savais ce qu'il ressentait. Denise, mon épouse, m'a quitté il y a cinq ans. Encore une fois, je ne suis pas psychologue, et je n'avais pas de solution miracle à lui apporter, mais on pouvait au moins partager nos impressions.

– Ainsi vous parliez du chagrin causé par la mort de sa femme ?

– Parfois, oui. Et du chagrin en général, de la culpabilité. Est-ce qu'il n'en avait pas fait assez ? Est-ce qu'il l'avait abandonnée ? Avait-il sa conscience pour lui ?

– Pourtant il n'avait rien à se reprocher, n'est-ce pas ?

– Non, bien sûr que non. Mais c'est les idées qui nous viennent quand on perd un être cher. On se sent coupable. La nuit où elle est morte, Bill Quinn était en mission de surveillance, il était injoignable. Il ne l'a trouvée que le matin. Les enfants étaient à la fac, elle est morte toute seule. Quand on a un poids pareil sur le cœur, ça vous ronge petit à petit.

– Qu'avez-vous trouvé à lui répondre ?

– Je ne suis pas psychologue, entendons-nous bien. Tout ce que je pouvais faire, c'était lui témoigner ma sympathie – comme je l'aurais fait vis-à-vis de n'importe qui dans la même situation –, et lui assurer que c'était une réaction naturelle.

– Qu'est-ce qu'il cherchait en vous confiant tout ça ? Il attendait quelque chose de vous ?

– Nous avons un point commun, je vous l'ai dit. On avait l'impression qu'il cherchait une espèce d'absolution, comme s'il avait une faute à expier.

– Quel genre de faute ?

– Aucune idée, il n'a rien dit de précis. Mais quelque chose le hantait, c'est certain.

– Une chose qu'il aurait faite ?

– Ou pas faite, plutôt. C'est plus facile de se repentir d'un acte qu'on a bel et bien commis. Il abusait un peu de la boisson. Un de ses enfants lui avait fait une remarque à ce propos, et il s'était renseigné

auprès des Alcooliques anonymes. Finalement il n'a pas adhéré, il pensait qu'il n'y avait pas urgence, qu'il pouvait encore se ressaisir. Pour lui, l'alcool était une sorte de béquille, un dérivatif temporaire. Moi-même j'ai vécu ça, à un moment de ma longue carrière mouvementée, et on a eu quelques discussions un peu philosophiques sur la dépendance et la désintoxication en douze étapes. Ça avait l'air de le fasciner, l'idée qu'on pouvait faire évoluer certaines choses, alors que d'autres devaient rester entre les mains de puissances qui nous dépassent. Ça, et la capacité de faire la distinction entre les deux.

– J'en ai entendu parler. C'est un processus lourd et complexe.

– Oh, je ne dirais pas que c'est utopique, protesta Nobby en riant, mais c'est loin d'être simple. Il m'a demandé mon avis sur une question en particulier : si quelqu'un avait connaissance d'un préjudice commis et pensait avoir les moyens de le réparer, devait-il tout tenter dans ce sens, quel qu'en soit le prix pour les autres et pour lui-même ?

– Quel était le fond de sa pensée, au juste ?

– Je l'ignore, il n'est pas entré dans les détails.

– Et quelle réponse lui avez-vous donnée ?

– Aucune. J'en serais bien incapable, aujourd'hui encore.

– Était-il concerné personnellement ?

Nobby se leva pour aller accueillir le patient suivant.

– Aucune idée. Tout ce que je peux affirmer, c'est que quelque chose le tourmentait.

Par chance, la Range Rover de Jarrow était équipée d'une radio, mais il fallut quand même trois bonnes heures pour faire venir à la ferme de Garskill une équipe d'experts, un médecin de la police et un photographe. Finalement, le commissaire McLaughlin avait dû ravalé sa bile et se résoudre à leur envoyer par hélicoptère le Dr Burns et Peter Darby ; il ne s'était pas privé de récriminer contre les dépenses encourues, tout en insinuant que Banks en était responsable. Les experts s'étaient fait balloter dans leur camionnette depuis Ingleby. Leur véhicule possédait de bons amortisseurs, mais il avait l'air passablement fatigué quand il s'immobilisa près du mur du jardin. Ce n'était même pas l'équipe d'Eastvale, toujours retenue à St Peter, et ils paraissaient spécialement fâchés d'avoir été dérangés pendant le week-end et d'avoir dû se déplacer depuis Harrogate. Eux aussi semblaient mettre leurs déboires sur le dos de Banks, notamment le coordonnateur de scène de crime Cyril Smedley, un individu renfrogné et odieux au possible qui passa son temps à se plaindre de la contamination du site et à aboyer des ordres à tout-va. Banks n'en regrettait que davantage l'absence de Stefan Nowak, toujours occupé à St Peter. Lui, au moins, vaquait à ses occupations avec calme et

dignité.

Par téléphone, Banks leur avait recommandé d'éviter d'arriver par le nord afin de ménager l'allée aboutissant au chemin, l'endroit le plus susceptible de conserver des traces de pneus, des empreintes de pas et autres indices. La pluie les avait peut-être effacés, mais ça valait la peine de protéger la voie. Lors de sa brève reconnaissance du site, il avait découvert dans l'herbe, près de la piste grossièrement tracée qui rejoignait l'allée, deux papiers de sandwiches et un gobelet en carton vide. Si les précipitations n'avaient pas causé trop de dégâts, ils leur livreraient peut-être des traces d'ADN ou des empreintes digitales. Il ne savait pas au juste ce qu'avaient fabriqué ces gens, mais ils n'avaient pas pris beaucoup de précautions. Les experts étaient déjà en train de réaliser des moulages et d'effectuer une collecte aussi complète que possible sur l'allée et sur le sentier, pendant que Peter Darby enregistrerait les opérations avec sa caméra numérique.

Ce dernier ayant terminé de photographier le corps, Banks s'accroupit près du Dr Burns, qui l'examinait *in situ*, à la lumière crue des lampes à arc installées par les techniciens. L'hélicoptère attendait à proximité pour transporter le cadavre à la morgue, mais comme le légiste, le Dr Glendenning, s'était absenté pour le week-end, l'autopsie serait renvoyée au lundi. Tout ce que le Dr Burns pourrait leur apprendre aujourd'hui aurait son importance.

Banks avait déjà fouillé les vêtements abandonnés et n'avait rien trouvé. Même scénario qu'avec Bill Quinn : les poches avaient été vidées. Les experts avaient déjà emballé les habits dans des sacs étiquetés, qui venaient grossir le stock des pièces à conviction. Un relevé exhaustif allait demander pas mal d'efforts. Il n'était pas question d'établir un Q.G. provisoire sur place, mais tant que les lieux auraient le statut officiel de scène de crime, des officiers y resteraient en faction jour et nuit. L'équipe technique avait déjà quadrillé la zone et les policiers s'étaient réparti les secteurs. Banks n'aurait pas aimé être à leur place, à ramper au milieu des orties et des déjections animales.

– Qu'en pensez-vous, doc ? demanda-t-il en reportant son attention sur le corps.

– Il y a des traces de violence. Ecchymoses sur les épaules et les bras, marques de ligature aux poignets. (Il lui montra les rougeurs dues au frottement). Mais aucune ne peut avoir entraîné la mort.

Banks lui désigna les cuisses et la poitrine.

– Et ces écorchures, d'où viennent-elles ?

– De petits animaux. Probablement des rats.

Banks en eut un frisson dans le dos.

– Pas de trace de trait d'arbalète ?

– Non, pas cette fois.

- Vous auriez un commentaire à faire sur ses mains ?
Le Dr Burns les examina de plus près.
- Elles ne me semblent pas abîmées. Il se rongeaît les ongles, comme beaucoup de gens.
- Est-ce que ce sont les mains d'un travailleur manuel ?
- Absolument pas. Elles ne présentent ni callosités ni crasse incrustée. Ces mains n'ont pas accompli de besogne plus pénible que transporter un sac de courses.
- C'est bien ce que je me disais. Et son état général, qu'en pensez-vous ?
- Rien de catastrophique, au vu de ses conditions de vie. Je dirais qu'il avait une quarantaine d'années, peut-être un peu moins, et qu'il était en bonne forme physique. Il devait pratiquer la course à pied ou faire de la musculation. Au toucher, le foie paraît normal, ce qui exclut une consommation d'alcool excessive. Je suppose qu'il ne fumait pas non plus, puisque les doigts et les dents ne sont pas jaunis par la nicotine. Une observation externe ne me permet pas d'être plus précis. Vous savez, mon rôle se limite à peu près à constater officiellement le décès. Et là-dessus, je suis formel. Notre homme est bel et bien mort.
- Ça, je l'avais remarqué, merci. Vous pourriez déterminer le moment et la cause du décès ?
- Je dirais que la rigidité cadavérique a achevé son cycle, et, en tenant compte de la température, j'estimerai le décès à trois jours minimum. Cela dit, vous n'ignorez pas que de nombreux facteurs extérieurs interviennent. Il ne fait pas spécialement froid, mais les nuits sont encore glaciales.
- Il serait donc mort avant Bill Quinn ?
- Oui, aucun doute à avoir sur la question. Il suffit de voir la coloration verdâtre des chairs, notamment au niveau de l'abdomen. Elle est due à l'action des bactéries sur la peau, qui ne commence que quarante-huit heures après le décès. Elle s'étend ensuite au reste du corps, et vous constatez que les extrémités sont déjà touchées. Avec ces nuits froides, le processus a peut-être été un peu ralenti, mais dans une moindre mesure. Je pencherais pour trois ou quatre jours. Quand a-t-on découvert le premier corps, déjà ?
- Jeudi matin, mais vous avez situé le décès entre vingt-trois heures et une heure du matin, ce qu'a confirmé l'autopsie du Dr Glendenning. (Banks consulta sa montre et s'aperçut avec surprise qu'il était déjà plus de seize heures.) Si on se base sur aujourd'hui midi, ça nous fait un écart de deux jours et demi. Est-ce que la mort de cet homme pourrait être plus ancienne que vous ne le supposez ?
- Difficile à dire, mais ça m'étonnerait. Au bout de quatre jours la peau prend un aspect marbré, les veines deviennent plus saillantes. Ce

qui n'est pas le cas ici. De plus, l'intervention des insectes est encore modérée. Quelques traces de mouches bleues et de mouches vertes, mais ce sont toujours les premières arrivées, parfois dès le premier jour. Les fourmis et les cafards viennent ensuite. Si je dois proposer une première datation, je me prononcerai sur le mardi soir ou le mercredi matin.

– Je vous remercie.

S'il s'agissait bien de l'homme qui avait contacté Bill Quinn depuis Ingleby le mercredi vers vingt et une heures, le trajet de retour avait dû lui prendre une heure au maximum, et, en toute logique, l'assassinat s'était produit entre le mercredi soir, vingt-deux heures, et le jeudi matin aux alentours de onze heures.

Le Dr Burns tourna légèrement le corps, afin que Banks puisse se rendre compte de la lividité cadavérique au niveau des jambes et du dos.

– Tout ce que ça nous apprend, c'est que le décès remonte à plus de six heures.

– Ça nous indique aussi qu'il est mort à cet endroit, qu'on ne l'a probablement pas déplacé. Je me trompe ?

– Pas du tout. Je vois que vous faites des progrès.

– De quoi est-il décédé, en fait ?

Le Dr Burns reprit son examen en silence et passa la main dans ses cheveux en levant les yeux vers la toiture. Il inspecta ensuite les deux faces du cadavre, en quête d'une blessure mortelle.

– Je ne vois ni lésion causée par une arme blanche ni orifice d'entrée de balle. Cependant, on a parfois du mal à les repérer, surtout s'il s'agit d'une lame fine ou d'un projectile de petit calibre...

– Un objet contondant, éventuellement ?

– Non, voyez vous-même.

– Quoi, alors ? Un empoisonnement ? À moins qu'on ait affaire à un cas de mort naturelle.

– Je n'exclus pas l'empoisonnement, mais seule l'autopsie nous le confirmera. La mort naturelle pourrait aussi être envisagée, si nous n'avions pas les ecchymoses et les marques de ligatures. (Le Dr Burns s'accorda une pause.) Vous allez croire que je divague, et je vous demande de ne pas ébruiter ma théorie en dehors de votre équipe avant l'autopsie, mais si ça peut vous aider, je dirais qu'il est mort par noyade.

– Vraiment ?

– Oui. L'homme était nu, les mains attachées derrière le dos. (Le Dr Burns exerça une légère pression sur la poitrine.) Quand je fais ça, on entend un petit gargouillis à l'intérieur, qui dénote la présence d'eau dans les poumons. Elle sortirait par la bouche et le nez si j'appuyais plus fort, mais je ne voudrais pas manipuler le corps plus

que nécessaire. (Il désigna l'abreuvoir, les serviettes entortillées, les rouleaux de corde et la chaise renversée.) Si vous voulez mon opinion, cet homme est mort noyé après avoir subi le supplice de la planche. Les serviettes près de l'abreuvoir sont encore mouillées.

Banks embrassa du regard les éléments pointés par le Dr Glendenning. L'expression « supplice de la planche » l'avait toujours dérouté. Pour lui, la planche évoquait plutôt une activité agréable, une paisible baignade dans un lac par un après-midi ensoleillé. Comme beaucoup d'autres, il avait été cruellement détrompé quand le sujet avait fait surface aux actualités, et tout spécialement quand le président Bush avait approuvé la pratique. Il savait désormais ce que cela signifiait : on posait un linge sur le visage d'une personne allongée sur le dos et on versait de l'eau dessus. Cela provoquait de terribles souffrances et entraînait une mort par suffocation, une espèce de « noyade sèche ».

– Le supplice de la planche ne l'a pas tué, si je comprends bien ?

– Peut-être que si, difficile à dire avant de connaître la quantité d'eau que contiennent les poumons. Le Dr Glendenning sera à même de faire un examen plus approfondi que le mien. S'il constate la présence de pétéchies sur les globes oculaires, ce qu'il m'est impossible de voir à l'heure actuelle, on en aura le cœur net. La noyade sèche peut occasionner ce genre de petites taches, mais pas la noyade humide. C'est très rare, en tout cas.

– Mais vous ne détectez rien de tel ?

– Ce n'est pas une preuve suffisante. Parfois, elles ne sont pas plus grosses qu'une tête d'épingle. Vous allez devoir patienter jusqu'aux résultats de l'autopsie. Si on l'a noyé, l'examen du légiste vous en donnera confirmation, notamment en comparant l'eau des poumons à celle de cet abreuvoir. Si en revanche il est mort asphyxié suite au supplice de la planche, on a peu de chances de trouver beaucoup d'eau dans les poumons. Un accident reste toujours possible, malgré tout, la torture n'est pas une science exacte. Mais si on l'a plongé dans l'abreuvoir, alors quelqu'un a dû lui maintenir la tête sous l'eau jusqu'à ce que mort s'ensuive. Respirer est un réflexe, et on se bat de toutes nos forces pour continuer à le faire, en toutes circonstances.

– Vous me semblez bien renseigné sur le sujet.

– J'ai vu des choses que personne ne devrait voir, répliqua Glendenning en ramassant sa sacoche pour sortir. (Il lança en s'éloignant :) Je préviens le pilote de l'hélico que nous sommes prêts au départ.

Banks se rappelait l'époque où Burns n'était encore qu'un jeunot sans expérience. Aujourd'hui, il était familier du genre de spectacle dont ils venaient d'être témoins. Banks se demandait parfois s'il restait en ce monde un brin d'innocence, et il se sentait alors terriblement

vieux.

Le samedi soir vers vingt-deux heures, Banks eut envie de faire une petite sortie. Il n'était rentré chez lui que depuis une heure, le temps de manger un plat cuisiné indien, et il se sentait déjà sur les nerfs, hanté par les cadavres de Bill Quinn et de l'inconnu retrouvé à la ferme de Garskill. Aucun programme télé n'était capable de retenir son attention, et même *Sunday at the Village Vanguard* de Bill Evans ne suffisait pas à son bonheur. Il avait besoin d'un endroit animé et bruyant, besoin d'être entouré de gens qui riaient et bavardaient. Il se rendait compte qu'il devenait casanier, ces derniers temps, et enclin à cultiver son humeur mélancolique, puisant ses seules distractions dans sa collection de films et de disques. Le Dog & Gun donnait une soirée folk, avec Penny Cartwright comme invitée d'honneur. Il n'était pas trop tard pour aller l'écouter.

Banks avait rencontré Penny au cours de sa deuxième enquête à Eastvale, plus de vingt ans auparavant, alors que sa meilleure amie venait d'être assassinée. À présent elle devait frôler la cinquantaine, mais à l'époque, la jeune artiste folk était venue se ressourcer à Helmthorpe après s'être fait un nom. Son succès s'était confirmé au fil des ans – même si une chanteuse folk restait toujours assez confidentielle – et elle avait récemment emménagé dans une maison plus spacieuse près de la rivière. Elle y accueillait en permanence des amis ou des visiteurs de passage, souvent des gens connus dans le milieu du folk. Le vin coulait à flots et les soirées se finissaient toujours par une jam où tout le monde se mettait à chanter. Penny avait longtemps gardé rancune à Banks de l'avoir traitée en suspecte pendant l'enquête, mais leurs relations s'étaient par la suite suffisamment améliorées pour qu'elle l'invite chez elle à quelques reprises. Il avait chanté lui aussi, mais sans grande conviction. Quand il était à l'école, le professeur de musique faisait chanter chaque élève en solo afin de lui attribuer une note sur vingt. Banks n'avait obtenu qu'un neuf et, depuis, il avait sa voix en horreur. Cette humiliation publique lui était restée sur le cœur.

Malgré le vent, il faisait assez bon pour qu'il longe à pied Gratly Beck et coupe à travers le cimetière, avant de descendre l'allée qui passait devant le bouquiniste et débouchait sur la grand-rue, où deux groupes d'adolescents tapageurs et débraillés faisaient la tournée des pubs. Ceux-là n'iraient pas au Gun & Dog, il en était sûr. La salle devait déjà être comble, et puis ils n'avaient pas l'allure d'amateurs de folk. Il y avait une boîte de nuit à l'arrière du Bridge, et le Hare & Hound, rattaché à la chaîne Wetherspoons, vendait de la bière bon marché.

Banks fit son entrée pendant une pause entre deux sets et aperçut

Penny au bar, une pinte à la main, entourée d'une nuée d'admirateurs. Grande, mince, ses longs cheveux bruns semés de mèches grises, elle était absolument superbe. Malgré la pénombre, elle repéra Banks au milieu de cette marée de visages, et il crut deviner qu'elle n'était pas mécontente de le voir. Elle le salua de la main et se débrouilla pour lui faire un peu de place au bar. La foule qui se pressait au comptoir pour commander les poussa l'un contre l'autre, et, du point de vue de Banks, le moment fut tout sauf désagréable.

– Bonjour, étranger, fit Penny en se penchant pour l'embrasser rapidement sur la joue.

Le jeune homme debout à côté d'elle, lancé dans un laïus assez barbant sur le renouveau folk, parut un peu contrarié par l'intrusion de Banks, mais Penny, elle, eut l'air ravie de cette diversion et reporta toute son attention sur lui. Banks aussi ne regardait qu'elle. Quand on se tenait aussi près d'elle et que l'on plongeait le regard dans ses yeux, il était difficile de faire autrement. Ils rayonnaient d'une lumière intérieure, empreints de malice, de tristesse et de sagacité. Le jeune homme s'interrompit en plein discours et se retira, mortifié, pour retourner boire avec ses amis.

– De toute façon, il était trop jeune pour vous, commenta Banks.

– Un minot de temps en temps n'est pas pour me déplaire. Quoiqu'un homme digne de ce nom soit davantage à mon goût, pour ne rien vous cacher. Alors, que devenez-vous depuis la dernière fois ?

Banks réalisa qu'il ne l'avait pas croisée depuis cette sale histoire avec Tracy, à l'automne précédent, trop pris par son travail et claquemuré pour l'hiver dans sa fermette. Il lui raconta brièvement son périple en Arizona et en Californie du Sud. Penny aussi avait beaucoup voyagé pendant l'hiver, pour assurer la promotion de son dernier album au Canada et aux États-Unis. Rien ne laissait penser qu'il y avait un homme dans sa vie, et Banks ne posa pas de questions.

– J'ai vu que votre fils Brian s'en sortait bien.

– C'est vrai. Il vient de rentrer des États-Unis, lui aussi. La tournée s'est bien passée et ils ont fini par quelques séances en studio à Los Angeles.

– J'ai vu des affiches quand j'étais là-bas. Impressionnant. Question ventes, je pense que je suis battue.

Elle avait raison, naturellement. Une britpop matinée d'influences psychédéliques et enrichie par l'héritage blues, folk et country, rencontrait bien plus de succès aux États-Unis que le folk traditionnel.

– J'ai bon espoir qu'il puisse m'entretenir sur mes vieux jours, plaisanta Banks.

– C'est en partie pour ça qu'on fait des enfants, je suppose, rétorqua Penny en riant. Et depuis votre retour, où en êtes-vous ? J'ai entendu dire qu'on avait découvert un cadavre à la ferme de Garskill. C'est

vrai ?

– Je vois que les nouvelles vont vite. De toute façon, ce n'est pas un secret. On nous a rapporté que des gitans ou des gens du voyage habitaient là-haut, mais je n'y crois pas trop.

– Quelle perspicacité ! Ce serait leur faire injure que de le croire. J'ai des amis qui appartiennent à cette communauté, et ils n'iraient jamais vivre dans une porcherie pareille. Il s'agit plutôt de travailleurs immigrés.

– Comment le savez-vous ?

– Le sixième sens de l'artiste folk, cela va sans dire.

Banks éclata de rire.

– Sérieusement ?

– C'est un ami qui m'en a parlé. Vous savez, j'ai encore des relations parmi les écrivains et les historiens locaux.

– Mais où travaillent-ils ?

– Certains employeurs ne sont pas très regardants sur la provenance de la main-d'œuvre, du moment qu'elle accepte de travailler pour pas cher, et la plupart du temps, ces gens-là ne sont pas en position d'avoir des exigences. Prenez Varley's Yeast Products au nord du village, par exemple. Ça fait des années qu'ils pratiquent l'esclavage moderne. Je peux aussi vous citer les abattoirs à la sortie de Darlington, une usine de conditionnement pas loin de la route de Carlisle, ou encore l'usine de produits chimiques au sud de Middlesbrough. Bizarre que vous ne soyez pas au courant...

– La question relève plutôt de la répression des fraudes ou des services d'immigration. C'était du moins le cas jusqu'ici, mais ça a pu changer récemment. Quoi qu'il en soit, vous m'avez l'air très bien renseignée. Vous savez quelque chose sur les personnes qui ont habité là-bas ?

– Pas sur l'une d'elles en particulier, si c'est le sens de votre question. C'est un interrogatoire, ou quoi ?

– On dirait bien, non ? J'étais pourtant sorti pour penser à autre chose. Je suis monté à la ferme, aujourd'hui, et l'endroit est carrément déprimant. Vous y êtes déjà allée ?

– Oui, mais ça remonte à plusieurs années. Elle était déjà bien décrépite, à l'époque, et je suppose qu'elle n'a fait que se dégrader avec le temps.

– Ces bâtiments étaient faits pour durer, mais je plains quand même les pauvres gens qui ont logé là-bas.

– Ils n'ont pas eu le choix. On les appâte en leur promettant des emplois. Ils y engloutissent toutes leurs économies, et ils se retrouvent à faire un boulot merdique pour un salaire de misère, sans disposer du moindre moyen de s'en sortir. Ils ne parlent même pas anglais, en général. Ils démarrent avec des dettes, et ils continuent à s'endetter

indéfiniment. Et dire qu'il existe des usuriers qui profitent d'eux !

Banks ne l'ignorait pas, bien entendu. Une fois de plus, Warren Corrigan se rappelait à son bon souvenir. Il ne manquerait pas de lui rendre une petite visite dès le lundi.

Les musiciens remontèrent sur scène pour accorder leurs instruments – guitare acoustique, accordéon, contrebasse et violon.

– Il faut que j'y aille, maintenant, annonça Penny en effleurant le bras de Banks. Vous comptez rester un moment ?

– Je vais voir. La journée a été longue, et je suis crevé.

– Essayez au moins de tenir bon le temps de quelques chansons. Il y a un morceau que vous aimeriez entendre en particulier ?

– « *Finisterre* », réclama-t-il spontanément.

Penny eut l'air étonné.

– « *Finisterre* » ? Bon, si vous voulez. Ce n'est pas très frais dans ma mémoire, mais je devrais m'en tirer.

Penny ne mentait pas. Elle chanta sans accompagnement, et sa voix grave et éraillée, qui se bonifiait avec les années, alliait les qualités du chocolat, noir et onctueux, à celles d'un bon amarone. Elle n'avait pas tout à fait les possibilités vocales de June Tabor, mais l'interprétation était plus qu'honorable. Elle enchaîna avec « *Death and the Lady* », « *She Moved Through the Fair* » et « *Flowers of Knaresborough Forest* ».

Le répertoire contemporain ne fut pas laissé pour compte : « *Red River Shore* », de Bob Dylan, émouvant et mystérieux, suivi de « *I'll See You Again* », de Roy Harper. Lorsque la voix de Penny se fêla sur le refrain déchirant de « *For Shame of Doing Wrong* », de Richard Thompson, Banks en eut les larmes aux yeux. Elle conclut par une « nouveauté » toute relative, une version lente et folkisante du « *Common People* » de Pulp. Une réussite. Son interprétation apportait de la profondeur à cet hymne pop et conférait aux paroles une portée que les gens ignoraient trop souvent. Le public reprit le refrain en chœur, et elle fut saluée par un tonnerre d'applaudissements. Banks se demandait comment Jarvis Cocker aurait réagi, mais peu lui importait. Il n'avait jamais pu le prendre vraiment au sérieux, même s'il appréciait « *Common People* » et « *Running the World* ». C'étaient peut-être les titres qui lui plaisaient, tout simplement.

Le concert terminé, le public se rassit pour boire un dernier verre tandis que Penny rejoignait Banks à la table d'angle qu'il avait réussi à dénicher. Deux de ses musiciens la suivirent, pendant que le jeune homme de tout à l'heure rongea son frein à distance, l'air boudeur, en se dandinant sa pinte à la main. Banks salua les accompagnateurs, qu'il avait déjà eu l'occasion de croiser. L'accordéoniste était brigadier au poste de Durham et faisait quelques extras sur la scène folk.

– Alors vous avez résisté ? lui dit Penny avec un sourire. Vous n'avez pas piqué du nez ?

– Pas une seule fois. Merci pour la chanson.
– Tout le plaisir était pour moi. C'est un morceau que j'aime. J'avais oublié à quel point il était beau. Merci à vous de me l'avoir rappelé. Il est très triste, aussi.

– La musique folk ne fait pas bon ménage avec le bonheur, il me semble. Elle ne parle que de meurtres et d'amants démoniaques, d'esprits vengeurs et de choses disparues. La fugacité de la vie et du plaisir, les amours enfuies ou contrariées...

– C'est tellement vrai ! Écoutez, je rentre à la maison avec quelques amis. Ça vous dit de vous joindre à nous ? Rien de macabre au programme, vous avez ma parole.

– J'en serais ravi, mais je ne tiens plus debout.

En vérité, Banks avait envie d'achever sa journée comme les autres soirs, seul avec un dernier verre dans l'obscurité de son jardin d'hiver, à contempler la lune et les étoiles tout en écoutant une musique douce. Il se sentait à présent capable d'affronter la solitude, et la fête ne le tentait plus.

– Je comprends, fit Penny. La chasse à l'assassin vous attend, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça, approuva Banks, tout en regrettant que les choses ne soient pas aussi simples.

Dès qu'il fut levé, le jeune homme qui s'était exprimé sur le renouveau folk s'empressa de prendre sa place, renversant un peu de bière dans son impatience. Penny se borna à lui sourire poliment avant d'engager la conversation avec son guitariste. Apparemment, elle ne comptait pas inviter le garçon chez elle. Elle suivit Banks des yeux et lui adressa un sourire.

L'air de la nuit était imprégné d'un léger parfum de feu de tourbe. On n'était qu'au mois d'avril, finalement, même si les journées étaient belles. Les échos de la musique s'étaient estompés, et Banks chemina en silence le long des Pennines, éclairées par la lune qui brillait dans un ciel piqueté d'étoiles. Après avoir pataugé toute la journée dans la fange de Garskill, il appréciait de faire un peu d'exercice au grand air.

Tout en avançant sur le chemin qui se cramponnait au coteau et descendait vers Gratly Beck par une succession de terrasses, il repensa au corps du travailleur immigré. L'expérience ne l'avait toujours pas immunisé contre ce genre de scène. Ses pensées revenant bientôt à Penny, il se défendit de se faire trop de films. Son attitude ne prouvait rien, c'était simplement son caractère. Elle se moquait des conventions, elle aimait flirter et le taquiner, rien de plus. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'espérer. Rien n'avait réussi à le guérir de cela. Ni Sandra, ni Sophia, ni Annie.

LE LUNDI MATIN, Banks arriva sur le front d'assez bonne heure pour écouter l'émission *Today* tout en épluchant son courrier. Consterné par les discours sur le marasme économique et la dégradation de la situation au Moyen-Orient, il ne tarda pas à passer sur Radio 3 pour écouter *Breakfast*, qui programmait une solennelle symphonie de Haydn.

Comme on pouvait s'y attendre, rien de notable ne s'était produit pendant la journée de dimanche. Banks avait fait un saut au commissariat, où il avait trouvé Haig et Lombard en train d'écumer les agences d'escort-girls sur Internet. Doug Wilson et Gerry Masterton étaient sortis pour procéder à quelques interrogatoires. Joanna Passero était probablement chez elle, tout comme les experts et les techniciens de labo dont le travail était indispensable à la progression de l'enquête. Winsome s'était arrangée pour que la photo de la dernière victime apparaisse dans le journal du soir et soit de nouveau diffusée le lendemain. Elle avait consacré la majeure partie de son dimanche à questionner les gens d'Ingleby. Très peu d'appels avaient été passés depuis la cabine, et ceux qui intéressaient Banks, correspondant à peu près à l'heure où Mme Boscombe avait aperçu l'homme ressemblant à la victime, étaient dirigés vers des portables. Un des numéros était celui de Bill Quinn, le deuxième celui d'un portable prépayé et intraçable, et le troisième celui d'un correspondant estonien dont on recherchait l'identité.

Si tôt en début de semaine, il n'y avait pas grand-monde dans les bureaux des étages, et Banks profita de ce moment de tranquillité pour contempler la place du marché. Les aiguilles de l'horloge, dorées sur fond bleu, indiquaient huit heures et quart. Il nota ce qu'il avait à faire, répondit à quelques mails et jeta au panier les circulaires qui s'étaient accumulées. Les gens arrivaient petit à petit, ouvrant et refermant les portes, échangeant saluts et banalités sur les résultats du football ou les programmes télé. Un lundi matin ordinaire.

Vers neuf heures, alors qu'il s'apprêtait à rassembler ses troupes, il fut interrompu par l'apparition de Stefan Nowak. Les deux hommes se côtoyaient depuis des années. Contrairement à la plupart des experts, qui étaient des collaborateurs civils, Stefan avait déjà le grade de brigadier et visait celui d'inspecteur. Il était titulaire d'une licence et avait suivi de nombreux cours de spécialités. Sa polyvalence servait parfaitement ses fonctions de coordinateur de scène de crime. Banks savait qu'il vivait depuis très longtemps en Angleterre, mais il conservait un soupçon d'accent polonais. En dehors de cela, il ignorait

quasiment tout de lui, car Stefan restait très discret sur son passé et sur sa vie privée. On aurait cru qu'il se plaisait à entretenir une aura de mystère, peut-être pour garantir son succès auprès de la gent féminine. Il avait en effet une réputation d'homme à femmes et s'habillait avec autant d'élégance que Ken Blackstone, quoique dans un style plus jeune et plus décontracté. Il était aussi nettement plus séduisant, avec sa chevelure abondante et toujours bien coiffée.

– J'espère que vous m'apportez du nouveau, Stefan. Il est grand temps de faire une percée.

Nowak s'assit en tirant sur les plis de son pantalon, avec le même geste que Ken Blackstone.

– Je pense que vous n'allez pas être déçu. Hier, je suis allé faire un tour à la ferme de Garskill, et j'ai eu une petite discussion avec Cyril Smedley, le coordinateur de scène de crime. Pas commode, le bonhomme. Je l'ai trouvé assez crispé.

– Le mot est faible.

– Je voulais me procurer les fibres et les traces de pneus dès que possible, pour avoir un point de comparaison, et c'était la seule solution.

– Et ça a donné quelque chose ?

– Je viens juste d'avoir les résultats. Les gens du labo ont mis les bouchées doubles hier soir, et j'ai trouvé le rapport dans ma bannette il y a une heure. Quelqu'un a dû l'y déposer en fin de soirée.

Nowak travaillait la plupart du temps au support scientifique, dans l'immeuble voisin, adopté comme annexe à l'époque où Eastvale était le Q.G. du secteur ouest. Le service était trop utile pour être fermé, d'autant plus qu'il permettait de réaliser sur le long terme des économies non négligeables. Comme la majorité des structures de comté, Eastvale confiait la plupart des pièces collectées à des prestataires extérieurs, mais certaines recherches – fibres, empreintes, photos et documents – étaient effectuées à domicile. En revanche, ce n'était pas le cas des analyses de sang et d'ADN. En définitive, la plupart des échantillons aboutissaient au laboratoire d'expertise scientifique de Wetherby, ou dans les laboratoires spécialisés en entomologie ou en archéologie criminelles.

– Ça va nous aider à avancer ?

– Ça dépend du point de vue. Au fait, le livre oublié là-bas était en polonais. Une traduction du *Da Vinci Code*.

– Bon, c'est un début prometteur. Vous prendrez un café ?

– Avec plaisir.

Banks sonna pour se faire apporter une cafetière. Il avait en général besoin de trois bonnes tasses pour remettre ses circuits en marche, et il n'en avait avalé qu'une seule pour le moment, avec un petit déjeuner sommaire à base de toasts à la confiture.

Nowak fouilla dans ses dossiers et en tira des photos de cheveux et de traces de pneus, que Banks trouva assez peu éloquentes.

– L'information principale, c'est que nous avons la preuve que le même véhicule a servi sur les deux scènes de crime. La pluie a abîmé les traces de la ferme de Garskill, mais le sol était compact au-dessous, et les hommes de Smedley ont réussi à faire des moulages. Il y a des croisillons caractéristiques sur l'un des pneus.

Il montra les clichés à Banks. Même lui pouvait voir que les éraflures étaient semblables dans les deux cas.

– Attendez une minute. Ces photos proviennent des deux scènes de crime. Vous êtes bien en train de m'annoncer que les traces relevées sur le chemin de terre près de St Peter sont identiques à celles de l'allée de la ferme ?

– Exactement.

– Excellent. (C'était là le lien que Banks attendait de l'expertise. Certes, l'enquête ne serait pas miraculeusement résolue pour autant, et un tribunal jugerait peut-être la pièce à conviction irrecevable, mais c'était au moins une piste exploitable, un outil propre à orienter les investigations de manière plus constructive.) Vous ne pourriez pas me donner la marque, la couleur et l'année de construction, tant qu'on y est ?

– Sûrement pas l'année, protesta Nowak en riant. Pas encore. Tout ce que je peux avancer, c'est qu'il ne s'agit pas d'un véhicule tout-terrain. On a les mesures de l'empattement et on a identifié la marque des pneus – ContiSportContact2. On va donc rechercher les constructeurs automobiles qui les utilisent, et on devrait progresser rapidement. À en juger les dimensions de l'empattement, je pencherais pour une berline du type Ford Focus. Ce n'est qu'une première analyse, je le précise, nous en sommes encore au stade des hypothèses. Pour le moment, nous nous fondons uniquement sur des photos, l'examen des moulages nous permettra d'affiner les résultats.

Banks prit quelques notes dans son carnet.

– Cela dit, vos estimations actuelles sont quand même fiables ?

– Disons que je suis sûr de ce que j'avance à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

– Je m'en contenterai dans l'immédiat.

– Ah oui, j'oubliais un détail. Elle est de couleur vert sombre.

– Pardon ?

– La voiture. Je dis qu'elle est vert sombre.

– Vous me faites marcher.

– Absolument pas. La carrosserie a frotté contre un piquet, une écaille de peinture est restée accrochée. Nous sommes en train de l'analyser pour la confronter aux nuanciers référencés, en même temps que les traces de pneus. À partir de tous ces éléments, on devrait

pouvoir vous fournir la marque, le modèle et l'année de fabrication, même si j'ai bien peur que ça ne nous mène pas au numéro d'immatriculation. Mais en croisant toutes ces informations, on va quand même vous débroussailler le terrain.

– J'avoue que je suis épaté.

– J'espère bien !

Banks servit le café, qu'ils burent noir tous les deux.

– Je n'ai pas terminé, reprit Nowak après avoir goûté le sien. Je viens d'étudier les deux échantillons de fibres au microscope de comparaison. À St Peter, nous avons collecté des fibres synthétiques sur l'arbre contre lequel a dû s'appuyer le tireur à l'arbalète. Apparemment, elles proviennent d'un blouson bas de gamme, d'un modèle très courant. À la ferme de Garskill, l'équipe de Smedley a prélevé des fibres similaires à l'intérieur du bâtiment où a été découvert le corps. Il y en avait sur la chaise, sur le montant de la porte...

– Un même individu s'est donc trouvé aux deux endroits ?

– Il semblerait, en effet. Ou du moins quelqu'un qui portait le blouson en question. On est encore loin de pouvoir se prononcer – il faut observer les fibres au spectrographe, comparer les teintures et j'en passe – mais à première vue, les deux échantillons sont semblables. En tant que scientifique, je me garderais de trop y accorder d'importance si je n'avais pas d'autres éléments sur lesquels m'appuyer. Après tout, de tels blousons sont produits à la chaîne, n'importe qui a pu en acheter un dans un grand magasin. Dès que nous serons mieux renseignés sur la nature des fibres et sur la composition de la teinture, nous pourrions explorer les bases de données et entrer en contact avec les fabricants et les revendeurs. Malheureusement le processus sera long, et il est très peu probable que nous arrivions à remonter jusqu'à un individu particulier. Mais vous disposez tout au moins de quelques points de départ, j'ai pensé que ça pourrait vous servir. Nous avons aussi des empreintes de pas. Un peu trop nombreuses pour être exploitables, j'en ai peur, mais, d'après les techniciens, elles correspondent à celles que vous avez relevées dans les bois, à St Peter. Même taille, même entaille reconnaissable sur la semelle. Un seul et même homme s'est bel et bien trouvé aux deux endroits.

– Stefan, vous êtes carrément prodigieux.

– Peut-être, mais rien de tout ça ne tiendra devant un tribunal. J'espère que vous...

– On ne communique rien à la justice, c'est trop tôt. Cela dit, l'affaire prend une nouvelle tournure si nous parvenons à établir un lien entre les deux meurtres. Je vous remercie, et je vais réfléchir plus en détail aux conséquences de ce que vous venez de m'apprendre.

– À la ferme de Garskill, l'équipe de Smedley a découvert les traces

d'un autre véhicule dans l'allée. Comme il perdait un peu d'huile, nous détenons un échantillon. D'après les empreintes de pneus, il s'agirait d'un modèle plus gros. Une camionnette d'assez grand gabarit.

– Pour transporter des passagers ? Environ une vingtaine de personnes ?

– Possible. À vingt, ils devaient être assez serrés, mais vu l'endroit où ils habitaient, ça n'a pas dû beaucoup les déranger.

– De toute façon, ils n'avaient pas le choix. L'équipe de Smedley est-elle susceptible de nous en dire plus, à propos du second véhicule ?

– Bien sûr. Ils s'occupent des mesures, des moulages et des analyses. Mais j'ai préféré vous avertir tout de suite qu'il y avait eu quelqu'un d'autre sur les lieux.

– Quelqu'un qu'il nous faut maintenant retrouver.

– Laissez-nous un peu de temps, plaيدا Stefan en se levant. Juste un peu. Ah, j'ai oublié de vous poser une question. Ça fait deux jours que j'aperçois dans les couloirs une belle blonde à la superbe silhouette. Une nouvelle recrue ? Elle est là à titre temporaire ou permanent ? Comment se fait-il qu'on ne m'en ait pas parlé ?

– Stefan, il s'agit d'une représentante de l'IG, fit Banks avec un sourire. À votre place, j'évitais de trop m'y frotter.

– Mais je n'ai rien à me reprocher, moi. L'IG, vous dites ? C'est intéressant. Elle est canon, en tout cas.

– Et elle a un mari, je précise.

– D'accord, Alan, mais est-ce vraiment un mariage heureux, je vous pose la question ? (Il jeta un coup d'œil à la tasse qu'il tenait toujours à la main.) Bon, je dois retourner au boulot. Je peux emporter mon café ?

– Mais allez-y, Stefan, je vous en prie.

Décidément, Nowak ne changerait jamais.

Annie eut beau être fêtée comme une héroïne par Banks, Winsome et toute l'équipe quand elle se présenta dans la salle de réunion, elle se sentait extérieure à l'enquête, étrangère, à vrai dire, à tout ce qui concernait son métier de policier. Elle écoutait Banks et Winsome, elle regardait les noms et les photos qu'ils affichaient sur le tableau en verre, mais tout cela était si éloigné de ce qui formait son présent que son attention ne cessait de flotter. Elle ratait une information ici ou là, perdait le fil de la démonstration. Les voix semblaient lui parvenir de très loin et se réduisaient à un brouhaha inintelligible. À maintes reprises, elle réalisa que plusieurs minutes s'étaient écoulées sans qu'elle ait écouté quoi que ce fût. Elle n'aurait même pas pu dire à quoi elle pensait pendant ce temps. Mais après une aussi longue absence, ce n'était pas vraiment étonnant.

À la fin de la réunion, la commissaire Gervaise fit une apparition

pour lui souhaiter personnellement la bienvenue et lui recommanda de se ménager pendant les premières semaines, d'éviter de crapahuter d'un bout à l'autre du comté. Si la fatigue se faisait sentir, elle n'aurait qu'à le signaler et rentrer se reposer chez elle. Le principal était qu'elle se rétablisse complètement. *C'est des conneries*, pensa Annie, attendant que Gervaise tourne le dos pour lui adresser un geste grossier. L'essentiel, c'était plutôt qu'elle se remette sur les rails sans tarder, avant d'avoir perdu toutes ses facultés, outre ses capacités d'écoute et de concentration. Elle ne voulait surtout pas qu'on la traite en invalide, comme ces vétérans de guerre amochés que personne n'osait regarder en face.

Son week-end avait été agréable. Après son séjour d'un mois dans la grande colonie d'artistes où vivait son père, près de St Ives, elle avait repris ses quartiers dans le petit cottage de Harkside. La première fois où il lui avait rendu visite, Banks l'avait baptisé « la maisonnette au cœur du labyrinthe ». Cette époque-là était encore vivante dans ses souvenirs, elle se rappelait les grasses matinées, la chaleur et l'humour partagés, l'amour. Et même s'ils avaient fini par rompre, les débuts de leur liaison avaient baigné dans un joyeux sentiment d'insouciance. Elle avait eu l'impression de tomber amoureuse et de se lancer sans filet dans l'inconnu. Si elle avait la chance de revivre un jour ce genre d'expérience, elle doutait de s'abandonner de nouveau à de telles émotions. Il n'y avait rien de comparable dans sa vie actuelle, et Banks était apparemment dans le même cas. Peut-être ne faisait-elle qu'idéaliser leur passé commun, dans le fond. La mémoire nous joue des jours si étranges... Bien souvent, on recompose le temps passé afin qu'il s'accorde mieux à nos désirs. Et puis, à quoi bon essayer de rallumer une flamme qui s'est éteinte ? Pour achever sa dernière journée de congé, Annie s'était prélassée dans un bain brûlant en feuilletant des magazines people.

Dans l'open space qu'elle partageait avec le reste de la brigade, elle trouva à son arrivée un bouquet de fleurs commandé par Banks, ainsi qu'une boîte de chocolats de la part de Winsome. Ses autres collègues s'étaient cotisés pour lui offrir une théière sophistiquée, prévue pour l'infusion du thé en feuilles et accompagnée d'un assortiment de thés exotiques – vert, lapsang et souchong. Ce geste la toucha beaucoup. Pendant sa collation de onze heures, alors qu'elle dégustait un darjeeling et un chocolat en admirant ses fleurs – des roses, bien sûr, les hommes avaient tous la même idée –, elle finit par se dire que sa situation n'était peut-être pas si affreuse.

Pour son jour de reprise, sa principale mission consistait à se mettre à jour sur le dossier Bill Quinn. Le vendredi soir, Banks lui avait fait un exposé assez complet de la situation et la réunion du matin lui avait livré des informations supplémentaires sur le meurtre de la

ferme de Garskill et sur les correspondances entre les deux homicides. Il ne lui restait plus qu'à combler ses lacunes, à parcourir les dépositions de témoins et à prendre connaissance du rapport d'autopsie et des résultats d'expertise.

Dans un angle de la salle, deux policiers qu'elle ne connaissait pas s'étaient installés à un bureau libre. Haig et Lombard, les deux recrues du Q.G. du comté dont Winsome lui avait parlé. Elle s'aperçut qu'ils consultaient des sites pornographiques, et que le plus moche de la paire, un maigrichon à la peau abîmée, aux cheveux filasse et au costume lustré, n'arrêtait pas de la lorgner en douce. Elle avait oublié qui était Haig et qui était Lombard, mais elle savait qu'ils étaient chargés de passer au crible les sites Internet pour identifier la fille de la photo. De toute évidence, ils se payaient du bon temps au passage.

Annie s'étant replongée dans son épaisse liasse de documents, quelque chose ne tarda pas à retenir son attention. Elle s'attarda sur l'agrandissement d'une des photos découvertes dans la chambre de Bill Quinn. Si quelqu'un y avait fait allusion au cours du briefing, c'était sûrement pendant une de ses absences. Mordillant son crayon, elle réfléchit aux conséquences de ce qu'elle venait de découvrir.

Elle referma la chemise et alla trouver Haig et Lombard. Celui qui l'avait reluquée détourna les yeux d'un air coupable, tel un gamin surpris en train de fumer ou de se masturber dans les toilettes du collège. Ils feignirent surnoisement de se concentrer sur leurs écrans respectifs, mais les images qui s'y affichaient ne les aidaient vraiment pas à avoir l'air innocent : des femmes en sous-vêtements, à l'expression délurée et à la poitrine opulente. Annie se planta devant eux, les bras croisés.

– Alors, on s'amuse bien ?

– C'est pour le travail, madame, allégua le type aux cheveux filasse.

– Je peux savoir qui vous êtes ?

– Agent Lombard, madame.

En général, Annie se dispensait fort bien des « madame », mais ces deux blancs-becs méritaient une leçon, et elle se ferait une joie de les remettre à leur place.

– Et vous avancez ?

– Non, madame.

– Vers où avez-vous orienté vos recherches ?

– Lyon, madame, répondit Haig. À ce qu'on sait, c'est le seul endroit en France où soit allé l'inspecteur Quinn.

– Qu'est-ce qui vous fait penser que les photos ont été prises en France ?

– Hein ?

– On dit : « Hein, madame » !

– Euh, oui madame.

– Pourquoi la France ? Je vous pose la question. J’ai suggéré à l’inspecteur Banks que l’incident avait dû se dérouler à l’étranger, mais pas spécialement en France.

– C’est à cause du sous-bock, madame, se justifia Lombard, comme s’il s’adressait à un enfant attardé. Vous l’avez sans doute vu. Dessus, il y a écrit A. Le Coq. (Il ne manqua pas de mettre dans ce dernier mot une bonne dose de satisfaction et de bravade virile, un petit sourire suffisant sur les lèvres.) On dirait du français, non ?

Annie se rendait bien compte qu’ils faisaient de gros efforts pour maîtriser leur hilarité, mais elle ne comptait pas se laisser démonter.

– Vous avez vérifié ?

– Quoi donc ?

– Le nom de cette bière, la brasserie A. Le Coq. Vous l’avez localisée ?

– Ben, pour quoi faire ? répliqua Lombard. C’est français, non ? Ou peut-être belge.

– Mais l’inspecteur Quinn n’est jamais allé en Belgique, fit remarquer Haig.

– Bon, je ne m’étais pas trompée, coupa Annie. Vous faites une belle paire d’abrutis, tous les deux. Arrêtez ça tout de suite, vous êtes complètement à côté de la plaque.

– À quel sujet, madame ?

Annie se pencha sur le clavier le plus proche pour taper A. Le Coq sur Google. Elle cliqua ensuite sur le premier site de la liste de résultats et recula pour que les deux agents puissent voir l’écran.

– La voilà, la solution. Ce n’était pas compliqué, quand même. Google, ça vous évoque quelque chose ? Même pas fichus de prendre la peine de vérifier vos sources. Vous sabotez le boulot.

Annie s’en alla sur ces mots, laissant les deux agents bouche bée. Il fallait qu’elle téléphone à Banks sans tarder.

Banks se gara sur North Parkway et termina à pied jusqu’au Black Bull. La route à quatre voies, proche du rond-point du périphérique, avait un terre-plein central planté d’arbres. Tout en marchant vers le pub, il apercevait les maisons au milieu de jolis jardins, protégées par des murs ou de hautes haies de troènes. On y trouvait aussi bien des constructions en brique que des maisons jumelées plus modestes, ainsi que des bungalows et quelques pavillons individuels. Les commerces de proximité n’étaient pas très nombreux, mais il croisa quand même une supérette Sainsbury’s et un Job Centre Plus. Une petite église au clocher carré s’élevait de l’autre côté de la rue. Avec ses touches de verdure, le quartier était plaisant et aéré. Pas comme la cité HLM que l’on trouvait dans son prolongement, et dont les tours disgracieuses se dressaient comme des doigts grossièrement tendus vers un ciel de plus

en plus nuageux.

Banks se réjouissait d'avoir pu se débarrasser de Joanna Passero pour la journée. Elle avait prévu de l'escorter à Leeds, naturellement, mais vu qu'elle semblait apprécier les autopsies, il l'avait incitée à accompagner Winsome au laboratoire du Dr Glendenning, qui devait examiner le corps de la ferme de Garskill. Elle n'aurait qu'à s'occuper comme elle voudrait le reste du temps – le travail ne manquait pas. La proposition l'avait contrariée, mais elle avait fini par se résigner. Banks savait que sa présence n'aurait fait que compliquer son entrevue avec Warren Corrigan, et que Nick Gwillam, même s'il n'était pas flic, n'aurait pas desserré les dents devant une digne représentante de l'IG. Cela dit, il n'était même pas sûr d'obtenir quelque chose en se présentant seul.

Son portable sonna avant qu'il ait atteint le Black Bull. D'abord tenté de l'ignorer, il se ravisa en constatant qu'il s'agissait d'Annie. Elle méritait bien tous les encouragements du monde. Il décrocha, appuyé contre un abri d'autobus.

– Annie ?

– Je viens d'avoir une conversation avec les deux lascars du Q.G. du comté. Tu peux me dire où ils les ont pêchés, ces deux-là ?

– À cheval donné... Pourquoi tu me demandes ça, d'abord ? Ils ne peuvent pas faire grand mal en visitant les sites de porno soft ?

– Certes, mais ils nous font perdre notre temps.

– Pardon ?

– À propos des sous-bocks. Tu sais, A. Le Coq. L'agrandissement de la photo de Quinn. On nous l'a livré après ton départ. Ils n'ont même pas fait l'effort de vérifier l'emplacement de la brasserie. Ils n'ont rien trouvé de mieux que de concentrer leurs recherches sur les agences d'escort-girls lyonnaises.

– Je ne te suis pas, Annie. Excuse-moi, mais j'ai un boulot monstre...

– A. Le Coq n'est pas une brasserie française.

– Ah bon ? Belge, alors ?

– Non plus.

– OK, tu as réussi à m'intriguer. Je donne ma langue au chat. Tu veux bien me faire profiter de tes lumières ?

Une très jeune femme passa devant lui avec un landau double où dormaient ses jumeaux. Elle tira sur sa cigarette en adressant un sourire timide à Banks, qui lui sourit en retour.

– S'ils avaient pris la peine de se renseigner, ils auraient découvert qu'A. Le Coq est une très ancienne brasserie estonienne.

Banks se tut quelques instants, le temps d'assimiler l'information et toutes ses répercussions.

– Mais alors...

– J’ai fait un séjour à Tallinn, je te l’ai dit l’autre soir. Et j’ai même goûté leur bière. Tout à fait correcte, d’ailleurs. Tu vois où ça nous mène, je suppose ?

– Les photos ont sûrement été prises pendant le voyage de Bill Quinn à Tallinn il y a six ans, quand il enquêtait sur Rachel Hewitt.

– Exactement. Je vais me plonger dans le dossier. Tu peux me dire où tu en es ?

Banks lui donna quelques explications.

– Tu n’oublieras pas de me tenir au courant ?

– Promis. Pareil pour toi. Et merci beaucoup, Annie.

– Mais de rien.

– Encore une chose. La victime de Garskill a probablement passé un appel en Estonie depuis la cabine d’Ingleby. Essaie de savoir si on a identifié le correspondant. Sinon occupe-t’en toi-même. Cela devrait être assez facile.

– D’accord, je m’en charge.

Banks rangea son portable dans la poche de sa veste et se dirigea vers le Black Bull. Avec son toit couvert de tuiles rouges et sa façade blanchie à la chaux, il ressemblait à une vieille maison biscornue. Sur l’avant, une petite cour pavée abritait quelques tables de pique-nique, séparées du trottoir par une bande de gazon et un muret. Banks passa devant et entra dans le vaste pub. Dans la salle haute de plafond, les groupes de tables et le grand bar lui-même semblaient un peu perdus, d’autant plus que le miroir qui reflétait les rangées de bouteilles accentuait l’impression de profondeur. Même si l’endroit était passablement décati, les velours élimés des banquettes, les barres de cuivre et les aquarelles du vieux Leeds accrochées aux murs créaient une atmosphère chaleureuse. Une odeur de détergent flottait dans l’air, mais des litres de Domestos n’auraient pas suffi à chasser les relents de tabac froid accumulés depuis des années. Ici ou là, une machine à sous clignotait en tintant près d’un pilier jauni par la nicotine, mais personne ne jouait. Les notes de « *A World Without Love* », de Peter et Gordon, s’échappaient du juke-box. Quelques familles s’étaient installées pour déjeuner, picorant leur plat de poulet en corbeille ou de lasagnes, tandis que les habitués, agglutinés au bout du comptoir, baratinaient la serveuse blonde. Elle avait tout de la strip-teaseuse à la retraite, songea Banks. À moins qu’elle travaille encore ? Il s’approcha d’un serveur qui frottait consciencieusement ses verres.

– Je peux vous aider, monsieur ?

– J’aimerais voir M. Corrigan.

L’expression cordiale du serveur devint aussitôt hostile.

– Et qui dois-je annoncer, je vous prie ?

Banks lui mit sous le nez sa carte de police.

– Une minute, monsieur.

L'employé s'éclipsa, et la blonde qui servait des pressions lui lança une œillade en se déhanchant. Le barman ne tarda pas à réparaître, escorté d'un mastodonte qui se campa devant Banks.

– Curly va vous accompagner, annonça le serveur avant de s'éloigner.

Le dénommé Curly avait le crâne aussi lisse que les boules du billard au bout de la salle, et il n'était pas beaucoup plus ouvert. Il précéda Banks à travers un dédale de petits salons, puis ils croisèrent un deuxième bar, franchirent plusieurs portes et longèrent le couloir qui passait devant les toilettes. Ils s'arrêtèrent à la porte d'une petite salle privée, à l'arrière du pub, parfaite pour un déjeuner professionnel. D'un geste, Curly invita Banks à entrer. Cette partie du pub n'était guère différente de la première salle, tout en velours sombres et ornements de bronze, avec des tables massives aux plateaux vernis et aux pieds de métal torsadés. À sa grande surprise, Banks trouva son homme installé seul à une des tables, des documents éparpillés devant lui. Il rassembla les feuillets pour les ranger dans une chemise et se leva à son entrée. Banks s'était attendu à une carrure plus impressionnante. Corrigan était carrément rachitique, avec un visage de fouine dépourvu de sourcils et un front haut couronné de rares cheveux roux. La quarantaine, il était vêtu dans un style décontracté d'une veste sport bleu marine qu'il portait sur une chemise sans cravate. Voyant qu'il lui tendait la main, Banks n'eut pas l'indélicatesse de refuser de la serrer.

– Je sais que Kelly a vérifié vos papiers au bar, fit-il, mais j'aimerais jeter un coup d'œil à mon tour, si ça ne vous ennuie pas. On n'est jamais trop prudent.

– Mais faites donc, répondit Banks en lui présentant sa carte.

– Inspecteur principal Banks, dit Corrigan après l'avoir examinée. Je suis impressionné. Je suis enchanté de vous rencontrer enfin, monsieur Banks, j'ai tellement entendu parler de vous. Asseyez-vous, je vous en prie. Vous avez fait un long chemin. Qu'est-ce qui vous amène donc dans le coin ? Oh, excusez mon impolitesse, je ne vous ai pas proposé à boire.

– Je prendrai volontiers un café, merci.

– Pas de problème. (Il appela aussitôt Curly.) Va chercher un café pour M. Banks, Curly. Vous le prendrez comment ?

– Noir, sans sucre.

– Le cadre doit vous paraître un peu surprenant, fit Corrigan en embrassant la salle d'un grand geste. Mais je trouve l'endroit plus convivial qu'un de ces bureaux impersonnels dans un complexe sans âme. Ces lieux ont une histoire, une atmosphère bien à eux. Et puis je m'y plais beaucoup. Vous ne trouvez pas qu'on s'y sent bien ?

– Si, si, tout à fait.

– Je voyage énormément, bien entendu, mais quand je suis en ville, j'adore travailler ici. C'est très pratique pour recevoir des gens, qui plus est. Le chef peut nous improviser un bon petit plat si nécessaire, et il y a toujours ce qu'il faut à boire. Ça me permet de garder le contact avec le quartier. Ici, on est au cœur de la communauté.

– Vous m'avez convaincu, plaisanta Banks. Dès que je rentre à Eastvale, je demande à mon boss de transférer mon bureau au Queen's Arms.

Corrigan se mit à rire, révélant de longues dents jaunies.

Le café de Banks arriva. Corrigan, lui, se contenta de sa bouteille d'eau pétillante.

– Vous venez d'un très joli coin, reprit-il. Les Dales du Yorkshire, c'est un patrimoine dont on a toutes les raisons d'être fier. Si je pouvais cesser mes activités, je n'hésiterais pas à m'y retirer. Vous connaissez Gratly ?

– Bien sûr.

– C'est mon endroit préféré. La vue depuis le pont, l'ancienne scierie. Un pique-nique près des cascades de Gratly Beck un jour d'été. Dès que je peux me libérer, j'adore aller y passer la journée avec ma femme et les petits. (Corrigan s'accorda une brève pause.) Malgré tout, je doute que vous soyez là pour évoquer les charmes des Dales.

– Vous avez raison. (Banks se rendait compte que Corrigan essayait de le narguer, ou de l'intimider, en insinuant qu'il connaissait son adresse – il avait dû se renseigner après le meurtre de Bill Quinn –, mais il n'était pas question qu'il morde à l'hameçon.) Le motif de ma venue est en fait l'inspecteur Quinn. Bill Quinn.

– Ah oui, fit Corrigan en se grattant l'arête du nez. Pauvre Bill. Une vraie tragédie. Ça s'est produit du côté de chez vous, il me semble. Ce qui explique que vous soyez chargé de l'enquête.

– Vous avez tout compris. À votre place, je ne me tracasserais pas trop. L'inspecteur Quinn aura si vite un successeur que vous ne verrez même pas la transition. Je crois savoir qu'il vous causait quelques ennuis ?

– Bill ? Pas le moins du monde. J'aimais bien discuter avec lui, même s'il n'était pas commode. Difficile de lui arracher un sourire. Intelligent, malgré tout, et bien renseigné. Et un homme complet, qui plus est. J'apprécie les gens qui aiment les loisirs de plein air, comme le jardinage et la pêche, je trouve que ça ajoute à leur tempérament, à leur carrure. Vous n'êtes pas d'accord avec moi, monsieur Banks ?

– Honnêtement, je n'ai pas d'avis sur la question. J'aimerais en revanche savoir où vous vous trouviez mercredi soir dernier, entre vingt-trois heures et une heure du matin.

– Moi ? Je présume que la question a un rapport avec la mort de

Bill, mais je me demande bien pourquoi c'est moi que vous interrogez. À supposer que je sois mêlé à ce qui s'est produit – ce qui n'est absolument pas le cas –, vous vous doutez bien que je n'aurais pas agi en personne. Est-ce que j'ai une tête d'assassin ?

– Il existe des assassins de tout acabit. Et Bill Quinn n'est pas simplement « mort » – on l'a tué. Je crois qu'il vaut mieux appeler les choses par leur nom.

– Comme vous voudrez. Je n'ai rien contre le franc-parler, bien au contraire.

– Quel véhicule conduisez-vous habituellement ?

– Une Beamer. Il paraît que ça fait un peu m'as-tu-vu, dans le coin, mais c'est un plaisir d'être au volant.

– Encore une fois, où étiez-vous mercredi soir ?

– Chez moi, sans doute. Pas dans les parages de St Peter, en tout cas.

– Mais vous saviez où se trouvait Bill Quinn ?

– Tout le monde était au courant, pour Bill Quinn.

– Vous en avez parlé à quelqu'un ?

– Pourquoi est-ce que j'aurais fait ça ?

– À vous de me le dire.

– La réponse est « non ».

Banks le soupçonnait de mentir.

– Où se situe votre domicile ?

– À Selby.

– Et vous avez des témoins ?

– Nancy, ma femme, et mes deux enfants, Lily et Benjamin, qui ont respectivement dix et douze ans. C'est déjà pas mal, non ?

– Personne d'autre ?

– Ça ne vous suffit pas ?

– Et Curly ?

– On ne vit pas ensemble, enfin.

– Il était où, Curly ?

Corrigan l'appela aussitôt, et le géant passa sa tête chauve par l'entrebâillement de la porte.

– Oui, patron ?

– M. Banks voudrait savoir où tu étais mercredi dernier dans la soirée.

Il jeta un regard à Banks, une expression amusée sur son visage maigre et blafard.

– J'étais à l'hôpital.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Je suis rentré dans un réverbère, ils m'ont gardé en observation toute la nuit.

– C'est très facile à vérifier, vous savez.

– Ben, faites-le, alors. On voit encore la bosse, alléguait-il en baissant la tête.

– Mauvais coup, commenta Banks. Un client mécontent ?

Curly s'éloigna en grommelant.

– Vous voyez bien, monsieur Banks, fit Corrigan en présentant ses paumes dans un geste de franchise, nous n'avons rien à cacher. Nous avons la conscience tranquille.

– Cela paraît discutable, quand on sait que vous exploitez les membres les plus démunis de la société. Vous me faites penser à ces petites brutes qui extorquent du fric à leurs camarades dans la cour de l'école.

– Malheureusement, soupira Corrigan, il existera toujours des forts et des faibles, des riches et des pauvres. Jésus est toujours du côté des pauvres, c'est bien ce qu'il dit, non ? Moi, je sais très bien à quel camp je préfère appartenir. Pas vous, monsieur Banks ?

– Écorcher les citations bibliques ne vous rapportera pas grand-chose. En outre, je crois que le monde se divise plutôt entre ceux qui ont encore un sens moral et ceux qui ont jeté le leur aux orties, et je sais parfaitement de quel côté j'ai envie de me situer.

– Ah, je vois, vous me jouez le numéro de la vertu offensée. Un aspect de vous qu'on m'avait déjà signalé. Le flic chrétien, c'est ça ? Moi je fournis un service, c'est tout. Vous imaginez vraiment que ces pauvres malheureux, comme vous vous plaisez à les voir, sont plus respectables que le reste de la populace ? Je vais vous dire ce que j'en pense, moi. Ils se figurent que c'est l'Eldorado, dans ce pays, et ils ne sont pas arrivés qu'ils ont déjà envie de tout. Ils sont sans boulot et sans argent, ils croulent sous les dettes, mais tant pis : il leur faut la télé à écran plat, la voiture neuve, et leurs femmes regardent de haut les frusques du Primark. En plus de ça, ils sont feignants comme tout, mais ça ne les empêche pas de vouloir sortir dîner dans de bons restos, et les jeunes ne pensent qu'à aller en boîte. Ça se paye, tout ça, et c'est là que moi j'interviens. J'offre un service, si vous voulez.

– On pourrait vous croire très généreux, monsieur Corrigan, si nous ne connaissions pas les taux d'intérêt que vous pratiquez.

– Ils sont proportionnels aux risques, c'est normal. Quand on fait des affaires, il faut bien que ça rapporte un peu.

– Une jambe cassée de temps en temps, peut-être ? Qu'est-ce qui se passe quand vous cherchez à recouvrer une dette auprès de quelqu'un qui n'est pas solvable ?

– Réfléchissez un peu. J'ai tout intérêt à avoir des clients en bon état, pour qu'ils puissent travailler si par hasard ils sont dans de bonnes dispositions quand un emploi se présente. Il est vrai que nous avons été obligés d'en relancer gentiment certains à l'occasion, pour faire un exemple, en quelque sorte, mais ça marche comme ça dans

toutes les branches, non ? C'est toujours utile de faire un exemple, le message a vite fait de circuler.

Banks avait déjà été confronté à des criminels de l'engeance de Corrigan. Ces gens-là ne se considéraient pas vraiment comme tels, d'ailleurs, ou bien ils affichaient un tel cynisme envers la société et la nature humaine qu'ils se moquaient éperdument du jugement qu'on portait sur eux, du moment qu'ils accaparaient argent et pouvoir. Au premier abord, rien ne les distinguait vraiment de la classe moyenne supérieure. Un train de vie confortable, poneys et cours de piano pour les enfants, costumes Hugo Boss et pulls en cachemire, une Beamer et une Range Rover au garage, et peut-être même un ou deux amis élus au conseil municipal. Si l'on creusait un peu, c'était une autre histoire, une chaîne sans fin de misère et de détresse humaine, de corps brisés et d'âmes piétinées. Pour que tous les Corrigan de ce monde puissent se vautrer dans le luxe, il fallait bien que quelqu'un paye l'addition – toxicos, joueurs, ou les pauvres gogos qui avaient foncé tête baissée dans le miroir aux alouettes de la société de consommation. Mais à quoi bon argumenter ? Cela n'aurait mené à rien.

– Dites-moi ce que vous savez des campements de travailleurs clandestins.

– Rien de plus que ce que raconte la presse. Des gens débarquent ici pour chercher du boulot, travailleurs non qualifiés, demandeurs d'asile, sans-papiers, et parfois ça ne marche pas. Là, ils commencent à se plaindre de leur sort, les pauvres. Comme si ce n'était pas couru d'avance, avec la moitié des Anglais qui sont déjà au chômage.

– Disons plutôt que ces gens s'endettent d'emblée auprès de personnes dans votre genre, qu'ils acceptent des boulots dont les autres ne veulent plus, et qu'on les oblige à coucher dans des dortoirs sordides pour un prix exorbitant.

– Vous êtes un lecteur du *Guardian*, je parie. Et tout ça a heurté votre sensibilité délicate, je n'en doute pas. Je vous le répète, je ne sais rien de plus que ce qu'on voit aux nouvelles, et j'avoue que ça m'indiffère assez. S'ils rappliquent chez nous pour nous voler nos emplois, tant pis pour eux s'ils se fichent dans le pétrin.

– Et les gens qui s'occupent de leur acheminement ? Les intermédiaires, les chefs de bande, les agences de placement ? Vous êtes certainement en contact avec eux.

– Je ne vous suis plus du tout, là.

Banks eut beau flairer un nouveau mensonge, il enchaîna tout de même sur la question suivante.

– La ferme de Garskill, ça vous évoque quelque chose ?

– Non, mais on dirait un nom de la région des Dales. C'est dans votre coin ?

– Pas très loin. On y a découvert un corps.

Il tira de sa sacoche une photo de la victime, qu'il posa sur la table pour la montrer à Corrigan.

– Est-ce que vous reconnaissez cet homme ?

– Non, mais il a l'air drôlement mal en point, si vous voulez mon avis.

Banks lui présenta ensuite le portrait de la fille photographiée à Tallinn avec Bill Quinn.

– Et elle, vous l'avez déjà vue ?

– Jamais, malheureusement. Un joli morceau comme ça, j'aurais bien aimé me le mettre sous la dent.

La pointe de sa langue vint lécher sa lèvre supérieure.

Banks n'avait aucune preuve que Corrigan trempait dans un trafic de prostituées ou se livrait au proxénétisme, et il ne pouvait pas l'attaquer sur ce point. Il n'avait fait que tâter le terrain. Aux yeux de la justice autant que de la morale, Warren Corrigan était sans conteste un malfaiteur, et Quinn avait tenté de le coincer. Restait à savoir s'il était d'une manière ou d'une autre responsable de son assassinat, et si Quinn s'était trouvé sous sa coupe et avait tâché de s'en libérer. Et l'homme de la ferme de Garskill ? Quel rôle avait-il tenu dans cette histoire ? Trop de questions demeuraient encore sans réponse.

Banks se leva sans terminer son café. Curly se précipita à la porte dès qu'il entendit le siège racler le dallage en pierre, et s'écarta légèrement sur un discret signal de Corrigan.

– J'ai été ravi de faire votre connaissance, monsieur Banks. Je vous recevrai plus dignement la prochaine fois, nous prendrons un verre ensemble. Le bar a une belle sélection de single malts. Je parie que vous adorerez notre Laphroaig vieilli en fût dix ans d'âge.

Banks lui lança avant de quitter la pièce :

– Désolé, Corrigan, mais vos informations commencent à dater. J'ai pris goût au vin rouge, depuis quelque temps.

Sur le moment, Annie avait pris un immense plaisir à démolir Haig et Lombard pour avoir bousillé l'enquête sur la brasserie A. Le Coq, et puis les remords avaient pris le dessus. Autant canarder des poissons rouges prisonniers de leur bocal. Ce n'étaient que des stagiaires, après tout, des débutants que l'on avait parachutés chez eux du jour au lendemain pour qu'ils donnent un coup de main. Et ils avaient hérité des corvées les plus chiantes. Les autres avaient beau les chambrer, ce n'était sûrement pas si réjouissant que ça de passer ses journées à écumer les sites glauques dans l'espoir d'identifier un visage.

D'un autre côté, si ces deux-là étaient infoutus de mener à bien une tâche aussi basique qu'une recherche Internet, il valait mieux qu'ils prennent immédiatement la mesure de leur nullité, avant d'avoir trop de responsabilités et de pouvoir causer de vrais dégâts. Ils

accuseraient le coup et continueraient leur chemin. Peut-être qu'ils finiraient par devenir des enquêteurs valables, à la longue. Au moins, ils avaient réorienté leurs recherches sur les sites estoniens d'escort-girls.

Quatre ans plus tôt, Annie avait passé un week-end à Tallinn avec son amant de l'époque, un inspecteur de Newcastle, mais elle connaissait assez mal la ville. Ils avaient visité quelques sites touristiques, mangé des pâtes et bu de la bière à la terrasse des cafés de la Vieille Ville – la marque A. Le Coq, justement – et le reste du temps s'était écoulé en moites étreintes dans la chambre d'hôtel.

Aux yeux d'Annie, toute cette partie de la planète restait entachée par la vieille malédiction soviétique, et quand il s'agissait de criminalité et des activités de la mafia russe, les pays baltes lui apparaissaient comme une annexe de la Russie, avec son cortège de stupéfiants, de trafics d'êtres humains et de travailleurs exploités. Quinn avait pu mettre son nez là-dedans, et avoir maille à partir avec les Russes. Ces temps-ci, ils semblaient tirer les ficelles de toutes les opérations criminelles. Même la fille sur les photos pouvait être une Russe. C'était difficile à définir d'après ces seuls clichés, mais il y avait dans sa beauté une aura tragique et mélancolique qu'Annie associait invariablement aux femmes de Russie depuis qu'elle avait vu *Le Docteur Jivago*, un soir à la télévision. Elle savait que Banks adorait ce film, même si c'était surtout pour Julie Christie.

Ces élucubrations ne mèneraient à rien, de toute façon. Quels que soient son mobile et son identité, l'assassin de Bill Quinn s'était trouvé dans le bois de St Peter, quatre jours auparavant. Ils tenaient désormais quelques pistes solides – l'analyse des traces de pneus et des fibres textiles, le rôle de Quinn dans l'enquête Rachel Hewitt, et enfin cet agrandissement des photos du maître chanteur, qui avait révélé un sous-bock au nom de la brasserie A. Le Coq. Pour éviter de tirer des conclusions trop hâtives, Annie avait chargé Haig et Lombard de vérifier si le cru était exporté dans d'autres États baltes ou ailleurs à l'étranger, en quantités suffisantes pour justifier la distribution de sous-bocks publicitaires. Malgré tout, le fait que Rachel Hewitt ait disparu à Tallinn et que Quinn ait passé une semaine à enquêter sur les lieux ne laissait pas grande place aux doutes.

Pour le moment, ni les recherches de l'agent Gerry Masterton ni les anciens dossiers de Quinn, arrivés un peu plus tôt, n'avaient livré grand-chose de concluant sur l'affaire Rachel Hewitt. Rien de bien surprenant, dans la mesure où Bill Quinn n'avait tenu dans l'enquête qu'un rôle secondaire. La police de Tallinn conservait certainement des archives plus fournies. Rédigées en estonien, bien entendu. Annie n'était même pas sûre qu'on les lui transmette si elle en faisait la demande. En attendant, elle pouvait toujours se renseigner plus

amplement sur les faits survenus six ans plus tôt.

À cette époque, Rachel Hewitt devait être demoiselle d'honneur au mariage de sa meilleure amie, Pauline Boyars, prévu pour le 5 août 2006 en l'église St Paul de Drighlington. La future mariée et un groupe d'amies proches, dont Rachel, avaient organisé pour la fin juillet une virée à Tallinn pour l'enterrement de sa vie de jeune fille. Les filles, âgées de dix-neuf ans environ, étaient tout excitées à l'idée de ce voyage. Elles avaient réservé des vols bon marché par easyJet et s'étaient arrangées pour retenir des chambres à l'hôtel Meriton, qu'on leur avait recommandé pour son confort et la proximité des bars et des clubs. Par souci d'économie, elles avaient opté pour des chambres doubles avec lits jumeaux, et Rachel partagerait la sienne avec Pauline.

Le jour de leur arrivée à Tallinn, les filles se retrouvèrent à dix-huit heures pour prendre un verre au bar de l'hôtel, puis sortirent en ville afin de chercher un restaurant. La soirée était chaude, mais elles étaient parties assez tôt pour trouver une table en terrasse et goûter aux « authentiques » spécialités estoniennes – ragoût de porc à la bière et saucisse d'élan. Elles avaient décidé de passer un vendredi soir calme et raisonnable, et elles regagnèrent en effet l'hôtel à vingt-trois heures.

La journée du samedi fut consacrée aux excursions et au shopping, en attendant la grande bringue de la soirée. Le moment venu, elles enfilèrent leur panoplie complète, micro-jupes, bustiers pailletés et bas résille, et se firent des peintures de guerre pour partir à l'assaut des bars et des boîtes de nuit. À en croire le compte rendu, songeait Annie, elles avaient au moins évité les oreilles et les queues de lapin, et ne s'étaient pas dessiné de moustaches sur le visage. Après une tournée au bar de l'hôtel, elles se lancèrent dans les rues de la ville. Ayant fait quelques étapes bien arrosées dans les bars du quartier, elles s'accordèrent une pause à la terrasse d'un restaurant pour avaler un steak-frites accompagné de vin rouge. Au-delà de ce point, le récit devenait de plus en plus confus.

Annie se rendait compte qu'elle ne maîtriserait pas entièrement la chronologie des faits avant d'avoir consulté les témoignages de chacune des cinq filles, mais d'après les articles parus dans la presse et sur le Web, la bande avait enchaîné deux ou trois clubs, de plus en plus débridée à mesure que la soirée avançait. On les avait repérées en train de boire et de danser avec plusieurs groupes de garçons. Pauline avait vomi sur le trottoir, ce qui ne l'avait pas empêchée de suivre ses copines dans un nouveau bar, sur la place principale.

Bien entendu, les garçons s'agglutinaient autour d'elles dans l'espoir d'un succès facile, leurs instincts prédateurs encouragés par l'effet désinhibant de l'alcool. Personne, cependant, n'avait noté d'incident,

et les filles avaient confirmé l'information. Escortées d'un groupe de jeunes Allemands rencontrés un peu plus tôt dans un club, elles entrèrent dans un autre bar. Vingt minutes plus tard environ, Pauline commença à s'étonner de ne plus voir Rachel.

Ses compagnes la cherchèrent dans toutes les salles du bar, vérifièrent qu'elle n'était pas aux lavabos, puis l'une d'elles soupçonna qu'elle avait raté le départ du bar précédent parce qu'elle se trouvait aux toilettes. Cela dit, elle était sûre qu'elles lui avaient bien expliqué où elles comptaient se rendre. Ce à quoi Pauline objecta que c'était impossible, puisqu'elles n'avaient alors rien décidé de spécial et s'étaient laissé entraîner par les jeunes Allemands.

Volontairement ou pas, Rachel s'était séparée du groupe.

Pauline se fit accompagner par un des Allemands au bar qu'elles venaient de quitter, mais dans le dédale de ruelles de la Vieille Ville, ils échouèrent à le retrouver et finirent par renoncer. Ils essayèrent alors de joindre Rachel sur son portable, mais ils tombèrent sur son répondeur. La police découvrirait plus tard que la jeune fille avait oublié son téléphone dans sa chambre d'hôtel.

Pauline en conclut que Rachel se débrouillerait pour rentrer à l'hôtel, ou qu'elle s'y ferait déposer en taxi. Après une seule journée sur place, elles ne connaissaient pas bien la ville, mais le centre n'était pas très étendu, même si les rues tortueuses n'aidaient pas à s'orienter. Pauline estimait qu'en marchant assez longtemps au hasard, on finissait par se retrouver à son point de départ. En outre, Rachel aimait n'en faire qu'à sa tête, et elle ne manquerait pas de réapparaître quand ça lui chanterait.

Malgré tout, son absence gâcha un peu l'ambiance festive, si bien que les filles regagnèrent l'hôtel, à la vive déception des Allemands. Elles s'attendaient à découvrir Rachel vautrée au bar ou écroulée sur son lit, assommée par l'alcool, mais Pauline ne la trouva pas en montant se coucher. La tête se mit à lui tourner, et elle recommença à vomir. Elle s'endormit aussitôt – à moins qu'elle ne perdît connaissance – et le jour était levé lorsqu'elle se réveilla. Elle souffrait de migraine, elle était dans un état lamentable. Malgré les crampes d'estomac provoquées par ses excès de la veille, Pauline était assez lucide pour se faire du souci. Rachel n'était pas du genre à ne pas rentrer de la nuit. Elle supposa alors qu'elle s'était perdue et avait atterri dans un autre hôtel, ou qu'elle s'était jointe à un autre groupe qui l'avait emmenée à une fête. Elle envisagea aussi le pire, craignant que Rachel, blessée ou renversée par une voiture, n'ait été transportée à l'hôpital. Elle descendit à la réception de l'hôtel et demanda à parler au directeur. Inquiet, le jeune assistant à qui elle exposa la situation jugea bon d'alerter immédiatement la police. Le cauchemar venait de commencer. Bien entendu, les filles avaient ingurgité une telle dose

d'alcool et écumé tant de bars et de clubs que la police mit deux jours à reconstituer leur itinéraire. À ce moment-là, toutes les personnes présentes au moment des faits étaient reparties depuis longtemps.

Rachel Hewitt n'avait jamais été retrouvée, et on n'avait pas récolté le moindre indice susceptible de mener jusqu'à elle.

Annie écarta le paquet de coupures de presse, la tête entre les mains. Pouvait-on encore croire en Dieu ? Dans son métier, elle avait côtoyé les aspects les plus ignobles de la nature humaine, et elle pensait que si une de ses amies avait subi le même sort que Rachel, elle se serait ruée chez les flics en leur hurlant de faire quelque chose. Peut-être qu'elle se trompait, dans le fond.

Au début, rien ne laissait vraiment penser qu'un malheur était advenu. Rachel avait l'air assez intenable, téméraire par nature. Annie se souvenait aussi que sa meilleure amie de classe, Ellen Innes, s'était volatilisée un soir à Newquay, au cours d'une sortie en ville. Elles évoluaient en terrain familier, mais il y avait pas mal de chahut dans certains pubs, et les week-ends, en soirée, l'ambiance risquait toujours de dégénérer. Avec ses deux autres amies, Annie avait fait le tour de leurs bars habituels sans trouver trace d'Ellen. Elles avaient fini par rentrer chez elles, persuadées qu'elle referait surface dès que l'envie lui en prendrait. Annie s'était couchée sans prévenir qui que ce fût.

Le lendemain matin, après un échange de coups de fil affolés entre les parents des filles, il était apparu qu'Ellen avait tout simplement eu un coup de barre et s'était endormie sur un banc du port. Mis à part quelques courbatures et une belle gueule de bois, elle se portait comme un charme. Ses parents lui imposèrent un sévère couvre-feu, et l'incident fut clos. Annie n'en pensait pas moins à toutes les choses qui auraient pu se passer, et qui étaient probablement arrivées à Rachel Hewitt. Bien entendu, elle considérait le passé avec le recul du temps, et avec l'expérience que lui avaient apportée deux décennies au sein la police.

Elle ne jetait pas la pierre aux amies de Rachel. Dans le contexte et l'état d'esprit qui étaient les leurs, n'importe qui aurait réagi de la même manière. Et il y avait fort à parier que si Pauline avait insisté pour avertir la police le soir même en rentrant à l'hôtel, ils n'auraient pas passé la ville au peigne fin pour retrouver la disparue. Au mieux, ils se seraient bornés à faire le tour des bars les plus fréquentés, et à vérifier qu'elle n'avait pas été admise à l'hôpital et ne s'était pas assoupie sur une place ou dans un parc. De toute évidence, ils ne se seraient pas mis en alerte rouge pour une touriste de dix-neuf ans qu'on avait perdue de vue depuis deux petites heures, convaincus qu'elle était en train de prendre son pied avec un garçon et se manifesterait le lendemain matin. Le mode de réflexion des policiers pouvait être très primaire, Annie ne l'ignorait pas. Surtout quand les

flics étaient des hommes.

Ils se fichaient éperdument qu'elle revienne enceinte ou contaminée par une MST, ou encore qu'un homme l'ait forcée à coucher avec lui en profitant de son ivresse. Annie ne se faisait pas d'illusions là-dessus. La police ne pouvait ni se poser en garante de la morale ni veiller sur tout le monde, et personne, d'ailleurs, n'aurait voulu qu'elle s'arroge ces fonctions. Dans cette affaire, la seule personne qui méritait d'être condamnée était celle qui s'en était pris à Rachel Hewitt. Car Annie était certaine qu'on lui avait fait du mal, comme elle était certaine que la jeune fille était morte. Elle espérait seulement qu'elle n'avait pas souffert, que tout avait été très vite. Elle laissa échapper un soupir. Il y avait peut-être du nouveau du côté du portable estonien contacté depuis Ingleby.

En se retournant, elle découvrit derrière elle les cheveux blonds et les courbes élégantes de Joanna Passero. Pourquoi fallait-il que sa seule apparition lui donne l'impression d'être masculine et mal attifée ?

– Tout se passe bien ? s'enquit Joanna.

– Nickel.

– Vous n'avez pas trop mal ? Est-ce que...

– Tout va bien. Vous aviez quelque chose de spécial à me dire ?

Le ton abrupt de la question parut désarçonner Joanna. Annie se rendit compte de sa brusquerie, qu'elle attribuait aux zones ténébreuses où s'étaient aventurées ses pensées quand Joanna était entrée.

– Excusez-moi..., bredouilla-t-elle. Mais je viens de... L'affaire Rachel Hewitt, vous comprenez.

Joanna regarda sur l'écran le portrait d'une Rachel souriante, au-dessous du gros titre qui annonçait : « La fête vire au cauchemar : une jeune fille du West Yorkshire disparaît en Estonie. »

– Je vois. Vous avez connu quelqu'un qui a disparu dans de semblables conditions ?

– Uniquement dans le cadre de ma profession. Je n'en fais pas une affaire personnelle, mais j'éprouve de l'empathie pour elle. Malgré tout, ça ne justifie pas mon impolitesse. Je suis désolée. Vous souhaitiez me parler ?

Joanna approcha un siège pour s'installer à côté d'elle.

– Je reviens de la séance d'autopsie avec le brigadier Jackman. Les résultats ont été rapides. La victime est bel et bien morte noyée, et le Dr Glendenning est quasiment certain qu'on l'a immergée dans l'abreuvoir de la scène de crime, même s'il faut encore analyser les échantillons avant de pouvoir l'affirmer.

– Vous voulez dire que ce n'était pas un accident ?

– C'est ce qu'il semblerait, effectivement. L'homme avait des

ecchymoses à la nuque, aux bras et aux épaules. Ses poignets présentaient aussi des abrasions, à l'endroit où on les avait liés avec de la corde. Le labo est en train d'examiner les fibres. Quelqu'un lui a volontairement maintenu la tête sous l'eau. Il s'est débattu. Et le Dr Burns avait vu juste : on lui a de toute évidence fait subir le supplice de la planche pour commencer.

– Mon Dieu, quelle horreur, murmura Annie.

Avant son rendez-vous avec Nick Gwillam, Banks déjeuna seul dans une pizzeria derrière le Corn Exchange et s'autorisa un verre de sangiovese pour faire descendre sa pizza poivrée-bœuf haché. Il avait d'abord envisagé de proposer à Ken Blackstone de le rejoindre s'il était disponible, mais après son entrevue avec Warren Corrigan, il aspirait à un moment de solitude. Comme beaucoup d'entretiens, sa rencontre avec ce dernier n'avait abouti à rien, mais, bien entendu, c'était le genre de chose qu'on ne constatait qu'après coup. Corrigan était juste un spécimen de plus dans la galerie de malfrats tristes, fatigués, arrogants et déprimants qui formaient l'ordinaire de ses journées.

Mais si Corrigan lui-même n'avait pas une grande envergure, il pouvait fort bien s'être acoquiné avec les caïds impliqués dans la traite des êtres humains, tirant profit des victimes en même temps qu'il les aidait à garder leur emprise sur elles. En résumé, Corrigan était un parasite qui se nourrissait d'un organisme plus gros, mais bon nombre d'animaux vivaient en parfaite symbiose avec les parasites accrochés à eux. Dans l'univers de la pègre, il y avait toujours de la place pour les échanges de bons procédés, même s'ils n'étaient pas systématiquement équilibrés.

Quelles que fussent les fréquentations de Corrigan, rien ne prouvait pourtant qu'il était mêlé à l'assassinat de Bill Quinn. L'alibi de Curly était si facile à vérifier qu'il ne risquait pas d'avoir menti, et même si Corrigan l'avait trompé sur son propre emploi du temps, il serait impossible d'infirmer ses dires. Il disposait certainement d'autres mastards capables de s'acquitter du sale boulot, et il ne serait pas très difficile de les répertorier. Cependant, sa petite bande n'avait aucun antécédent de meurtre et d'usage d'arbalète. Si Corrigan n'hésitait pas à intimider les gens qui lui devaient de l'argent, à les menacer et à recourir parfois à la violence, Banks n'avait pas connaissance qu'il ait jamais tué. Un débiteur mort servait peut-être à faire un exemple, comme l'avait souligné Corrigan, mais c'était aussi un manque à gagner. Pourquoi aurait-il choisi de commencer sa carrière d'assassin par quelque chose d'aussi grave que le meurtre d'un flic ? Il avait sans doute assez de pression sur les épaules avec l'enquête interservices qui s'intéressait à ses petites affaires, et les suicides dont on lui imputait la responsabilité. Et si Corrigan avait tenu Bill Quinn à sa merci grâce

aux photos compromettantes, comment expliquer le rapport avec l'Estonie ? Bizarre autant qu'étrange.

Son déjeuner terminé, Banks se promena sur Call Lane et Kirkgate, flânant les mains dans les poches en s'imprégnant des couleurs, des sons et des parfums. Il traversa le marché couvert, avec ses rabatteurs en blouse blanche et ses étals garnis de poissons écailleux, de pièces de viande rouge marbrée et de fruits et légumes éclatants. Les produits avaient beau être frais, il y flottait toujours une légère odeur de décomposition.

Il sortit des halles du côté du terminus des bus qui passaient par Millgarth, au fin fond d'Eastgate. Il faisait encore bon malgré les nuages qui bouchaient le ciel, et l'air était de plus en plus moite. À coup sûr, il y aurait une nouvelle averse avant la tombée de la nuit.

Lorsqu'il se présenta à Millgarth, Nick Gwillam lui annonça qu'il aimait bien s'échapper du bureau de temps en temps, et qu'il boirait volontiers un café. Banks n'en fut guère surpris. Il avait eu sa dose de caféine pour la journée, mais il appréciait toujours un thé dans l'après-midi. Ils s'installèrent donc au Prêt à Manger, à l'angle de Lands Lane et d'Albion Place, face à au magasin WH Smith.

– Vous vouliez me parler de Bill Quinn, c'est ça ? fit Gwillam quand il eut commandé un grand *latte* et un sandwich œuf-crudités.

– Vous avez été son proche collaborateur, si j'ai bien compris.

– Récemment, oui. Vous savez sans doute que je suis un civil en mission. Je travaille pour la répression des fraudes.

– Je sais bien, mais vous avez rejoint Bill Quinn sur l'affaire Corrigan ?

– Oui, malheureusement pour moi.

– Je viens d'avoir une petite discussion avec lui, et il semble très bien renseigné sur ma personne. Il connaît mon adresse, il sait ce que j'aime boire. Je me demande bien où il a déniché tout ça.

Gwillam se renversa dans son fauteuil métallique et fixa Banks du regard. Grand et maigre, il avait des cheveux bruns coupés court, qui commençaient à se clairsemer. Comme Banks, il avait déjà les tempes grisonnantes. Il portait un complet à fines rayures avec une chemise blanche et une cravate aux couleurs d'un club ou d'une université quelconque. Il laissa échapper un petit rire.

– Ah, il a usé de son petit stratagème avec vous ?

– Pardon ?

– C'est sa manie. Une astuce qui lui plaît bien. Il vous agite sous le nez tous les détails qu'il a pu récolter sur votre compte, histoire de vous en imposer. Je suppose qu'il savait que vous enquêtiez sur Bill, après le meurtre, et qu'il a pris quelques renseignements à votre sujet.

– Je l'ai bien compris, mais c'est surtout sa source d'information qui m'intéresse. Il savait également que Bill Quinn séjournait à St Peter.

– Ce n'était pas un mystère, tout le monde était au courant. Tous les gens qui fréquentaient Bill de près ou de loin, en tout cas. Il a même dû en parler à Corrigan.

– Pour quelle raison ?

– Sans but particulier, juste au détour d'une conversation.

– Et il aurait pu lui glisser par la même occasion ma propre adresse et ma marque de whisky préférée ?

– Vous êtes un amateur de single malt, ce n'est un secret pour personne.

– Je vous trouve bien désinvolte. Enfin, la question demeure : d'où Corrigan tire-t-il ses informations, et est-ce qu'elles lui servent à autre chose qu'à impressionner un flic de passage ?

– Êtes-vous en train d'insinuer que Corrigan a pu révéler où se trouvait Bill à quelqu'un qui voulait sa mort ?

– C'est envisageable, non ? Dans sa branche, on croise forcément des gens assez brutaux. Si jamais l'inspecteur Quinn en a appris un peu trop, ou s'il a fâché quelqu'un... Mais ce n'est qu'une hypothèse parmi beaucoup d'autres, malheureusement.

Le café au lait de Gwillam déposa une fine moustache blanche sur sa lèvre supérieure.

– Corrigan côtoie pas mal de monde et il est très communicatif. Les gens se confient facilement à lui. Et lui, il est très fort pour écouter. Il enregistre tout, il absorbe les informations comme une éponge. Désolé si l'image est un peu galvaudée, mais vous voyez l'idée.

– Quelqu'un a pu vendre la mèche, d'après vous ?

– Bien sûr, y compris Bill lui-même.

– Et Corrigan aurait à son tour refilé le tuyau ?

– Oui, et il n'est même pas sûr qu'il y ait trouvé un intérêt. Sur le moment, il n'y a pas nécessairement prêté attention. Il a pu mentionner Bill en passant, sans arrière-pensée.

– Je vois.

Banks avait maintenant deux candidats sérieux au titre d'informateur : la victime de la ferme de Garskill, qui avait pu avouer sous la torture, et Warren Corrigan, susceptible d'avoir révélé l'adresse provisoire de Bill Quinn, avec ou sans mobile. Il eut un choc en réalisant que lui-même s'était vendu : ne venait-il pas d'apprendre à Corrigan qu'il n'aimait plus le Laphroaig ? Ce n'était pas tout à fait exact, mais son goût prononcé pour le vin rouge était en revanche bien réel. Sur le moment, il n'avait cherché qu'à souligner combien ses informations étaient périmées, mais en refusant de perdre la face et en voulant à tout prix clouer le bec à Corrigan, il n'avait réussi qu'à se faire piéger et à lui offrir ce renseignement supplémentaire. Cette bourde n'aurait probablement aucune répercussion grave sur la suite des événements, mais elle lui permettait de mieux cerner les méthodes

de Corrigan. Certaines bribes d'information qu'il captait au passage avaient dû lui être très profitables.

– Vous pourriez m'en dire davantage sur Corrigan et ses activités ?

– Je m'intéresse en priorité à ses gains d'usurier, bien entendu, mais nous pensons qu'il trempe un peu plus sérieusement dans la traite des êtres humains et le travail clandestin. C'est un réseau très ramifié. Il y a des agents et des trafiquants un peu partout, et je suppose que des officiers des douanes et des services d'immigration acceptent de fermer les yeux en échange de pots-de-vin. De faux papiers circulent, des visas et des passeports. Cela dit, prouver la responsabilité de Corrigan relève de la gageure. Il ne se mouille pas.

– Et les stupéfiants ?

– Rien de ce côté-là, pour le moment.

– La prostitution, alors ?

– Il a des accointances chez les maquereaux, aucun doute là-dessus, mais nous ne pensons pas qu'il se livre lui-même au proxénétisme. Trop vulgaire pour lui, peut-être.

– Parce que c'est plus distingué d'escroquer les déshérités ?

– Que pourrais-je vous répondre ? Que les types comme Corrigan ont une vision assez déformée de l'éthique ?

– Plus que ça. À quel degré est-il impliqué ?

– Aucune certitude à ce sujet. On l'a aperçu deux ou trois fois en compagnie d'un dénommé Roderick Flinders. Il dirige une agence de placement appelée Rod's Staff Ltd.

– Charmant. Et en quoi consistent ses activités ?

– Fournir de la main-d'œuvre bon marché à qui en veut, en toute discrétion. Ils fonctionnent surtout avec les demandeurs d'asile, les clandestins en tous genres, les immigrés sans qualification. Ils leur fourguent des boulots dégueulasses, payés des clopinettes.

Banks repensa aux paroles de Penny Cartwright, qui avait évoqué ces usines où la loi du silence était de mise.

– Il s'agit de travail illégal ?

– Parfois, oui. Et on pourrait soutenir que c'est une forme d'esclavage. Les salaires versés sont au-dessous des minima.

– Et ces gens sont également les victimes de Corrigan ?

– Exactement. C'est une manne, pour lui, et il a tout intérêt à s'assurer que le flux ne se tarit pas. Logique, non ? Ça lui permet de développer son marché, et tout le monde y trouve son compte. On soupçonne aussi Flinders de distribuer de faux permis de travail temporaires aux demandeurs d'asile. Il a même réussi à mettre la main sur de faux passeports, ce qui est un peu plus dur, sans être sorcier pour autant. Il n'est qu'un des maillons d'une chaîne qui réunit les agents dispersés dans les pays concernés, les passeurs, les chefs de bande, les employeurs, les bâilleurs qui leur louent des logements, et

toutes sortes de profiteurs en aval. Tout le monde fait son beurre dans l'affaire, à part le pauvre couillon qui se coltine le boulot. L'opération a assez d'envergure pour que la répression des fraudes s'en soit mêlée.

– Ce Flinders n'a pas été arrêté ?

– Il nous glisse en permanence entre les doigts. Rien de visible en surface, des avocats retors, et aucune preuve solide de ses activités occultes. En plus, les gens qui le surveillent ont bon espoir de remonter plus loin dans la filière. J'ai plusieurs fois eu envie de faire saisir ses relevés téléphoniques et ses comptes en banque, mais je sais bien que les salopards dans son genre sont très malins. On manque d'arguments valables, pour commencer, et en plus ils ont recours à des codes, à des portables intraquables et à des comptes numérotés dans des pays très accommodants sur la provenance des fonds.

– Corrigan et lui sont copains ?

– Bien sûr. Ils vont parfois dîner ensemble ou prendre un verre. Ils se paient des vacances au soleil.

– Et Bill, dans tout ça ?

– Bill et moi, on tenait Corrigan à l'œil. On le rencontrait de temps en temps pour discuter un peu, en espérant ferrer un gros poisson.

– Et ça durait depuis combien de temps ?

– Avec Corrigan ? Huit mois.

Banks fit le bilan de ce qu'il venait d'apprendre. Si Corrigan collaborait avec le milieu du crime organisé, il était très probable qu'il ait joué un rôle plus ou moins direct dans l'assassinat de Bill Quinn, ou du moins qu'il en sache un peu plus qu'il n'avait voulu l'admettre. Quinn était peut-être corrompu, comme le suggérait Joanna, et il avait fini par devenir gênant. Mais que venait faire là-dedans l'affaire Rachel Hewitt ? Comment s'articulait-elle à tout le reste ? Et la fille sur les photos ? Une simple fausse piste ? C'était peu crédible. Les expertises avaient établi un lien irréfutable entre le meurtre de Quinn et celui de la ferme de Garskill, et en outre les deux victimes se connaissaient, puisqu'elles avaient communiqué par téléphone à deux reprises. Le crime de Garskill avait peut-être un rapport avec l'Estonie.

– Une question me préoccupe, reprit Banks. Corrigan est-il en relation avec l'Estonie ?

– L'Estonie ? Pas à ma connaissance.

– À travers le réseau de travailleurs immigrés, peut-être ? Ou par le biais de Flinders ?

– Ça ne me paraît pas impossible, mais je n'ai entendu aucune rumeur allant dans ce sens.

– J'avais en tête l'affaire Rachel Hewitt. Bill Quinn a participé à l'enquête, il s'est même déplacé à Tallinn peu après la disparition.

– Et vous croyez qu'il y a un lien ?

– Je l'ignore pour l'instant. Pour diverses raisons, nous sommes en

train d'étudier le dossier de plus près, mais à mon avis, ce n'est qu'une jeune Anglaise innocente qui a disparu à l'étranger. On n'a jamais retrouvé son corps. L'histoire remonte quand même à six ans. Que faisait Corrigan à l'époque ?

– Aucune idée, mais je pense qu'il n'avait pas encore attiré l'attention sur lui. Il devait agresser les vieilles dames et dévaliser les confiseries, je suppose.

– Ça vaudrait la peine de vérifier.

– C'est loin, tout ça.

– Je sais bien, soupira Banks. C'est un peu le problème récurrent dans cette affaire. J'espère juste qu'on tapera dans le mille à un moment ou à un autre. Même si Corrigan n'était pas dans le coup, il a pu être en cheville avec les gens concernés. Bill vous a déjà parlé de Rachel ?

– Pas souvent, à vrai dire. L'affaire était relativement ancienne et très éloignée de mes propres préoccupations. Le nom a surgi deux ou trois fois dans la conversation, mais on comprenait vite que ce n'était pas un sujet à aborder avec Bill. Ça lui donnait des idées noires.

– Pour quelle raison, selon vous ?

– Il avait le sentiment d'avoir abandonné cette fille.

– Mais c'était une cause perdue dès le départ, de toute façon.

– Peu importe. En tant que flic, il fonctionnait comme ça. Il en faisait une affaire personnelle.

– Mais pourquoi ? (Banks fit une pause pour ordonner ses pensées.) J'avoue que ça me déroute. Chaque fois que je parle de Bill, on me répète qu'il était obnubilé par cette affaire, qu'il se reprochait son échec. Pourtant son implication n'était que marginale. Dans ces conditions, comment expliquer qu'elle lui ait autant tenu à cœur ? Il n'a passé que quelques jours à Tallinn, essentiellement pour prouver la bonne volonté de la police britannique, si j'ai bien compris. Et quand il est revenu, on aurait dit que sa vie était dévastée. Je suis curieux de savoir pourquoi.

Banks se garda de mentionner les photos de la mystérieuse jeune fille, qui embrouillaient un peu plus l'intrigue et contenaient peut-être une explication à l'obsession de Quinn.

– Je vous l'ai dit, Bill Quinn fonctionnait comme ça, fit Gwillam en écartant sa tasse. Des flics, j'en ai connu dans tous les styles. Bill prenait tout très au sérieux. Et puis sa fille avait le même âge que Rachel. Il était fou de Jessica. Bon, il faut que je vous laisse...

– Le travail vous attend ?

– On peut dire ça.

Gwillam sortit du café, descendit Lands Lane et tourna dans Bond Street avant de se perdre au milieu de la foule des promeneurs.

Tout en remuant le fond de son thé, Banks réfléchit à ce qu'il venait

d'entendre. Lui qui cherchait des connexions entre les événements, il était plus que servi. Malheureusement, chacune semblait invalider ou contredire la suivante. Annie lui avait rapporté ce qui se disait à St Peter, sur le sentiment de culpabilité qui accablait Bill Quinn. La mission de surveillance qui l'avait empêché d'être auprès de sa femme la nuit de son décès, la mauvaise conscience qui le taraudait... Tous les flics pouvaient dire que leur métier leur avait fait manquer un événement important dans la famille : un anniversaire, la remise de diplômes des enfants, une naissance, un mariage, ou même des obsèques. La plupart s'en accommodaient avec le temps, mais certains parmi les meilleurs, hommes ou femmes, finissaient par s'user.

Banks consulta sa montre. S'il voulait prendre connaissance des dernières avancées avant la fin de la journée, il fallait qu'il regagne Eastvale sans attendre.

LE MARDI MATIN, Banks arriva de nouveau de bonne heure. Sa première visite fut celle de Gerry Masterton, qui brandissait, euphorique, une liasse de documents, ses boucles rousses ondulant sur ses épaules comme celles d'une beauté préraphaélite. Elle ne prit même pas la peine de s'asseoir avant de se lancer.

– J'ai recensé un certain nombre d'agressions à l'arbalète, mais il s'agit surtout de violences familiales, quand ce n'est pas un déséquilibré qui décide de faire un carton. En général, il se fait arrêter ou abattre.

– Et les autres cas ?

– C'est justement là que ça devient intéressant. J'ai essayé de repérer des constantes.

– Et vous y êtes parvenue ?

– J'ai trouvé trois affaires non résolues faisant mention d'une arbalète, qui plus est de la même marque que celle qui a tué Quinn. Et dans tous les cas, ces meurtres entretenaient un rapport avec le trafic d'êtres humains et l'immigration clandestine.

– Voilà qui est passionnant.

Banks but un peu de son café. Masterton avait apporté sa propre tasse.

– C'est bien ce que je me suis dit. Il y en a eu un à Vilnius en Lituanie, un deuxième à Amsterdam, et un autre à Marseille.

– C'est difficile, de passer les frontières européennes avec une arbalète ?

– Pas tellement. Je suppose qu'on ne pourrait pas monter en avion avec, mais on peut toujours la démonter pour qu'elle voyage en soute avec les bagages. Dans le pire des cas, on peut en racheter une dans chaque pays si on a trop peur de se faire fouiller. Aucun permis n'est exigé, de toute façon. À tous les niveaux, c'est nettement moins contraignant qu'une arme à feu.

– Je vous l'accorde. Et les victimes ?

– Inconnues de nous, mais Interpol les avait sur ses tablettes. Dans tous les cas, on en a conclu que les victimes s'étaient servies au passage, ou qu'elles s'apprêtaient à faire des révélations sur une filière particulièrement juteuse, en général un trafic d'êtres humains en provenance des pays de l'Est.

– Je présume qu'on ignore toujours l'identité des coupables ?

– Oui, malheureusement.

– Dommage. Vous m'avez cité des cas à l'étranger – il n'y en a pas eu chez nous ?

– J'allais y venir, inspecteur. Il y en a eu deux sur les trois dernières années. Un chef de bande de South Shields, et un petit voyou d'une cité de Stockton-on-Tees. Deux affaires qui n'ont jamais été élucidées. Le chef de gang était en rapport avec des clandestins, et d'après les témoignages recueillis dans le coin, il avait le projet de monter son propre business de prêt.

– Pas mal. On aurait donc affaire à un homme de main sévissant dans ces milieux-là.

– Oui, on dirait bien.

– Un lien avec Corrigan, peut-être ?

– Non, rien de ce côté-là, inspecteur.

– OK. Vous avez ne serait-ce qu'une vague idée des personnes qui font intervenir ce tireur à l'arbalète ?

– Non, inspecteur. Il pourrait s'agir d'un seul individu, une espèce de caïd de la pègre qui a recours à lui quand il l'estime nécessaire. À moins que ce soit un tueur à gages, qui travaille en free-lance.

– Mmm... Et la voiture, on a du nouveau ?

– Je me suis renseignée auprès des agences de location. L'agence Hertz de Leeds signale qu'une Ford Focus avec des marques de croisillons sur le pneu avant-gauche, et dont la couleur correspond à l'échantillon vert foncé, a été louée mercredi dernier et rendue le vendredi.

– Des détails ?

– Le client était un certain Arnold Briggs, domicilié dans South London. Permis de conduire britannique. Sauf qu'il s'agit d'un faux, j'ai vérifié. Et l'adresse enregistrée n'existe pas.

– Si ces gens-là sont capables de pondre de faux visas et de faux passeports, je parie qu'il en va de même avec les permis de conduire. Qui que soit le dénommé Arnold Briggs, il a sûrement pris la tangente depuis belle lurette.

– J'en ai bien peur, inspecteur. (Son visage s'éclaira.) Toutefois, la voiture n'est pas sortie depuis. Elle a été nettoyée, c'est vrai, mais les techniciens devraient pouvoir en tirer quelque chose, non ?

– C'est possible. Ça vaut la peine d'essayer, en tout cas. On va leur demander de s'y mettre...

– J'en ai déjà parlé au brigadier Nowak, coupa Gerry, qui rougit légèrement en prononçant ce nom. Je me suis permis de prendre cette initiative, j'espère que ça ne vous dérange pas. Il a dit qu'il s'en occupait. On progresse un peu, non ?

Banks admirait son enthousiasme, et il n'avait aucune envie de le refroidir en émettant des réserves.

– Je suis d'accord avec vous. Félicitations, Gerry, vous avez su prendre la bonne décision. Nous allons récapituler, point par point, les informations dont nous disposons actuellement. (Banks les énuméra en

comptant sur ses doigts.) Primo : la même voiture s'est trouvée sur les deux scènes de crime. Vu que le mode opératoire était différent dans les deux cas, nous avons peut-être affaire à deux tueurs ; deuzio : Quinn et l'homme assassiné à la ferme de Garskill s'étaient entretenus au téléphone peu avant d'être éliminés ; tertio : nous pensons que la victime retrouvée à la ferme était exploitée par un réseau de travail clandestin. Quatrième point : Quinn conservait un jeu de photos compromettantes, qui le montrait en compagnie d'une très jeune femme, photos qui ont dû être prises à Tallinn il y a six ans ; cinquième point : à la même époque, Quinn a brièvement participé à l'enquête sur la disparition de Rachel Hewitt, toujours à Tallinn. Sixièmement, Warren Corrigan, qui passe au premier abord pour un petit usurier sans envergure, est en relation avec Roderick Flinders, dont l'entreprise Rod's Staff Ltd dissimule une arnaque visant les travailleurs immigrés et clandestins. Septièmement : Quinn menait l'enquête sur le susnommé Corrigan. Est-ce que j'ai fait le tour ? Ah, un dernier élément : des rumeurs ont circulé à propos d'un flic véreux, peut-être Quinn lui-même, tenu par un maître chanteur. Tout ça me donne une sacrée migraine.

– La personne qui a loué la voiture a donné le nom d'emprunt d'Arnold Briggs. Commettre un meurtre n'est pas à la portée de n'importe qui, et il me paraît stupéfiant, voire carrément invraisemblable, qu'il y ait eu deux tueurs distincts.

– J'en conviens, mais une énigme demeure : comment diable Bill Quinn pouvait-il être en contact avec ce travailleur immigré tué à la ferme de Garskill ?

– Rien ne nous garantit que c'en était vraiment un, inspecteur. Vous avez observé vous-même qu'il n'avait pas des mains de travailleur manuel. Qui sait s'il ne s'agissait pas d'un informateur, ou d'un policier infiltré ?

– Possible, mais s'il était l'informateur de Bill Quinn, Ken Blackstone ou Nick Gwillam l'auraient forcément mentionné. Cela dit, c'est une hypothèse intéressante. Il se pourrait bien que notre homme se soit trouvé à la ferme pour des raisons occultes. Ou alors on lui réservait tous les boulots peinarde.

– La police du West Yorkshire n'était pas nécessairement au courant, inspecteur. Cet homme était peut-être un infiltré dépêché par les forces de police polonaises, ou estoniennes.

– Votre point de vue est assez convaincant. L'un des appels passés depuis la cabine publique d'Ingleby était dirigé vers un portable estonien. Intraçable, comme de juste. Annie a composé le numéro, mais personne ne décroche.

– Un appareil jetable, peut-être ? Les infiltrés et leurs chefs en utilisent fréquemment.

Banks eut à peine le temps de digérer la suggestion de Masterton que quelqu'un frappait à la porte. Lorsqu'Annie et Joanna Passero firent leur entrée, il se sentit un peu à l'étroit dans le bureau.

– Que se passe-t-il ?

– Je viens de recevoir un appel téléphonique d'une femme qui prétend connaître la victime de Garskill, annonça Annie. Elle l'a reconnu dans le journal, ce matin.

– Pourquoi ne s'est-elle pas manifestée plus tôt ? La photo est affichée partout depuis deux jours, dans la presse et au journal télévisé.

– Elle a expliqué qu'elle s'était absentée pour une retraite.

– Pour des motifs religieux ?

– Mystère.

– Et elle t'inspire confiance ?

Annie leva les yeux au ciel, exaspérée.

– Il y a toujours des tarés, c'est sûr, mais je crois être capable de les repérer. Cette femme m'a semblé crédible.

– D'accord, excuse-moi.

– Elle est à Manchester pour le moment, mais elle propose de se déplacer immédiatement pour venir identifier le corps et nous faire part de ce qu'elle sait. Elle était bouleversée, ça se comprend, et je lui ai bien précisé qu'une voiture pouvait passer la prendre, mais elle m'a dit qu'elle se débrouillerait.

– Elle a donné son nom ?

– Merike. Merike Noormets. Et la victime s'appelle selon elle Mihkel Lepikson. C'était son petit ami.

– Laisse-moi deviner. Des Hollandais, des Allemands, ou des Scandinaves ?

– Aucun des trois. Ils sont estoniens tous les deux, répliqua Annie avec un sourire moqueur.

– Oh, oh, fit Banks en se frottant les mains. Voilà que ça se corse !

Avant l'arrivée de Merike Noormets, Banks et Annie convinrent de l'interroger ensemble dès qu'elle aurait identifié le corps à la morgue, dans un cadre un peu plus sympathique que le commissariat. Ils n'avaient pas compté avec Joanna Passero, qui réclamait instamment d'assister à l'entrevue au prétexte de son impact – ce fut le mot qu'elle choisit – sur le dossier Bill Quinn. Banks eut beau tiquer, il fut bien obligé de tolérer sa présence. Si elle essayait un refus, elle s'empresserait d'aller présenter ses doléances à la commissaire Gervaise. À trois face à Merike Noormets, ils seraient en surnombre, mais Annie était assez fine pour savoir se faire discrète si nécessaire et se concentrer sur ses notes. Quant à Joanna, il lui avait clairement spécifié qu'elle n'était là qu'à titre d'observateur. Ce serait lui,

principalement, qui mènerait l'interrogatoire. Elle n'appréciait pas du tout ses conditions, il le voyait bien, mais elle avait dû se résoudre à faire avec. Annie paraissait plus sensible que lui à l'inconfort de sa situation, peut-être parce qu'elle avait appartenu à l'Inspection générale.

Merike Noormets était une jolie jeune femme d'une trentaine d'années. Avec ses cheveux colorés au henné, ses discrets piercings, sa veste en coton jaune sur une blouse indienne brodée et sa besace en cuir surpiquée suspendue à l'épaule, Banks lui trouva un style un peu hippie. Lorsque Annie et Joanna l'accueillirent à la sortie de la morgue de l'hôpital d'Eastvale, elle venait manifestement de pleurer.

Banks, qui n'avait aucune envie de revoir la dépouille de l'homme, patientait dans sa voiture devant la porte. La pluie qui menaçait la veille avait commencé à tomber dans la nuit et ne s'était toujours pas arrêtée, accompagnée d'un fond d'air qui avait considérablement rafraîchi l'atmosphère.

Annie lui expliqua que le corps venait d'être officiellement identifié, et que l'on pouvait donc prévenir la famille à Tallinn et organiser sa venue. Les trois femmes entassées dans sa Porsche, Banks roula vers la sortie de la ville. En ce mardi midi de la fin avril, bon nombre de pubs et de restaurants de village seraient fermés, mais il savait qu'il pouvait compter sur le Blue Lion d'East Witton.

Le trajet se déroula dans un silence presque total. Concentré sur sa conduite, Banks écoutait les accents harmonieux de *The Lark Ascending* et de *Fantaisie sur un thème de Thomas Tallis*, espérant que la musique apaiserait Merike Noormets et la détendrait suffisamment pour l'amener à se livrer.

N'ayant pas trouvé de place devant le vieux pub, Banks dut garer sa voiture de l'autre côté du pré communal. Merike profita de la brève marche à pied pour allumer une cigarette, qu'elle jeta sans la terminer avant d'entrer dans le pub. Ils s'installèrent à une table côté bar. Le menu était inscrit sur une ardoise au-dessus de la monumentale cheminée où se consumaient quelques bûches. La chaleur de la flambée suffisait à faire oublier le froid du dehors. Les vitres étaient constellées de gouttes de pluie. L'interminable liste des plats figurait sur un second tableau, au-dessus du bar. Merike demanda un verre de vin blanc et Banks ne put résister à une pinte de Black Sheep, tandis que les deux autres optaient sagement pour un bitter citron sans sucre. Le choix d'Annie se justifiait par son traitement médical, mais Banks soupçonna Joanna de vouloir lui donner une leçon. Il supposa aussi qu'elle concoctait un rapport sur sa conduite : « L'inspecteur principal Banks consomme de l'alcool pendant le service, au cours de l'audition d'un témoin capital. » Qu'elle aille se faire foutre, après tout. Il savait

très bien s'y prendre pour interroger un témoin-clé, et il se serait bien gardé de le recevoir dans une salle d'audition miteuse puant la peur et la transpiration, sans autre réconfort qu'un mauvais café dans un gobelet jetable. À plus forte raison quand le témoin en question venait tout juste d'identifier le corps de son petit ami.

Lorsque Merike repoussa les mèches qui tombaient sur ses yeux, Banks remarqua leur teinte vert pâle aux reflets ambrés. Elle n'avait pas du tout le type gitan, mais pour quelque obscure raison, elle lui fit penser au morceau de Jimi Hendrix « *Gypsy Eyes* ». Il devait bien y avoir un lien, mais il lui échappait, comme cela lui arrivait fréquemment ces derniers temps. Peut-être ce petit côté indompté qu'il devinait chez elle, et qui faisait écho à la musique. L'âme tsigane, si la formule avait un sens quelconque.

Quand le serveur s'approcha pour noter les commandes, Merike fut la seule à ne rien prendre, assurant qu'elle n'avait pas faim. Banks commanda son plat favori, du haddock fumé accompagné d'œufs pochés, de champignons, de poireaux et de gruyère.

– Vous attendez de moi que je vous révèle tout ce que je sais, je présume ? fit Merike avec une pointe d'ironie.

Elle parlait d'une voix éraillée, avec un accent étranger à peine perceptible. Banks calcula que si elle avait la trentaine, elle était adolescente au moment où l'Estonie s'était détachée du bloc soviétique. Elle devait se rappeler très clairement cette époque, et il se demanda quels étaient ses souvenirs d'enfance.

– Pas forcément tout, nuança-t-il. Seulement ce que vous pouvez nous dire. Mais d'abord, j'aimerais vous remercier d'avoir pris contact avec nous.

– C'est tout naturel, non ? fit Merike d'un air surpris.

– Tout le monde n'aurait pas fait la démarche. Certaines personnes ne veulent pas d'histoires.

– Ça m'a fait un choc terrible, de voir la photo de Mihkel dans le journal.

– Quelle était votre relation avec lui ?

– On peut dire que c'était mon petit ami. Mon partenaire, ou mon amant. Comment expliquer ? Les choses n'étaient jamais simples, avec Mihkel.

– Dans quel sens ?

– C'était le genre d'homme avec qui on ne peut pas avoir de relation stable. Il pouvait disparaître pendant des semaines d'affilée, voire des mois. Au début, ça me rendait dingue, parce que je n'étais au courant de rien, et puis il a fini par m'en dire un peu plus. Il me téléphone – ou plutôt il me téléphonait.

– À quand remonte votre dernière conversation ?

– À mardi dernier. Le soir, vers vingt et une heures.

Banks tira un feuillet de son porte-documents et désigna un numéro de téléphone.

– Est-ce que c'est le vôtre ?

– Oui, c'est bien mon numéro de portable. Un appareil prépayé dont je me sers quand je voyage. Ils sont bon marché, et on peut les recharger quand on en a besoin.

– Viviez-vous ensemble, Mihkel et vous ?

– Non. Moi aussi je suis appelée à me déplacer pour mon travail, et on était trop souvent séparés pour habiter ensemble. Ça aurait créé beaucoup de complications pour rien.

– Il y avait longtemps que vous vous fréquentiez ?

– Trois ans.

– Qu'est-ce que vous a amenée à Manchester ?

– Je travaille comme traductrice, et je suis une formation de deux semaines à l'université. Le stage est presque fini. (Elle jeta un regard à Annie.) Je viens de faire une retraite dans la région des Lacs, pendant le week-end, dans le cadre de ma formation. J'étais coupée de la presse et de la télé depuis vendredi. Les paysages sont magnifiques, là-bas. Les lacs sont grandioses, comparés à ceux que nous avons en Estonie. Malheureusement, il a beaucoup plu.

– Il pleut sans arrêt dans la région des Lacs, renchérit Banks. Et soit dit en passant, votre anglais est remarquable.

– Merci. J'ai vécu des années à Londres, quand j'étais plus jeune.

– Vous parlez d'autres langues ?

– L'allemand, le finnois, le russe, le français et un peu d'espagnol. Actuellement, j'apprends l'italien. Quand on grandit dans un petit pays comme l'Estonie, on a vite fait de comprendre que pour communiquer avec les autres, on sera obligé d'apprendre leur langue. Qui connaît l'estonien à part les gens de là-bas ?

Banks ne pouvait pas dire le contraire. Jusque-là, il ignorait même que l'Estonie possédait sa propre langue, supposant qu'on y employait le russe, ou une forme vernaculaire du polonais. De toute façon, les langues étrangères n'avaient jamais été son fort.

– Mihkel aussi travaillait comme traducteur ?

– Non, pas du tout. Il avait un très bon niveau d'anglais, mais il n'était pas spécialiste des langues. Ça me fait un drôle d'effet, de parler de lui au passé. Il va falloir que je m'habitue, pourtant.

– Je suis vraiment navré.

– Mihkel était conscient du danger.

– Le danger ? Qu'est-il allé faire à la ferme de Garskill ?

– C'est arrivé à cet endroit-là ? Je n'en ai jamais entendu parler. Je savais seulement qu'il se trouvait en Angleterre, j'ignorais où exactement. C'était bizarre, d'être dans le même pays que lui sans qu'on puisse se voir. Je n'avais même pas la possibilité de le joindre,

je devais attendre ses coups de téléphone.

– Mihkel vous a appelée depuis une cabine publique d’Ingleby. Le village le plus proche du lieu où on l’a découvert, à trois kilomètres de distance environ.

Merike eut un sourire empreint de tristesse.

– Mihkel a marché six kilomètres simplement pour me parler ? Je n’en reviens pas.

Discrètement, Annie lança à Banks un regard de mise en garde. Elle espérait qu’il ne briserait pas les illusions de la jeune femme en lui révélant que Mihkel avait parcouru la même distance pour appeler quelqu’un d’autre.

– Savez-vous ce qu’il faisait là-bas ? se borna-t-il à demander.

– Une mission. Mihkel était reporter, spécialisé dans le journalisme d’investigation. Il travaillait en free-lance, mais il collaborait régulièrement avec l’*Eesti Telegraaf*. Ils publient le genre de reportages qui l’intéressent.

– À savoir ?

– Des articles de fond, essentiellement sur la criminalité. Il lui arrivait aussi de participer à une rubrique hebdomadaire qui s’appelle « *Pimeduse varjus* ». « Dans l’ombre des ténèbres », en anglais. Un projet assez macabre. L’idée est de sonder les ténèbres, de les regarder en face. Ces articles portent aussi sur la criminalité.

– *Watching the Dark*, cita Banks.

Merike le gratifia d’un fugace sourire.

– Vous aussi, vous aimez Richard Thompson ?

– Oui, énormément.

– Ça me plaît bien, un policier qui admire Richard Thompson.

– Son père était enquêteur à Scotland Yard, et ses chansons parlent souvent de meurtres.

– Je n’étais pas au courant, pour son père.

Sentant qu’elle commençait à se confier, Banks poursuivit sur sa lancée, heureux de voir dans ses yeux de tzigane qu’elle portait un autre regard sur lui, qu’il avait cessé d’être seulement un représentant anonyme des forces de l’ordre.

– Mon propre fils est musicien. Son groupe s’appelle les Blue Lamps.

– Mais je les connais ! Leur dernier album est fabuleux. Leur meilleur à ce jour.

– Brian sera ravi d’entendre ça.

La fierté de Banks fut un peu tempérée par l’agacement palpable de Joanna Passero, qui attendait qu’il remette l’interrogatoire sur les rails. C’était précisément pour cela qu’il avait été si réticent à l’emmener. Elle ne comprenait pas à quel point il importait de se trouver des points communs avec la personne interrogée, de créer un lien avec elle. Elle était habituée à ne questionner que des flics ripoux

avec qui aucun lien ne pouvait être instauré, puisque l'antagonisme était posé d'entrée de jeu. Après son transfert de l'IG, Annie abordait les auditions avec un mélange d'impatience et d'agressivité, malgré les stages qu'elle avait suivis, mais elle avait su progresser au fil des ans. Elle était désormais familière des méthodes de Banks.

Tandis que chacun prenait possession de son plat, Merike s'excusa et sortit fumer une cigarette. Elle les rejoignit un moment plus tard, ses cheveux humides de crachin.

Elle but un peu de vin et haussa les épaules d'un air penaud, comme si elle voulait s'excuser auprès de Banks.

- Plus moyen de fumer tranquillement, c'est pareil en Estonie.

- Sur quoi portaient les investigations de Mihkel à la ferme de Garskill ?

- Je ne sais rien de précis. Avant de partir, il m'a juste dit qu'elles concernaient les travailleurs immigrés, et qu'il ne pouvait pas prévoir la durée de son absence. Il était comme ça, Mihkel. Il n'osait même pas garder son portable avec lui, il avait trop peur des conséquences si on le découvrait. Il y a quelque temps, un journaliste lituanien qui enquêtait sur le même sujet a disparu après qu'on a trouvé dans ses affaires un portable avec caméra intégrée.

- Comment Mihkel s'y prenait-il pour transmettre son reportage au journal ?

- Je pense qu'il le livrait bribe par bribe à son rédac' chef, par téléphone. Je sais très bien qu'il ne faisait pas six kilomètres uniquement pour me parler, même si ça a l'air très flatteur. Je le regrette, d'ailleurs. Il a peut-être pris le risque de rédiger quelques notes, s'il avait un endroit sûr où les camoufler. La doublure d'un vêtement, par exemple.

Banks se tourna vers Annie, qui fit signe que non de la tête. Les vêtements de la victime avaient déjà dû être démontés, et on n'avait apparemment rien trouvé. À supposer que Mihkel ait bien caché des écrits, ses bourreaux les avaient découverts les premiers.

- Pourquoi ses recherches étaient-elles à ce point secrètes ?

- Les gens qui sont mêlés à ces activités sont toujours associés à des criminels puissants et dangereux. Tout est très organisé, on n'a pas affaire à des individus isolés. Chaque étape est rigoureusement planifiée. Et pour ça, il faut des capitaux, de la coordination et de la force - tout ce qui caractérise les gangs. Les enjeux sont très importants.

- Vous pensez à la mafia russe ?

- En Europe de l'Ouest, tout le monde a tendance à croire que la mafia russe est omniprésente. C'est vrai qu'elle est souvent dans le coup quand il y a de l'argent à ramasser, mais elle est loin d'être la seule.

– La mafia balte, alors ?
– Vous chauffez. Dans l'esprit des gens, la mafia balte désigne principalement la Lettonie, la Pologne et la Lituanie, mais nous aussi on a nos gangsters, vous savez. Pas besoin d'en importer de Russie ou de Lettonie.

– Je suis désolé, fit Banks, je connais très mal votre pays.
– Il n'y a pas de mal, vous n'êtes pas le seul. C'est un tout petit État, qui a derrière lui une histoire mouvementée. (Elle tendit son verre vide.) Je pourrais en avoir un autre ?

Banks fit un signe à Joanna Passero, qui se leva pour aller chercher la consommation en le fusillant du regard.

– Vous pourriez nous en dire un peu plus, à propos des gens sur qui Mihkel enquêtait ces derniers temps ?

– Tout ce qu'il m'a raconté, c'est qu'il se faisait passer pour un ouvrier non qualifié. Il s'est d'abord rendu dans une agence de Tallinn qui propose des emplois à l'étranger, et il a fini dans cet endroit que vous avez mentionné...

– La ferme de Garskill.
– C'est ça. Il était sûrement avec des gens dans la même situation que lui ; le matin, on les emmenait en camionnette sur leur lieu de travail, et on les déposait le soir au dortoir.

Un mot bien avantageux pour désigner la ferme de Garskill, se dit Banks.

– Apparemment, c'est ce qui s'est passé, confirma-t-il. Ils étaient une vingtaine au total, mais, malheureusement, ils ont tous disparu.

– Je regrette, mais je ne suis pas en mesure de vous aider.
Joanna revint avec le verre de vin blanc, et Merike la remercia.

– Lors de vos conversations, que vous racontait Mihkel ?
– On ne parlait jamais longtemps. Il m'expliquait qu'il devait se dépêcher, qu'ils risquaient de remarquer son absence. Tout allait bien, à l'entendre. Il disait aussi... (Elle baissa la tête d'un air embarrassé.) Il disait qu'il m'aimait, que je lui manquais...

Quand elle releva les yeux, Banks s'aperçut qu'ils étaient embués de larmes.

– Je suis désolé de vous imposer ça, mais nous avons besoin d'un maximum d'informations pour retrouver celui qui a tué Mihkel.

– Je comprends, mais je vous ai dit tout ce que je savais.
– Vous en êtes bien certaine ? Réfléchissez un instant. Vous n'avez rien oublié ?

Merike se mordit la lèvre intérieure.
– La dernière fois que je l'ai eu au téléphone, Mihkel a dit quelque chose d'assez mystérieux.

– Mardi dernier dans la soirée ? De quoi s'agissait-il ?
– Il prétendait être sur le point de faire un coup énorme, dans son

travail. Il a fait allusion à des photos, aussi.

Exactement ce qu'il fallait pour éveiller la curiosité de Banks.

– Un coup fumant, plus des photographies ? Y avait-il un rapport avec l'affaire dont il s'occupait déjà ? Il vous a donné quelques indices ?

– Non, il était sur ses gardes. D'après lui, je ne tarderais pas à découvrir s'il avait vu juste. Donc, je sais seulement que ça allait faire du bruit et que ça risquait d'éclabousser des personnes haut placées. Il ne pouvait pas m'en dévoiler davantage.

Les relevés téléphoniques indiquaient que Mihkel Lepikson avait appelé Merike *après* son entretien avec Bill Quinn, le mardi dans la soirée. Et peu de temps après, Mihkel et Bill avaient tous les deux trouvé la mort. Fallait-il rattacher leur discussion et leur assassinat à cette histoire retentissante qu'avait mentionnée Mihkel ? Banks était persuadé que oui – il ne pouvait pas croire à une coïncidence aussi folle. Quinn s'apprêtait peut-être à remettre les photos au reporter, mais on l'en avait empêché définitivement. Il fallait aussi prendre en compte le troisième correspondant contacté par Mihkel Lepikson.

– Vous pourriez me fournir les noms des contacts de Mihkel à Tallinn, au journal et ailleurs ?

– Bien sûr, il travaillait toujours avec le même rédac' chef, Erik Aarma. Ils étaient très proches professionnellement, et très bons amis également. Erik est quelqu'un de bien. Mihkel refusait de traiter avec un autre que lui, et sa réputation était suffisamment assise pour qu'il puisse poser ses conditions. Erik va être effondré. Ils étaient un peu l'espion et son chef de réseau, comme dans les romans de John le Carré.

Banks fit un sourire. Lui aussi était un fan de Le Carré.

– Je vois ce que vous voulez dire, fit-il avant de retourner à ses notes.

Il soumit à Merike le numéro de téléphone estonien.

– Sauriez-vous si c'est celui d'Erik ?

– Aucune idée. Je pense qu'il se servait d'un portable intraçable. Comme je vous le disais, la discrétion était indispensable, avec un boulot aussi risqué. Erik pourra peut-être vous citer des noms, des contacts, des membres de l'organisation. Si Mihkel a parlé à quelqu'un au téléphone, c'est forcément à lui et à lui seul. Et c'est aussi à lui qu'il a dû exposer ses premières idées pour le reportage. Dans sa partie, on apprend à cultiver la méfiance, mais Mihkel avait confiance en Erik.

Banks aurait parié que cet autre numéro contacté depuis Ingleby était une ligne spéciale qui permettait à Erik de garder le contact avec Mihkel.

– Erik a l'intention de révéler ses sources ?

– Je l'ignore, mais je suis sûre qu'il fera son possible pour vous

aider, dans la mesure où il ne se compromet pas.

– Vous croyez qu’il accepterait de faire le voyage jusqu’ici ?

– Peut-être que oui, si vous lui remboursez les frais et si vous le logez au Dorchester.

Banks éclata de rire.

– C’est mal engagé, dans ces conditions.

Annie intervint à ce moment-là.

– Erik avait-il déjà mené à bien ce genre de mission, dans le milieu du crime organisé et des travailleurs immigrés ? Vous avez signalé qu’il collaborait à une rubrique hebdomadaire sur les affaires criminelles.

– « *Pimeduse varjus* », en effet. Mais toutes les enquêtes ne sont pas dangereuses, même si j’admets que Mihkel a toujours aimé jouer avec le feu. Il s’est même fait tabasser un jour pour avoir publié un article sur le marché du sexe à Tallinn. En général, il réussissait à se faire discret. Il était très doué pour se fondre dans le décor, ce qui est d’autant plus fort qu’il était très séduisant. C’était quelqu’un qu’on remarquait, et pourtant il arrivait très bien à se glisser dans la peau d’un personnage, à imiter un ouvrier sans instruction, par exemple, sans attirer le moindre soupçon. Quand il le décidait, il pouvait se rendre invisible. Dans son métier, c’est vraiment un atout.

Il n’y avait que ses mains qu’il ne pouvait pas déguiser, pensa Banks, et cela lui avait peut-être coûté très cher.

– Si je comprends bien, continua Annie, il était enclin à aller au-devant du danger ?

– Il cherchait avant tout une bonne histoire à raconter, rectifia Merike. Parfois les risques allaient de pair, et ils ne le faisaient pas reculer. J’ai dit qu’il jouait souvent avec le feu, mais ce n’était pas un inconscient. Quand il se mettait en danger, il avait toujours une raison valable. Il ne recherchait pas uniquement le frisson. Je dirais plutôt qu’il avait le goût de l’aventure, des endroits exotiques et dangereux. La Somalie, la Syrie, Haïti... Il adorait les livres de Graham Greene.

– D’après vous, comment les gens qui lui ont fait ça ont-ils découvert sa véritable identité ?

– Je me le demande. Sans doute qu’il a commis une erreur. Ça ne lui ressemble pas, mais c’est certainement l’explication. Ils ont pu tomber sur ses notes. À moins qu’il y ait eu un espion dans le dortoir, ou un informateur à Tallinn ou ailleurs sur leur itinéraire ? Qui sait s’il n’a pas été suivi, le soir où il s’est rendu à la cabine téléphonique ? Il y a pas mal de scénarios plausibles.

– Avez-vous entendu parler d’un policier du nom de Bill Quinn ?

coupa Banks. L’inspecteur Bill Quinn ?

– Bill ? Bien sûr que oui. C’était un bon ami de Mihkel.

Les trois officiers de police échangèrent des regards sidérés.

– Un bon ami, vous dites ? Un ami proche ?
– Pas vraiment proche, non, mais ils se connaissaient bien. Ils se téléphonaient de temps à autre, et il leur arrivait de se voir quand Mihkel venait en Angleterre. De toute façon, Mihkel n'était pas proche de grand-monde, en dehors d'Erik.

– Vous avez déjà rencontré Bill ?
– Jamais, mais Mihkel me parlait de lui, quelquefois.
– Vous ne tomberez pas des nues si je vous dis que Mihkel a contacté Bill Quinn le soir où il vous a appelée ?

– Non, rien de très étonnant selon moi. Ça pose problème ?
– Non, non, j'essaie juste d'y voir un peu plus clair. Vous comprenez, nous ignorions tout à fait que Bill et Mihkel étaient en relation.

– Ils ont fait connaissance avant que je rencontre Mihkel. Il y a eu un grave fait divers à Tallinn. Une jeune Anglaise a disparu, et Bill s'est déplacé pour participer à l'enquête. C'était Mihkel qui couvrait l'affaire. Par la suite, ils sont restés en contact. Mihkel est même venu en Angleterre pour interroger les parents et les amis de la jeune fille.

Banks comprenait mieux, à présent. Il n'avait pas encore pu consulter le dossier complet sur Rachel Hewitt et n'en connaissait pour l'instant que les grandes lignes, telles que les lui avait exposées Annie. Et il venait à peine d'apprendre qui était Mihkel Lepikson et quel métier il exerçait. Rien ne lui avait permis jusqu'ici d'établir un lien entre les deux hommes. Désormais, tout s'expliquait.

– Outre la disparition de Rachel Hewitt, avaient-ils d'autres choses en commun ?

– Mihkel était un fou de pêche, fit Merike. (Ce souvenir amena sur ses traits un léger sourire.) Je le taquinais tout le temps à cause de ça, je lui répétais qu'il préférerait s'asseoir au bord de l'eau avec une ligne que rester au lit avec moi. Je crois qu'ils sont allés pêcher deux ou trois fois ensemble, Bill et lui. En Écosse. Et puis il y avait Rachel Hewitt, évidemment. Bill le tenait au courant de tout ce qui se passait ici, de la fondation Rachel, lui donnait des nouvelles des amis et de la famille...

Tout cela paraissait assez logique. Un hobby partagé, et le souvenir de Rachel Hewitt. Mais où cela menait-il ? La conclusion qui s'imposait, c'était que l'affaire Rachel Hewitt resurgissait à une fréquence si alarmante qu'il convenait d'en faire une priorité absolue. Toutefois, il fallait encore découvrir le lien avec Corrigan, Flinders et l'exploitation des travailleurs immigrés. Trop de pièces manquaient au puzzle.

Banks sortit une enveloppe de sa sacoche et en tira les photos de Quinn en compagnie de la fille.

– Pourrait-il s'agir des photos auxquelles Mihkel a fait allusion ?

Elles étaient en possession de Bill Quinn. Vous reconnaissez cette fille ?

Merike étudia les clichés.

– Je ne sais pas si ce sont les photos en question, mais je ne connais pas cette personne.

– Je précise qu’elles datent probablement d’il y a six ans.

– Quand même, je m’en souviendrais.

Il fit glisser vers elle le tirage agrandi du sous-bock.

– Ceci vous est certainement familier ?

– Oui, même si personnellement je préfère la Saku. Je peux revoir celle-ci ? (Elle lui montra la photo prise au bar, qu’elle examina un moment.) Je crois, déclara-t-elle finalement, qu’il s’agit du bar de l’hôtel Metropol.

– Vous le connaissez ?

– Oui, j’y suis allée très souvent pour mon travail, ou en compagnie de Mihkel et d’Erik.

– Veuillez me pardonner mon indélicatesse, mais serait-ce le genre d’hôtel... où l’on peut trouver un certain type de femmes ?

Merike écarquilla les yeux, indignée.

– Vous imaginez vraiment que je fréquenterais un endroit pareil ?

– Non... bien sûr que non..., bredouilla Banks. (Il devinait que Joanna et Annie se délectaient infiniment de son malaise, et il cherchait désespérément un moyen de rattraper sa bévue sans s’enfoncer plus encore.) Ce n’était pas le sens de ma question, mais nous avons l’impression...

– Vous parlez de la fille sur la photo ?

– Oui, c’est ce que nous pensons.

Merike ne connaissait pas le contexte, puisqu’il ne lui avait pas montré la scène de la chambre d’hôtel.

– Elle ne correspond pas à ce « type de femmes ». C’est bien votre expression, non ?

– Si vous voulez. C’est l’impression qu’elle vous donne ?

Merike observa le cliché plus attentivement.

– Il suffit qu’elle soit jeune et belle pour que vous en tiriez des conclusions hâtives ?

– Elle est aussi accompagnée d’un homme bien plus âgé qu’elle.

– Beaucoup de femmes préfèrent les hommes mûrs. Je ne prétends pas que ce soit impossible, vous savez peut-être des choses que j’ignore. Mais pour le Metropol, je peux vous garantir que ce n’est pas ce genre d’hôtel, même si le règlement n’interdit à personne de venir y boire un verre avec une jolie femme.

– Merci beaucoup, Merike. Votre aide a été précieuse.

Où la suite allait-elle l’entraîner ? Banks était certain d’une chose : s’il voulait élucider cette affaire, il devait se rendre immédiatement à

Tallinn, quoi qu'en pense Mme Gervaise.

Ce soir-là, Banks ne rentra pas chez lui avant dix-neuf heures. Il ramassa son courrier et y jeta un coup d'œil distrait avant de l'abandonner sur la table de l'ordinateur derrière la porte, en même temps que sa sacoche. Depuis quelque temps, il avait l'habitude de se détendre en musique dans le jardin d'hiver dès qu'il rentrait du travail. Il buvait tranquillement une tasse de thé avant de faire réchauffer les restes du plat cuisiné de la veille, quand il ne se préparait pas un sandwich avec ce qui lui tombait sous la main. Pendant que l'eau chauffait dans la bouilloire, il chercha parmi ses vieux CD le *Fratres* d'Arvo Pärt et le glissa dans le lecteur. Dès que le thé fut prêt, il s'installa dans le jardin d'hiver avec le livre qu'il venait d'acheter. Il n'avait pas faim pour l'instant. L'assiette de haddock fumé du Blue Lion l'avait rassasié pour un moment, et s'il avait un petit creux plus tard dans la soirée, un cheddar affiné l'attendait dans le réfrigérateur. Il le ferait fondre pour le manger avec du pain et pourrait toujours compléter la collation avec la fin du plat indien acheté le samedi précédent.

Tout en sirotant son thé vert, il se laissa submerger par les envolées de cordes et les accords de piano répétitifs d'Arvo Pärt. Les cordes lui rappelaient Philip Glass. Le lendemain matin, il s'envolerait pour Tallinn depuis l'aéroport de Manchester, avec une escale à Helsinki. Comme prévu, l'idée de ce voyage avait fortement déplu à la commissaire Gervaise, mais, après avoir pesté un moment contre les restrictions budgétaires, elle avait fini par admettre que le déplacement s'imposait et avait validé la requête de Banks, en prenant soin tout de même de plafonner ses notes de frais.

Le seul point noir dans cette histoire était la présence de Joanna Passero, que Gervaise avait fermement imposée. Annie était folle de rage. Après être restée cloîtrée pendant des mois à l'hôpital et à St Peter, elle pensait mériter une petite escapade, mais Gervaise avait argué qu'il fallait que quelqu'un reste sur place pour poursuivre l'enquête, et que son budget ne lui permettait pas de financer le voyage de trois policiers. De toute manière, Annie venait de prendre des vacances en Cornouailles. En outre, il était impératif que Joanna Passero se rende à Tallinn, puisque c'était probablement là-bas que Bill Quinn avait commis l'impardonnable péché d'adultère et s'était fait prendre en flagrant délit.

En dépit de ce désagrément, la perspective du voyage enthousiasmait Banks. Il n'avait jamais visité l'Estonie, et il aimait beaucoup découvrir des endroits inconnus, en particulier les villes que l'on pouvait explorer à pied. Avant de rentrer chez lui, il avait fait un crochet par la librairie Waterstones pour se procurer un guide de

Tallinn, qu'il consulta en écoutant la musique. « *Fratres* » céda la place au glas solennel et aux cordes troublantes du « *Cantus in memoriam de Benjamin Britten* », dont l'intensité sonore montait graduellement.

Le séjour à Tallinn serait essentiellement consacré au travail, Banks en avait conscience. Il lui faudrait rencontrer les policiers qui avaient enquêté sur la disparition de Rachel Hewitt, ainsi qu'Erik Aarma, l'ami et rédacteur en chef du journal de Mihkel Lepikson. Cependant, il espérait pouvoir s'échapper quelques heures pour se promener en ville. Ils avaient réservé deux chambres au Metropol, et il s'aperçut en feuilletant le guide que le Meriton, où étaient descendues Rachel et sa bande, se trouvait à proximité.

Banks avait noté les noms du responsable de l'enquête à Tallinn et du procureur. Le premier avait pris sa retraite, mais il s'était dit navré de la mort de Bill Quinn et acceptait volontiers de s'entretenir avec lui. Ils fixeraient ultérieurement le lieu du rendez-vous – Banks serait contacté à son hôtel.

Merike Noormets, de son côté, avait prévenu Banks qu'elle rentrait à Tallinn le lendemain, ajoutant qu'elle leur servirait avec plaisir d'interprète et de chauffeur. D'après elle, beaucoup d'Estoniens maîtrisaient bien l'anglais, mais on n'était jamais à l'abri d'un quiproquo. Banks avait entré ses coordonnées dans son répertoire et envisageait sérieusement de recourir à ses services. Merike allait être durablement ébranlée par le décès de Mihkel, et une occupation utile contribuerait peut-être à la distraire de sa peine.

Après l'entrevue avec Merike, Banks avait réintégré son bureau pour prendre connaissance du dossier Rachel Hewitt. Il était relativement succinct, comme le lui avait annoncé Annie, puisque l'affaire relevait essentiellement des services de police estoniens. Dans un premier temps, la préfecture de police de Tallinn avait supervisé l'enquête, relayée par la brigade criminelle lorsque la gravité de l'affaire, qui touchait de surcroît une ressortissante étrangère, était devenue manifeste.

Bien que les investigations n'aient duré que deux mois, l'affaire n'avait jamais été classée et Rachel était toujours portée disparue. En dehors de sa famille, la plupart des gens la croyaient morte, mais elle n'était pas considérée comme une victime d'homicide. Banks n'apprit pas grand-chose de neuf en consultant les rapports de Bill Quinn, qui se limitaient à peu près aux formalités de base et à des finasseries diplomatiques. Malgré tout, Quinn avait passé une semaine à Tallinn peu de temps après les faits, et il avait étroitement collaboré avec l'enquêteur de la police nationale, Toomas Rätsepp, et avec le procureur Ursula Mardna.

Durant l'absence de Banks, Annie et Winsome iraient interroger les parents de Rachel et les autres filles du groupe. Il avait recommandé à

la première de glisser quelques questions à ses copines sur la nuit de la disparition, afin d'éclairer si possible certaines zones d'ombre. Les témoignages dont il disposait pour le moment lui semblaient de fait vagues et décousus.

L'obsédant « *Spiegel im Spiegel* » déroulait sa mélodie pendant que Banks, repoussant son livre, persévérait dans ses réflexions en buvant son thé. L'impatience qui faisait vibrer son cœur n'était pas due au seul plaisir du voyage : il espérait percer enfin l'énigme exaspérante de cette déroutante affaire, qui accaparait ses pensées depuis près d'une semaine.

Avec un peu de chance et un peu d'aide, outre une sélection de questions adroites, il parviendrait peut-être à démêler l'imbroglio. Une idée ne cessait de le tenailler : si Bill Quinn avait été tué, c'était peut-être parce qu'il avait enfin résolu l'affaire Rachel Hewitt. Et il n'éclaircirait le mystère de sa mort qu'en découvrant ce qu'il était advenu de la jeune fille.

QUAND ILS ARRIVÈRENT à l'hôtel, Banks et Joanna avaient à peine échangé quelques mots. Pendant le vol assez long entre Manchester et Helsinki, il avait passé le temps en écoutant des morceaux pour piano d'Arvo Pärt, tout en lisant le seul roman estonien qu'il avait déniché en rayon à la librairie Waterstones – *Purge* de Sofi Oksanen. Quoique passablement ardu, l'ouvrage était assez prenant. Par moments, le vacarme des réacteurs couvrait la délicate interprétation de Ralph van Raat, mais le casque anti-bruit acheté à Manchester était relativement efficace. Joanna, assise sur le siège voisin, avait posé son portable sur la tablette et travaillait manifestement à un rapport. Elle profita de l'escale pour aller faire un tour dans les boutiques duty free, pendant que Banks buvait un *latte* dans la salle d'embarquement. De temps en temps, il levait les yeux de son livre pour observer les avions derrière la grande baie vitrée.

Un message les attendait à la réception de l'hôtel Metropol. Signé Toomas Rätsepp, il disait simplement : « Demain au Clazz à l'heure du déjeuner, 12 h 30. Les touristes paient l'addition. »

– Le salaud ! commenta Banks. Il a un de ces toupets ! Vous voulez qu'on aille manger un morceau ? On discutera de notre plan de bataille.

– Si vous voulez, répondit Joanna. Mais j'aimerais d'abord me débarrasser de mes affaires et me rafraîchir un peu.

Une demi-heure plus tard, carte en main, Banks ouvrait la marche sur une large avenue animée, encombrée de voitures et de trams bruyants. Des souvenirs d'enfance affluèrent à sa mémoire. Il n'y avait pas de tram à Peterborough, évidemment, et il était trop jeune pour avoir connu celui de Londres, mais il était certain de l'avoir pris deux ou trois fois, quand il voyageait avec ses parents. Peut-être à Leeds ou à Manchester, où ils avaient de la famille.

Le temps était absolument splendide. Le soleil radieux déclinait dans un ciel limpide, tandis qu'une demi-lune pâle se levait au sud. Il faisait si bon que Banks avait ôté sa veste, qu'il gardait tout de même sur l'épaule pour pouvoir faire suivre son barda – portefeuille, livre, iPod, portable, stylo, bloc-notes et autres babioles soigneusement rangées dans les poches. Les femmes, au moins, avaient des sacs à main, se disait-il en regardant Joanna. Certains ressemblaient même à des puits sans fond. Il avait vu des Français munis de petites sacoches à bandoulière, mais la mode n'avait jamais pris dans le Yorkshire, et Banks se contentait donc de ses poches.

Le soleil n'était pas couché, mais les ombres du soir s'allongeaient

déjà sur les pavés des rues de la Vieille Ville. Les bâtiments de trois ou quatre étages arboraient toutes sortes de teintes pastel – jaune, écru, orange, rose ou vert clair – et on rencontrait de nombreux cafés avec terrasses. Certaines façades s'ornaient de pignons et de lucarnes. Les ruelles encore plus étroites qui rayonnaient à droite et à gauche laissaient voir des enseignes de cafés et de bars, et les immeubles qui n'en avaient pas cachaient peut-être des clubs en sous-sol, ces lieux *underground* où l'on n'accède que par le bouche à oreille des initiés. La plupart des ruelles étaient piétonnes, même si quelques camions de livraison et véhicules utilitaires s'y faufilaient en brinquebalant sur les pavés.

Ils atteignirent un grand carrefour qui formait quasiment une place. Voitures et taxis y étaient assez nombreux, mais tous stoppèrent à l'endroit où se tenaient Banks et Joanna, au niveau d'une grande librairie, avant de repartir en sens inverse. Banks supposa que la circulation était interdite au-delà de ce point ; de toute manière, les rues n'étaient pas assez larges pour permettre le passage des véhicules.

Au-delà de la librairie, sur leur gauche, Banks aperçut l'enseigne du Fish & Wine, un restaurant recommandé par son guide. De l'autre côté de la voie, une pente couverte de gazon menait à l'entrée de la vieille église Saint-Nicolas, célèbre pour sa peinture médiévale *Danse macabre*. Des jeunes gens bavardaient en fumant devant le parvis, nonchalamment installés sur l'herbe pour profiter de cet avant-goût de l'été. Les filles en débardeurs échancrés et mini-shorts exhibaient des jambes fines et bronzées, leurs cheveux décolorés ou teints au henné.

L'église dressait sa silhouette majestueuse dans la lumière du couchant dont elle semblait aimer l'éclat, la blancheur de son clocher carré étant teintée de reflets fauves.

Joanna s'arrêta quelques instants pour l'admirer.

– C'est magnifique.

– Vous êtes croyante ? lui demanda Banks tout de go.

– Non, fit-elle d'un air surpris.

– Moi non plus.

La serveuse du Fish & Wine leur annonça qu'il ne restait plus de table en terrasse, et les casa à l'intérieur, au bout d'un banc près de la porte qui ouvrait sur le patio. Ils étaient plutôt bien placés, finalement, avec vue sur l'angle de Saint-Nicolas et le défilé des passants.

Ils se mirent à l'aise et consultèrent les menus en anglais. Un accès Wi-Fi gratuit était disponible, comme un peu partout à Tallinn, et Joanna s'empressa de lire ses mails et ses textos. Elle rangea ensuite le téléphone dans son sac à main sans faire de commentaire. À force de la voir contrôler obsessionnellement sa messagerie, Banks avait fini par se sentir intrigué. Qu'attendait-elle si impatiemment ? Des

consignes professionnelles ? Des messages cryptés en provenance de l'IG ? Des rapports sur son comportement ? Il ne lui poserait pas de questions, Joanna lui en parlerait de son propre chef si elle le souhaitait. Ils commandèrent tous les deux du turbot avec une bouteille de pinot grigio. Banks leur servit le vin. Pour sortir dîner, Joanna avait mis une robe cintrée qui laissait ses épaules nues, et elle portait de nouveau l'élégante couronne de tresses blondes qu'il avait remarquée lors de leur première rencontre. Elle mettait en valeur son long cou gracieux orné d'un médaillon, assorti à ses boucles d'oreilles en argent. Il reconnut sur elle le parfum du shampoing et de la lotion pour le corps offerts par l'hôtel. Sans doute avait-elle consulté la météo de Tallinn avant le départ pour faire sa valise en fonction. À Manchester, il pleuvait des cordes.

– Vous voyagez beaucoup ? demanda Banks pour dissiper la tension presque tangible qui s'installait entre eux.

– Quasiment jamais, en fait. Je suis bien allée une fois à Barcelone – et en Italie, bien sûr, mais ça ne compte pas, c'était pour des raisons familiales.

– À cause de votre mari ?

Joanna acquiesça en faisant tourner son alliance autour de son doigt. Banks n'insista pas, devinant qu'elle ne désirait pas s'étendre sur le sujet.

– Pourquoi vous ne feriez pas un peu de tourisme ? Profitez de l'occasion ! Vous avez emporté votre appareil photo ?

– Non.

– Dommage. Mais vous pouvez sûrement en trouver un pour pas cher dans une boutique pour touristes.

– Je n'aurai pas le temps, j'ai trop de travail. Où est-ce que vous voulez en venir, exactement ?

– J'ai simplement l'impression que vous ne serez pas débordée. De mon côté, j'ai deux affaires de meurtre sur les bras – trois si on inclut Rachel Hewitt – et je travaille plus efficacement quand je suis seul. Je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un derrière le dos en permanence, en train de surveiller mes moindres faits et gestes. En plus, les flics et le procureur estoniens refuseront de vous parler, c'est évident. Ce sera déjà pas mal s'ils acceptent de s'entretenir avec moi en votre présence.

– Mais...

– Vous représentez l'Inspection générale, ce n'est pas anodin.

– On peut parler franchement ? Pourquoi êtes-vous aussi odieux avec moi ? Vous ne passez pas par ailleurs pour un type infect, alors pourquoi vous en prendre à moi ? Je ne suis pas là pour enquêter sur vous. C'est trop dur à admettre pour votre ego démesuré ? Ça fait six jours que je m'efforce de collaborer avec vous, et, quand vous n'êtes pas ouvertement hostile, vous vous débrouillez pour m'éviter et me

tenir à l'écart. Vous me faites des blagues stupides, et maintenant vous m'invitez à aller me balader pendant que vous vous chargez du vrai boulot. Hier, vous ne vouliez pas que j'assiste à l'audition de Merike Noormets, et vous ne souhaitiez pas non plus que je vous accompagne à Tallinn. Vous ne m'avez pas adressé la parole de tout le voyage, et vous avez fait la tête durant tout le trajet depuis l'aéroport. C'est quoi au juste, votre problème ?

Elle se tut et le regarda droit dans les yeux.

– Je suis juste sceptique quant au bien-fondé de votre présence ici. Imaginons que nous trouvions la fille, et qu'elle avoue avoir drogué Quinn pour le mettre dans une situation délicate. Et après ? Qu'est-ce que ça prouve ? On ne pourrait certainement pas en conclure qu'il était corrompu, ni qu'il roulait pour Corrigan ou un autre. Pour démontrer ce genre de chose, c'est en Angleterre que vous devez chercher. Le fond de ma pensée, c'est que vous vous êtes déplacée pour rien. Désolé.

– Désolé, vraiment ? Mais non, voyons ! Vous adorez m'humilier et me dénigrer. Parfait. Lâchez-vous si ça peut vous soulager. Si vous avez envie de croire que je suis un automate dénué d'émotions qui persécute les gentils policiers. En réalité, j'éprouve des sentiments. Quand on me pique, j'ai mal. C'est bien clair ?

– Oui, le message est passé. Pardonnez-moi. Je voulais seulement vous faire comprendre que je travaille mieux seul.

Les plats arrivèrent sur ces entrefaites, et ils prirent le temps d'y goûter avant de poursuivre le dialogue. Banks trouva son turbot délicieux.

– Moi aussi je suis désolée, fit Joanna, mais sur ce coup-là, vous n'êtes pas tout seul. Mettez-vous bien dans la tête que j'ai un travail à faire, mais que je ne me confonds pas avec mes fonctions. Je ne me définis pas par mon métier, et je ne suis pas non plus insensible. Je parle sérieusement, là. Vous pouvez être très blessant, vous savez. Cruel. Et ça, ça ne figure pas dans votre dossier.

– Ça ne saurait tarder.

– Vous voyez ? Vous êtes toujours dans le sarcasme. C'est méchant et mesquin.

Winsome lui avait adressé la même remarque, et il devait bien admettre qu'elle n'était pas infondée. Il ne savait pas expliquer ce qui le poussait à agir ainsi, c'était plus fort que lui. Il se sentait à la fois coupable et stupide, mais au moins il voyait Joanna sous un nouveau jour. Elle affirmait que son travail ne résumait pas sa personne, et elle avait raison. Il avait devant lui un être humain qui pensait et éprouvait des émotions, comme elle l'avait déclaré sans ambages. Malgré tout, il ne pouvait oublier qu'elle représentait l'Inspection générale, et, qu'en tant que telle, elle faisait obstacle à tous les progrès

qu'il espérait faire au regard de l'enquête.

Joanna jeta un regard circulaire, comme pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas. Banks n'eut pas l'impression que quiconque leur prêtait attention.

– Je vais vous raconter un petit secret.

Annie et Winsome approchaient de la sortie de Drighlington au sud de Leeds, sur la M62. Les Hewitt avaient accepté de les recevoir dans l'après-midi, intrigués par le peu que leur avait livré Annie par téléphone. « Les pauvres, avait dit Winsome. Loin de moi l'idée de leur donner de faux espoirs. Mais ils sont prêts à se raccrocher à n'importe quoi pour essayer de revoir leur fille vivante. » Elle ne se trompait pas. Quand Annie avait annoncé qu'elle faisait partie de la police et qu'elle désirait parler de Rachel, une touchante note d'enthousiasme avait fait vibrer la voix de Maureen Hewitt. À la place de cette femme, se résignerait-elle à l'idée que sa fille disparue depuis six ans était décédée ? En viendrait-elle à *espérer* qu'elle l'était réellement ? Elle pensait que non, tout bien réfléchi. Que reste-t-il, une fois que l'espoir s'est envolé ? Si au moins on découvrait le corps de Rachel, ses parents auraient une certitude, ils pourraient lui donner une sépulture et continuer à vivre, malgré la persistance du chagrin. Ils feraient enfin leur deuil.

– On est presque arrivées, signala Annie en regardant les panneaux routiers. Prends cette bretelle.

La Toyota de Winsome s'engagea sur la sortie d'autoroute indiquée et se dirigea vers un gros rond-point.

Le matin même, elle avait rassemblé toutes les informations possibles sur Rachel Hewitt. Personne n'avait établi de profil psychologique de la victime, mais Bill Quinn avait ébauché un portrait qui la dépeignait comme une jeune fille intelligente, quoique portée sur les lubies extravagantes et les comportements impulsifs. Elle avait tendance à boire quand elle sortait entre amis, et elle était fidèle en amitié, se souciait d'autrui et aspirait à rendre le monde meilleur. La lecture de ce dernier élément lui avait donné la nausée. On aurait dit un de ces discours formatés que débitent les candidates des concours de beauté, moulées dans leurs minuscules maillots de bain, et si soucieuses de garantir la paix dans le monde et la protection des enfants, des baleines et des bébés phoques. La description de Rachel laissait toutefois pressentir une face plus sombre. La jeune fille semblait partagée entre idéalisme et matérialisme. Elle rêvait de rencontrer le prince charmant, certes, mais il faudrait qu'il ait un compte en banque bien garni. Elle se définissait en somme par un mélange assez courant et un peu dangereux de candeur et de cupidité.

Bien entendu, Quinn avait mené une enquête très fouillée auprès

des amis et relations de Rachel. En effet, quelqu'un aurait pu la repérer pour une filière de prostitution. Elle ne réunissait pas les caractéristiques de la victime type, mais aucun flic digne de ce nom n'aurait négligé cette piste. Un petit ami étranger lui fait du charme en lui jurant qu'il l'aime pour la vie, il s'arrange pour l'attirer à Tallinn, et ils filent le parfait amour jusqu'à ce que le garçon tombe le masque et lui demande de l'aider à rembourser ses dettes. Si elle l'aime sincèrement, elle est obligée d'accepter. Là commencent les coups, les abus sexuels, les violences physiques et psychologiques, le lavage de cerveau. Ces choses-là n'étaient que trop fréquentes, mais Rachel ne semblait pas être tombée dans ce genre de piège. On n'avait découvert dans son entourage ni petit copain étranger ni fréquentations douteuses, et toutes les personnes entendues avaient été mises hors de cause. Avant de se volatiliser à Tallinn, elle paraissait avoir mené une vie exemplaire au milieu d'amis irréprochables.

Annie et Winsome trouvèrent le domicile des Hewitt, une massive construction en brique rouge dans une rangée de maisons identiques. Rien ne la distinguait de ses voisines – pas de photo de Rachel collée à la fenêtre, pas de pancarte dans le jardin. Simplement une vieille Astra déglinguée garée dans l'allée et une pelouse qui aurait mérité un peu d'entretien. Un lieu d'une banalité affligeante.

Annie sonna à la porte, et, presque aussitôt, une femme d'une cinquantaine d'années vint lui ouvrir. Maureen Hewitt, selon toute vraisemblance. Elle était grande et maigre, avec un visage allongé et des cheveux blonds attachés en queue-de-cheval. Elle avait un joli teint malgré l'absence de maquillage, mais sa peau était pâle, comme si elle sortait rarement au grand air. Dans son regard, brillait une lueur étrange et fragile qui troubla Annie. C'était le regard d'une femme qui se nourrissait d'espérance, quels que fussent les événements que lui imposait la vie.

Elle les introduisit dans le salon, où son mari était assis dans un fauteuil.

– Ce sont les policières qui nous ont appelées, fit-elle à son intention.

M. Hewitt se leva pour leur serrer la main.

– Enchanté... Vous prendrez bien une tasse de thé, avant toute chose ?

Pour une raison inconnue, Annie lui trouvait l'allure d'un pasteur – pas vraiment de ce monde mais entouré d'une aura d'autorité, et dégageant une accablante tristesse et une certaine détermination. Quand il eut préparé le thé, son épouse proposa de s'installer au « bureau », puisqu'elles étaient là pour parler de l'enquête officielle sur Rachel.

Dès qu'Annie pénétra dans la chambre d'amis qui tenait lieu de

bureau, sa tasse à la main, elle comprit que cette pièce était vraiment le centre des opérations. Curieusement, le couple Hewitt semblait s'y sentir plus à son aise que dans le salon. Des tables et du matériel de bureau s'alignaient contre deux des murs. Deux ordinateurs, un fax, une photocopieuse, deux imprimantes laser, deux téléphones et des meubles de rangement. Il y avait même une télévision dont le son était coupé, branchée sur la chaîne d'information internationale de la BBC. La pièce était plutôt bien rangée, mais des piles de papiers étaient éparpillées un peu partout. Il s'agissait principalement d'avis de recherche en différentes langues, portant la photo de Rachel. Les murs étaient tapissés de photographies de la jeune fille, du cliché d'elle bébé, dans les bras de sa mère, au portrait de studio plus sophistiqué datant de son adolescence. Elle souriait légèrement, les lèvres entrouvertes, et la lumière diffuse des studios professionnels mettait en valeur ses cheveux aux reflets dorés et son teint de porcelaine sans défaut. Elle avait des traits délicats, finement ciselés sans être anguleux, avec des pommettes saillantes. Annie lui trouva quelque chose de nordique, et aussi une certaine fragilité, un visage de poupée. Pourtant il ne fallait pas s'y tromper. On lisait de l'intelligence dans son regard, et le sérieux de son caractère transparaissait derrière le sourire. La jeune fille altruiste qui aspirait à un monde meilleur et à un riche mariage.

– C'est notre centre d'opérations, confirma M. Hewitt. Asseyez-vous, je vous en prie.

Il les pria de les appeler par leurs prénoms – Luke et Maureen.

En plus des chaises de bureau placées devant les tables, ils avaient installé deux petits fauteuils au centre de la pièce, destinés sans doute aux visiteurs comme Annie et Winsome.

Maureen Hewitt resta près d'elles, dans l'expectative.

– J'ai cru comprendre que vous aviez du nouveau.

– Du nouveau, c'est beaucoup dire, corrigea Annie. Mais nous avons des questions à vous poser. Tout d'abord, connaissez-vous un certain Bill Quinn ?

– L'inspecteur Quinn, répondit Maureen. Oui, bien sûr. Quelle tragédie ! Lui qui a été si gentil avec nous.

– Vous le connaissiez bien ?

– Non, on ne peut pas dire ça. Qu'en penses-tu, Luke ? Mais on était en relation.

– Même après l'enquête ?

– On lui envoyait des nouvelles, on le tenait au courant de nos démarches pour que Rachel ne soit pas oubliée. Ça s'arrêtait là.

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Voyons, que je réfléchisse. Ce devait être peu après la mort de sa femme, non, Luke ?

Luke approuva et ajouta :

– Ça fait à peu près un mois, vers la fin mars.

– Qu'est-ce qui a motivé sa visite ?

– Rien de spécial. D'ailleurs, ça nous a un peu surpris, qu'il passe à la maison. On ne s'était pas revus depuis plusieurs années. Depuis six ans, en fait, à son retour de Tallinn. Il nous a raconté ce qui était arrivé à son épouse, et nous lui avons présenté nos condoléances, naturellement. Il était très ébranlé, il nous a dit qu'il enviait notre force, notre foi.

– Et que lui avez-vous répondu ?

– Que ce n'était pas si simple. Mon épouse et moi sommes pratiquants, et la congrégation nous a beaucoup soutenus, mais la foi n'est pas tout... À certains moments... Mais vous n'êtes pas là pour entendre ça. Vous savez, il y a des gens qui s'imaginent que nous essayons de donner le change, que nous ne sommes pas vraiment sincères, et que nous aurions dû abandonner depuis longtemps et tourner la page.

– Et vous, quel est votre sentiment ?

– Tant qu'il restera une chance que notre petite Rachel soit toujours vivante, nous ne renoncerons pas à la chercher, affirma Maureen. (Elle tendit à Annie un des avis de recherche.) Regardez ceci. C'est du letton. La semaine dernière, quelqu'un l'aurait aperçue près de Riga.

– Ça doit vous arriver fréquemment, non ?

– Si vous saviez...

– C'est de plus en plus rare avec le temps, intervint Luke. Le plus difficile, c'est de convaincre les autres que ces témoignages sont fondés et que la piste mérite d'être suivie. C'est pour ça qu'il est si important de continuer à diffuser son portrait, à faire parler d'elle. Il nous faut maintenir la pression, empêcher les gens d'oublier. N'en prenez pas ombrage, mais on ne peut pas compter sur la police. Vous avez d'autres affaires en cours, d'autres urgences. Nous, nous n'avons que Rachel. C'est notre rôle de veiller à ce que l'enquête se poursuive à un niveau ou à un autre. Les gens nous accusent de rechercher la publicité. Je ne le nie pas, mais c'est dans l'intérêt de Rachel, pas dans le nôtre.

– Nous tâchons de rester en bons termes avec les journalistes, précisa Maureen, quoique ce ne soit pas toujours évident. Vous connaissez la presse et la télé. Un jour ils ne savent pas quoi faire pour vous rendre service, et le lendemain ils vous causent du tort par leurs indiscretions. Nous avons fait de notre mieux pour rester courtois et livrer un maximum d'informations, et on nous a reproché ensuite d'être froids et indifférents, de ne pas manifester assez d'angoisse et de passion, de ne pas pleurer en permanence. Honnêtement, on ne sait plus à quel saint se vouer.

Annie avait eu vent de l'incident par la presse. Le témoignage des Hewitt concernant les écoutes téléphoniques, le reporter sans scrupules qui avait placé leurs lignes privées sur écoute et mis la main sur leur seconde fille, Heather, pour lui dérober son journal intime. Ce même journaliste était allé jusqu'à « emprunter » le journal de Maureen et à en divulguer quelques extraits. Il avait dévoilé ses peurs les plus profondes concernant sa fille disparue, ses relations difficiles avec sa cadette, son désespoir et ses pensées suicidaires. Le journal avait titré : LA MÈRE DE LA JEUNE DISPARUE MENACE DE METTRE FIN À SES JOURS. Plus tard, lors de l'enquête officielle, leur réquisitoire contre le journaliste et son rédacteur en chef avait également été relayé par la presse.

Annie savait aussi qu'après la disparition de sa sœur, Heather Hewitt avait traversé une période difficile. Les extraits de son journal révélaient une adolescente perturbée, tiraillée entre son inquiétude pour sa sœur aînée et le sentiment d'être négligée et rejetée par ses parents, dont le temps et l'énergie étaient monopolisés par les recherches et la fondation Rachel. Selon elle, ils ne semblaient pas même se rendre compte qu'ils avaient une autre fille bien vivante, qui souffrait et avait besoin d'eux. Heather les soupçonnait de regretter qu'elle n'ait pas été enlevée à la place de Rachel, et, dans les pires moments, elle croyait même les avoir entendus l'avouer à voix basse, alors qu'elle essayait en vain de trouver le sommeil dans la chambre voisine. Elle avait sombré dans la toxicomanie, et sa dépendance à l'héroïne n'était plus un secret pour personne. Un tel choix ne surprenait pas Annie. L'héroïne offrait un exutoire fantastique, elle effaçait les problèmes, les soucis et les frayeurs, et vous enveloppait dans un cocon de bien-être jusqu'à ce que l'organisme réclame une nouvelle injection. Les hallucinogènes, à l'inverse, bouleversaient les perceptions et ne faisaient que vous renvoyer vos angoisses et vos peurs sous la forme de cauchemars et d'accès de paranoïa, tandis que les amphétamines et l'ecstasy dopaient le corps pour lui donner l'énergie de courir, de bouger et de danser sans fin. Annie avait fait une expérience assez semblable à l'hôpital, quand son état était spécialement critique et qu'on lui administrait des analgésiques dérivés de la morphine.

– Comment se porte Heather ?

Le visage de Maureen se rembrunit.

– Disons que son état s'améliore. Je sais qu'on nous a reproché d'être cruels et insensibles quand nous l'avons placée en cure de désintoxication, surtout après la parution de son journal dans la presse, mais c'était la solution qui s'imposait, du moins dans un premier temps.

– Tant qu'elle n'est pas assez forte pour affronter la réalité..., ajouta

Luke.

– C'est tout à fait ça. Vous savez, elle a exactement l'âge qu'avait Rachel au moment de sa disparition.

Par respect pour leur peine, Annie garda quelques instants le silence, puis elle sortit de sa sacoche la photo de Mihkel.

– Avez-vous déjà vu cet homme ?

Ce fut Luke qui répondit, lorsqu'ils eurent attentivement étudié le cliché.

– Il me semble le connaître. Vous pouvez nous rappeler son nom ?

– Mihkel. Mihkel Lepikson.

– Mais oui, dit Luke en jetant un regard à sa femme. Tu ne te rappelles pas, ma chérie ? Ce journaliste estonien si aimable, qui est venu nous voir il y a six ans avec l'inspecteur Quinn.

– Tu as raison. C'était lui qui couvrait l'affaire à Tallinn. Nous l'avons tenu au courant pendant des années. Il faisait paraître les nouveaux éléments, il a fait son possible pour nous aider. Tous les journalistes ne sont pas des pourris.

– Vous l'avez trouvé sympathique ?

– Oui, fit Luke, il ne ressemblait pas aux autres. Lui au moins il ne nous a pas manipulés, il n'a rien publié de personnel sur notre drame ou sur notre prétendue indifférence. Il s'intéressait uniquement à l'affaire et aux recherches, à ce qui avait pu advenir de Rachel.

– Il avait des théories ?

– Rien de constructif.

– Est-ce que vous l'avez revu, plus récemment ?

– Non, pas depuis des années. En revanche, nous avons échangé des mails, discuté par téléphone. Il a contribué à perpétuer le souvenir de Rachel, et chaque fois qu'il sortait un article sur elle, il nous en envoyait une copie. C'était rédigé en estonien, évidemment, mais on voyait son nom imprimé, et puis il avait la gentillesse de nous traduire les textes. C'est dur, quand on est si loin. Les gens ont la mémoire tellement courte... Nous avions justement l'intention de reprendre contact avec lui.

– Je crains que ce ne soit impossible, fit Annie. Il est décédé.

Médusés, les Hewitt échangèrent un regard.

– Décédé ? Mais... comment ?

– Il a été assassiné, lui aussi. Sans doute peu après l'inspecteur Quinn.

– Mais pour quelle raison ? Un jeune homme aussi charmant.

– Disons qu'il exerçait un métier dangereux. Il dénonçait les pratiques criminelles et leurs auteurs, et ces gens-là n'apprécient pas qu'on leur mette des bâtons dans les roues. Il avait dû se faire pas mal d'ennemis à cause de ses reportages.

– Ceux qui concernaient Rachel ?

– C'est une hypothèse qui mérite d'être examinée. Ces articles sont toujours en votre possession ? Accepteriez-vous de nous les confier momentanément ? Je vous promets de vous les rendre dès que nous les aurons lus.

– Mais bien sûr. (Maureen alla retirer d'un des classeurs une chemise cartonnée rouge.) Tout doit être à l'intérieur, avec les traductions. Vous pensez vraiment que la mort de Mihkel Lepikson a un rapport avec celle de l'inspecteur Quinn ?

Annie se serait donné des gifles – elle en avait trop dit. Même si elle répugnait à mentir aux Hewitt, elle n'était pas censée non plus leur livrer toute la vérité. Le succès d'une enquête reposait en partie sur le secret.

– C'est envisageable, nous ne sommes pas encore fixés. C'est d'ailleurs pour ça que nous sommes venues vous parler. Je sais que ça doit vous surprendre.

Maureen refusait de lâcher son idée.

– Vous ne comprenez pas ? S'il y a bien un lien entre les deux meurtres, ça signifie peut-être qu'ils sont tous les deux en relation avec Rachel. Il est possible que tout se tienne. Et si c'était la piste que nous attendons depuis des années ? Ils savaient peut-être où elle se trouve.

– Je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs...

– Des espoirs ? C'est ça ou le désespoir pur et simple. Vous savez, ça fait six ans qu'il ne se passe pas un jour sans que j' imagine les choses affreuses qui ont pu arriver à Rachel. Et qui se poursuivent peut-être à l'heure actuelle. Sa peur. Sa souffrance. Son désarroi. Tout le mal qu'on lui fait. Ma petite fille abandonnée dans le noir, toute seule avec des monstres. J'en ai quasiment perdu le sommeil, vous pouvez me croire. Mes cauchemars sont trop insupportables.

Son mari lui effleura l'épaule et enchaîna :

– Je me dis parfois qu'elle a pu perdre la mémoire, nous oublier complètement, et qu'elle vit heureuse quelque part. Dans le fond, cela vaudrait bien mieux.

– Venez avec moi, fit Maureen en sortant de la pièce. J'ai quelque chose à vous montrer.

Intriguée, Annie consulta Winsome du regard.

– Suivez-moi, j'y tiens, insista Maureen.

Elle les conduisit dans une chambre plus petite, de l'autre côté du palier.

– Voilà, dit-elle à mi-voix, c'est la chambre de Rachel. Prête à la recevoir le jour où elle reviendra, peu importe quand. Je change ses draps chaque semaine, je nettoie ses vêtements, même si elle ne les porte plus depuis longtemps. C'est important de tout entretenir. Voilà ce que c'est, l'espoir. Et le jour où notre fille sera enfin de retour, je

saurai que tout ça valait la peine. Vous devez me prendre pour une folle, mais ça m'est bien égal. Parce que c'est justement l'espoir qui m'empêche de perdre la raison.

Annie balaya la chambre du regard. Rien d'extrême dans la décoration comme chez certains adolescents – ni des murs peints en noir ni une débauche de rose bonbon. Des tons bleus discrets, un petit bureau avec son fauteuil, une télévision et un lecteur de CD, quelques disques et des livres rangés dans une bibliothèque ancienne à porte vitrée. Des posters de Coldplay et de Franz Ferdinand sur les murs. Elle remarqua aussi une photo sur papier glacé d'une BMW aux lignes profilées, garée devant un vilain manoir Art déco. Dans un angle, quelqu'un – probablement Rachel elle-même – avait écrit au marqueur dans une bulle : UN JOUR CE SERA À MOI !! Annie eut un sourire. Sous la fenêtre, s'alignaient une collection de peluches que Rachel avait dû garder en souvenir de son enfance. Un détail très féminin.

– Elle adorait les peluches, souligna Maureen, qui avait surpris le regard d'Annie. Elle les collectionnait. Lui, c'est Paddy.

Annie eut un frisson en découvrant sur le lit un ours qui avait perdu un œil et une bonne partie de son rembourrage. Il les regardait fixement, calé contre les oreillers.

– Paddy a été son premier animal, quand elle était encore bébé. C'était son doudou, elle l'emmenait partout avec elle. Elle l'avait même emporté à Tallinn, il était dans sa chambre d'hôtel. L'inspecteur Quinn a eu l'amabilité de nous le rendre. Lui aussi, il l'attend. C'était son porte-bonheur.

– Je vois qu'elle aimait aussi les voitures, fit remarquer Annie.

– Ah oui, c'est vrai. Une lubie qu'elle avait. Je me demande ce qui lui plaisait tant, dans les voitures de luxe. D'habitude, c'est un truc de garçons, non ?

– Est-ce que Rachel vivait encore avec vous au moment de...

– De sa disparition. N'ayez pas peur de prononcer le mot, ça ira. Elle vivait toujours ici, oui.

– Avait-elle un petit ami ?

– Pas à cette époque-là. Elle a fréquenté Tony Leach pendant environ deux ans, mais ils ont rompu un mois avant qu'elle parte pour ce fameux week-end.

Annie avait déjà lu son nom en compulsant les rapports de Bill Quinn.

– Est-ce que Rachel a été malheureuse ?

– Bien sûr. Ce n'est pas rien, deux ans passés avec quelqu'un. Mais elle a vite remonté la pente. Les jeunes sont comme ça, n'est-ce pas ? Au début, ils ont l'impression que c'est la fin du monde, et puis tout s'arrange. Rachel a passé deux jours à pleurer, enfermée dans sa chambre, et ensuite elle a tourné la page.

Maureen les raccompagna dans le bureau, mais sans leur proposer de se rasseoir. Ils s'étaient dit à peu près tout ce qu'ils pouvaient se dire. Annie nota les coordonnées de Tony Leach et des cinq amies de Rachel présentes au cours du week-end fatidique, pensant que l'une d'elles avait pu taire jusque-là un élément important pour une raison personnelle. Au moment de prendre congé, elle demanda aux Hewitt s'ils n'avaient rien à ajouter à propos de la dernière visite de Bill Quinn à leur domicile.

- Quel genre de chose ? s'enquit Maureen.
- Dans quel état d'esprit se trouvait-il ?
- Il était très triste, naturellement. Le pauvre venait de perdre son épouse. Il avait l'air préoccupé, aussi.
- J'aimerais savoir s'il a tenu des propos inhabituels ou énigmatiques.

Ce fut Luke qui prit la parole.

- Il a dit quelque chose de bizarre, en effet, mais je ne l'ai réalisé qu'après coup. Pendant qu'on évoquait le décès de sa femme, il a fait remarquer que ça « changeait la donne ». On doit éprouver des émotions très fortes à la mort de son conjoint, je n'en doute pas, mais ce commentaire m'a dérouté. C'est un grand chamboulement, évidemment, alors pourquoi le souligner ? C'est sûrement anodin, mais puisque vous me posez la question... Il nous a aussi encouragés à garder espoir.

– Merci, fit Annie, qui pensait comprendre ce que Bill Quinn avait eu en tête.

- Restons en contact, d'accord ? fit Maureen. Si vous apprenez quoi que ce soit...

– Oui, c'est promis.

- Je suis curieux de savoir ce que c'est, ce petit secret, fit Banks.

– Personne ne souhaite passer sa vie à l'Inspection générale. Annie Cabbot a eu envie de changer, et moi aussi. Mais comme vous le savez, ce n'est pas possible. Il y a un minimum d'années à assurer, le règlement est très strict.

– Ne me dites pas que vous aimeriez vous faire muter à la brigade criminelle.

– Disons que j'aspire à un poste un peu plus motivant que l'IG, et qui me vaudrait davantage de respect au sein de la profession.

– Et vous espérez acquérir un peu d'expérience en espionnant sur le terrain.

– C'est un assez bon résumé de la situation. Croyez-le si vous voulez, j'ai réclamé cette mission. Je cherchais une occasion de travailler avec vous.

- Alors vous essayez de me coincer depuis le début ?

– Ne soyez pas idiot. Je n’ai pas l’intention de vous coincer, je veux juste profiter de votre expérience. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais vous vous êtes taillé une sacrée réputation. C’est vrai que vous passez pour un franc-tireur et que vous avez un côté égoïste et cruel, je l’ai appris à mes dépens, mais on vous tient en règle générale pour un formidable enquêteur. Ne prenez pas la grosse tête, c’est tout ce que je vous demande.

– J’aurais dû m’en douter. Gervaise est aux petits soins avec vous. Elle...

Joanna balaya son objection d’un geste.

– Vous vous trompez. Elle m’a offert l’opportunité de collaborer avec vous, en me disant qu’avec un peu de chance, je m’initierais aux ficelles du métier en assistant à une enquête criminelle. Ça s’arrête là.

– Peut-être, mais elle est au courant de vos ambitions, et elle ne demande qu’à vous appuyer.

– La commissaire Gervaise est une femme très avisée. Dommage qu’il n’y en ait pas davantage dans son genre.

Banks appréciait Gervaise, il éprouvait du respect pour elle, mais il ne l’avait jamais considérée sous ce jour-là. Il se tut quelques instants, prenant la mesure de ce qu’il venait d’entendre et réfléchissant aux non-dits que cela impliquait. Il aurait dû tout comprendre dès le départ, le jour où Gervaise l’avait convoqué à la réunion. Cela lui aurait ouvert des opportunités qu’il n’avait pas prises en compte. Soit il s’obstinait à jouer au con et à envoyer Joanna sur la touche, soit il l’intégrait à l’équipe et la mettait à contribution sans la ménager, pour savoir ce qu’elle valait, en faisant abstraction de son appartenance à l’IG. Il verrait bien si elle se montrait à la hauteur dans le cadre d’une enquête criminelle.

Mais Joanna serait-elle capable de changer de méthodes ? Pas forcément. Ça ne le dérangeait pas qu’elle démasque Bill Quinn. S’il était malhonnête, il méritait d’être dénoncé, surtout s’il avait compromis des tiers et permis à une ordure comme Warren Corrigan de se remplir les poches. De toute façon, Quinn n’était plus de ce monde. Le pire coup qu’on pouvait lui faire à présent, c’était ternir sa réputation, et un flic mort se moquait bien de son image. Ceux qui découvriraient la vérité ne tarderaient pas à oublier, et les autres n’en sauraient rien, ou s’en ficheraient éperdument. Seuls ses deux enfants auraient à en pâtir, mais ils étaient assez grands et assez solides pour que le temps panse leurs blessures. Il savait déjà que Quinn avait probablement trompé son épouse avec une femme de l’âge de sa fille, et ils en auraient sûrement confirmation d’une manière ou d’une autre. Le principal, c’était que Joanna Passero cesse d’être un obstacle pour devenir sa collaboratrice, pourvu qu’il le veuille bien. Il pouvait aussi voir la situation de façon moins avantageuse : il se trouvait dans

un pays étranger en compagnie d'un amateur sans qualification. Ces derniers temps, toutefois, il avait plutôt tendance à considérer le bon côté des choses. Joanna possédait sans doute des compétences exploitables, et elle devait être en mesure de progresser.

La serveuse revint à leur table pour leur proposer un dessert. Ils déclinèrent tous les deux, et Banks signala qu'ils finiraient sur le vin. La serveuse se retira avec un sourire.

– Vous êtes donc en train de me dire que vous souhaitez vous impliquer dans toutes les dimensions de l'enquête, au-delà des problèmes de corruption.

– C'est bien ça.

– Vous êtes disposée à m'obéir, à exécuter les consignes ?

– Tout dépendra des directives. En l'occurrence, je refuse de contrevenir à la loi, et de fermer les yeux sur les infractions qu'a pu commettre Bill Quinn. On m'a confié une mission, et je compte bien m'en acquitter.

– Ça me paraît juste. Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais je persiste à croire que le meurtre de Quinn n'a rien à voir avec les photos ni avec Corrigan : il est mort parce qu'il avait découvert ce qu'était devenue Rachel Hewitt. Et je pense aussi qu'on ne saura qui l'a tué qu'en apprenant ce qui est arrivé à Rachel. Cette base de travail vous convient ?

– Si vous estimez qu'il existe un lien irréfutable entre le séjour de Quinn à Tallinn et les événements ultérieurs, alors, oui, je suis prête à vous soutenir. Essayons de comprendre ce qu'il en est. Sauf que nous ne sommes pas venus pour résoudre l'affaire Hewitt.

– Ça risque d'être délicat. J'ai l'impression que les gens d'ici seront réticents à se confier. Du temps s'est écoulé, et personne n'aura envie de rouvrir de vieilles blessures. On verra bien ce que Toomas Rätsepp nous racontera demain. Sûrement pas grand-chose, s'il est comme la plupart des flics. On aura peut-être plus de succès avec Erik, le collègue de Mihkel. Les journalistes ont un mode de fonctionnement assez basique, d'après mon expérience. Ils peuvent être muets comme une tombe, mais si jamais ils y trouvent un intérêt – saisir une info en exclusivité, par exemple –, ils sont prêts à se décarcasser pour vous aider.

– Qu'est-ce que vous cherchez, exactement ?

– Dans l'idéal, j'aimerais retrouver Rachel Hewitt saine et sauve et la ramener à ses parents, livrer son ravisseur à la justice, élucider les meurtres de Bill Quinn et de Mihkel Lepikson et faire condamner leur assassin à perpétuité, et, pour finir en beauté, garantir la paix dans le monde. De manière plus réaliste, je pense me concentrer sur l'identité de la fille de la photo et trouver le moyen d'avoir une vraie discussion avec elle, dans l'espoir de découvrir avec qui elle a manigancé tout ça.

Si elle a piégé Quinn, je suppose qu'elle obéissait à quelqu'un. On verra bien où ça nous mène.

– Vous croyez qu'il y a quelqu'un derrière tout ça ?

– Ça me semble très probable. Le vrai défi, c'est de décider cette personne à passer aux aveux. Quinn et Mihkel sont restés en contact des années après avoir sympathisé pendant l'enquête sur Rachel, il leur arrivait d'aller pêcher ensemble, comme je vous l'ai dit. J'ai dans l'idée que Bill avait rendez-vous avec Mihkel au bord du lac, à St Peter, et qu'il s'apprêtait à lui révéler les tenants et les aboutissants de ce qui s'est passé ici. Il avait peut-être prévu de lui remettre les photos.

– Mais Bill Quinn ne les avait pas sur lui, quand il été tué.

– Non, et ça m'a perturbé dans un premier temps. Mais rappelez-vous l'appel mystérieux depuis le portable prépayé.

– Oui ?

– Supposons que Mihkel ait passé ce coup de fil sous la contrainte, pour fixer le rendez-vous ou pour modifier l'horaire. Quelque chose a pu alerter Quinn et éveiller sa méfiance – le nouveau numéro ou le ton de Mihkel au téléphone.

– Pourtant, il y est allé.

– C'est vrai, mais ça n'exclut pas qu'il ait été sur ses gardes, qu'il ait pris des précautions. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'attendait pas à recevoir une flèche en pleine poitrine. Il se peut qu'il ait laissé les photos dans sa chambre tant qu'il n'était pas certain que Mihkel viendrait.

– Ce n'est pas impossible, en effet. Et ce Toomas Rätsepp, vous pensez qu'il est au courant ?

– Pourquoi lui ? Ce n'est sûrement pas Quinn qui l'aurait renseigné. Il risque de nous fournir quelques indications sur les grandes lignes de l'enquête, mais je n'en attends pas beaucoup plus. Je reste persuadé qu'Erik est notre candidat le plus prometteur, à condition qu'il soit de bonne volonté.

– Qu'est-ce qui vous laisse croire que vous avez une chance de réussir si longtemps après, alors que les autres ont échoué ?

– Parce que je suis meilleur qu'eux, répliqua Banks avec un grand sourire. Prenez-en de la graine. Plus sérieusement, je dirais que pas mal de choses ont évolué dans l'intervalle. Vous n'êtes pas d'accord ?

Joanna leva les yeux au ciel et se mit à rire, approchant son verre pour trinquer avec lui.

– Si, si, je suis d'accord avec vous, fit-elle en se penchant légèrement vers lui. Sincèrement, je ne voudrais pas que nous soyons à couteaux tirés, vous et moi. Je connais votre opinion sur ma personne et mon métier, mais nous avons tous les deux à cœur de coincer l'assassin de Quinn, n'est-ce pas ? On s'est bien compris ?

– Je crois que oui.

LA JOURNÉE DU JEUDI fut aussi radieuse que la précédente et, vers midi, Banks et Joanna se sentaient tout à fait disposés à boire un verre et à manger un morceau. Ils avaient consacré la matinée à élaborer une stratégie pour l'entretien à venir, tout en s'imprégnant de l'ambiance de la ville où Rachel Hewitt avait disparu. Ils avaient poussé jusqu'à Toompea pour voir les clochers à bulbes de la cathédrale orthodoxe russe Nevski, fait le tour de l'église du Dôme et admiré les différents points de vue sur la ville en flânant au hasard des calmes rues pavées. Cafés et boutiques étaient rares, et l'endroit ressemblait à une enclave de tranquillité au sein de la paisible Vieille Ville. Sûrement pas le lieu rêvé pour un enterrement de vie de jeune fille.

Ils trouvèrent le restaurant Clazz au cœur de la Vieille Ville, en face d'un grand établissement conseillé par le guide de Banks, le Old Hansa à la façade crème, avec des bancs sous son patio couvert et presque autant de plantes que de clients. Les serveuses étaient affublées de tenues médiévales, et Banks imaginait bien des soirées chants et bières, où chacun levait en rythme sa chope mousseuse.

Le Clazz était nettement plus discret. Un homme installé à l'extérieur leur adressa un signe de la main et se présenta aussitôt.

– Comment nous avez-vous reconnus ? demanda Banks en s'asseyant.

– Deux étrangers avec un air perdu ? Pas besoin d'être un grand détective pour deviner, inspecteur principal Banks.

– Appelez-moi plutôt Alan. Et voici l'inspecteur Joanna Passero.

Lorsque Joanna lui serra la main avec un sourire, Banks nota qu'il la gardait un peu trop longtemps dans la sienne. Elle aussi s'en aperçut, mais elle ne fit pas de commentaire.

– Moi, c'est Toomas. Que pensez-vous de ce grand soleil ? Il fait souvent beau à cette saison. Ça tombe bien que vous veniez maintenant.

Son anglais ne valait pas celui de Merike, mais lui n'était pas traducteur. Il s'en sortait en tout cas mieux que Banks, qui ne connaissait pas un seul traître mot d'estonien.

– Oui, approuva Banks, ça nous change agréablement.

La cinquantaine finissante, Rätsepp avait une silhouette très enveloppée et des cheveux grisonnants et clairsemés. Au-dessus des yeux tombants à l'expression méfiante, ses sourcils broussailleux dessinaient comme une paire de cornes. S'il ne faisait rien pour y remédier, se dit Banks, c'était sans doute qu'il se trouvait à son

avantage ainsi. Il lui rappelait cet acteur qui traitait Michael Caine d'Angliche dans *Mes funérailles à Berlin*. Oskar Homolka. Sa chemise blanche lui bridait le ventre, et le col entrouvert comme les manches retroussées révélaient une abondante pilosité. Des auréoles de sueur marquaient ses aisselles. Il avait accroché sa veste au dossier de la chaise.

Le serveur s'approcha pour leur donner les menus.

– Je vous conseille le steak, fit Rätsepp, mais vous êtes libre de choisir, évidemment. L'un de vous est végétarien ?

Banks et Rätsepp commandèrent de la bière A. Le Coq avec leur steak, alors que Joanna se contentait d'un Coca Light. Le matin, elle avait confié à Banks qu'elle se sentait un peu patraque, et il en déduisit qu'elle préférait faire l'impasse sur le vin.

– Je crois savoir que vous avez pris récemment votre retraite, fit Banks pendant qu'ils attendaient les boissons. Vous appréciez ?

– Énormément. J'aurais dû me retirer beaucoup plus tôt.

– Qu'est-ce qui vous en a empêché ?

– Le besoin d'argent, répondit Rätsepp en frottant son pouce contre son index.

Dès que les verres furent servis, il porta un toast en estonien.

– *Teie terviseks !*

Ils burent en bavardant du métier de policier et, lorsque les plats arrivèrent, Rätsepp se déclara prêt à entrer dans le vif du sujet.

– C'est terrible, ce qui est arrivé à l'inspecteur Quinn, dit-il après avoir enfourné une bouchée de viande saignante. (Une goutte de jus resta suspendue comme une larme au bord de ses lèvres épaisses, mais par chance il s'essuyait régulièrement la bouche avec sa serviette.) C'était quelqu'un de bien, vraiment. Que s'est-il passé ?

– C'est ce que nous aimerions découvrir.

Banks ne voulait pas entamer l'entretien par les transgressions de Bill Quinn, mais si Rätsepp gagnait suffisamment sa confiance pour qu'il se décide à lui montrer les photos, il avait espoir d'apprendre des choses utiles. Cependant, il éviterait de trop lui en dire avant d'avoir pu juger s'il semblait mêlé de près ou de loin à la mort de Quinn et de Mihkel Lepikson. Pour le moment, il n'avait pas d'opinion bien arrêtée. En tout cas, il se réjouissait et s'étonnait en même temps que Joanna ne s'empresse pas de livrer ses propres impressions sur le meurtre de Quinn. Elle faisait des progrès, assurément. La mise au point de la veille au soir avait porté ses fruits.

– Malheureusement, il reste pas mal de zones d'ombre ?

– Des zones d'ombre ?

– Oui, des choses inexpliquées.

– Ah, oui. Je ne vois pas trop ce qu'un aussi vieux dossier pourra vous apporter, ni en quoi il regarde le décès de Quinn. Tout ça, c'est

du passé, maintenant, et Quinn n'a eu qu'un rôle secondaire dans l'affaire.

– Je crois qu'il a passé une semaine ici ?

– C'est ça.

– Rachel avait disparu depuis combien de temps, à ce moment-là ?

– À peu près deux jours.

– Il est venu très rapidement, non ?

– Il n'y a pas vraiment de règle, dans ces cas-là. (Rätsepp s'interrompt pour avaler quelques bouchées de viande.) Je crois que les parents de Rachel ont demandé qu'il se déplace. Ils ont contacté la police locale en Angleterre en leur demandant de réagir. Il me semble qu'ils se sont montrés très pressants – c'est bien le mot qu'on emploie ? On a fait au mieux. Une jolie fille de dix-neuf ans, une jeune femme, avait disparu depuis quarante-huit heures. C'était normal que les parents s'inquiètent et se posent des questions, surtout en étant si loin d'elle. Ils ne connaissaient rien à notre pays. Ils voulaient envoyer quelqu'un sur place avant de faire le voyage, pour savoir ce qui se passait. Ça a été dur pour tout le monde.

– Concrètement, quelles étaient les attributions de Bill Quinn dans l'enquête ?

– Pas énormes, en fait, c'est compréhensible. Il était en pays étranger, il n'était pas dans le coup. Bien sûr, il assistait aux réunions, pour pouvoir faire un rapport à ses chefs en rentrant, mais ça s'arrêtait là.

– Et les recherches, les interrogatoires ? Il ne s'en est pas occupé ?

– Non. Il était là en observateur, voilà tout.

Banks ne faisait pas entièrement confiance à Rätsepp, mais il poursuivait tout de même. Pour quelle raison lui aurait-il menti, dans le fond ?

– Vous avez découvert quelques pistes ?

– Aucune, malheureusement. On a contrôlé les hôpitaux, l'aéroport, la gare, les bus et les ferries. On a interrogé le personnel du Meriton pour savoir si par hasard elle ne serait pas rentrée puis repartie. Et on a fait le tour des bars et des clubs populaires chez les jeunes touristes. On a posé des questions partout, mais rien. On aurait dit que la fille s'était volatilisée.

– Et par la suite ? Des touches ? Des indices ?

– On a fait l'enquête pendant deux mois et plus. Encore aujourd'hui, on communique parfois le signalement. Mais rien, à part des témoins qui se sont trompés, comme ça vous arrive aussi. On l'aurait vue un peu partout entre Prague et Saint-Pétersbourg, et au sud, aussi, à Odessa et à Tirana. Les parents encouragent ces erreurs. Nous travaillons également avec un portraitiste pour imaginer Rachel telle qu'elle serait aujourd'hui. En six ans, elle n'a pas dû changer

énormément, mais c'est quand même utile.

– Et les caméras en circuit fermé ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Les caméras de surveillance, dans les bars et dans les rues. En Angleterre, il y en a partout.

– Ah, je vois. On en a ici aussi, mais moins que chez vous, évidemment. On visionne tout ce qu'on peut, mais ça ne nous apprend rien sur Rachel. Comme vous le savez, les images qu'on en tire ne valent pas grand-chose.

– C'est vrai, convint Banks. La définition est assez minable, en général.

Il jeta un coup d'œil aux autres clients. Beaucoup de touristes, à en juger par leurs appareils photo et leurs volumineux sacs fluo. Il perçut des bribes de conversations en allemand et en italien. Il repéra aussi un certain nombre de jeunes cadres, des Estoniens probablement, qui travaillaient dans la Vieille Ville ou s'étaient donné rendez-vous dans le centre pour profiter du beau temps en déjeunant avec des amis.

– Le steak est excellent, commenta Banks.

– Je suis ravi que vous l'appréciez. Et la charmante dame, qu'en dit-elle ?

La charmante dame en question lui adressa son sourire le plus suave et répondit avec son plus bel accent de Morningside :

– C'est un régal, Toomas. Un des meilleurs que j'aie jamais mangés.

Rätsepp rayonnait.

– En quelle « capacité » êtes-vous, là ? lui demanda-t-il en plissant le front.

Banks trouva que ses mimiques manquaient de naturel.

– Excusez-moi, fit Joanna, mais je ne comprends pas votre question.

– Pardonnez-moi, mon anglais n'est pas fameux. Il me semble que vous appartenez à l'Inspection générale de la police, non ? Pourtant le meurtre de l'inspecteur Quinn relève de la Criminelle.

– Je vois que vous n'êtes pas long à la détente, Toomas, dit Joanna en agitant sa fourchette, avec un sourire qui atténuait l'ironie de la réplique.

– La détente ? répéta Rätsepp d'un air perplexe.

– C'est une locution de chez nous, expliqua Banks. Elle voulait juste dire que vous avez vite fait de cerner un problème.

– Ah, encore une de vos jolies expressions anglaises. Je ne la connaissais pas, celle-là, mais je saurai m'en souvenir. Alors elle est là pour garder l'œil sur vous, espèce de veinard ? Vous avez fait des bêtises ?

– Certainement pas. L'inspecteur Passero projette de demander sa mutation à la brigade criminelle. Sa supérieure a pensé qu'elle pourrait commencer à se former en participant à cette enquête.

– Alors vous êtes le professeur.
– D’une certaine manière, oui.
– Vous devez être bien sage pour qu’on vous donne une élève aussi ravissante. (Il ajouta avec un regard scrutateur :) J’ai entendu parler de vous.

- En bien, j’espère ?
- Cela va sans dire.

Banks n’était pas sûr d’apprécier une telle notoriété. Corrigan, et maintenant Rätsepp, ça commençait à faire beaucoup. Certes, il était tout naturel qu’un flic prenne quelques renseignements sur un confrère étranger en visite, mais il se sentait malgré tout déstabilisé, en position de faiblesse. Il aurait bien voulu savoir quel genre d’informations Rätsepp détenait sur son compte.

Toujours souriant, ce dernier se tourna vers Joanna.

– Tout de même, je ne suis pas certain que vous m’ayez dit toute la vérité.

Joanna le gratifia d’un nouveau sourire.

– Toomas ! Vous osez mettre en doute la parole d’une dame ?
– Loin de moi cette idée, se récria Rätsepp en prenant sa main dans la sienne. Seulement, j’ai cru comprendre... Comment dire... Qu’il y avait une confusion à propos de l’inspecteur Quinn... Il est possible qu’il ait été impliqué dans une histoire de cœur, ou une transaction financière, et vous pensez que la chose a eu lieu ici.

Il libéra la main de Joanna et la tapota doucement.

– Eh bien, répliqua Banks, je vois que vous avez bien planché sur vos dossiers. Mais vous n’y êtes pas. Si nous sommes ici, c’est parce que nous avons réussi à établir un lien entre Bill Quinn et un journaliste estonien du nom de Mihkel Lepikson. Ça vous dit quelque chose ?

Banks eut la nette impression que la mention de ce nom perturbait Rätsepp, et qu’il tâchait d’improviser une parade. Le bonhomme paraissait assez roué et Banks avait déjà compris qu’il lui donnerait du fil à retordre. Et d’abord, comment savait-il la vérité, pour Quinn et la fille ? Une fuite dans les services du Yorkshire ? À moins que Rätsepp ne soit carrément en cheville avec la bande de malfaiteurs. Avait-il simulé la surprise en entendant le nom de Lepikson ? Difficile à dire. Il était tout à fait possible qu’il ait quelque chose à cacher, et même si ce n’était pas le cas, on ne renonçait pas comme ça aux habitudes de toute une vie. D’après son âge, Rätsepp était déjà flic à l’époque soviétique, et la réserve, voire le mensonge, devait être chez lui une seconde nature. Le travail de policier devait être complètement différent sous la férule des Soviétiques, qui avaient sans nul doute imposé leurs propres organismes de sécurité. Banks connaissait pas mal de détails sur le fonctionnement de la Stasi en Allemagne de l’Est,

et si la situation était comparable en Estonie, Rätsepp était peut-être un dissimulateur chevronné, qui se faisait en outre un point d'honneur de tout savoir sur les autres. Il était clair qu'il connaissait certains éléments de l'affaire Quinn, en particulier la présence de la fille, mais Banks ignorait à quel point il était renseigné. Était-il par exemple au courant de l'existence des photos, de l'éventuel chantage et de la nature de l'arme du crime ?

– Lepikson... Lepikson..., marmonna Rätsepp. Ce nom m'est familier. Il est journaliste ?

– Oui, à l'*Eesti Telegraaf*. Il a publié des articles après la disparition de Rachel, et il a continué à couvrir l'affaire de loin en loin. Il y a quelques jours, son corps a été retrouvé dans des circonstances très mystérieuses, pas très loin de l'endroit où Bill Quinn a été tué, dans le nord du Yorkshire. Votre ambassade a été prévenue, et sa famille localisée. Je crois qu'ils sont déjà partis pour l'Angleterre.

– Ah oui. Maintenant que je ne suis plus qu'un simple citoyen, je dois me contenter de ce que je lis dans la presse. Depuis que je suis à la retraite, je suis hors circuit, comme vous dites en anglais.

– Bien entendu. Et vous devez comprendre que même si nous sommes entre policiers, je ne peux pas divulguer tous les éléments concernant une enquête en cours.

– Mais parfaitement, renchérit Rätsepp, c'est tout à fait normal.

Il avait l'air déçu, cependant, et Banks devina à son regard qu'il aurait bien passé dix minutes en tête à tête avec lui dans une salle d'audition insonorisée.

Il devinait que l'Estonien était en train de réviser son jugement sur sa personne – il lui semblait presque entendre les rouages de son cerveau s'enclencher. Rätsepp escomptait sans doute un autre genre d'interlocuteur, auquel il aurait pu soutirer sans peine des renseignements, et il changeait son fusil d'épaule en constatant qu'il s'était mépris. Banks aurait pour sa part bien aimé se faire une idée claire de la position de Rätsepp dans cette affaire, mais il manquait de données. Était-il lié à Corrigan ou au tueur à l'arbalète, était-il mêlé à la disparition de Rachel ? Rien ne permettait de le prouver, mais Rätsepp était si bien renseigné que ce n'était pas impossible. Le plus vraisemblable, c'était qu'il avait commis des erreurs au cours de l'enquête sur Rachel, et qu'il avait essayé de sauver sa tête.

Lorsque le serveur vint leur demander s'ils désiraient autre chose, Banks et Rätsepp commandèrent des bières A. Le Coq, et Joanna un cappuccino. Elle prononça à la perfection le mot italien, pas du tout comme les gens du Yorkshire et les Écossais.

– Je regrette, conclut Rätsepp, mais je n'ai rien de plus à vous dire sur l'inspecteur Quinn, ni sur les raisons de son assassinat.

– Connaissez-vous quelqu'un ici qui aurait pu vouloir attenter à sa

vie ?

– Ici ? Mais pourquoi donc ?

– Un rapport avec l'affaire Hewitt, éventuellement ?

– Quelle preuve pouvez-vous avoir à ce sujet ?

– Aucune, Toomas, c'est juste une intuition. Ça ne vous arrive jamais ?

– Si, bien sûr, mais pas dans le cas présent.

– Mihkel Lepikson a publié des articles sur l'affaire, et Bill Quinn a mené l'enquête. Ça fait quand même un lien, non ? Vous étiez nombreux sur ce dossier ?

Rätsepp but quelques gorgées de bière avant de répondre.

– J'avais des assistants, comme d'habitude. Et j'étais sous les ordres du procureur.

– Il s'agit bien d'Ursula Mardna ?

– Exactement. Elle a beaucoup d'expérience et des grandes compétences. Et sa conduite est irréprochable.

– Nous avons l'intention de la rencontrer. Je suppose que Bill Quinn s'occupait essentiellement de la coordination entre les deux pays.

– Oui. Il a interrogé les parents et les amis de Rachel, et il nous communiquait des informations utiles.

– Par exemple ?

– Des horaires, des lieux, des petits détails.

– Vous n'avez pas reporté sur un plan l'itinéraire des jeunes filles au cours de la soirée ?

– Impossible. On a essayé, mais c'était trop compliqué. Leurs souvenirs n'étaient pas... fiables. Elles avaient tellement bu ! Et le lendemain, c'était pareil. (Il fit un geste dédaigneux de la main.) Ces filles, elles viennent ici pour mettre la pagaille et mal se conduire. Il faut bien qu'elles s'attendent...

– À quoi, au juste ? À se faire enlever ?

– Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais elles devraient apprendre le respect et la prudence.

– Toomas, le reprit Joanna. Elles voulaient s'amuser un peu, c'est tout. Elles n'ont causé de tort à personne.

– Elles gâchent la tranquillité de la Vieille Ville.

– Venez donc voir Nottingham un samedi soir.

Banks coula un regard vers elle, impressionné. Elle était en train d'embobiner Rätsepp tout en lui faisant un superbe numéro de charme.

– Ma chère Joanna, ce n'est pas comparable. Ce sont des touristes, nous les accueillons dans notre pays. Elles n'ont pas à se comporter ainsi.

– Pour Rachel Hewitt, c'est un peu tard pour changer, malheureusement.

Rätsepp n'aurait pas été plus cramoisi s'il avait reçu une gifle.

– On a fait de notre mieux. Et voilà que vous venez ici pour...

De nouveau, il esquissa un geste dégoûté de la main. Les bières et le cappuccino arrivèrent sur ces entrefaites. Le bon moment pour changer de tactique, songea Banks. S'il le fallait, il était toujours capable de jouer le gentil flic.

– Je suis convaincu de votre bonne foi, Toomas. Mais comme le soulignait Joanna, ces filles étaient jeunes et dissipées, elles étaient là pour prendre du bon temps. Il ne leur venait pas à l'esprit qu'elles pouvaient troubler l'ordre public ou déranger les gens. C'est une attitude égoïste, je l'admets, mais vous avez été jeune, vous aussi. Je parie que vous avez quelques incartades derrière vous.

Rätsepp adressa à Banks un sourire de connivence masculine.

– Oh, je ne le nie pas. Mais l'époque était différente. Avec les Russes, on restait prudents. On ne faisait pas n'importe quoi devant n'importe qui. Je sais bien que c'est important, votre enquête, mais je ne comprends pas ce qu'elle a à voir avec Mihkel Lepikson et Rachel Hewitt. Je m'en souviens, de ce journaliste, il a couvert l'affaire. Mais qu'est-ce qui vous laisse croire que les meurtres ont un rapport avec elle ?

– La coïncidence serait difficile à admettre, objecta Banks. Quinn a sympathisé avec Lepikson pendant qu'il participait à une enquête que vous supervisiez. Et tous deux ont été assassinés à dix heures d'intervalle et à quinze kilomètres de distance, alors qu'ils venaient justement de reprendre contact. Bill Quinn avait annoncé à Mihkel qu'il tenait peut-être une histoire explosive.

Rätsepp fronça les sourcils.

– Quel genre d'histoire explosive ?

– Nous n'en savons rien, mais je maintiens que ça ne peut pas être un hasard. Les rapports d'experts ont également démontré que le même individu et le même véhicule s'étaient trouvés sur les deux scènes de crime. Le tueur, selon toute vraisemblance. Nous ignorons encore son identité, mais nos recherches avancent bien.

Banks se rendait compte qu'il était trop bavard, mais il pensait que Rätsepp ne lui livrerait rien s'il ne grappillait pas quelque chose en échange. Pour peu qu'il s'estime gagnant, qu'il ait l'impression d'avoir manipulé Banks pour le faire parler, alors sa langue finirait peut-être par se délier. Banks devait juste veiller à choisir adroitement ce qu'il allait lui offrir.

Rätsepp opina avec un tremblement de son triple menton.

– Je ne vois toujours pourquoi je peux vous être utile. Nos documents archivés sont rédigés en estonien, bien sûr, mais rien ne s'oppose à ce que vous y jetiez un œil. Tout est bien classé. On peut trouver un traducteur, mais ça prend du temps. On n'a rien à cacher,

mais je vous assure que vous ne trouverez rien sur l'inspecteur Quinn.

– Je vous fais confiance là-dessus, Toomas, et je n'ai pas l'intention de consulter vos dossiers. Je cherche simplement à me faire une idée générale des événements qui se sont produits pendant le séjour de Bill Quinn et celui des filles. J'ai déjà quelques éléments de réponse sur la nuit en question – l'alcool, les sorties en boîte, les garçons qui n'ont pas manqué de les accompagner –, mais j'ignore où elles sont allées. Vous n'avez pas de plan, c'est un fait, mais vous avez sûrement une idée sur la question ?

– L'affaire remonte à six ans, ça fait loin. Les bars, les clubs et les restaurants, ça ouvre et ça ferme d'un jour à l'autre, et le personnel change sans arrêt. Les gens ne sont plus là. Même sur le moment, on a eu beaucoup de mal à reconstituer leur parcours. On a bien une liste des bars et des clubs, et je vous la donnerai volontiers, mais on ne sait pas dans quel ordre elles y sont allées, ni à quelle heure. Il y a tous ces pubs avec des noms irlandais, le Molly Malone's ou le O'Malley's... Et un tas d'autres dans la Vieille Ville. Le Nimeta Baar, qui est devenu entre-temps le Pub With No Name. Le Club Havana. Le Venus Club. Le Stereo Lounge. Le Club Hollywood. Les filles en ont essayé pas mal.

– Mais elles n'ont pas dépassé les limites de la Vieille Ville ?

– Nous pensons que non.

– À quel endroit ont-elles perdu Rachel ?

– Dans un pub irlandais sur Vana-Posti, côté sud de la Vieille Ville. Le St Patrick. Personne ne l'a plus revue ensuite.

– Mis à part son assassin.

– En effet, soupira Rätsepp. Les autres filles sont allées dans un bar de Raekoja Plats, la place principale, avec des jeunes Allemands rencontrés au Club Hollywood. Là, au bout de vingt minutes, une demi-heure, ils se sont aperçus que Rachel n'était plus avec eux. C'était déjà trop tard, bien sûr. Ils ne se rappelaient même pas où ils étaient juste avant. On n'a obtenu cette information que plus tard.

– Vous avez vérifié partout si l'on n'avait pas vu Rachel ?

– Évidemment, mais ça n'a servi à rien.

Banks le savait déjà par Annie, mais il voulait s'assurer que Rätsepp n'avait rien à ajouter sur le sujet.

– Rachel ignorait où se rendait le groupe, je crois. Ils n'avaient rien prévu de précis, ils ont improvisé en se promenant. Il est possible qu'elle ait erré pendant des heures dans la Vieille Ville pour essayer de les retrouver, non ?

– Effectivement, mais ça m'étonnerait beaucoup. Personne n'a signalé l'avoir vue, mis à part un serveur du St Patrick qui pense qu'elle a pris une autre direction. Il n'est même pas sûr de lui. Vous l'avez constaté, la zone n'est pas très vaste. Le quartier était très animé, cette nuit-là. On n'a trouvé personne qui l'ait vue, parce que

les filles ont mis deux jours à expliquer ce qu'elles avaient fait. Les touristes étaient repartis. Les jeunes Allemands n'étaient plus là.

Il secoua la tête d'un air excédé.

– Elle n'a pas été aperçue par un seul témoin après son départ du St Patrick ?

– Pas un. Et on n'a été prévenus de sa disparition que le lendemain matin.

– Et depuis, on n'a plus de nouvelles de Rachel. Pas de corps, rien.

Une bouffée de tristesse l'envahit à la pensée de la peur et de la souffrance qu'avait dû ressentir Rachel. Peu de temps auparavant, sa propre fille avait subi une épreuve traumatisante, et ses frayeurs rétrospectives lui donnaient encore des cauchemars. Il n'osait pas imaginer les scénarios épouvantables qui devaient défiler dans l'esprit des parents de Rachel, entre pornographie et snuff movies. Il avala une généreuse lampée de bière.

Il repensa à un incident de son adolescence, quand il s'était égaré dans une ville étrangère. Lorsqu'il avait quatorze ans, son collègue avait organisé un échange avec une famille française de Lille. Son groupe devait assister à une projection d'*Autant en emporte le vent*, qu'il trouvait déjà assommant en anglais et n'avait aucune envie de voir en français. Comme un vieux *Docteur Mabuse* passait dans un cinéma voisin, il avait prévenu ses camarades qu'il les rejoindrait à la fin de la séance. Bien entendu, son film était nettement plus court que l'autre, et, pour tuer le temps, il s'était acheté un paquet de Gauloises au bar-tabac le plus proche et avait patienté en buvant une bière. Lorsqu'était arrivée l'heure du rendez-vous, il était parti dans la mauvaise direction et n'avait plus retrouvé le cinéma. Il avait déambulé au hasard, s'enfonçant dans les petites rues sous le regard intrigué des autochtones. Il maîtrisait suffisamment le français pour demander son chemin, mais pas assez cependant pour comprendre les explications qu'on lui donnait. Accablé par un sentiment d'impuissance, il se sentait au bord de la panique. Finalement, il avait débouché sur une avenue qui lui était familière et était monté dans un tram qui l'avait ramené dans sa famille d'accueil. Mais Rachel... où avait-elle pu échouer ?

Rätsepp leva les deux mains, comme pour prouver sa bonne foi.

– Qu'est-ce que je peux dire de plus ?

– Mais vous, Toomas, intervint Joanna, sa tasse de cappuccino à la main, quelle est votre hypothèse concernant le sort de Rachel ? Ça m'intéresse.

L'intervention de Joanna tombait à pic : Banks aurait aimé poser la question lui-même, mais il avait l'impression de devenir trop pressant. Ayant sûrement oublié son peu de réceptivité de tout à l'heure, Rätsepp lui tapota le genou en lui adressant un sourire condescendant.

– Ma chère, vous savez aussi bien que moi qu'il n'a rien pu lui arriver de bon. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est que quelqu'un l'a enlevée, un inconnu ou une personne croisée plus tôt dans la soirée, dans un bar ou un club. Les filles peuvent avoir été suivies, à moins que Rachel n'ait accepté un rendez-vous. Nous n'avons pas de preuves, bien sûr, et cette théorie pose quelques problèmes, mais je pense que c'est la plus crédible.

– Le ravisseur a dû l'emmener en voiture. Une partie de la Vieille Ville est ouverte à la circulation, je crois. J'ai vu des véhicules dans les rues.

– Oui, oui, bien sûr. Surtout aux confins du centre-ville. Il y a beaucoup de voitures autour de l'église Saint-Nicolas, par exemple, qui n'est pas loin du pub où on l'a vue pour la dernière fois. Vous avez sans doute raison. On l'a persuadée de monter en voiture. Rachel avait peut-être déjà parlé à cette personne, elle ne se méfiait donc pas. Comment savoir ?

Banks revoyait la grande librairie, la pelouse en pente au pied de l'église et le restaurant où il avait dîné avec Joanna. Ils étaient à deux pas de cet endroit. La configuration du quartier influait de plus en plus sur les hypothèses qu'il formait concernant le sort de Rachel. Il avait remarqué que voitures et taxis défilaient pour déposer des passagers avant de faire demi-tour, et il était peu probable qu'une jeune fille attire l'attention en montant ou en descendant d'un véhicule. Même si quelqu'un l'avait poussée à l'intérieur, le geste n'avait pas forcément été compris.

– Vous avez interrogé les compagnies de taxis ?

– Évidemment. On a contacté tous les chauffeurs qui étaient de service cette nuit-là. Aucun résultat.

– Est-il possible que l'un d'eux ait menti ?

– Difficile de jurer le contraire, mais on a fait de notre mieux.

– Je n'en doute pas, Toomas, et mon but n'est pas de vous critiquer, sincèrement.

– Je m'en doute. À mon avis, elle a rencontré quelqu'un qu'elle avait déjà croisé. Au Club Hollywood, peut-être, où elles avaient dansé et pris des verres un peu plus tôt. C'est à côté du St Patrick. Il a pu lui proposer d'aller à une soirée ou de la raccompagner à l'hôtel. Elle a accepté... Et là...

– Possible, approuva Banks. (Annie lui avait signalé le caractère impulsif de Rachel, et il n'avait que trop conscience des erreurs de jugement provoquées par l'ébriété.) Quoi qu'il se soit produit, vous pensez que ça s'est fait en deux temps, trois mouvements ? Quelqu'un a réussi à l'attirer et à la kidnapper, et il l'a conduite loin de la Vieille Ville. C'est ça ?

– Sinon on aurait retrouvé le corps.

Banks désigna les immeubles de trois ou quatre étages qui les entouraient.

– Ces bâtiments sont de vrais labyrinthes, non ? Ils doivent être remplis de vieilles caves et de greniers où personne n'entre jamais, et qu'on n'utilise plus depuis des siècles. Il est impossible de passer tous ces recoins au crible. On n'a pas pu l'enfermer quelque part ?

– Peut-être que si. Les endroits que vous décrivez existent, et on ne peut pas tout fouiller quand on n'a pas de piste solide, mais on a fait des recherches sérieuses.

– Il doit forcément y avoir un témoin, alléguait Joanna.

– Non, ma chère. Chez vous, à Nottingham, vous imaginez que les gens remarquent des choses, le samedi soir ? Une fille qui monte en voiture, c'est trop banal pour qu'on y fasse attention, non ? Il n'y a rien de bizarre là-dedans. Vous êtes d'accord avec moi, Alan ?

– En général, les gens manquent cruellement de vigilance, vous avez raison. Même quand ils n'ont pas bu.

Que dire, alors, de la foule grouillante et avinée qui arpentait les rues de la Vieille Ville au moment de la disparition de Rachel ? Dans un tel contexte, on pouvait sans doute commettre un meurtre au vu et au su de tous, et les passants croyaient que c'était une attraction. Les choses avaient pu se dérouler ainsi.

– Vous avez d'autres théories ?

– On a essayé de prendre en compte toutes les éventualités. Une de ses amies avec qui elle s'était disputée l'a peut-être tuée accidentellement ? Ou alors elle a fait une chute dans l'escalier, ou succombé à un abus d'alcool. Les autres ont paniqué, elles se sont débarrassées du corps.

Banks revit brusquement les jeunes employées qui avaient déjeuné près de lui au Whitelocks moins d'une semaine auparavant, et qui se vantaient de leurs exploits à Chypre. Elles riaient d'une amie qui avait fini à l'hôpital pour une intoxication alcoolique, et d'une autre fille qui s'était uriné dessus en public.

– Comment auraient-elles fait disparaître le corps ? Vous avez vérifié les admissions dans les hôpitaux, fouillé les terrains vagues et toutes les cachettes envisageables ?

– Oui. Toutes les théories ont leurs points faibles, c'est vrai. Pas d'indices, pas de corps. Et les filles n'avaient pas de voiture. On a même interrogé les sociétés de location. Rien de ce côté-là non plus.

– Et à part ça, vous avez des idées ?

Rätsepp se gratta le crâne, embarrassé.

– Cette hypothèse ne plaît pas à tout le monde, mais nous pensons que Rachel a pu s'engager dans des activités criminelles. Le trafic de drogue, par exemple. Certaines filles font ça quand elles tiennent à un garçon. Elles deviennent des mules.

- Vous avez une preuve à l'appui ?
- Aucune. Personne ne voudra noircir Rachel, et c'est un sujet dont on parle peu. On a déjà vu des cas d'étrangères assassinées par des gangs de trafiquants de drogue, parce qu'elles avaient volé ou menacé de les dénoncer.
- Cette possibilité vous semble sérieuse, alors ?
- Assez, oui.
- Dans ce cas, si Quinn a appris trop de choses, il a pu être la cible de ces narcotrafiants.
- L'inspecteur Quinn a été exécuté par un professionnel ?
- Il semblerait, en effet. *Idem* pour le second homicide.
- Si c'est ça, on peut peut-être en conclure qu'un baron de la drogue a voulu l'empêcher de parler. C'est une question que vous pouvez approfondir. Je crois savoir que l'Angleterre a d'énormes soucis avec les stupéfiants.
- Mais pourquoi avoir attendu tant d'années ?
- Ça, je l'ignore. On peut imaginer des tas de raisons. Quinn a peut-être eu besoin de tout ce temps pour retrouver sa trace, tout simplement. C'était peut-être ça, l'histoire explosive du journaliste ?
- Dans tous les cas de figure que vous envisagez, résuma Joanna, Rachel Hewitt est morte. Supposons maintenant qu'elle soit toujours en vie. Y a-t-il un scénario plausible pour expliquer ce qui lui est arrivé ?
- Bien sûr, ses parents ont envie d'y croire, fit Rätsepp d'un air grave, et ce n'est pas moi qui voudrais leur enlever leurs espoirs. Mais comment justifier ça ? Rachel s'est cogné la tête et elle a perdu la mémoire ? Elle est partie je ne sais où, en Russie ou en Pologne ? Elle est fleuriste à Minsk, mariée et mère de deux beaux enfants ? Ou alors elle n'aimait pas sa famille et a décidé de fuir ? Les parents refusent cette idée. Ils ont besoin de continuer à croire que leur fille éprouvait des sentiments très forts pour eux.
- Que pensez-vous du trafic de jeunes femmes ? demanda Banks. On a pu l'enlever et la forcer à se prostituer.
- Encore une fois, c'est possible. Mais on n'est ni en Albanie ni en Roumanie. Les victimes ne sont pas envoyées vers l'Estonie, et le trafic ne part pas non plus de chez nous. Il a sa source à l'Est et au Sud, ici ce n'est que le lieu de transit en direction de l'Angleterre, de la Suède ou de la Finlande. La drogue, les travailleurs immigrés, les filles... Ce n'est pas exclu. Mais quand même, les parents et les autorités ont cherché pendant des années, les photos ont circulé et ça n'a rien donné.
- Banks pensa à Haig et Lombard, qui écumaient les sites Internet pour identifier la compagne de Quinn. Tout bien pesé, il n'avait pas envie de soumettre les photos à Rätsepp. L'individu ne lui inspirait pas

suffisamment confiance. Il préférait les réserver à Erik, l'ami et collaborateur de Mihkel Lepikson à l'*Eesti Telgraaf*. En ce qui concernait Rätsepp, il avait fait le tour des questions qu'il souhaitait lui poser.

Celui-ci jeta un coup d'œil à sa montre, devinant que l'entretien touchait à son terme.

– Il faut que je vous quitte, j'ai un rendez-vous. (Il sortit son portefeuille et posa sa carte sur la table.) Si jamais vous avez besoin de me contacter.

Il fit mine de compter ses billets, mais Banks l'arrêta d'un geste.

– Rappelez-vous, Toomas, ce sont les touristes qui paient l'addition.

– C'est vrai, convint Rätsepp en riant. Et merci beaucoup. J'espère vous rendre la pareille en Angleterre, un jour ou l'autre.

Il se leva et s'inclina galamment pour faire un baise-main à Joanna. Saluant Banks d'un bref signe de tête, il reprit sa veste et ne tarda pas à se fondre dans la foule qui tournait à l'angle de Viru.

Pauline Boyars habitait un appartement sur Wetherby Road, au-dessus d'un marchand de *Fish & Chips*. Le jeudi après-midi à quatorze heures trente, Winsome et Annie la trouvèrent à son domicile, et elle leur ouvrit la porte par l'interphone. Annie se réjouit que le snack soit fermé, car cela limitait les odeurs de friture. Son faible pour les *Fish & Chips* avait en effet mis à mal ses bonnes résolutions végétariennes. Au moins, la plupart des restaurants avaient cessé d'utiliser la graisse animale.

Annie ignorait si Pauline abusait des bons plats du rez-de-chaussée, mais elle était franchement en surpoids, avec ce teint pâteux et marbré des gens qui mangent trop gras. Ses cheveux filasse n'étaient pas entretenus, et elle se rongait les ongles jusqu'au sang. Encore des symptômes de son laisser-aller général, observa Annie. Elle n'avait guère plus de vingt-cinq ans, mais on lui donnait facilement la trentaine.

Il régnait un beau désordre dans l'appartement de Pauline, encombré de tas de linge, de piles de magazines people et de vaisselle sale, mais il n'était pas imprégné des relents tenaces de *Fish & Chips* qu'Annie avait craint d'y sentir. Par les fenêtres ouvertes, on entendait les cris des enfants qui jouaient au foot dans le parc voisin. Les gamins n'étaient plus scolarisés, ou quoi ?

Pauline débarrassa deux sièges couverts de journaux pour qu'elles puissent s'asseoir. Au lieu de s'excuser pour la pagaille, elle se borna à allumer une cigarette avant de s'installer sur le canapé, les coudes sur les genoux.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

– Nous venons au sujet de l'inspecteur Bill Quinn.

– Ça me dit quelque chose. Vous pourriez me rafraîchir la mémoire ?

– Le policier de Leeds qui a enquêté sur la disparition de Rachel.

– Ah oui, c'est vrai. Un incapable, comme tous les autres.

– Il a été assassiné, précisa Winsome.

– Il nous a pas avancés à grand-chose, celui-là. (Pauline poursuivait sur sa lancée comme si elle n'avait pas entendu, martelant le sol de son pied gauche.) Il a pas réussi à ramener Rachel, que je sache. Si vous comptez me poser des questions sur ces trucs-là, il me faut un verre. Je vous propose rien, vu que vous êtes en service. De toute façon, j'ai presque plus de réserves.

Elle alla se verser une généreuse rasade de vodka dans un mug.

– Pauline, plaida Winsome de son ton le plus conciliant. Nous avons besoin de votre concours, et ce n'est pas en vous soûlant que vous pourrez nous aider.

– N'importe quoi, protesta la jeune femme en lui présentant la tasse. C'est pas avec ça que je vais me bourrer la gueule ! Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Vous avez sans doute appris par la presse que Bill Quinn avait été tué dans des circonstances mystérieuses. Nous sommes responsables de l'enquête.

– Pas de bol ! Sans doute qu'il s'est fait buter par un de ces connards de Hell's Angels à tatouages. Ces mecs fourguent de la came, il a dû en coffrer un par le passé.

– Possible, admit Winsome. L'autre hypothèse, c'est que sa mort ait un rapport avec la disparition de Rachel.

– Personne sait ce qui lui est arrivé, à Rachel. C'est bien ça le problème, merde ! Elle pourrait aussi bien s'être fait enlever par des extraterrestres.

Voyant que l'animosité de Pauline commençait à horripiler Winsome, Annie lui adressa un petit signe avant de prendre le relais.

– Vous étiez présente cette nuit-là, Pauline. J'aimerais savoir ce que vous, vous en pensez.

Pauline cessa de taper du pied et regarda fixement Annie, puis elle écrasa sa cigarette et lampa une bonne dose de vodka. Le mouvement de son pied reprit de plus belle.

– À quoi ça sert, de revenir sur tout ça ? Ça m'a suffi de tout répéter mille fois à ces cons de flics estoniens et à votre copain Quinn.

– J'en suis persuadée, concéda Annie, mais ça commence à dater, non ? Certains souvenirs sont peut-être remontés à la surface depuis ?

– Des souvenirs ? Vous pouvez toujours compter là-dessus. J'ai tout oublié, et même sur le moment je me rappelais pas grand-chose. C'est bien le hic.

– C'est normal, vous étiez sorties faire la fête, vous amuser

ensemble. Vous ne pouviez pas deviner ce qui allait se passer.

Pauline dévisagea de nouveau Annie, puis elle termina sa vodka et contempla le fond de son mug.

– Pauline, je ne cherche pas à vous juger. J'exerce ce métier depuis assez longtemps pour savoir que toute la bonne volonté du monde n'empêchera pas un criminel de réussir son coup. Et j'ai pris assez de cuites pour faire des trucs dont je ne suis pas fière maintenant.

– Alors pourquoi vous l'avez choisi, ce boulot ?

– Bonne question. Malheureusement je n'ai pas de réponse.

Pauline lui accorda un bref sourire qui la transfigura, laissant affleurer les vestiges de sa beauté défraîchie. Elle alluma une nouvelle cigarette.

– Allons, Pauline, faites un effort pour vous souvenir.

– Ils ne nous ont pas crues, vous savez.

Winsome en profita pour reprendre la parole.

– Qui ça ?

– La police estonienne. C'est dingue, non ? Ils pensaient que c'étaient nous les coupables, et qu'on avait caché le corps. Ils nous ont harcelé avec ça, ils voulaient savoir où on l'avait mis.

– C'est sûrement une des nombreuses hypothèses qu'ils ont explorées, la rassura Winsome. De peur de rater quelque chose, ils ont imaginé les scénarios les plus invraisemblables.

– Mais ils n'ont jamais rien trouvé, pas vrai ? Ils n'ont pas retrouvé Rachel. Mon idée, c'est qu'ils ont décrété qu'on avait fait le coup et, même s'ils n'avaient pas de preuves, ils n'ont pas cherché plus loin.

– Ce policier que j'ai mentionné, Bill Quinn, il était obsédé par l'échec de ses recherches. Nous avons l'impression qu'il a poursuivi ses investigations jusqu'au moment de sa mort, la semaine dernière.

Pauline considéra ses ongles et ses doigts tachés par la nicotine.

– Désolée, mais je ne reçois pas beaucoup de visites. J'ai un peu perdu de vue les règles de politesse.

– Ce n'est pas grave, fit Winsome. Votre mari est absent ?

Une telle question pouvait provoquer une réaction imprévisible, et Annie se préparait déjà à enguirlander Winsome si elle avait fait capoter l'entretien en la posant, mais finalement Pauline se radoucit. Ses yeux s'embruèrent de larmes.

– On ne s'est pas mariés, au bout du compte. C'est fou, non, après tout ce qui s'est passé ?

– Qui en a décidé autrement ?

– Ça s'est fait d'un commun accord, en fait. Mais je suppose que c'est ma faute. J'ai prolongé mon séjour à Tallinn. Partir alors que la police n'avait rien trouvé, je voyais ça comme... un manque de respect. Je ne pouvais quand même pas abandonner Rachel. À la fin, j'ai bien été obligée de repartir, je n'allais pas rester indéfiniment là-

bas.

– Vous avez donc repoussé la date de votre mariage ?

– Oui, dans un premier temps. Ça m’a paru être la meilleure solution.

– Et ensuite ?

– On a reporté tellement de fois qu’à la fin l’envie s’est envolée. Je me faisais du souci pour Rachel. J’ai négligé Trevor, et il en a trouvé une autre. Ça fait deux ans qu’ils sont mariés. L’histoire classique, quoi. Quand j’y repense, on était bien trop jeunes, de toute manière. Un amour de jeunesse. La bonne blague.

– Je suis navrée, dit gentiment Winsome.

Pauline se raidit.

– Pas la peine, moi je ne regrette rien. Bon débarras, dans le fond. (Elle se frotta les yeux du revers de la main, regardant tour à tour Annie et Winsome, puis elle claqua dans ses mains, renversant vodka et cendre de cigarette sur le tapis élimé et taché.) Bon, j’ai assez pleurniché sur ces conneries. Qu’est-ce que je peux vous raconter d’autre ?

– Nous allons commencer par l’inspecteur Quinn, lui dit Winsome. Auriez-vous une vague idée de ce qui justifiait chez lui un intérêt aussi prolongé pour l’affaire, et de ce qui a causé sa mort six ans plus tard ?

– J’en sais absolument rien. D’abord, je le connaissais à peine. On s’est parlé une fois ou deux, pas plus. Je sais qu’il a vu à plusieurs reprises Maureen et Luke, les parents de Rachel.

– En effet, nous sommes déjà passées chez eux.

– On se contacte de temps à autre. Je regrette, mais je n’ai pas grand-chose à ajouter. Pourquoi vous pensez que ça a un rapport avec Rachel, le fait qu’on l’ait tué ? Il y a d’autres explications possibles, non ?

– Nous avons nos raisons d’envisager cette théorie, répondit Winsome. Vous appréciez Bill Quinn ?

– Si je l’appréciais ? Je ne me suis jamais posé la question. À ce moment-là j’étais une loque, et c’est vrai qu’il a été sympa. Sa façon de me traiter... Les flics estoniens étaient moins agréables, en général. Notamment ce mec qui s’appelait Rätsepp – on l’avait surnommé Face de Rat. C’est lui qui était persuadé qu’on était coupables, et qu’on avait balancé le corps.

– Ils ressentaient sûrement une grande frustration, glissa Winsome.

– C’est bien le mot, oui, si on parle de frustration sexuelle. Ils arrêtaient pas de nous mater.

– Vous savez, il y a des flics sexistes ailleurs qu’en Estonie, lui signala Annie. Accompagnez-moi seulement à Eastvale, et vous en verrez quelques spécimens.

– Ça ira comme ça, mais merci pour la proposition.

Agacée par les cris des gamins sur le terrain de foot, Pauline se leva et ferma la fenêtre. Elle en profita pour se verser une dose de vodka, histoire de remplacer celle qu'elle avait renversée, et alluma une cigarette au mégot de la précédente.

- Ils font un de ces boucans, ces petits merdeux !
- Qui a eu l'idée de se rendre à Tallinn ? demanda Annie.
- Moi-même. Après tout, c'était moi la future mariée.

La théorie selon laquelle Rachel avait tout planifié pour rejoindre un petit ami étranger venait de tomber à l'eau. Elle avait pu rencontrer quelqu'un entre le moment des réservations et le séjour lui-même, mais une telle coïncidence ne tenait pas debout.

- Quel genre d'amie était Rachel ? demanda Winsome.

Pauline eut une brève hésitation.

– Rachel ? Pleine de vie, très serviable, intelligente, belle, marrante, têtue, parfois un peu excessive, spontanée. Bon Dieu, elle n'avait que dix-neuf ans. À quoi on ressemble, à dix-neuf ans ? Moi j'ai oublié. Pas vous ?

- Est-ce que vous consommiez de la drogue ?

Pauline garda le silence, sur la défensive, et jaugea Winsome quelques instants.

- On a essayé l'ecstasy deux ou trois fois, quand on sortait en boîte.
- Et à Tallinn ?

– Surtout pas. C'est trop risqué, de se fournir auprès d'un inconnu dans une ville étrangère.

- Et Rachel ?

– Pareil.

– Selon vous, est-il envisageable qu'elle soit montée en voiture avec un inconnu ?

– Pourquoi pas, si le type lui a plu et qu'il conduisait une belle voiture.

- Que croyez-vous qu'il lui soit arrivé ?

– À mon avis, Rachel s'est perdue, et elle s'est éloignée du centre. Là, une ordure de psychopathe l'a enlevée et violée. Ensuite, il l'a tuée et a enterré le corps. Ou alors il l'a balancée à la mer, et elle a peut-être dérivé jusqu'en Suède.

– Vous ne pensez pas qu'elle puisse être toujours vivante ? Qu'elle ait perdu la mémoire, ou décidé de changer de vie ?

– Non, Rachel n'était pas comme ça. Elle était très attachée à sa famille, à ses amis. Et à sa crétine de perruche. Si elle vivait toujours, elle aurait pris contact avec nous, elle aurait fini par rentrer chez elle. Cette histoire d'amnésie, c'est une grosse connerie. Je n'en veux pas à Luke et à Maureen de garder espoir à tout prix, mais par moments je trouve qu'ils vont un peu loin.

- D'après vous, pourquoi la police n'a jamais retrouvé Rachel et son

ravisseur ?

– Parce qu'ils sont nazes, c'est tout.

– Il faut dire que vous ne leur avez pas été d'un grand secours, hasarda Winsome. Si j'ai bien compris, vous n'avez signalé la disparition que le lendemain matin, et il a fallu deux jours à la police pour tirer de vous un récit cohérent sur vos déplacements et vos rencontres de la soirée.

Annie devait reconnaître que Winsome se débrouillait plutôt bien sur ce terrain miné. D'autres n'auraient jamais osé poser ces questions délicates à une personne aussi perturbée que Pauline.

Cette dernière se borna à hocher tristement la tête – une réaction qui était tout à son honneur.

– Vous savez, dit-elle, depuis que je suis rentrée de Tallinn, il ne s'est pas passé un jour sans que je me torture avec ces pensées. Si seulement on n'avait pas laissé Rachel au St Patrick. Si on lui avait signalé où on allait. Si elle n'avait pas oublié son portable à l'hôtel. Si j'avais insisté pour alerter la police immédiatement. Si je n'étais pas tombée dans les vapes sur mon lit. Si je n'avais pas été trop fracassée pour me rappeler les détails utiles. Des « si » et toujours des « si ». Merde, chaque jour de ma vie, je m'imagine ce que Rachel a dû subir, je me repasse le film, et j'imagine sa peur et sa souffrance avant de mourir. Les détails varient légèrement d'une fois sur l'autre, mais l'issue est la même.

– Peut-être qu'en visualisant la scène, vous voyez apparaître la tête du coupable ? avança Annie.

Pauline lui jeta un regard surpris.

– Pas bête, cette question. C'est la première fois qu'on me la pose. Mais la réponse est non, malheureusement. Lui, il se réduit à une ombre imprécise, il n'y a que Rachel que je vois nettement. Un des flics pensait qu'il pouvait s'agir d'un homme croisé pendant la soirée, mais on a dansé avec des tas de garçons, et aucun ne m'a frappée comme étant spécialement louche. Remarquez, ça ne veut pas dire grand-chose. Il paraît que c'est plutôt des gens banals qu'il faudrait se méfier.

– La question valait la peine d'être soulevée. J'ai pensé que vous auriez pu remarquer quelqu'un au cours de la soirée, même très vaguement, et que votre inconscient l'aurait fait resurgir dans le rôle du coupable.

– Non. Je regrette, mais ce n'est pas le cas.

– Avez-vous eu l'impression d'être suivies ce soir-là, quelqu'un vous a-t-il importunées ? demanda Winsome.

– Je me suis creusé la cervelle un millier de fois pour essayer de faire remonter un souvenir, mais rien à faire. J'ai envie de m'arracher les cheveux, quand j'y pense. On a bavardé avec un tas de garçons,

juste pour s'amuser. Ça n'engageait à rien. J'étais sur le point de me marier, alors, les autres hommes, ça ne m'intéressait pas. Rachel, elle, venait de rompre avec ce pauvre taré de Tony Leach. Et les autres filles, je sais pas trop... Si quelqu'un nous avait suivies, je suis même pas sûre que je m'en serais aperçue.

– Vous voyez toujours le reste de la bande ?

– Plus du tout. C'est bizarre, non ? Avant ça, tout le monde disait qu'on était inséparables. Pour Janine, c'est réglé, elle est morte d'une overdose il y a trois ou quatre ans.

– À cause des événements dont nous parlons ?

– Problèmes de couple, soi-disant, mais ça recouvre pas mal de choses. C'était la plus sensible de nous toutes. Par contre, Gillian va bien, elle s'est mariée l'année dernière. Et elle a bien l'intention de fabriquer des gamins à la chaîne. Elle a déjà eu son premier bébé. J'ai reçu une invitation à son mariage et une carte de vœux pour Noël. Il me semble qu'elle s'est installée au Canada. Il y a aussi Ellen, qui est devenue alcoolique. Je ne sais même pas où elle habite – je suppose qu'elle traîne dans les rues, à Londres. Brenda travaille dans le social, elle a fini par remonter la pente après sa thérapie. Elle a découvert qu'elle était lesbienne, et elle s'est mise avec une nana africaine. Quand je pense à notre petite Brenda, comme elle était mignonne et naïve. C'est fou, non ? Il ne faut jamais se fier aux apparences.

Cinq jeunes vies saccagées, pensa Annie. Seules Gillian et Brenda s'en sortaient à peu près, s'efforçant désespérément de se reconstruire, même si elles n'avaient pas choisi la voie la plus facile.

– Ce fameux soir, dans quel état était Rachel ?

– Pas totalement bourrée, mais bien éméchée, je dirais. Assez claire quand même pour rentrer seule à l'hôtel ou se faire raccompagner par un taxi. Elle avait de l'argent sur elle. À part ça, difficile de juger. Elle devait avoir le cerveau pas mal embrumé, mais si quelqu'un l'avait emmerdée, elle aurait réagi. Elle était débrouillarde, et je suis sûre qu'elle se serait défendue.

– Elle aurait lutté contre son agresseur ?

– Oui, je crois, et elle aurait hurlé, aussi. Mais s'il avait beaucoup de force, ou s'ils étaient deux, et qu'une voiture attendait avec la portière ouverte, elle n'a pas pu faire grand-chose. Il a suffi qu'on la pousse à l'intérieur en lui plaquant une main sur la bouche.

– Vous croyez que les choses se sont déroulées de cette manière ?

– À peu près, oui.

– Et au St Patrick, demanda Winsome, que s'est-il passé ?

– On a discuté avec les Allemands. Ils parlaient bien anglais, et ils avaient beaucoup d'humour. Il paraît que c'est rare chez les Allemands, mais bon. Il y avait du monde, mais c'était plus supportable que dans la boîte d'où on venait. Le Club Hollywood. Il

me semble qu'on a mangé un morceau.

– Une oasis de calme, alors ?

– Oui, ça faisait du bien de respirer un peu. Ensuite, on a enchaîné sur un autre bar, et quand on a décidé de partir pour retourner danser, je me suis aperçue que Rachel n'était plus là.

– Vous avez été la première à le constater ?

– Oui.

– Et quelle a été votre réaction ?

– On a cherché partout dans le pub, et après on est revenus sur nos pas pour essayer de la retrouver. (Les larmes jaillirent des yeux de Pauline.) Un des Allemands m'a accompagnée, mais on était tellement déchirés qu'on ne se rappelait plus d'où on venait. On ne connaissait pas la ville, on n'a pas retrouvé l'endroit. Je ne me suis rappelée que c'était le St Patrick qu'après coup. Quand c'était trop tard.

– Dites-nous ce qui s'est passé, l'encouragea Winsome.

– Ça reste très flou, mais je me souviens qu'on nous a demandé de quitter les lieux et de ne pas faire d'histoires. Il y a des gens là-bas qui n'apprécient pas que les Anglais viennent faire la fête. Ils ont une réputation de fouteurs de merde.

– Et vous êtes partis ?

– Oui. Je suppose qu'on a râlé un peu, je ne me rappelle pas trop, mais on est partis quand même, suite à ça. Rachel avait flirté avec le barman, un mec assez canon qui venait d'Australie. Je dirais qu'il s'appelait Steve, mais je suis pas sûre.

– Ils ont parlé ensemble ?

– Ils se draguaient, quoi, quand le mec avait deux minutes pour lui parler pendant son service, mais il avait pas que ça à faire. Je me suis dit sur le moment : *À tous les coups, Rachel revient ici demain.*

– Vous en avez fait part à la police estonienne ?

– Oui, évidemment. Dès que ça m'est revenu à l'esprit. Mais c'était trop tard. Quand j'ai posé la question, ils m'ont dit que le serveur était parti. Il était rentré en Australie, je pense. En tout cas, ils ont pas réussi à le localiser, ça n'a abouti à rien.

– Vous le croyez coupable de quelque chose ?

– Ça m'étonnerait. Il était là pour bosser, il risquait pas de s'éclipser comme ça. Et d'après la police, il n'avait pas de voiture. Ils se disaient juste qu'il savait éventuellement où était allée Rachel, qu'elle avait pu lui parler.

– Ils se sont peut-être donné rendez-vous plus tard, suggéra Winsome en consultant Annie du regard.

Les trois femmes gardèrent le silence quelques instants, pesant les conséquences de cette hypothèse. Annie estima que Winsome avait fait à peu près le tour des questions importantes. La compagnie de Pauline lui sapait le moral, et le capharnaüm de son appartement devenait

oppressant.

– Il faut que nous partions, maintenant, fit Winsome. Merci beaucoup de nous avoir accordé de votre temps, Pauline. Vous devez avoir du travail.

– Du travail ? Ça a fini comme mon mariage, si vous voulez tout savoir.

– Vous l’avez lâché aussi ?

– On peut dire ça, quoiqu’on m’ait plutôt poussée vers la sortie, en fait. Après le bac, j’ai voulu travailler tout de suite – comme Rachel – et j’ai trouvé un boulot chez Debenhams. Dans les bureaux, pas à la vente. J’ai été stagiaire à Bradford, et quand ça a commencé à marcher, je me suis fait muter ici. Ensuite... Comment dire ? J’ai eu des problèmes de concentration. Je les ai toujours, d’ailleurs. Je sais que je suis impolie, je ne vous ai même pas proposé de thé. Je peux peut-être me rattraper maintenant ?

Malgré l’imploration qu’elle lisait dans son regard, Annie ne se sentait pas la force de passer un quart d’heure de plus dans ce mausolée voué à la honte et à la culpabilité. Winsome partageait certainement son impression, car elle déclina aimablement l’offre de Pauline et se hâta de prendre congé.

Erik Aarma était convenu de retrouver Banks et Joanna dans le hall de leur hôtel à dix-sept heures. Après l’entrevue avec Rätsepp, ils attendirent sa venue en relisant leurs notes et en faisant le point sur les différentes hypothèses. Rätsepp ne leur avait pas été d’une grande utilité, ils s’accordaient là-dessus, et la discussion ne leur avait rien révélé qu’Annie n’avait pas déjà appris par les dossiers de Bill Quinn.

Banks estimait que l’enquête avait été longue à démarrer, mais il croyait aux motifs invoqués par Rätsepp, essentiellement les trous de mémoire des jeunes filles. La police n’avait été avertie de la disparition que le lendemain matin, et même le lundi, les filles n’avaient pas été capables de fournir un compte rendu circonstancié de leurs faits et gestes. Par conséquent, il s’était écoulé environ trente-six heures avant qu’un vague début d’enquête se mette en route. À ce moment-là, les fêtards du samedi soir s’étaient envolés depuis belle lurette.

Si une des copines de Rachel avait réagi un peu plus tôt et insisté pour avertir la police dans la foulée, les choses auraient peut-être tourné autrement, mais ce n’était même pas certain. À dix-neuf ans, Rachel était considérée comme une adulte, et la police ne se serait pas forcément mise en quatre pour la rechercher séance tenante. Si rien ne laissait pressentir un grave problème, ils se seraient probablement accordé un délai, arguant en toute logique qu’elle avait délibérément fait bande à part, ou qu’elle avait rencontré un jeune homme et

rentrerait le lendemain matin. Il est toujours aisé de condamner les gens avec le recul, mais sur le moment, personne ne pouvait deviner qu'on ne reverrait plus Rachel, et qu'elle allait disparaître de la surface de la Terre. On ne se prépare jamais à ce genre d'événements, ils vous prennent toujours à l'improviste.

Erik Aarma était un grand gaillard barbu à la chevelure hirsute et aux yeux bleus et perçants. Il portait sur son jean une ample chemise de bûcheron à gros carreaux, et avait une sacoche en cuir éraflée suspendue à l'épaule. Banks avait traîné la même pendant des années quand il allait à l'école, avant que le sac à dos ne soit de rigueur pour tout le monde. Il regrettait de ne pas l'avoir conservée – ça donnait un air trop cool.

Erik casa son imposante personne dans un fauteuil arrondi en similicuir et s'excusa pour son retard. Il ne leur donna aucune explication, cependant, et Banks en déduisit que la ponctualité n'était pas son fort. Dès qu'ils eurent commandé des cafés, ils entrèrent dans le vif du sujet. Joanna, qui avait accepté de se charger de la prise de notes, sortit son carnet et son stylo. Erik, dont l'anglais était excellent, leur apprit qu'il avait travaillé plusieurs années à Londres, pour le journal *The Independent*. Banks en venait à se demander s'il finirait par tomber sur un Estonien qui avait besoin d'un interprète. À ce propos, il faudrait qu'il pense à recontacter Merike.

En règle générale, Banks se méfiait des journalistes, qui avaient saccagé nombre de ses enquêtes au nom du droit à l'information. Cette fois, pourtant, il n'avait pas tellement le choix. Mihkel et Erik étaient ses seuls alliés, et l'un des deux était déjà mort. Mihkel avait suffisamment inspiré confiance à Bill Quinn pour qu'il se lie d'amitié avec lui, alors que, de l'aveu de sa propre fille, il ne fréquentait pas grand-monde en dehors de ses collègues et avait une prédilection pour les passe-temps solitaires. À ce stade, Banks ne demandait qu'à accorder à Erik la confiance dont il avait jugé indigne Toomas Rätsepp. Il espérait simplement qu'il ne se tromperait pas.

Erik avait une poignée de main ferme, et son chagrin comme son indignation face à la perte de son ami et collaborateur paraissaient tout à fait sincères. Il regarda tour à tour Banks et Joanna.

– Je ne sais pas trop en quoi je peux vous être utile, mais je vous promets de faire tout mon possible.

– Merci beaucoup.

– Pauvre Merike. Elle doit être effondrée.

– Oui, confirma Banks, elle était bouleversée. Vous comptez peut-être l'appeler ?

– Oui, je n'y manquerai pas.

– Depuis quand travailliez-vous avec Mihkel ?

– Une quinzaine d’années. Depuis qu’il collaborait au journal.
– Avant « *Pimeduse varjus* » ?
– Oui. Au début, il faisait un peu de tout, et puis il s’est spécialisé dans les affaires criminelles. Il a inauguré la rubrique en 2001. Il ne signe pas tous les articles, mais c’est lui qui a lancé le concept. Vous pourriez me raconter un peu ce qui lui est arrivé ? Nous n’avons eu que de vagues échos.

Banks fit rapidement le tour des options qui se présentaient à lui. Dans la mesure où il attendait des informations d’Erik, le plus judicieux était de lui raconter tout ce qu’il était raisonnablement possible de lui confier.

– On a retrouvé son corps dans une ferme abandonnée sur le lieu-dit Garskill, dans le nord du Yorkshire. On l’a découvert samedi dernier, mais la mort remonte sans doute au mercredi précédent. Il semblerait que des travailleurs immigrés ou forcés y aient logé à un moment donné, probablement des clandestins en provenance d’Europe de l’Est. Ils étaient une vingtaine. Quelqu’un avait laissé un livre de poche sur un des matelas, une édition en polonais. Il n’y avait plus personne le jour où nous avons retrouvé Mihkel. Il est probable qu’ils aient été conduits à leur travail le mercredi matin, et transportés ensuite vers un nouvel hébergement. Pour l’instant, nous ignorons tout de l’identité de ces gens.

– Mais qu’est-ce qui a causé son décès ? Et vous, comment avez-vous été amenés à découvrir le corps ?

– On l’a noyé, révéla Banks après un bref silence. Dans un abreuvoir. Il avait des ecchymoses, c’est pour cette raison que nous savons que ce n’était pas un accident. Je suis navré de vous apprendre une si triste nouvelle, mais je me devais de répondre à votre question.

– Ça va aller, vous pouvez continuer.

– Je n’ai pas grand-chose à ajouter.

– J’ai parlé à Mihkel le mardi dans la soirée. Il m’appelait d’une cabine téléphonique, il était obligé de prendre beaucoup de précautions. Les chefs se méfiaient parce que dans un autre groupe quelqu’un avait introduit un portable en douce et s’en était servi pour prendre des photos et contacter un magazine lituanien.

– Sur quoi a porté votre conversation ?

– Sur les conditions de vie là-bas. C’était l’horreur. Il faisait froid, la toiture était pleine de trous. La nourriture était insuffisante et de mauvaise qualité, les salaires dérisoires.

– Où étaient-ils employés ?

– Dans différents endroits. Un élevage de poulets, une usine de produits surgelés, une autre de conditionnement de produits chimiques.

– Ça vous ennuie si nous revenons sur les détails ultérieurement ? Il

nous faudra localiser ces entreprises. Dans un premier temps ce n'est pas notre priorité, mais nous y veillerons.

– Je comprends.

– Il préparait un reportage sur le sujet, c'est bien ça ?

– En effet. Le travail clandestin est un phénomène connu, mais Mihkel a jugé instructif de s'intégrer incognito à un groupe pour le suivre sur la durée, et en tirer un article de fond. Bien entendu, il n'avait pas prévu que ça lui coûterait la vie.

– A-t-il déjà cité le nom de Bill Quinn en votre présence ?

– Bill ? Oui, bien sûr. Ils avaient discuté ensemble.

– C'est tout ce qu'il vous en a dit ?

– Il a fait allusion à une histoire explosive, mais il ne pouvait pas en révéler davantage.

– Elle avait un rapport avec Bill Quinn ?

– Je présume que oui.

– Et vous savez plus ou moins en quoi elle consistait ?

– Non. À moins que Bill Quinn n'ait fini par découvrir la vérité sur le sort de Rachel Hewitt.

– Peut-être qu'il la connaissait depuis le début, ajouta Banks pour lui-même.

– Pardon ?

– Rien, veuillez m'excuser. Alors, vous êtes au courant, pour Rachel ?

– Évidemment. C'est par elle que Bill et Mihkel ont fait connaissance. L'affaire Rachel Hewitt. Mihkel a sorti pas mal de papiers là-dessus, et Bill et lui sont devenus amis. Ils sont restés en contact au fil des années.

– Le problème, c'est que Bill Quinn a été assassiné lui aussi, à peu près au même moment que Mihkel. Et nous pensons qu'il peut s'agir du même tueur.

Abasourdi, Erik les contempla bouche bée, comme un poisson tiré de son aquarium. Il se passa une main sur le front en bredouillant.

– Je sais, fit Banks. Il y a de quoi être sous le choc. Il nous manque encore beaucoup de données pour tout comprendre, je ne vous le cache pas, mais nous avons d'ores et déjà relevé certains éléments récurrents. D'une part l'affaire Rachel Hewitt, d'autre part cette histoire de travailleurs immigrés que vous avez mentionnée : Mihkel travaillait sur un reportage, et Bill Quinn enquêtait dessus. Avez-vous déjà entendu parler d'un certain Corrigan ? Warren Corrigan ?

– Non, désolé, fit Erik après un instant de réflexion.

– Tant pis. Pouvez-vous m'expliquer comment Mihkel a atterri dans le nord du Yorkshire ?

– Vous voulez que je vous raconte son histoire ?

– Oui, j'aimerais bien.

– Je n’y vois pas d’inconvénient, puisqu’il n’est plus là pour s’exprimer.

– Ça pourra nous aider à mettre la main sur son assassin.

Erik demeura songeur quelques instants, puis un sourire fugace anima ses traits.

– Ne vous formalisez pas, mais en tant que journaliste, ça me gêne un peu de communiquer des infos à la police. Une habitude solidement enracinée.

– Si ça peut vous consoler, rétorqua Banks, je supporte difficilement de me trouver dans la même pièce qu’un journaliste.

Erik le dévisagea, interloqué, avant d’éclater de rire.

– Personnellement, glissa Joanna, je n’ai rien de spécial contre votre profession. Nous vous serions vraiment reconnaissants si vous nous donniez quelques détails.

– Pas de problème. Comme je vous le disais, c’est donc Mihkel qui a été à l’origine du projet. En grande partie, tout au moins.

– Excusez-moi si je vous interromps d’entrée de jeu, fit Banks, mais j’aimerais savoir s’il travaillait toujours comme ça, ou si vous lui passiez aussi des commandes sur des sujets donnés ?

– Ça dépendait des fois. Quand un sujet était sous les feux de l’actualité, on pouvait lui commander un papier, comme à n’importe quel reporter. En revanche, pour les recherches de longue haleine, qui nécessitaient un changement d’identité et une vraie prise de risques, l’initiative venait de lui.

– Je vois, vous pouvez continuer.

– Comme presque tout le monde, Mihkel avait entendu parler de ces travailleurs étrangers qui pensent trouver l’Eldorado en Angleterre ou ailleurs, et qui s’exposent à de sérieuses déconvenues. L’envie lui est venue de suivre toutes les phases de l’opération, pour mettre à jour ses rouages et en identifier les acteurs clés. C’est Bill, justement, qui l’a guidé dans cette démarche.

– Vous voulez dire que Bill l’a envoyé là-bas ?

– Non, pas du tout. Il l’a seulement renseigné sur le fonctionnement de la machine, et aiguillé vers une agence de placement à Tallinn. Ensuite, Mihkel a eu l’idée de partir de la source et de suivre toutes les étapes du dispositif. Il a toujours été... Comment dites-vous ?

– Téméraire et fougueux ?

– C’est bien ça, approuva Erik avec un sourire empreint de tristesse.

– Il vous transmettait des comptes rendus écrits ?

– Non, pas cette fois, c’était trop dangereux. Pas de téléphone ni d’appareil photo, pas de notes manuscrites. On s’appelait de temps en temps, et je notais ce qu’il me racontait. En dehors des heures de travail, il était libre de sortir – ils n’étaient pas retenus prisonniers. Pas physiquement, en tout cas. Vous me suivez ?

– Je crois que oui. Mihkel habitait un lieu très isolé. Pour trouver un téléphone, il lui fallait parcourir plus de trois kilomètres à pied. Est-ce que vous rédigiez les rapports en estonien ?

– Naturellement.

– OK, je vous écoute. Vous pourriez me faire un résumé ?

– L'histoire est assez simple, finalement. Mihkel s'est adressé à une agence, ici, à Tallinn. On lui a demandé de verser la somme de deux cents euros, et on lui a donné un numéro de téléphone en lui disant qu'un emploi l'attendait à Leeds.

– Ils ont précisé de quoi il s'agissait ?

– Non, mais il s'attendait à du travail temporaire, dans une usine ou dans un élevage de volaille. Cinquante heures par semaine payées le strict minimum. Je crois que ça tourne autour de sept euros de l'heure, voire un peu moins. Ce qui donne trois cent trente euros par semaine. Il a fait le voyage en train, et un agent de la société l'a réceptionné à la gare de St Pancras en lui réclamant deux cents euros supplémentaires. En échange de cet emploi, Mihkel avait donc déboursé un total de quatre cents euros, sans compter les frais de transport. Bien entendu, on ne lui a jamais remis de reçu. Le bonhomme lui a expliqué qu'il pouvait prendre un train pour Leeds à King's Cross, un peu plus loin, avant de disparaître avec l'argent. Il ne l'a plus jamais revu.

– Ces agents, vous connaissez leurs noms ?

– Oui. Celui de Londres était letton, mais il travaillait avec la même agence que le type de Tallinn.

– Le cas échéant, seriez-vous disposé à livrer leur identité à la police ou aux services d'immigration ?

Erik marqua une hésitation.

– Je ne sais pas trop... Disons que ça me pose un problème... d'éthique, même si Mihkel est décédé. Il faut que je pèse le pour et le contre.

– C'est normal, concéda Banks, je ne veux pas vous mettre la pression.

– Dès que Mihkel est arrivé à Leeds, il a appelé le numéro qu'on lui avait donné. Il est tombé sur une agence de placement.

– Elle ne s'appellerait pas Rod's Staff Ltd, par hasard ?

Erik le regarda d'un air éberlué.

– Mais comment êtes-vous au courant ?

– Dirigée par un certain Roderick Flinders ?

– Exactement. À l'agence, ils ont prétendu qu'ils ne connaissaient pas Mihkel, qu'il y avait probablement eu erreur. Aucun emploi n'était disponible pour lui à Leeds, mais ils proposaient malgré tout de l'aider. Ils l'ont logé dans une grange aménagée en dortoir à la sortie d'Otley, qu'il partageait avec dix autres personnes. Il devait y attendre

les prochaines directives. Au bout de quatre jours, on lui a annoncé qu'on allait le transférer dans un autre secteur. Ils l'ont emmené à la ferme dont vous avez parlé, où il a été assassiné trois semaines plus tard.

– Et que s'est-il passé au cours de ces trois semaines ?

– Mihkel m'a raconté que les conditions de vie étaient épouvantables, et qu'il cohabitait avec une vingtaine de personnes. Pour tout ce monde, il n'y avait qu'un seul W.-C. et une douche qui ne marchait presque jamais. L'eau qu'ils buvaient était croupie.

– Je sais, confirma Banks. J'ai vu tout ça.

– Ah, vous avez pu vous faire une idée de la situation, alors. Savez-vous aussi que le groupe était mixte ? Il y avait trois jeunes femmes, ainsi que deux couples, et tout le monde s'entassait dans ce dortoir froid et humide. Certains hommes ont essayé d'abuser des femmes. Des bagarres ont éclaté, Mihkel s'est interposé plusieurs fois. Il a parlé à deux des filles, une Polonaise et une Lituanienne, mais la troisième n'adressait la parole à personne. Il ignorait ses origines, mais elle avait la peau plus sombre que les autres. Il a pensé au Kazakhstan ou à la Géorgie. Pour avoir le privilège d'habiter ce taudis, chacun devait verser à la société Rod's Staff un loyer hebdomadaire de soixante euros, qui était automatiquement déduit de son salaire.

– Où étaient-ils employés ?

– Un peu partout dans le Nord, entre Carlisle et Teesside. Darlington, Middlesbrough, Stockton.

– Dans quels secteurs d'activité ?

– Les pires. Abattoirs, usines de conditionnement de produits chimiques, fabriques d'engrais, etc. Des boulots pénibles et payés une misère. Mihkel a commencé dans une champignonnière, au ramassage. Il n'a fait qu'une journée, et on ne lui a pas versé un sou en échange. Ensuite, on l'a affecté dans l'équipe de jour d'une usine de produits surgelés. Il travaillait à la chaîne douze heures d'affilée sept jours par semaine, à trier les légumes abîmés après congélation, avant le conditionnement.

– Ça dépasse largement les cinquante heures par semaine, souligna Banks.

– En effet. En quinze jours, il a cumulé cent soixante-huit heures de travail, mais quand il a reçu sa première fiche de paie, on ne le créditait que de soixante-cinq euros.

– Comment justifiaient-ils un salaire aussi bas ?

– Il y avait beaucoup d'irrégularités. D'abord, la rémunération horaire n'était que de cinq euros – au-dessous des minima. Vous préférez que je convertisse la somme en livres ?

– Non, ça ira, j'arrive à suivre. De toute façon, la différence n'est pas énorme, actuellement.

– C’est vrai. On aurait peut-être mieux fait de garder notre couronne. Bref, Mihkel a appris également que Rod’s Staff mettait de côté deux semaines de salaire à titre de... Excusez-moi, le mot m’échappe.

– D’arriérés ?

– Voilà. Bien entendu, ils avaient déjà soustrait cent vingt euros pour deux semaines de loyer, qui ne figuraient pas parmi les retraits de sa fiche de paie. Au final, il se retrouvait donc endetté quand il a eu remboursé tout le monde. C’est à ce stade-là qu’un individu de chez Rod’s Staff s’est manifesté – peut-être Flinders en personne – et a expliqué à Mihkel qu’il connaissait quelqu’un qui prêtait de l’argent aux personnes dans sa situation. Vu qu’il n’avait plus un sou pour s’acheter des cigarettes et de la nourriture, Mihkel a accepté son offre. Il en était là de son enquête au moment où on l’a assassiné. Le mardi soir, il m’a parlé de sa fiche de paie et des anomalies qu’elle comportait.

– Comment se déplaçait-il entre la ferme et son lieu de travail ?

– Un mini-van venait les prendre le matin et les reconduisait le soir. Pour le petit déjeuner, on leur distribuait du pain rassis et un jus de chaussette. S’ils avaient un peu de temps devant eux et quelques économies, ils faisaient un saut au fast-food le plus proche avant que la camionnette ne passe les récupérer. Ils s’achetaient un burger ou du poulet frit.

– Êtes-vous certain que Mihkel n’a jamais cité le nom de Corrigan ?

– Oui. Je relirai mes notes pour vérifier, mais je pense que je m’en souviendrais. J’ai une excellente mémoire.

Banks jugeait pourtant peu probable que, dans une même zone et dans un même secteur d’activité, il puisse avoir affaire à un autre que Corrigan. Il avait dû dépêcher ses sbires auprès de Flinders, pendant que lui tirait les ficelles depuis son bureau de Leeds. Deux hommes qui se fréquentaient, qui sortaient parfois prendre un verre ensemble... Banks ne doutait pas une seconde qu’ils étaient en cheville. Flinders fabriquait des victimes et assurait un afflux régulier d’endettés, non seulement dans les cités HLM mais aussi dans les dortoirs isolés comme celui de Garskill, qui ne lui coûtaient pas un sou et lui permettaient d’empocher mille livres par semaine. Sans parler des pots-de-vin que lui versaient les employeurs.

Selon toute vraisemblance, l’assassin était arrivé à la ferme le mercredi matin, et Mihkel avait été retenu sur place. Soumis à la torture, il avait sûrement accepté de contacter Quinn pour lui tendre un traquenard en l’attirant dans les bois de St Peter, le soir même. Cet appel avait éveillé les soupçons du policier, mais pas au point de le dissuader de se rendre à un rendez-vous qui devait lui être fatal. Il avait malgré tout laissé les fameuses photos dans sa chambre, pensant

peut-être retourner les chercher pour les remettre à Mihkel s'il constatait que la situation ne présentait pas de dangers. Mais ce n'était pas lui qu'il avait trouvé dans les bois ce soir-là.

– Qui était au courant du lien qu'entretenaient Mihkel et Bill Quinn ?

– Je ne sais pas trop, mais ils ne cherchaient pas à le cacher. Mihkel publiait quelquefois des nouvelles de l'affaire Rachel Hewitt, et il mentionnait souvent le policier anglais avec qui il était en contact.

– Dans le journal ?

– Oui.

– N'importe qui a pu avoir vent de la chose, par conséquent ?

– La plupart des gens n'en ont pas grand-chose à faire, me semble-t-il. Vous avez une idée derrière la tête ?

– Sans trop vouloir m'avancer, je crois que la personne qui souhaitait éliminer Bill Quinn voulait aussi supprimer Mihkel. Vous ne pensez pas à quelqu'un ?

– Non, je ne vois pas.

– Il y a un élément qui m'échappe. Logiquement, il doit exister un lien entre Rachel Hewitt et le réseau de travailleurs immigrés.

– Comment est-ce possible ?

– Nous pensons que quelqu'un a envoyé un seul et même tueur exécuter Mihkel et Bill Quinn.

– Mais que vient faire Rachel Hewitt dans cette histoire ? Vous avez dit que Bill Quinn enquêtait également sur les travailleurs clandestins.

– C'est exact, mais les deux ne sont pas incompatibles.

– Grâce au concours de Mihkel, Bill en était peut-être venu à représenter un danger pour eux, et ils s'en sont rendu compte ? Il se peut qu'on les ait tués tous les deux pour la même raison. L'affaire Rachel Hewitt a contribué à les rapprocher, mais ça ne signifie pas qu'elle ait entraîné les meurtres.

C'était une hypothèse que Banks envisageait depuis le départ : en intégrant la jeune femme à ses réflexions, il se fourvoyait peut-être complètement. Pourtant, les circonstances de sa disparition le chiffonnaient, et un souci minait Bill Quinn depuis son retour de Tallinn, six ans plus tôt. Et il ne fallait pas oublier les photos de l'inconnue. Banks avait conscience qu'il ne devait pas se mettre des œillères, laisser une partie des faits occulter ou déformer les autres données. Les deux événements étaient peut-être indépendants, mais ça ne l'empêchait pas d'essayer de résoudre l'affaire Hewitt tout en faisant la lumière sur l'assassinat de Mihkel et de Bill Quinn. Il ne supporterait pas de rester dans l'ignorance jusqu'à la fin de ses jours, à l'instar de Bill. Ce dernier avait payé le prix fort, et les parents de Rachel méritaient mieux que ça.

Banks sortit un jeu de copies des photos de Bill Quinn, qui

comprenait les agrandissements et le visage isolé de la fille. Il les disposa sur la table, face à Erik.

– Nous pensons que ces photos ont été prises à Tallinn en 2006, lorsque Bill Quinn s'est déplacé pour participer aux débuts de l'enquête. C'est le seul indice concret qui m'incite à rattacher le meurtre de Bill Quinn à la disparition de Rachel. Sans lui, je me résoudrais à croire que Mihkel et lui sont morts pour avoir enquêté sur les magouilles du travail clandestin. Tout le reste, c'est simplement mon instinct de flic qui me le souffle. Cela dit, ces clichés ont leur importance, je vous le garantis. Notre opinion, c'est que Bill Quinn s'est fait piéger. Il se peut que la fille l'ait drogué, ou poussé à se soûler jusqu'à ce qu'il perde le contrôle de lui-même. Ensuite, elle l'aurait entraîné dans une chambre d'hôtel, où les photos ont été prises. Vous me suivez, jusqu'ici ?

– Oui, oui, acquiesça Erik malgré une mine déconcertée.

– Nous ne connaissons pas le mobile, mais il est très probable que Bill Quinn a failli résoudre l'énigme de l'enlèvement de Rachel. De l'avis général, cette affaire n'a cessé de le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours. Je me suis interrogé là-dessus, et j'ai une explication à vous proposer : Bill avait découvert ce qui était advenu de Rachel, mais il se trouvait pieds et poings liés parce qu'un maître chanteur le réduisait au silence. Il adorait sa femme, et ce faux pas pouvait lui coûter très cher. Mais après le décès de son épouse, il y a un mois, ce chantage n'avait plus la même incidence. Son objectif, désormais, était de faire éclater la vérité sans pour autant révéler qu'il la dissimulait depuis six ans.

– Et c'est dans ce but qu'il aurait mis Mihkel à contribution ?

– Je pense que oui. Pour le moment, il s'agit d'une simple hypothèse, d'accord, mais c'est le seul scénario qui me paraisse cohérent. L'assassin connaissait les liens entre Mihkel et Bill Quinn, et il savait aussi que Bill était désormais libre d'agir, puisqu'il n'avait plus rien à craindre du chantage dont il faisait l'objet. La présence de Mihkel en Angleterre à ce moment-là n'était pas déterminante pour le tueur, elle lui a juste facilité la tâche, à lui ou au commanditaire des meurtres. Il faisait d'une pierre deux coups, si on veut.

– Comment l'assassin a-t-il su que Mihkel logeait à la ferme ?

– Je l'ignore, mais je dirais qu'en dépit de sa prudence, il s'est trahi d'une manière ou d'une autre. Je suppose que l'on introduit toujours des espions dans ces groupes d'immigrés, pour repérer les infiltrés dans le genre de Mihkel. Comme vous le faisiez remarquer, certains se sont déjà fait avoir. Il s'est fait prendre, et quelqu'un est ensuite venu faire le ménage.

– Mais si Bill avait appris quoi que ce soit sur Rachel Hewitt, la police de Tallinn aurait dû en être informée, non ? Il n'avait pas les

moyens de faire cavalier seul sans leur rendre de comptes.

– C'est là que ça coince, je suis d'accord. À moins qu'il n'ait découvert quelque chose de son côté, ici ou en Angleterre.

– Si ça s'est passé ici, il a forcément alerté un responsable. Le policier qui supervisait l'enquête, ou le procureur.

– Ça paraît logique, en effet.

Erik dévisageait Banks, incrédule.

– Vous insinuez que notre police est corrompue ? Ainsi que le Bureau du procureur ?

– Je n'affirme rien, mais c'est un phénomène assez répandu. Cela dit, je ne fais que formuler une hypothèse. Ça fonctionne souvent comme ça, le travail d'enquêteur. J'ai deux services à vous demander. Tout d'abord, j'aimerais que vous vous renseigniez sur l'identité de cette fille. Elle habite sans doute dans le coin – en tout cas elle y était en 2006 – et il est très possible qu'elle ait opéré dans le milieu de la prostitution ou des boîtes de nuit. Il se peut qu'on l'ait amenée ici dans le cadre d'un trafic, et obligée à vendre son corps. Vous avez sûrement un dossier complet dans les archives de la rédaction. Contrairement à moi, vous disposez des ressources nécessaires. Est-ce que vous acceptez de nous aider ?

Erik examina les photos et hocha lentement la tête.

– Je peux essayer, si ça doit nous mener à l'assassin de Mihkel. Et le second service, qu'est-ce que c'est ?

– Il y a deux personnes sur lesquelles j'ai besoin d'un maximum d'informations. Un flic à la retraite qui s'appelle Toomas Rätsepp, et le procureur Ursula Mardna.

Après un dîner dans un restaurant thaï proche de l'hôtel, qu'ils mirent à profit pour discuter des deux entrevues de la journée, Joanna réclama de se coucher de bonne heure, invoquant le décalage horaire. Deux heures de jetlag étaient négligeables, se disait Banks, mais un voyage était toujours fatigant, aussi paradoxal que cela puisse paraître, puisqu'on n'avait qu'à s'installer dans son fauteuil et attendre d'arriver à destination.

Il n'était que vingt et une heures trente, et vu son état d'agitation, Banks jugea inutile de monter se coucher tout de suite. En outre, son entretien avec Toomas Rätsepp lui avait donné de vagues indications sur le parcours de la bande de Rachel, et il avait envie de déambuler en soirée dans la Vieille Ville, de s'imprégner de l'ambiance des rues tout en observant les bars, les clubs et la circulation des voitures. Le jour commençait à décliner, et le moment lui parut indiqué pour commencer la promenade. Bien entendu, la nuit tombait nettement plus tard en juillet, mais les filles étaient restées dehors bien après vingt et une heures, et il devait faire tout à fait noir quand elles

avaient quitté le St Patrick. Certains clubs n'ouvraient leurs portes qu'à partir de minuit, comme les boîtes anglaises qui attendaient la fermeture des pubs. À Tallinn, on pouvait sûrement boire un verre à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Le week-end approchant, la Vieille Ville était beaucoup plus animée ce jeudi soir que la veille. En passant devant le Old Hansa, Banks aperçut un groupe de jeunes gens qui défilaient en tenue de bagnards. Un enterrement de vie de garçon. Quand l'un d'eux leva une bouteille de Saku en lançant un : « Ça roule, mec ? » il identifia l'accent du Nord de l'Angleterre.

Il déboucha de nouveau devant la grande librairie à l'angle d'Harju et de Niguliste, face à l'église qui se dressait en haut de la pelouse en pente. Il longea la vitrine, reconnaissant au passage quelques titres de romans anglais, passa devant le Fish & Wine et tourna à gauche, au niveau de la salle où il avait dîné la veille avec Joanna. Il s'engagea ensuite sur Vana-Posti.

C'était une des ruelles les plus étroites de la Vieille Ville, mais on y trouvait tout de même plusieurs bars et cafés – parmi lesquels le St Patrick. À droite, l'angle de la rue était occupé par un bel hôtel de quatre étages à la façade blanche, avec des lucarnes sous les toits. Devant, une placette triangulaire avec des bancs et une fontaine, face à un bâtiment à la façade incurvée que couronnait une enseigne indiquant SOPRUS. C'était un cinéma rétro, avec un perron et deux massives colonnes à l'entrée. Deux grandes affiches y étaient apposées, l'une de *Submarine*, et l'autre pour une rétrospective des grands classiques du septième art. Sur la gauche, un panneau indiquait le Club Hollywood, l'endroit où les filles étaient allées danser et avaient rencontré les jeunes Allemands. Banks fut tenté d'y entrer pour se faire une idée des lieux, mais il jugea l'expérience superflue. Il n'y trouverait qu'une salle étouffante, bruyante et bondée, qui mettrait ses poumons et ses tympanes au supplice. Le travail avait ses exigences, mais il fallait savoir s'arrêter.

Il remonta donc Vana-Posti en direction du St Patrick, et alla droit au comptoir pour commander une bière. L'endroit n'avait sûrement pas beaucoup changé depuis 2006. La cuisine avait bonne réputation, et ce n'était pas le pub favori des groupes de fêtards. Au moins, il ne vit nulle trace de bandes de garçons déguisés en bagnards. Les clients étaient nombreux, cependant, et quasiment toutes les tables étaient occupées. Il repéra des gens de tous âges aux accents variés, et supposa que c'était le genre d'établissement où on venait démarrer la soirée ou se détendre un moment. Les écarts de conduite n'étaient sûrement pas les bienvenus.

Banks ne connaissait pas la musique qui passait en fond sonore, mais elle avait au moins le mérite d'être discrète. Sa bière terminée, il

quitta le pub et tourna à droite, imitant Rachel et ses amies. Il prit de nouveau à droite à hauteur du Fish & Wine, revenant sur ses pas, et marcha jusqu'à l'église Saint-Nicolas. Il ne tarda pas à atteindre la place principale, Raekoja Plats. Le trajet depuis le St Patrick ne lui avait pris que dix minutes, mais les filles et leurs copains allemands avaient sûrement traîné en chemin. Sur la vaste place pavée, une rangée de bars et de restaurants animés faisait face à l'hôtel de ville. En terrasse, les tables protégées par des auvents étaient joliment éclairées par des bougies et des lampes à la lumière tamisée. Le Molly Malone, le Kaerajaan, le Fellini, le Karl Friedrich... Les jeunes gens avaient dû boire à l'extérieur dans un des bars de la place, avant de se rendre compte qu'ils avaient perdu Rachel.

Banks rebroussa chemin pour retourner vers le St Patrick, mais cette fois il passa devant sans s'arrêter. Selon le témoignage d'un barman, Rachel s'était trompée de direction en sortant du pub. C'était peut-être la vérité, et Banks voulait savoir ce qu'il y avait dans le coin outre le Club Hollywood et le My City Hotel. Juste après avoir dépassé le St Patrick, il avisa sur sa gauche une de ces longues ruelles courbes typiques de la Vieille Ville, bordée d'immeubles à quatre étages et de trottoirs étroits. La voie pavée était peut-être assez large pour permettre le passage d'une voiture.

Banks s'y engagea aussitôt. Ici ou là, des plaques de plâtre s'étaient détachées des façades, mettant à nu la pierre et les briques, tels des squelettes décharnés. Des drapeaux pendaient au-dessus de certaines portes. Banks pensa qu'il s'agissait essentiellement de résidences, ou de locaux professionnels avec appartements au-dessus. À une cinquantaine de mètres de distance, il remarqua l'enseigne lumineuse qui surmontait une porte. Aucune inscription, simplement un dessin stylisé représentant un homme en frac et haut-de-forme, qui faisait monter dans une voiture attelée une femme aux formes voluptueuses. Il s'arrêta pour observer la porte d'entrée. Elle ne portait pas d'affichette indiquant les tarifs et les heures d'ouverture – l'endroit devait être fréquenté par les seuls initiés. Il distinguait vaguement à travers les lourdes portes vitrées un comptoir de réception et un vestiaire baignant dans une lumière rougeâtre. S'il se trouvait devant un sex club, ses cuivres rutilants et ses boiseries foncées lui conféraient une certaine classe. Rien de commun avec les lieux sordides que Banks avait pu voir à Soho. La porte était ouverte.

Si Rachel s'était vraiment trompée de chemin, y avait-il quelque chose ici qui pouvait l'avoir attirée ? Peut-être avait-elle reconnu cette rue, et pensé qu'il s'agissait d'un raccourci pour regagner l'hôtel ou repiquer sur un grand axe, où elle pourrait héler un taxi. En continuant sur Vana-Posti, on finissait par déboucher sur Parnu, un grand boulevard à la limite sud du centre-ville, sur lequel défilait un

flot incessant de trams et de voitures. Ce n'était pas la bonne direction pour regagner l'hôtel Meriton, mais Rachel espérait peut-être y trouver un taxi. Cette artère très fréquentée l'aurait sûrement aidée à se repérer, après le labyrinthe oppressant de la Vieille Ville, qui avait peut-être fini par l'effrayer. Avait-elle vu dans cette rue quelque chose qui avait éveillé sa curiosité ? L'enseigne lumineuse ? Une personne ? Peut-être qu'il y avait la queue aux toilettes du St Patrick, et qu'elle s'était mise en quête d'un porche tranquille pour se soulager ? À moins qu'elle n'ait repéré un taxi libre enfilant la ruelle, et qu'elle n'ait couru après pour monter à bord ? Et ensuite ?

Banks eut l'impression qu'une ombre s'était glissée dans la rue derrière lui. Depuis son arrivée à Tallinn, il se tenait à l'affût d'une éventuelle filature, mais en plein jour au milieu de la foule, il était assez difficile de s'en rendre compte ; quelqu'un avait très bien pu surveiller ses faits et gestes. C'était la première fois qu'il sortait seul dans la Vieille Ville après la tombée de la nuit. Il pouvait avoir affaire à un riverain, ou à un promeneur qui prenait un raccourci, mais sa présence suffisait à inquiéter Banks. Il soupçonnait Rätsepp d'avoir chargé quelqu'un de le suivre. Il ne courait aucun danger, dans ce cas-là, mais il ne comptait pas pour autant lui faciliter la tâche.

Poussant les portes du mystérieux club, il pénétra dans le hall de réception. L'hôtesse d'accueil arborait un bustier noir qui ne cachait pas grand-chose de son anatomie. Banks n'avait pas vraiment d'expérience en la matière, mais il aurait juré qu'elle avait les seins siliconés. Les lèvres fardées de rouge vif, les cheveux noirs retombant en cascade sur ses épaules, elle s'était dessiné un grain de beauté au coin de la bouche. Les deux videurs qui l'encadraient adressèrent à Banks un aimable signe de bienvenue. Très chic dans leurs costumes Armani, calmes et décontractés, mais des mastards quand même, avec des cous de taureau et des oreilles en chou-fleur.

- Vous parlez anglais ? demanda Banks à la femme.
- Bien sûr, monsieur. Que puis-je faire pour vous ?
- Est-ce que je peux entrer ?
- Êtes-vous membre du club, monsieur ?
- Non, j'ignorais que...
- Si vous désirez seulement prendre un verre au bar, je vous propose une adhésion valable pour la soirée, au tarif de vingt euros.
- Uniquement pour entrer ?
- Oui, monsieur, pour avoir accès au lounge.
- Il y a autre chose ?
- Nous avons de nombreuses chambres, monsieur, répondit la femme avec un sourire énigmatique.
- Vous proposez des spectacles ?
- Ici, c'est nous qui faisons le spectacle, monsieur.

Banks avait l'impression d'être tombé dans le terrier du Lapin Blanc. Il déboursa vingt euros, en échange de quoi on lui remit un passe tamponné. L'hôtesse le conduisit vers une double porte battante.

– Par ici, je vous prie.

Il entra dans un lounge à la lumière tamisée, où des fauteuils en cuir étaient disposés autour de tables basses. Pas vraiment le genre d'endroit où l'on picolait jusqu'à plus soif. Sur chaque table, une lampe à abat-jour diffusait une douce clarté. La salle était aveugle, et il n'y avait pas de musique en fond sonore. Des serveuses savamment déshabillées, dans un style vaguement SM, circulaient entre les tables avec des plateaux argentés. Dès que Banks se fut assis, une des filles vint s'occuper de lui.

– Qu'est-ce que vous ferait plaisir, monsieur ?

Manifestement, l'anglais était de rigueur dans l'établissement, et celle-ci le parlait parfaitement.

– Pourquoi pas un verre de vin rouge ?

– Nous pouvons vous proposer un excellent merlot, ou bien un rioja, ou un chianti classico. Je vous suggère de consulter notre carte, nous avons un grand choix.

– Ce sera un verre de rioja, s'il vous plaît.

– Très bien.

Mais qu'est-ce que je fiche ici ? se demandait Banks en attendant sa consommation. Ses voisins, des hommes en costume entre la trentaine et la soixantaine, bavardaient à mi-voix. Les serveuses étaient la seule présence féminine. De temps en temps, quelqu'un entraînait ou sortait par la porte du fond.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il à la serveuse quand elle lui apporta son vin. (Lorsqu'elle se pencha pour le poser sur un sous-verre blanc, il jugea que ses seins à elle n'étaient pas siliconés. Comme elle ne réagissait pas, il revint à la charge :) Je peux voir la direction ?

– Vous êtes de la police ?

– Comment avez-vous deviné ?

– Mon cœur, tous les flics du monde se ressemblent. (Tenant son plateau d'une main, elle lui désigna l'homme debout près de la caisse, à côté du bar.) C'est lui, là-bas. Bonne chance à vous.

Banks le rejoignit avec son verre à la main, se demandant s'il maîtrisait sa langue. Il s'était habitué à l'anglais fluide des habitants de Tallinn, et sans doute était-ce une compétence nécessaire pour diriger ce genre de club. De fait, comme il ne tarda pas à le découvrir, le manager parlait aussi bien l'anglais qu'un Londonien.

– Je peux faire quelque chose pour vous, monsieur ?

Tout en sachant que ça ne servait à rien, Banks lui brandit sous le nez sa carte de police. Une lueur d'amusement passa dans le regard du directeur.

– Vous savez, mon vieux, on peut se procurer la même dans n'importe quelle boutique de farces et attrapes.

– Je n'en doute pas, mais j'ai pensé que ça ne ferait pas de mal de vous la montrer, du moment que je ne suis pas là pour vous chercher des ennuis. J'ai simplement quelques questions à vous poser.

– En effet, ça ne porte pas à conséquence. Au fait, je m'appelle Larry. Larry Helmsley.

Banks lui serra la main.

– Enchanté. Comment donc avez-vous atterri ici ?

– Dans le temps, j'ai travaillé dans les clubs de Londres, mais j'ai eu envie de bouger, de changer de cadre. Au bout du compte, je ne vois pas grand-chose puisque je dors toute la journée.

– Et c'est quel genre de club, ici ?

– Un club privé. Pour messieurs. L'accès est réservé aux membres.

– OK, je vois. L'événement qui m'intéresse remonte à six ans.

– Dans ce cas, je ne peux rien pour vous. À l'époque, j'étais à Bruxelles, ou peut-être à Barcelone.

– Le club existait déjà ?

– Je pense que oui. Mais il y a eu des changements importants au cours des années.

– Qui est l'actuel propriétaire ?

– Un groupe d'investisseurs.

– Ce sont eux vos employeurs ?

– Je travaille souvent en free-lance, mais en ce moment, oui, ce sont eux qui m'emploient.

– Il y a longtemps qu'ils ont racheté le club ?

– Environ deux ans. Dites-moi, qu'est-ce que vous cherchez, au juste ? C'est quoi, cette histoire qui date d'il y a six ans ?

– Une jeune Anglaise a disparu dans le secteur. Elle est sortie d'un pub dans la rue voisine...

– Le St Patrick ?

– C'est ça. On pense qu'elle s'est trompée de chemin et qu'elle a perdu son groupe d'amis. Il se peut qu'elle soit entrée ici.

– Pour quoi faire ?

– Je ne sais pas trop. Elle voulait peut-être téléphoner, puisqu'elle avait oublié son portable à l'hôtel. Ou alors elle cherchait des toilettes, ou ses amis.

– Elle avait bu ?

– Elle était ici pour un enterrement de vie de jeune fille.

– Si le règlement était le même qu'aujourd'hui, elle a sûrement été refoulée à l'entrée. Attendez, j'ai l'impression d'avoir entendu parler de l'affaire. Les parents sont passés au journal télévisé. Ce ne serait pas une Rachel quelque chose ?

– Rachel Hewitt. On ne l'a jamais retrouvée.

– C’est affreux. J’ignorais qu’elle se trouvait dans les parages quand elle a disparu. Cela dit je ne peux pas vous aider, je regrette. Encore une fois, je n’étais pas là à l’époque, et les propriétaires n’ont racheté le club qu’il y a deux ans.

– Je posais la question à tout hasard.

– Vous avez bien fait. Qui ne tente rien n’a rien. Désolé quand même.

– Il n’y a pas de mal.

Banks termina son verre et le laissa sur le comptoir. Quand il croisa la serveuse en regagnant la sortie, elle lui effleura le bras pour attirer son attention.

– Vous vous en êtes drôlement bien tiré. On dirait que le courant est bien passé.

– Comme entre deux compatriotes qui se rencontrent à l’étranger. Et les Estoniens, on a des chances d’en croiser ici ?

La serveuse reprit son accent naturel.

– Ça, mon cœur, j’en sais rien. Moi je viens de Wigan.

Banks quitta les lieux, le sourire aux lèvres, en prenant bien soin de scruter les deux côtés de la rue. L’ombre pouvait s’être coulée sous un porche d’immeuble, comme Orson Welles dans *Le Troisième Homme*, mais il ne décelait aucun signe de sa présence. À bien y réfléchir, tout dans cette ville lui évoquait l’ambiance du film. Mains dans les poches, Banks descendit prudemment l’étroite rue en arc de cercle et déboucha sur une place bordée de cafés bondés et illuminés. Il allait s’installer là pour prendre un dernier verre avant de se coucher, et il verrait bien si l’ombre se manifestait à nouveau. Le rioja à dix euros qu’il avait bu au club était plus que médiocre, et il lui avait laissé un sale goût sur la langue.

Celui qui l’avait pris en filature était bel et bien là, même s’il n’était pas évident de le repérer dans l’incessant défilé des passants. Âgé d’une quarantaine d’années, il était de stature moyenne, à peu près de la taille de Banks, et avait déjà le crâne un peu dégarni. Il portait une tenue décontractée – jean, chemise sombre et blouson à glissière. Il s’était assis au café qui faisait face au sien. Tant mieux. Ils pourraient s’observer mutuellement.

Banks commanda un verre de syrah, qu’il dégusta en observant le mouvement de la foule. Il remarqua un groupe de filles en robes rouges ultra-courtes, qui faisaient la chenille en agitant des ballons de baudruche en forme de cœur. Elles ricanaient et chantaient en ondulant des hanches, et certaines manquèrent trébucher sur les pavés, perchées sur des talons vertigineux. Quand elles furent passées, Banks s’aperçut que l’ombre n’était plus à sa place. Il rédigea quelques notes et termina son verre. Il en avait assez fait pour aujourd’hui. Il pourrait quand même appeler Annie pour une mise au point, puisqu’il

était deux heures de moins à Eastvale. Sur le chemin du retour, il vit de nouveau l'homme, qui le suivait à distance sur Viru. Peu importait. Il rentrait à l'hôtel pour la nuit et les rues seraient éclairées et animées tout du long. Il s'assurerait simplement de bien verrouiller la porte de sa chambre, et le lendemain, il n'oublierait pas de rester sur ses gardes.

TONY LEACH habitait une vieille maison jumelée près de Skipton Road, à la périphérie d'Ilkley, à l'endroit où la ville cédait la place aux bois et aux champs. Dans le salon haut de plafond, la baie vitrée offrait une jolie vue sur le Cow & Calf, même si ce matin-là, la brume et les nuages bas voilaient en partie les affleurements rocheux.

Évitant cette fois l'A1, Annie et Winsome avaient fait le déplacement depuis Eastvale, espérant que l'ex-petit ami de Rachel apporterait une pièce intéressante au puzzle. La veille au soir, Annie avait longuement discuté par téléphone avec Banks, qui lui avait rapporté ses entrevues avec Toomas Rätsepp et Erik Aarma, ainsi que sa prise en filature. Cela faisait beaucoup de nouveautés à assimiler, mais Annie était heureuse d'être tenue au courant et de constater que l'affaire avançait. Quand elle lui avait recommandé la prudence, sa sollicitude était sincère. Pendant le trajet en voiture, elle s'était chargée de faire un résumé à Winsome. Une autre information attendue leur était parvenue le matin : l'analyse d'ADN des traces de sang collectées sur l'arbre auquel l'assassin de Bill Quinn avait dû s'appuyer. Il ne correspondait à aucun des échantillons de la base de données, mais cela leur ferait au moins un point de comparaison s'ils arrêtaient un suspect. Ce ne serait probablement pas un argument suffisant, mais néanmoins utile. Cette enquête se ramifiait dans toutes les directions, raisonnait Annie, si bien qu'on avait tendance à oublier ce que l'on cherchait en priorité : l'individu qui avait tué Bill Quinn et Mihkel Lepikson.

Tony était employé chez un concessionnaire auto du centre-ville, mais son patron leur avait appris par téléphone qu'il était en congé ce jour-là, car sa femme allait bientôt accoucher de leur deuxième enfant. Leur premier bambin, Freddie, s'amusait sagement avec des peluches dans son parc, dans un coin du salon.

Allongée sur le canapé, Melanie Leach écoutait l'émission *Woman's Hour*. Lorsqu'elle réclama du thé, Annie proposa d'accompagner Tony à la cuisine avec Winsome : ils pourraient discuter tous les trois pendant qu'il le préparerait. Elle espérait se faire offrir une tasse, mais elle voulait surtout éviter d'évoquer l'ancienne petite amie de Tony en présence de son épouse enceinte.

Tony était réticent à laisser Melanie toute seule, mais Annie argua qu'elle n'était pas bien loin, et que deux solides officiers de police se trouvaient dans la place. Il parut rasséréné, quoique sans raison valable : Annie et Winsome ne manquaient certes pas de compétences, mais les notions d'obstétrique n'en faisaient pas partie. La seule chose

que savait Annie, c'était qu'il fallait réclamer des cuvettes d'eau chaude lorsque l'accouchement devenait imminent. S'il arrivait quoi que ce fût, elle se sentait tout au plus capable d'appeler une ambulance sans paniquer outre mesure, et peut-être de persuader le chauffeur de forcer l'allure.

– Ça va bien se passer, fit Tony d'un air anxieux, tout en remplissant la bouilloire. Elle stresse un peu parce qu'elle a eu un accouchement difficile, pour Freddie.

– Je comprends, fit Annie en regardant par la fenêtre.

Elle observa le jardinet délimité par une haie de troènes, encombré de jouets en plastique bigarrés. Un tricycle jaune et bleu, un jeu de quilles orange et un ballon violet. La balançoire lui rappelait celle que ses parents avaient installée pour elle, dans la communauté d'artistes où elle avait grandi. Elle adorait cette balançoire, et elle se rappelait très nettement que sa mère la poussait de plus en plus haut quand elle était toute petite.

– Nous n'en avons pas pour longtemps, n'ayez pas peur, dit-elle pour rassurer Tony. Je vois bien que vous êtes occupé.

– Ça va aller, ne vous tracassez pas. D'après le médecin, il n'y a pas de souci à se faire.

Tony Leach avait un physique agréable. Vingt-cinq ans, une carrure de footballeur, des cheveux blonds lissés en arrière avec un accroche-cœur sur le front, un sourire avenant. Il prit deux sachets de thé dans une boîte à l'effigie de Will et Kate en tenue de mariés, et les mit dans une volumineuse théière qu'il avait au préalable passée sous l'eau chaude. Avec une telle contenance, Annie pouvait de fait espérer une tasse. Tony versa l'eau bouillante, appuyé contre l'égouttoir près de la fenêtre, tandis qu'Annie prenait place à la table de la cuisine.

– Dites-moi, pour quelle raison avez-vous rompu avec Rachel ?

– Pourquoi est-ce que les gens se séparent, d'après vous ? On a cessé de s'entendre, on ne s'aimait plus.

– Mais vous étiez amoureux l'un de l'autre, à une époque ?

Tony marqua une hésitation.

– C'est ce que je pensais, oui. On a quand même passé deux ans ensemble.

– Elle vous a quitté pour un autre ?

– Non, je ne crois pas.

– Rachel sortait-elle avec d'autres garçons ?

– Au début, oui, ça arrivait. Et je faisais pareil de mon côté. On n'était pas exclusifs.

– Ensuite votre relation est devenue plus sérieuse ?

– Je voyais les choses comme ça, en tout cas.

– Malgré tout, vous n'étiez pas fiancés ?

– Non, ce n'est jamais allé aussi loin entre nous.

– Et du point de vue sexuel ?

– Ça ne vous regarde pas.

– Vous avez raison. Je prendrai du lait et deux sucres, s'il vous plaît.

Tony sortit du placard quatre grandes tasses et demanda à Winsome comment elle aimait son thé avant de servir. Pour Melanie, il ajouta une généreuse dose de lait et trois grosses cuillères de sucre. Quand il alla lui apporter le mug, Annie perçut la rumeur de leurs voix, mais leurs paroles restaient indistinctes. Il ne tarda pas à les rejoindre et se versa un thé noir bien fort, additionné de lait et de sucre.

– J'ai l'impression que vous préférez qu'on parle ici, fit-il en s'asseyant face à Annie. (Winsome s'installa avec eux à la table.) Cela dit, je n'ai pas de secrets pour Melanie.

– Tout ce que nous attendons de vous, lui expliqua Winsome, c'est que vous nous fassiez un portrait de Rachel. Ça nous aidera peut-être à comprendre ce qui lui est arrivé.

– J'ai déjà raconté tout ça à l'autre policier, il y a des années. Pourquoi revenir là-dessus ?

– L'affaire n'a jamais été résolue, je vous le rappelle. Rachel est toujours portée disparue. Son nom a resurgi dans le contexte d'une affaire sur laquelle nous enquêtons, et nous devons explorer cette piste.

– Quelle piste ?

– Cet « autre policier » que vous venez de mentionner s'est fait assassiner il y a une semaine. Vous êtes peut-être au courant.

– L'inspecteur Quinn ?

– Lui-même.

– Oh, merde ! Désolé, je savais pas. C'est lui qui m'a interrogé à l'époque.

– En effet.

– Et c'était un type bien, à mon avis.

– C'est ce qui se dit. La disparition de Rachel a peut-être un rapport avec la mort de Bill Quinn. C'est ce qui motive notre démarche, mais je ne peux pas vous en révéler davantage.

– C'est bon, je comprends.

– Il y a certaines choses que vous êtes le seul à pouvoir nous dire. Nous avons la version des parents – ils adorent leur fille –, mais vous pourrez peut-être nous proposer un nouvel éclairage.

– Je ne sais pas trop..., bredouilla Tony en jetant un coup d'œil furtif à Annie. Je m'excuse pour tout à l'heure, à propos du sexe. Je veux bien en parler, ça ne me gêne pas.

– Rachel aimait ça ?

– Il me semblait, oui. Ce n'était pas une fille facile, ni une tordue, évidemment. Dans ce domaine-là, elle avait l'air tout à fait normale, c'est tout ce que je peux dire.

– Est-ce que vous vous disputiez fréquemment ? demanda Winsome.
– Comme tous les couples, non ?
– Quels étaient vos sujets de désaccord ?
– Je ne me souviens pas bien, mais c'étaient des détails. Nos destinations de vacances, par exemple. Rachel aimait la plage, et moi je préférais visiter les villes. L'argent, aussi. Les clubs et les boutiques à la mode qui lui plaisaient. Ils étaient quelquefois au-dessus de nos moyens.

Annie embrassa d'un geste la cuisine et le jardin.

– Il me semble que vous vous en tirez plutôt bien, financièrement parlant.

– Oui, mais c'est venu plus tard. Je n'ai pas à me plaindre. Melanie et Freddie sont heureux ici, et la petite Chloé sera à son aise quand elle arrivera.

– Vous savez déjà que c'est une fille ?

– Oui, confirma Tony, radieux. On l'a su à l'échographie. On n'a pas pu résister.

– Fille et garçon, le choix du roi, le félicita Winsome.

– Vous vous en sortez bien, insista Annie. Vous êtes propriétaire d'une maison agréable, vous avez de quoi élever deux enfants. Par les temps qui courent, c'est une réussite.

– Disons qu'une promotion et une augmentation ne seraient pas de refus, mais c'est vrai que j'ai du bol. J'ai un métier que j'aime, et je suis compétent. Mais pour Rachel, ça n'aurait jamais suffi.

– Que voulez-vous dire ?

– Ça venait surtout de là, les conflits avec elle. Elle aimait l'argent et tout ce qu'il peut procurer. Un peu trop à mon goût.

– Vous la trouviez cupide ?

– Non, ce n'est pas le mot. Ni cupide ni intéressée. Mais vous savez, elle lisait tout le temps des magazines pleins de voitures de luxe, de belles maisons, de yachts...

– C'étaient de simples fantasmes, certainement ?

– Non, pas pour elle. Elle en rêvait, de tout ça. C'était très important à ses yeux. La pire chose que je pouvais lui faire, c'était dénigrer ses rêves.

Annie revit l'affiche dans la chambre de Rachel, avec la BMW et le manoir Art déco. UN JOUR CE SERA À MOI !

– Comment se manifestait ce trait de caractère ?

– Elle se disputait souvent avec ses parents. Ils souhaitaient qu'elle s'inscrive en fac, qu'elle fasse des études sérieuses – Rachel n'était pas sotte, et ils étaient d'accord pour payer les frais de scolarité –, mais elle a insisté pour travailler immédiatement, elle voulait gagner de l'argent. Elle était sûre de pouvoir apprendre n'importe quel métier sur le tas et de gravir rapidement les échelons. C'est d'ailleurs ce qui

s'est passé. Elle s'est fait embaucher dans une banque, mais pas au guichet. Elle avait une place au siège social, au service des placements financiers. Ça marchait bien pour elle. Elle était vive, futée, ambitieuse. Je sais qu'elle aurait fait carrière.

– Et elle vous aurait laissé tomber par la même occasion ?

– C'est ce que je redoutais toujours. Ou alors elle aurait trouvé un homme plus riche que moi.

– Tout ça est extrêmement cynique. C'est ce qui a provoqué votre rupture ?

– En grande partie. Elle me reprochait de ne pas progresser assez vite, de ne pas gagner suffisamment. Et puis mon métier manquait de prestige – vendeur de voitures. Au moins, les voitures n'étaient pas d'occasion, c'est tout ce que j'avais pour moi. D'accord, je ne suis pas très ambitieux, mais ce n'est pas un crime, que je sache. On est vraiment obligé d'avoir les dents qui rayent le parquet ? Moi je suis heureux comme ça. Elle me voyait déjà enlisé dans un boulot sans avenir – à ce moment-là, je travaillais dans un showroom de Drighlington. Elle était persuadée que je n'émergerais jamais, et qu'elle allait gâcher sa vie dans une banlieue ennuyeuse. Rachel avait envie d'autre chose. Je lui ai dit que pour moi, la famille était une priorité. On aurait pu demander un prêt pour acheter une maison et s'installer confortablement. Mais elle s'en fichait, de ça. Ce qu'elle voulait, c'était une de ces baraques de milliardaire qu'elle dévorait des yeux dans ses foutus magazines.

– Les filles ont bien le droit de rêver, allégua Annie. Vous aviez un rival, quelqu'un qui lui aurait promis tout ça ?

– Pas à ma connaissance. En tout cas, on ne s'est pas séparés à cause d'un autre homme. Après Rachel, j'avoue que j'ai fait un peu n'importe quoi. Rien ne comptait vraiment, avec les filles. Je passais de l'une à l'autre sans états d'âme, même si ce n'est pas très correct. Ensuite j'ai rencontré Melanie, et tout a changé. J'ai eu l'impression de trouver enfin ce que je cherchais dans la vie.

– Et qu'est devenue Rachel, après votre séparation ?

– Tellement ambitieuse qu'elle ne tenait pas en place. Je crois qu'elle ne s'était pas recasée. Elle n'allait pas se remettre avec un loser dans mon genre, vous pensez bien, et de toute façon elle n'en a pas eu l'occasion.

– Selon vous, elle n'avait pas des vues sur une personne en particulier, quelqu'un qu'elle aurait pu inviter à Tallinn ?

– Non. En plus, c'était une fête entre filles, les garçons étaient exclus.

Annie patienta quelques instants avant la question suivante, buvant son thé.

– Ce que j'ai à vous demander est assez délicat, mais c'est sûrement

important. Vous avez dit que Rachel avait de l'ambition, qu'elle aimait l'argent et ses privilèges, et qu'elle s'était opposée à ses parents au sujet des études. C'est exact ?

– Oui, tout à fait.

– Pensez-vous que cela ait pu la conduire à se livrer à des activités illégales ?

– À quoi faites-vous allusion ?

– À la drogue, par exemple.

– Je n'y crois pas tellement.

– Je ne parle pas de consommation, mais plutôt de distribution ou de transport de stupéfiants.

– Rachel, vendre de la drogue ? Impossible. Elle ne se serait jamais engagée là-dedans. Elle était pleine de bonnes intentions, elle avait sincèrement envie d'aider les autres. Si elle avait réalisé ses rêves et gagné des tonnes d'argent, elle aurait sans doute fini comme Warren Buffett ou Bill Gates, du moment qu'elle avait son château à la Walt Disney et son tapis volant. Je crois que vous faites carrément fausse route.

– Croyez-nous si vous voulez, fit Winsome, mais nous sommes ravies de l'apprendre. Si nous avions vu juste, ça n'aurait fait que compliquer notre tâche. Il nous fallait simplement vérifier certaines choses.

– Pour ne rien laisser au hasard ?

– C'est à peu près ça. Nous essayons de comprendre ce qui est arrivé à Rachel, et des démêlés avec des narcotrafiquants internationaux faisaient partie des scénarios envisageables. Ils peuvent se montrer imitoyables.

– Quand avez-vous été informé de sa disparition ? s'enquit Annie.

– Au bout de trois ou quatre jours, il me semble. Un policier en tenue est passé me voir, il m'a demandé si je savais où elle était. Je crois que l'inspecteur Quinn se trouvait à Tallinn à ce moment-là. À son retour, il m'a interrogé plus longuement, mais je ne lui ai été d'aucun secours.

– Comment avez-vous réagi à la nouvelle ?

– Ça m'a démolì, vous vous en doutez. J'ai passé de sales moments. Je suis allé voir ses parents pour leur témoigner mon soutien et mon amitié, mais je ne les intéressais pas. Je faisais partie du passé.

– Et auparavant, quelles relations aviez-vous avec eux ?

– On s'entendait aussi bien que possible, sachant que j'étais celui qui leur volait leur petite fille adorée.

– Que voulez-vous dire ?

– C'était bizarre. Parfois, on aurait dit qu'ils voulaient l'empêcher de grandir et qu'elle rentrait dans leur jeu. Elle restait très gamine, par certains aspects. Quand on s'absentait, il fallait qu'elle appelle sa mère tous les jours. Elles étaient très démonstratives, toutes les deux,

toujours en train de s'embrasser, de se donner des petits noms affectueux. Si vous êtes allées chez eux, vous avez dû voir ces horribles peluches. Il y avait aussi une perruche débile dont Rachel était folle. Elle passait des heures à parler à ce truc. Je n'aurais pas eu l'idée d'être jaloux d'un oiseau, pourtant celui-là, j'aurais volontiers ouvert la porte de sa cage. (Un sourire passa sur ses lèvres.) Mais ce n'était qu'une facette de sa personnalité. La petite fille qui refuse de grandir et qui rêve de devenir riche, de ressembler à une princesse de dessin animé. Par ailleurs, elle était ambitieuse et intelligente, efficace dans son travail, et elle pouvait se montrer intraitable si nécessaire. Et en même temps, elle avait du mal à couper le cordon ombilical. J'avais l'impression qu'on se disputait, Rachel, ses parents et moi. Au bout du compte, il n'y a pas eu de vainqueur.

Annie, qui avait reçu une éducation assez permissive au sein de la communauté d'artistes, trouvait ce récit cauchemardesque. Bien sûr, sa mère avait disparu trop tôt, mais si personne n'avait vraiment réussi à la remplacer, elle avait tout au moins trouvé des substituts. Et son père avait toujours fait de son mieux, malgré sa tendance à se laisser « absorber par sa peinture », selon ses propres termes.

– Il vous est arrivé de voyager ensemble, Rachel et vous ?

– Une seule fois, l'année avant sa... On est partis en vacances, nous deux et un groupe d'amis.

– Quelle a été la réaction de ses parents ?

– Au début ils n'étaient pas très chauds, mais Rachel se débrouillait très bien pour obtenir ce qu'elle voulait. Je parie qu'ils lui ont fait promettre de ne pas coucher avec moi.

– Et elle a tenu parole ?

– C'est un des plus beaux souvenirs de ma vie, avoua Tony avec un sourire mélancolique.

– J'en tire la conclusion qui s'impose, alors. Quelle était votre destination ?

– Varadero Beach à Cuba, un séjour en club. On avait économisé pour se le payer. Ce n'était pas donné, mais ça valait le coup.

– D'après ce que je sais de Rachel, un pays comme Cuba ne lui correspond pas tellement, si ? observa Winsome.

– Vous avez raison. Le régime politique et l'hygiène à La Havane n'étaient pas trop à son goût, mais elle a apprécié la plage et ses bouquins de Danielle Steel. Et elle n'a pas manqué d'appeler sa mère tous les jours.

– Une fille modèle, commenta Annie.

– J'ai l'impression de donner une mauvaise image d'elle, mais Rachel avait bon fond malgré son ambition, son amour de l'argent et tout ça. C'est la personne la plus gentille que j'aie rencontrée, elle était incroyablement généreuse, pas du tout avide ou égoïste. Simplement,

on n'était pas faits pour s'entendre.

– Quand vous étiez à Cuba, a-t-elle sympathisé avec des gens, à l'hôtel ou sur la plage ?

– Qui, par exemple ?

– D'autres Européens, plutôt originaires des pays de l'Est, comme la Russie ou l'Estonie.

– Pas que je sache. On ne se quittait presque jamais. (Un bruit leur parvint du salon.) Ce n'est pas Melanie qui m'appelle ?

– On dirait que si, confirma Annie. Je crois qu'on ferait bien de vous laisser.

Elle aurait juré qu'en lui apportant son thé, Tony était convenu avec elle d'un signal susceptible d'écourter l'entretien. D'un regard, elle donna à Winsome le signal du départ, et elles prirent congé en souhaitant le meilleur à Tony et à Melanie.

– Je ne vois pas trop comment je pourrais vous aider, déclara Ursula Mardna.

Le Bureau du procureur général se trouvait dans un immeuble néoclassique de deux étages sur Wismari, une paisible rue arborée à deux pas du Parlement et de l'ambassade du Royaume-Uni. Le bâtiment était un ancien hôtel particulier, dont Ursula Mardna occupait manifestement l'ex-chambre principale. La vaste pièce exhibait tous les insignes du pouvoir officiel. Banks n'avait pas relâché sa vigilance pendant le trajet, et il ne pensait pas avoir été suivi. Si Rätsepp avait chargé quelqu'un de le filer pour s'informer des progrès de l'enquête, comme il le soupçonnait, il savait déjà qu'il allait voir Ursula Mardna dans la matinée.

Les fonctions d'un procureur estonien ne pouvaient pas vraiment se comparer à celles de son homologue britannique. D'après les renseignements qu'avait pris Banks, son rôle ne se limitait guère à établir la recevabilité des pièces à conviction et à décider si une affaire devait être déférée devant les tribunaux. La situation était ici plus complexe, et s'y ajoutait une portée politique. Le procureur supervisait concrètement le dossier, s'occupant de réunir les pièces à conviction et de placer les suspects sous surveillance. Finalement, ses attributions étaient plus proches de celles d'un District Attorney américain. Un procureur avait aussi le devoir de se présenter sur une scène de crime. Naturellement, la disparition à Tallinn d'une jeune Anglaise comptait parmi les affaires spécialement médiatisées, à plus forte raison quand la victime demeurait introuvable.

– Nous tâchons seulement d'envisager toutes les possibilités, se justifia Banks, et vous avez apporté votre contribution à l'enquête sur Rachel Hewitt.

– Je vous en prie, coupa Ursula Mardna avec un geste de

dénégation, ça n'a pas été mon intervention la plus glorieuse. Il m'arrive encore de penser à cette pauvre jeune fille quand je me réveille la nuit.

En dépit de son fort accent étranger, elle parlait un anglais de bonne tenue et tout à fait compréhensible. Banks lui donnait la quarantaine ou un petit peu plus, ce qui lui faisait donc trente-cinq ans au moment des faits. À cet âge-là, la résolution de l'affaire lui aurait certainement valu de l'avancement. Malgré ce revers, il était évident qu'elle avait réussi. C'était une femme séduisante et vêtue avec élégance, avec un visage ovale, des yeux bruns et mobiles, et des cheveux blond-roux qu'elle portait courts et effilés, dans un style faux punk savamment ébouriffé. Elle n'avait aucun piercing visible, mais arborait quand même de grosses bagues et un lourd bracelet en argent.

– Vous ne pensez pas qu'elle puisse être vivante ? demanda Banks.

– Pas plus que vous, inspecteur Banks, ou que l'inspecteur Passero, répliqua Ursula Mardna avec un regard consterné.

– Ça relèverait du miracle, en effet, renchérit Joanna en tournant la page de son carnet.

– L'inspecteur Rätsepp nous a communiqué bon nombre de détails, mais nous aimerions savoir si vous portez un regard différent sur la situation. Il se peut qu'il ne nous ait pas tout raconté.

– Toomas Rätsepp était un enquêteur chevronné. Un des meilleurs. Si lui n'a pas réussi à résoudre cette affaire, personne n'en aurait été capable.

– Et le reste de son équipe ?

– Des officiers compétents.

– Vous estimez donc que tout ce qui était humainement possible a été tenté ?

– Oui, nous n'avons rien négligé.

Rätsepp avait affirmé la même chose, et Banks ne savait trop qu'en penser. De toute manière, il devait se garder de trop attendre de cette conversation : malgré sa position élevée et la parenté de ses fonctions avec celles d'un enquêteur, son interlocutrice était avant tout une avocate. Elle n'allait pas lui dire que Rätsepp était un fumiste et que l'enquête avait été bâclée. Elle soutiendrait ses collaborateurs quoi qu'il arrive, surtout face à un inspecteur étranger dont la présence était malvenue.

– Est-ce que vous vous souvenez de l'inspecteur Quinn ? C'est lui, le motif principal de ma visite.

– Bien sûr que je me souviens de lui.

– Quel rôle a-t-il joué, exactement, dans l'affaire ?

– Son rôle ?

– Oui, ses fonctions, la nature de sa participation à l'enquête.

– Eh bien, il me semble qu'il était là en tant qu'ambassadeur de la

police britannique.

– Mais il a dû intervenir d’une manière ou d’une autre, non ?

– Il n’a passé qu’une semaine sur place.

– Il est tout de même venu très rapidement, je crois.

– Vous devez aussi savoir que les débuts de l’enquête ont été ralentis par de nombreux obstacles. À commencer par les filles elles-mêmes, qui ne se souvenaient de rien.

– Effectivement, Rätsepp me l’a déjà signalé. Mais l’inspecteur Quinn était présent dès l’ouverture de l’enquête n’est-ce pas ?

– C’est vrai. On lui a permis d’accompagner un de nos agents, pour qu’il se fasse une idée de la ville et suive nos premières investigations.

Banks n’était pas au courant – encore une chose que Rätsepp avait omis de mentionner. Il avait prétendu que Bill Quinn s’était borné à assister aux réunions de l’équipe, sans participer activement à l’enquête.

– Comment s’appelle le policier en question ?

– J’ai oublié son nom, ça remonte à des années.

– Il ne figure pas dans vos dossiers ?

– Sûrement que si, répondit Ursula d’un air agacé.

Elle décrocha son téléphone, et, après un bref échange en estonien, un jeune homme au teint rose, vêtu d’un costume rayé, frappa à la porte et lui remit une chemise cartonnée. Ursula le remercia avant de consulter les documents.

– Il s’appelle Aivar Kukk. D’après sa fiche, il a démissionné il y a cinq ans.

– Un an après l’affaire Rachel Hewitt ? Pour quelle raison ?

– Il avait d’autres projets, fit Ursula en écartant le dossier. Ce sont des choses qui arrivent, inspecteur Banks. Certains ont la chance de découvrir qu’ils ont fait le mauvais choix suffisamment tôt pour pouvoir se reconvertir.

– Vous auriez son adresse ?

– Désolée, nous ne tenons pas à jour les fiches des anciens officiers de police. Et même si nous avions ses coordonnées, il faudrait effectuer un nombre incalculable de démarches pour que je puisse vous les donner.

– Bien entendu.

Elle daigna lui adresser un petit sourire compréhensif.

– Nous avons pas mal progressé depuis l’époque soviétique, mais la paperasse est incontournable.

– Peu importe, je suis sûr que nous saurons le retrouver si nécessaire.

Ursula Mardna le mesura du regard, l’air de se demander si elle devait le prendre au mot, et si cela portait vraiment à conséquence.

– Madame Mardna, demanda Joanna, quelle impression vous a fait

l'inspecteur Quinn ?

– Je pense que c'était quelqu'un de bien. Très sérieux, dévoué à son travail.

– Pendant la semaine qu'il a passée ici, avez-vous noté une évolution de son comportement ?

– Une évolution ?

– Oui, concernant son attitude, son regard sur l'enquête, son degré de motivation, son humeur...

– Je l'ai très peu vu après les deux premiers jours, mais j'ai eu la nette impression qu'il se mettait à part. Ça se dit comme ça ?

– Vous voulez dire qu'il s'est mis en retrait ?

– Oui. Au début, il était plein d'énergie, il n'acceptait même pas de se reposer. Il ne pensait qu'à arpenter les rues pour retrouver cette jeune fille. Je suppose qu'il a fini par se fatiguer, ou que ça l'a déprimé de voir qu'il ne pouvait pas apporter grand-chose. Je crois qu'il a perdu espoir.

À moins qu'il n'ait renoncé lorsque quelqu'un lui a montré les photos compromettantes, ajouta Banks en son for intérieur.

– C'est probablement le cas, approuva Joanna. Et puis il a dû se sentir intimidé, dans cette ville inconnue. Il ne parlait pas la langue, et les coutumes sont différentes.

– La langue n'est pas vraiment une barrière chez nous, vous l'avez constaté, mais pour le reste, je suis d'accord. Il n'était pas... dans son élément, c'est bien l'expression qui convient ? Il a dû penser que nous serions plus efficaces.

– C'est une explication valable, conclut Joanna en prenant des notes.

– Une explication à quoi ? fit Ursula, alarmée.

– À son changement d'attitude.

– Ah, je vois.

Banks lui montra alors la photo de la compagne de Quinn, qu'il n'avait pas soumise à Rätsepp par manque de confiance. Certes, Ursula Mardna faisait preuve d'un excès de prudence et cherchait visiblement à se protéger, mais il faisait la différence entre une avocate rouée et un flic véreux. Malgré tout, il préférait qu'elle ne voie pas Quinn avec la jeune fille, c'était un élément trop sérieux, trop accablant.

– Reconnaissez-vous cette personne ?

Elle étudia attentivement le cliché avant de le lui rendre.

– Non, je ne l'ai jamais vue. De qui s'agit-il ?

– C'est justement ce que nous aimerions savoir, fit Joanna.

– Je regrette, mais je ne peux pas vous aider.

– Avez-vous envisagé un quelconque lien entre la disparition de Rachel Hewitt et le trafic de drogue ?

– C'est un angle que nous avons abordé, évidemment. Nous n'avons

rien trouvé qui nous conforte dans cette voie, mais ça ne prouve pas grand-chose. Il faut peut-être chercher en Angleterre... Pourquoi cette question ?

– Je présume que vous êtes très, très vigilants en ce qui concerne le commerce des stupéfiants dans le secteur.

– Vigilants ?

– Je veux dire que vous le surveillez de près.

– Oui, bien entendu.

– Et rien ne rattache Rachel et ses amies à ce trafic ?

– Nous n'avons rien découvert de tel.

– Est-il possible en l'occurrence qu'on ait cherché à... occulter, ou à enterrer l'existence de ce lien ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Banks s'inclina en avant, coudes appuyés sur la table.

– Madame Mardna, ça fait des lustres que je travaille dans la police, principalement en tant qu'enquêteur. J'ai été infiltré, je suis passé par les stupés, la brigade des mœurs et tout ce que vous voudrez, et si j'ai retenu une chose de ça, c'est que le trafic de drogue se prête tout spécialement à l'intimidation et à la corruption, en grande partie parce qu'il est associé au crime organisé. Maintenant, regardez-moi sans ciller et jurez-moi que la police de Tallinn ignore tout de la corruption.

Le visage d'Ursula s'empourpra.

– Je ne pourrais pas l'affirmer, inspecteur Banks, mais dans ce cas précis, je vous assure que l'inspecteur Rätsepp a exploré en détail la piste de la drogue, et que j'ai examiné personnellement son rapport. La jeune fille n'était en relation avec aucun des trafiquants recensés à l'époque, et les enquêteurs britanniques n'ont rien découvert non plus dans ce domaine. Et malgré l'absence de corps, de témoins et de preuves matérielles, nous avons conclu à un crime sexuel.

– Ça paraît logique, concéda Banks. Une jeune fille attrayante, seule dans une ville étrangère. Il est tout à fait concevable que quelqu'un en ait profité. Mais pourquoi l'aurait-il assassinée ?

– Nous partons du principe que la personne qui l'a enlevée – ou qu'elle a accepté de retrouver au cours de la soirée – l'a tuée pour l'empêcher de la dénoncer et s'est débarrassée du corps.

– Si Rachel a délibérément rejoint cette personne, qu'est-ce qui a pu la pousser à l'éliminer ?

– Je n'ai que des hypothèses à vous proposer. Les choses sont peut-être allées trop loin, la situation a mal tourné. La jeune fille a eu peur, elle a voulu se dérober. Elle a résisté, elle s'est défendue. Comment savoir ? On peut supposer bien des choses.

– Et le corps, dans tout ça ?

– L'Estonie a beau être un petit pays, il ne manque pas d'endroits où

cacher un corps pour qu'il ne reparaisse jamais. Et, pour anticiper votre question, nous avons fouillé tous les endroits imaginables.

Banks gratta sa cicatrice, près de son œil droit.

– Ça me semble le scénario le plus crédible, en effet. Ce qui signifie que nous perdons notre temps.

D'un geste, il invita Joanna à se lever en même temps que lui.

Ursula se leva à son tour et se pencha au-dessus du bureau pour leur serrer la main.

– On ne perd jamais son temps en venant à Tallinn, inspecteur Banks. Surtout avec le temps splendide que nous avons cette semaine. Au revoir, et profitez bien de la ville.

Rätsepp les avait encouragés dans le même sens, se rappela Banks. « Faites du tourisme et renoncez à chasser les fantômes. » Exactement ce qu'il fallait lui dire pour aggraver ses soupçons.

L'agent Geordie Lyttleton venait de faire irruption dans le bureau de la Criminelle pour signaler un incident.

– Depuis quand arrête-t-on les gens pour mendicité ? s'indigna Annie.

– En général on le fait pas, madame, mais elle commençait à devenir agressive. Elle a fichu la frousse de sa vie à une personne âgée, qu'elle a suivie dans la rue en baragouinant dans sa langue.

– Et de quelle langue s'agit-il, s'il vous plaît ?

– Du polonais, madame. Elle parle pas anglais, mais Jan, qui fait la circulation, connaît un peu le polonais. La famille de sa mère est de Varsovie. Bref, il a fini par lui faire dire qu'elle n'avait rien mangé depuis mercredi. Elle avait perdu son logement et quitté son boulot. Elle était mal en point, quoi. En fait, elle squattait plus ou moins dans une ferme en ruine.

– La ferme de Garskill ?

– Elle ne savait pas le nom de l'endroit. Je me suis dit qu'après le meurtre, il y avait peut-être un rapport...

– Et vous avez drôlement bien fait, agent Lyttleton. Je vous félicite. Vous finirez inspecteur. Où est-elle actuellement ?

L'agent Lyttleton se gratta la tête, embarrassé.

– Disons qu'elle sentait pas la rose, si vous me passez l'expression. Du coup, je l'ai emmenée dans la cellule de détention provisoire, et l'agent Bosworth l'a conduite aux douches et lui a donné une de nos tenues jetables à la Elvis.

La blague fit sourire Annie. Il faisait allusion à ces combinaisons que les détenus enfilaient pendant qu'on examinait leurs vêtements pour y collecter d'éventuels indices. Si l'on y ajoutait quelques fioritures aux bons endroits, elles évoquaient effectivement les costumes que portait Presley quand il se produisait à Las Vegas. Récemment rénové, le sous-

sol était équipé de douches correctes, mises à la disposition des prévenus. Lyttleton avait un peu exagéré en les proposant à cette fille, mais apparemment, c'était toujours mieux que de se retrouver confiné en sa compagnie avant décrassage.

– Vous l'avez arrêtée et inculpée ?

– Non, pas pour l'instant. Je me suis dit...

– Vous avez eu raison. (Émue par le sort de cette jeune fille affamée, Annie écarta les restes de son déjeuner végétarien et posa un peu d'argent sur le bureau.) Vous voulez bien aller lui acheter un Big Mac, une grande frite et un Coca ? Demandez aussi à quelqu'un d'aller me chercher Stefan Nowak, s'il a une minute. Je sais qu'il parle polonais.

– Bien, madame. Qu'est-ce que...

– Quand elle aura fini de se laver, emmenez-la dans la salle d'audition numéro deux et laissez-la prendre son repas. Tâchez de la mettre à l'aise, de la persuader qu'elle n'a rien à craindre.

– Elle ne comprend pas l'anglais, madame.

– Faites pour le mieux, alors. Un gentil sourire et un ton aimable peuvent faire des merveilles.

La salle numéro deux ressemblait à toutes les autres, à ceci près qu'elle était attenante à une salle pourvue d'un miroir sans tain. Curieuse de juger de l'état de la fille avant l'arrivée de Nowak, Annie s'installa dans le local exigü.

Au bout d'un moment, on introduisit la jeune fille dans la salle d'audition, petite silhouette chétive et pathétique flottant dans un pull trop ample, l'air hagard et apeuré. Elle semblait épuisée et sous-alimentée, ses cheveux châains encore humides collés à son cou et à ses joues. Annie estima qu'elle avait au moins dix-huit ans, mais on lui en donnait à peine quatorze. Lorsque la porte se referma et qu'elle se crut sans témoins, son regard explora nerveusement la pièce, comme à l'affût d'un monstre tapi dans un recoin, puis elle s'assit et fondit en larmes, désespérée. La scène était tellement déchirante qu'Annie en aurait pleuré elle aussi. Une gamine effrayée et affamée, sans personne pour la réconforter, pour la serrer dans ses bras en lui assurant qu'on l'aimait, que tout allait bien se passer. Pas besoin d'être un lecteur du *Guardian* pour s'émouvoir d'une telle détresse.

Lyttleton entra dans la salle avec un sac en papier de chez McDonald's. Avant qu'Annie ait pu regretter de ne pas avoir choisi à la place un sandwich aux crudités ou un burger au tofu, la fille se jeta dessus et déchira l'emballage. Annie n'en croyait pas ses yeux – elle avait l'impression de regarder un documentaire animalier de David Attenborough. En une poignée de secondes, la fille engloutit les frites, le hamburger et le Coca. Lyttleton avait eu la correction de la laisser seule pendant son repas – prévoyant sans doute qu'il serait spectaculaire – et Annie se sentit brusquement honteuse de sa propre

fascination pour une personne si démunie qu'elle se gavait de nourriture comme si elle ne devait plus jamais manger de sa vie. Elle se faisait l'effet d'un voyeur, ou d'un de ces amateurs malsains de télé-réalité.

Quand la fille eut terminé son repas, elle rassembla soigneusement les papiers pour les jeter à la poubelle et utilisa une serviette en papier pour essuyer les taches de graisse et de ketchup sur la table. Annie n'en revenait pas.

Quelques instants plus tard, Stefan Nowak la rejoignit.

– Vous pourriez nous aider ? lui demanda-t-elle après lui avoir résumé la situation.

Nowak observa la fille à travers le miroir sans tain.

– Je parle sa langue, mais je ne suis pas interprète. C'est une compétence très pointue, que je ne possède pas.

– Il ne s'agit pas d'un interrogatoire officiel. Nous prendrons sa déclaration dans les règles ultérieurement. Dans un premier temps, j'ai juste besoin d'informations.

– La commissaire Gervaise est prévenue ?

– Je suis certaine qu'elle n'y verrait aucun inconvénient.

– D'accord, d'accord, fit Stefan Nowak en levant les mains avec un sourire. Je posais simplement la question. Bon, allons-y, puisque c'est ça.

Les relents du sandwich McDonald's qui s'attardaient dans la salle donnèrent un haut-le-cœur à Annie. Si elle tolérait le poulet et le poisson, elle avait horreur de la viande rouge. La jeune fille se leva d'un bond à leur entrée, mais se fit violence pour ne pas filer se terrer dans un coin. Effrayée, elle leur lança un regard maussade et se rassit lentement. Elle avait des yeux d'un brun profond et une bouche boudeuse et tombante, que l'envie de pleurer faisait trembler. Ses ongles étaient rongés jusqu'au sang. Dans des circonstances normales elle devait être ravissante, songea Annie, si toutefois il lui arrivait de vivre normalement.

– S'il vous plaît, Stefan, pourriez-vous lui demander son nom ?

Une brève conversation s'engagea.

– Elle dit s'appeler Krystyna, le prénom de sa grand-mère. Elle demande ce que vous lui reprochez, et quand vous la laisserez sortir.

– Dites-lui bien qu'elle n'a rien à craindre. Je souhaite seulement lui poser quelques questions, et ensuite nous verrons ce que nous pouvons faire pour l'aider.

Tandis que Nowak se lançait dans la traduction, Lyttleton reparut avec une cafetière, trois gobelets jetables, du lait en poudre et un sachet d'édulcorant. La fille rêvait sûrement de vrai sucre, mais elle avait au moins bu son Coca.

– Demandez-lui quel âge elle a.

Stefan traduisit la question et annonça :

– Elle aura dix-neuf ans en juillet.

Au moins, elle était majeure, se dit Annie, même si ça n’excusait pas grand-chose. Y avait-il un bon âge pour mener une vie pareille ?

– D’où est-elle originaire ?

Nowak s’adressa de nouveau à Krystyna, et la traduction fut hachée et hésitante.

– Elle vient d’une petite ville de Silésie... Pyskowice. Une ville industrielle... Il y a des mines de charbon. Elle ne parle pas très bien, se justifia Stefan. Je veux dire que son polonais est très... régional. Elle n’a pas beaucoup d’instruction.

– Épargnez-nous vos préjugés de classe et faites de votre mieux, lui rétorqua Annie. D’accord ?

– D’accord, fit Nowak, un brin désarçonné.

Annie avait toujours trouvé que Stefan pouvait se conduire en connard collet monté et élitiste. Il était lui-même cultivé et descendait d’une famille apparentée aux rois de Pologne. Peut-être s’agissait-il d’un prince ? D’un autre côté, les prétendus princes polonais étaient légion, c’était peut-être seulement de la poudre aux yeux pour emballer les filles. Professionnellement parlant, elle n’en avait entendu que du bien, malgré tout. Une fille comme Rachel, qui ne rêvait que luxe et richesse, aurait-elle avalé ce genre de discours ? Annie écarta ces pensées pour se concentrer sur l’interrogatoire.

– J’aimerais savoir ce qui l’a amenée ici.

Alors que Stefan lui traduisait la question, Annie vit Krystyna passer de l’incompréhension à la surprise.

– L’envie de vivre mieux, déclara Stefan. (Ni le ton ni l’expression de Krystyna ne trahissaient la moindre ironie.) Pourquoi s’imaginent-ils tous qu’on leur doit une vie meilleure ?

Annie ne releva pas et ménagea un instant de silence avant de passer à la question suivante.

– Où se trouve la ferme dans laquelle elle a vécu ?

– En pleine nature, traduisit Stefan. Il n’y avait rien à faire. Pas de commerces, pas de cinéma, pas de télévision.

– À quoi ressemblait l’endroit ?

– Il faisait froid, la toiture fuyait. Le jardin était envahi par les orties et les mauvaises herbes. On ne pouvait pas se laver correctement, et il n’y avait pas de vraies toilettes.

– Ça concorde tout à fait avec Garskill, alors. Je voudrais qu’elle me dise à quel moment elle est partie, et pour quelle raison.

– Elle est partie mercredi matin, expliqua Stefan. On leur a donné ordre de rassembler leurs affaires – ils en avaient bien peu, apparemment – en leur disant qu’ils ne rentreraient pas le soir, après le travail.

– Où était-elle employée ?

Nowak et Krystyna eurent un bref entretien.

– Une usine de levures. L'enseigne indiquait Varley's. Il me semble que je la connais. Ils fabriquent des produits à base de levures pour les animaux et les prisonniers, ainsi que des compléments alimentaires et ce genre de choses.

– Une usine de levures ? Quelle horreur ! Comment a-t-elle été amenée à travailler là-bas et à loger à la ferme de Garskill ?

Cette fois la discussion dura plus longtemps. Nowak, impatienté de ne pas comprendre, réclamait des précisions et des éclaircissements. Enfin, il se tourna vers Annie en rajustant sa cravate.

– Elle s'est rendue à Katowice, la grande ville la plus proche de chez elle, mais il n'y avait pas d'agence. Elle est donc allée à Cracovie, et a rencontré une personne qui lui a demandé de l'argent et lui a remis une adresse à Bradford – c'est du moins ce que j'ai compris. Une arnaque, naturellement. Ces gens sont tellement crédules ! Elle a tout de même atterri à la ferme avec une vingtaine d'autres aspirants, et ils ont enchaîné les boulots pourris en attendant – soi-disant – qu'on leur procure un emploi stable. On leur soutirait la quasi-totalité de leurs gains pour payer l'hébergement et rembourser leur dette auprès de l'agence.

Toujours la même histoire. Annie posa sur Krystyna un regard plein de compassion.

– Où se trouve cette usine de levures ?

– À la périphérie nord d'Eastvale. Dans l'ancienne zone industrielle.

– Demandez-lui ce qui les a obligés à partir.

Annie avait son idée sur la raison de ce départ, mais elle voulait tout de même entendre la version de Krystyna.

– Un individu s'est présenté à la ferme, ce matin-là. Quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu, à bord d'une voiture vert foncé. Un véhicule neuf – il me semble qu'elle m'a dit qu'il « brillait ». Les deux bonhommes habituels, ceux qui les transportaient dans la camionnette blanche, paraissaient avoir peur de lui. Il leur a ordonné de prendre leurs affaires, parce qu'ils ne rentreraient pas le soir. Voilà. Ça lui était égal de partir, l'endroit n'était pas agréable. En plus de tout le reste, les hommes se montraient trop entreprenants, à ce qu'elle raconte.

– En quelle langue parlait cet homme ?

– En anglais, traduisit Stefan. Du moins elle le pense. Elle connaît quelques mots dans cette langue. Quelqu'un s'est chargé de traduire pour ceux qui ne comprenaient pas.

– Il avait un quelconque accent ?

Annie vit Krystyna secouer la tête.

– Elle ne saurait pas le dire, elle n'a pas saisi grand-chose. Elle ne serait pas à même d'identifier un accent écossais, par exemple.

– Pourriez-vous me décrire cet homme ?

Annie s'était directement adressée à Krystyna, attendant que Nowak prenne le relais.

La jeune fille fit un signe d'assentiment.

– Excellent. On va essayer de mettre la main sur un portraitiste dès qu'on aura discuté un peu. Au pire, je pourrai m'en occuper moi-même.

– Je traduis ça aussi ? s'enquit Nowak.

– Non, ce n'est pas la peine. Interrogez-la sur la suite des événements.

– Elle dit qu'on les a entassés dans la camionnette, comme d'habitude. Sauf Mihkel, qu'ils ont retenu sur place. Il lui avait dit son prénom, il venait d'Estonie. Elle l'aimait bien. Il était gentil avec elle et... il ne lui demandait rien – vous m'avez compris. (Stefan toussota avant de poursuivre son compte rendu.) La nuit, certains hommes essayaient d'abuser d'elle. C'étaient des gens très frustes. Il y avait deux couples à la ferme, et malgré leurs efforts de discrétion, tout le monde les entendait faire l'amour. Ces hommes les imitaient, ils ricanaient et s'amusaient à pousser des cris d'animaux. Mihkel les protégeait, elle et son amie Ewa. Elle aimerait d'ailleurs la revoir. Elle est désolée de l'avoir abandonnée, mais elle avait trop peur.

– Pauvre Mihkel, c'est sûrement ce qui l'a trahi. Trop curieux et trop gentil avec les autres. Il devait y avoir au moins un espion parmi les ouvriers – inutile de lui traduire ça. Est-ce qu'elle a revu Mihkel par la suite ?

– Non, fit Nowak après un court échange. On les a déposés à leur travail, comme les autres jours. Il était prévu qu'on la récupère à dix-huit heures devant l'usine, mais elle dit qu'elle est sortie en avance et en a profité pour s'enfuir.

– Pour quel motif ?

Déstabilisée par cette nouvelle question, Krystyna se borna à marmonner quelques paroles évasives.

– Elle ne sait pas vraiment. Elle était malheureuse à la ferme. Elle a pensé qu'elle ne reverrait plus Mihkel, et qu'on allait la conduire dans un endroit pire encore.

– Il y a une autre raison ?

Au bout d'un moment, Krystyna se mit à pleurer et finit par avouer que le chauffeur habituel faisait pression sur elle pour qu'elle couche avec lui, et qu'il voulait qu'elle fasse le trottoir pour gagner davantage. Il prétendait qu'elle se ferait un paquet d'argent et qu'elle aurait vite fait de rembourser ses dettes, mais elle n'avait pas été d'accord. Elle avait préféré prendre la fuite.

Annie tira de son sac quelques mouchoirs en papier qu'elle tendit à Krystyna. Celle-ci la remercia poliment en polonais. Cette fille n'avait

absolument rien, mais elle avait choisi de fuir plutôt que de continuer à se faire maltraiter, à s'enliser dans les dettes et à arpenter les rues en quête de clients. Avait-elle réfléchi à ce qui pouvait advenir d'une fugitive comme elle, seule dans un pays étranger ? Dans la situation désespérée qui était la sienne, elle n'avait pas anticipé les conséquences de ses actes.

– Savez-vous où se trouvent les autres, actuellement ?

Krystyna fit signe qu'elle l'ignorait, mais elle ajouta quelque chose.

– Elle ne sait pas où on les a emmenés, elle-même n'a pas bougé d'Eastvale. Elle est venue à pied depuis l'usine, elle n'a ni argent ni nourriture. Elle vit dans la rue, elle dort sous les porches ou dans les allées.

Krystyna reprit la parole, pour poser cette fois une question.

– Elle aimerait avoir une cigarette.

– C'est impossible, désolée, mais je lui en achèterai un paquet dès que nous aurons fini.

Krystyna accueillit la réponse d'un simple hochement de tête.

– Elle raconte que Mihkel lui a posé des questions sur elle. Est-ce qu'ils ont beaucoup discuté ? En quelle langue communiquaient-ils ?

Nowak écouta les explications de Krystyna avant de les transmettre à Annie.

– Ils ne parlaient pas la même langue, mais comme Mihkel avait des connaissances rudimentaires de polonais, ils ont pu échanger quelques propos de base. Son accent la faisait rire.

– Que voulait-il savoir à son sujet ?

À voir les gestes et les mimiques de Krystyna, Annie devina qu'elle n'en tirerait pas grand-chose.

– Il l'interrogeait sur sa vie en général. Sur elle, comme vous en ce moment. D'où elle venait, comment était-elle arrivée là, et pour quelle raison. Il s'intéressait à son histoire. Elle demande s'il était policier, lui aussi.

– Non, pas lui.

– Elle aimerait également savoir ce qu'il est devenu.

Annie poussa un soupir. *Et merde !* Devait-elle révéler la vérité à Krystyna ? Lui dire que l'homme à la Ford Focus vert sombre avait probablement torturé et noyé Mihkel ? En choisissant cette option, elle risquait de terroriser la jeune fille, qui rechignerait peut-être à leur fournir le signalement de l'individu. D'un autre côté, elle trouvait malhonnête de lui dissimuler les faits. Elle versa le café dans les tasses et poursuivit :

– Aurait-elle aperçu dans les parages de la ferme quelqu'un d'autre que les occupants habituels ?

Krystyna parut s'étonner de l'absence de réponse et du nouveau tour que prenait la discussion, mais elle écouta tout de même la traduction

de Stefan en buvant son café.

– Un homme a fait une apparition, il se comportait comme un chef. Il était mieux habillé que le chauffeur et son copain – celui qui leur apportait du pain rassis et du jus de chaussette tous les matins, avant qu'ils partent travailler. Il portait un chapeau et un pardessus à col de fourrure. Un Anglais, selon elle. Le groupe se composait de Polonais pour une bonne moitié, et certains se débrouillaient en anglais, si bien qu'ils ont fait circuler le message : s'ils avaient besoin d'argent, l'homme leur proposait une solution. Un de ses amis pouvait leur accorder un prêt, et ils le rembourseraient plus tard, quand leur travail leur rapporterait davantage, une fois qu'ils auraient payé l'agence.

Annie se doutait bien qu'il s'était gardé de mentionner les taux d'intérêt. Elle aurait parié que l'individu n'était autre que Roderick Flinders, ou un de ses sous-fifres, et que Corrigan était de la partie. Elle s'excusa, assurant à Krystyna qu'elle n'en avait que pour une minute, et fit un saut à son bureau pour aller chercher des photos de Flinders et de Corrigan.

Elle revint dans la salle et les plaça devant Krystyna.

– Est-ce que vous reconnaissez ces deux hommes ?

Après avoir étudié les photos, elle désigna Flinders du doigt.

– Elle connaît celui-ci, confirma Nowak. C'est celui qui est venu les voir en proposant de leur procurer de l'argent. Le second, elle ne l'a jamais vu.

Logique, pensa Annie. Corrigan n'avait aucune raison de piétiner dans la boue du champ de bataille, puisque d'autres pouvaient s'y coller à sa place.

– Parfait. Je vais essayer de dégotter un portraitiste. On pourrait s'adresser à Menzies, de l'école d'art, s'il est disponible. Il habite dans le secteur, je vais envoyer une voiture chez lui. Je comprends que ce soit éprouvant pour elle, mais je ne la laisserai pas partir avant d'avoir obtenu quelques croquis exploitables. C'est la première fois que nous disposons un tant soit peu d'un véritable signalement de notre homme, je ne risque pas de laisser filer l'occasion. Ça vous ennuie de tenir compagnie à Krystyna pendant que je m'absente ? Je me dépêche, c'est promis.

– Faites donc, répliqua Stefan. Je parie qu'on va bien s'amuser.

Annie se leva en lui décochant un regard glacial. *L'imbécile*.

Krystyna ne la quittait pas des yeux, comme si elle avait envie de la suivre, mais Stefan la réconforta en lui parlant gentiment en polonais. Avant de sortir, Annie se retourna en souriant et leva le pouce à l'adresse de la jeune fille en signe de victoire.

Erik Aarma accepta avec joie de dîner en compagnie de Banks et de Joanna et leur demanda si son épouse, Helen, pouvait se joindre à eux. Ni l'un ni l'autre n'y voyait d'inconvénient, et ils convinrent donc

de se retrouver à dix-neuf heures trente. En l'honneur des deux visiteurs et du temps clément, Erik proposa un des restaurants de la Vieille Ville. Il ne les fréquentait que rarement, et Helen serait enchantée par cette sortie. Elle raffolait des pâtes et n'avait pas souvent l'occasion d'en déguster. Ils habitaient un appartement à Kristiine et mangeaient généralement dans le quartier, ou tout simplement chez eux. Une soirée en ville contribuerait peut-être à dissiper l'atmosphère de tristesse qui s'était installée depuis le décès de Mihkel.

En ce vendredi soir, une certaine animation commençait à régner dans les rues lorsqu'ils s'installèrent dans un petit restaurant italien sur Raekoja, près de la place principale et à deux pas du Clazz. À dix-neuf heures trente les fêtards n'étaient pas encore déchaînés, mais la clique de bagnards sévissait toujours, tandis qu'une bande de filles déguisées en lapins Playboy, bruyamment saluées par les sifflets masculins, titubaient sur leurs talons aiguilles, à la recherche d'un bar. Elles avaient un accent de Glasgow à couper au couteau. Quand il voyait des groupes de filles dans leur genre, Banks pensait inévitablement à Rachel. Il se rendait compte que depuis son arrivée à Tallinn, il n'avait cessé de s'éloigner de ses priorités de départ – le meurtre de Bill Quinn et la découverte du corps de Mihkel Lepikson à Garskill – pour se lancer dans une quête de la vérité sur Rachel. Il ne pensait pas qu'elle fût toujours vivante, mais il fallait bien que son corps soit dissimulé quelque part, même après toutes ces années. En vérité, c'était Annie qui progressait concrètement dans l'enquête du Yorkshire, elle qui se rapprochait peu à peu d'une identification de l'assassin de Bill Quinn. Une immense réussite à son actif, si tôt après sa reprise, ne manquerait pas de lui redonner de l'assurance. Si Banks n'avait pas entièrement perdu de vue Bill Quinn et Mihkel Lepikson, c'était assurément Rachel qu'il poursuivait dans les rues sinueuses et les grandes ombres crépusculaires de la Vieille Ville.

L'air satisfait d'Erik lui laissait espérer des nouvelles encourageantes. Joanna bavardait joyeusement avec Helen, s'interrompant de temps à autre pour jeter un coup d'œil à son portable. Helen avait à peu près la même carrure que son mari – la barbe en moins – et elle était d'un tempérament jovial. À en croire Erik, le vent frais qui s'était levé dans la journée annonçait la fin de la période de beau temps. Ils durent enfiler un vêtement chaud, mais il était de tout de même agréable de dîner dehors. Joanna avait drapé sur ses épaules une étole en laine. Banks n'en revenait pas : pour chaque circonstance, elle possédait la tenue adéquate. De temps en temps, il captait une bouffée de tabac lorsqu'un fumeur passait près de leur table.

– Je ne vais pas tourner autour du pot, déclara Erik alors qu'ils

trinquaient et portaient un toast aux amis absents. Inutile d'entretenir le suspense. J'ai trouvé la fameuse fille.

Banks faillit en lâcher son verre. Il regarda Joanna, dont les sourcils s'arquaient si haut qu'ils disparaissaient presque sous sa frange blonde.

– Vous en êtes bien sûr ?

– Sûr et certain.

– Mais... comment...

Erik se tapota l'aile du nez.

– Nous ne manquons pas de ressources, chez nous. Les gens disent parfois que nous avons plus de dossiers que la Stasi.

– Sérieux ?

– Vous voulez savoir qui c'est ?

– Et comment !

– Elle s'appelle Larisa Petrenko.

– Comme le chef d'orchestre ?

– Vasily Petrenko ? Vous le connaissez ? Oui, c'est le même nom.

– Elle est russe, dans ce cas ?

– Il s'agit bien d'un patronyme russe, mais ça n'a rien de curieux. Quarante pour cent des habitants de Tallinn sont russophones. Helen en fait partie, d'ailleurs, même si nous nous parlons en estonien. Dans notre pays, le nom de famille le plus usité est Ivanov.

– Je croyais que les gens adoptaient des noms estoniens pour mieux s'intégrer.

– Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans les journaux, mon ami. Ils ne vont pas tarder à annoncer qu'on kidnappe les russophones d'Estonie sur le coup de minuit pour les enfermer à la prison de Patarei.

– Pourquoi ? Ce n'est pas le cas ?

– Ça ne se fait plus depuis un moment, fit Erik en riant.

Malgré le ton badin, Banks devinait que le sujet restait sensible. Il avait beau connaître les faits importants et l'histoire de leurs relations, lui-même était dépassé par ces clivages entre Russes et Estoniens. Pour les comprendre, il fallait sûrement en avoir fait l'expérience tout au long de sa vie.

– Cette Larisa Petrenko, vous n'auriez pas son adresse, par hasard ?

– Mais si. Elle habite Haapsalu. Elle et son mari tiennent un restaurant.

– Incroyable ! s'exclama Banks en secouant lentement la tête. Où se trouve Haapsalu ?

– Sur la côte ouest, à une heure et demie de voiture. Nous ne pourrons pas vous accompagner, malheureusement. Obligations familiales. Mais j'ai parlé à Merike, elle est de retour. Elle viendra vous chercher à votre hôtel demain après le petit déjeuner. Dix heures,

ça vous convient ?

Les événements s'étaient précipités. Banks interrogea Joanna du regard.

– Pour moi ça ira très bien.

– Merike regrette de ne pas pouvoir se joindre à nous ce soir, mais tant pis, vous vous verrez demain.

– J'avoue que je suis désarçonné, fit Banks. En résumé, vous me dites que vous avez identifié la fille photographiée avec Bill Quinn, qu'elle vit à une heure et demie d'ici et qu'elle tient un café avec son mari. C'est bien ça ?

– Exactement, exulta Erik. Mais attention, elle tient un restaurant, pas un café. Haapsalu est une ville touristique. C'est charmant, vous allez apprécier.

– Donc, il ne s'agit ni d'une tapineuse de Budapest ni d'une strip-teaseuse de Dublin ?

– Absolument pas. C'est une jeune femme on ne peut plus respectable, qui ne sera probablement pas enchantée de se replonger dans son passé.

– Peu importe, on se débrouillera. Erik, j'ai besoin de savoir comment vous êtes remonté jusqu'à elle. Vous ne pouvez pas nous laisser avec de simples suppositions.

– Rien ne m'en empêche, répliqua Erik, mi-figue, mi-raisin. Après tout, vous m'avez juste demandé l'info, pas mes méthodes pour me la procurer. Je devrais vous livrer si facilement mes petits secrets de professionnel ?

– Je ne vous demande pas...

Erik agita sa grande main velue.

– Pas de soucis, mon ami, je blaguais. On dit bien « blaguer » ? fit-il avec un clin d'œil à Joanna.

– C'est le mot, en effet, dit Banks.

Une jolie serveuse brune dont le badge indiquait « Irena » s'approcha pour prendre les commandes. Ils n'avaient pas eu le temps d'étudier le menu, absorbés qu'ils étaient par leur conversation, et ils prirent donc une minute pour faire leur choix. Ils se décidèrent à l'unanimité pour les pâtes, accompagnées d'une bouteille de chianti. La nuit commençait à tomber, et de grandes ombres denses s'étiraient déjà dans les rues pavées de la Vieille Ville. Ils perçurent les échos lointains d'une chanson, le bruit d'un verre qui se brisait quelque part. Banks crut reconnaître les accents d'un sitar.

– Nous disposons d'un logiciel très performant de reconnaissance faciale, expliqua Erik. Vous l'ignorez peut-être, mais l'Estonie est à la pointe des technologies modernes. C'est nous qui avons conçu Skype.

– J'en ai entendu parler, fit Banks. C'est donc ce logiciel que vous avez utilisé ?

– Pas tout à fait, nuança Erik en portant une main à sa tête pour illustrer son propos. J'ai aussi une mémoire exceptionnelle.

– Il n'exagère pas, renchérit Helen en riant. Erik a vraiment une mémoire éléphantinesque.

– On dit plutôt « mémoire d'éléphant », corrigea Joanna.

– Ah oui, d'accord.

– Comment avez-vous réussi ? insista Banks.

Erik ménagea une pause théâtrale avant de satisfaire sa curiosité.

– Vous savez, je suis un homme de presse, j'ai ça dans le sang. L'encre, les rotatives – même si tout ça a beaucoup évolué. Dès que j'ai vu la photo, j'ai su que ce visage m'était familier, mais il me manquait le contexte. Je ne côtoie pas directement les escort-girls et les prostituées, je n'en entends parler que par les journaux, et ce n'est pas comme ça que je connaissais celle-ci. Je l'avais vue ailleurs. Il y a deux ans, une célébrité a fêté son mariage en grande pompe à Haapsalu, ce qui n'est pas banal. Une superbe Russe, fraîchement diplômée de l'université de Tartu, a épousé un des artistes les plus réputés d'Estonie, Alexei Petrenko. Très séduisant. Il passait jusque-là pour un homme à femmes, mais il semblait s'être fixé. Le journal a couvert l'événement et pris des photos. Ni Mihkel ni moi n'y étions, bien entendu, nous avons envoyé un reporter spécialisé dans les people. Vous comprenez, je suis responsable de plusieurs rubriques. (Il se tapota de nouveau le crâne.) C'est comme ça que je m'en suis souvenu.

Épuisé par cette longue tirade en anglais, Erik but un peu de vin et se renversa sur son siège.

– Vous en êtes certain ?

– Oui. Quand j'ai eu écarté l'idée qu'elle était escort-girl ou tapineuse, la mémoire m'est revenue, et j'ai cherché dans nos archives photo. (Il tira un cliché de sa poche intérieure et le posa devant Banks.) C'est bien elle, non ?

Banks examina la photo. Il faisait un peu sombre, mais il la reconnut quand même. Un couple heureux. C'était elle, il n'y avait aucun doute à avoir. Ces pommettes, ces yeux, il ne pouvait pas s'y tromper, même si elle portait une coiffure différente. Un frisson d'excitation le parcourut. Il la montra à Joanna avant de la tendre à Erik, mais celui-ci déclina.

– Vous pouvez la garder, c'est une copie que j'ai tirée pour vous.

– Cette photo est parue dans le journal ?

– Oui, bien sûr. Elle a circulé partout, c'était un gros événement.

Si quelqu'un recherchait cette femme, raisonna Banks, la photographie aurait pu la trahir. D'un autre côté, elle se serait bien gardée d'une telle publicité si elle avait soupçonné qu'on était à ses trousses. Selon toute vraisemblance, elle ignorait la portée de ce

qu'elle avait fait. Toutefois, le décès de l'épouse de Quinn, un mois auparavant, avait considérablement changé la donne, et la jeune femme risquait d'en subir les conséquences. Si vraiment elle ne savait rien des dessous de l'affaire, si elle s'était simplement prêtée à une opération de séduction pendant qu'un inconnu prenait les photos, alors elle n'était pas spécialement gênante. Malgré tout, il était bien clair que quelqu'un s'employait à effacer toutes les traces compromettantes de cette histoire, et elle en faisait peut-être partie. Banks ne voulait pas s'alarmer prématurément, mais les deux récents homicides et la filature dont il avait fait l'objet dans les rues de Tallinn lui donnaient quelques inquiétudes. Patienter jusqu'au lendemain dix heures lui paraissait déjà trop long. Cependant, il n'était rien arrivé de fâcheux à cette femme pendant les six années écoulées, et il y avait peu de chances qu'un malheur survienne au cours de la nuit. Tâchant de chasser ses appréhensions, Banks remercia chaudement Erik pour les informations qu'il venait de lui livrer.

– C'est avec grand plaisir, assura Erik. Surtout si ça vous aide à attraper l'assassin de Mihkel.

– Ça risque d'être utile, effectivement.

L'arrivée des plats amena une pause dans la conversation, et tout le monde attaqua le repas. Irena adressa un sourire à Banks en servant le vin.

– Je crois que vous lui plaisez, badina Joanna.

– Vous rigolez ? Seules les sexagénaires sont sensibles à mon charme.

– Allez savoir. Elle s'imagine peut-être déjà avec un mari anglais, un passeport britannique et une maison de campagne en Angleterre. Dites-moi, Erik, c'est un prénom russe, Irena ?

– Probablement. Mais ça peut aussi être polonais ou slovaque. Beaucoup de prénoms se rencontrent dans différents pays.

– Pourquoi pas ? dit Joanna à Banks. Une épouse exotique venue d'Europe de l'Est.

Avec un sourire, Banks lui rétorqua en enroulant ses spaghettis autour de sa fourchette :

– Aussi exotique qu'un mari italien.

Joanna parut se pétrifier sur place, le rouge lui monta aux joues.

– Pas du tout, ce n'est pas comparable.

– Du nouveau sur Toomas Rätsepp ou Ursula Mardna ? enchaîna Banks.

– Rien à redire du côté du procureur. Beaucoup d'ambition, promise à une belle carrière. L'affaire Rachel Hewitt a été une déconvenue, mais elle s'est largement rattrapée depuis. On la craint et on la respecte.

- Elle a pourtant l'air bien jeune.
- Mais c'est un poste taillé pour une jeune femme.

Banks réalisa que les jeunes femmes ne manquaient pas dans les bureaux du ministère public de son pays, mais il n'avait jamais considéré la situation sous cet angle.

- Et Rätsepp ?

– Rien de précis. En tout cas, il ne traîne pas de casseroles. Certains lui prêtent de mauvaises fréquentations. Pas des gangsters et des criminels à proprement parler, comprenez-moi bien. Plutôt des hommes d'affaires, des gens puissants et fortunés qui peuvent toujours avoir besoin d'un petit service, et qui frôlent parfois l'illégalité.

– Hommes d'affaires, répéta Banks. Voilà un mot qui peut masquer tous les méfaits imaginables.

– Il possède un bel appartement à Kadriorg, précisa Erik, ce qui est assez étonnant pour un policier à la retraite. Le secteur est très cher.

– S'il avait quelque chose à cacher, il se montrerait plus prudent, vous ne croyez pas ?

– Si. C'est pour ça que je dis qu'il ne traîne pas de casseroles. Il n'oserait pas étaler un patrimoine qu'il ne pourrait justifier.

- Et quelle est son explication ?

– Un héritage, et c'est vrai que son père était franchement aisé. Il a débuté avec un petit commerce, et il a fini par monter une chaîne de magasins d'électronique. Il est décédé à peu près à l'époque où Rätsepp a pris sa retraite. Il n'était pas le seul légataire, et il a dû partager avec ses frères et sœurs, mais il a touché une somme rondelette.

- Et ça suffit à justifier l'appartement et les revenus dont il dispose ?

– La plupart des gens se satisfont de cette explication, mais vous pouvez toujours en tirer d'autres conclusions.

– Croyez-vous que Rätsepp soit en relation avec une personne liée à la disparition de Rachel et aux meurtres de Bill Quinn et de Mihkel ?

– Vous ne pensez pas que si les circonstances s'y prêtent, on est tous capables de n'importe quoi ?

– Je reconnais la citation, elle vient de *Chinatown*. Vous auriez un moyen d'en apprendre davantage ?

– Non, ça ferait trop de remous. Nous bénéficions de la liberté de la presse, mais liberté rime avec responsabilité.

- Nous en faisons aussi l'expérience dans notre pays.

- Je le sais bien.

- En tout cas, merci infiniment pour votre collaboration.

– Je vous en prie. Je le fais pour Mihkel, comme vous le savez. Et je saute du coq à l'âne mais est-ce que Vasily Petrenko est toujours au Philharmonique de Liverpool ?

Joanna parut dépitée par le tour que prenait la discussion, et Helen

entreprit de la questionner sur son travail avec les flics véreux.

– Oui, répondit Banks, Petrenko est toujours là-bas.

Alors qu'ils évoquaient la brillante carrière du jeune chef d'orchestre, Banks avisa une silhouette familière installée du côté opposé de la place. L'individu qui l'avait filé la veille au soir.

Il poursuivit la conversation comme si de rien n'était, et quand il jeta à nouveau un coup d'œil dans cette direction quelques minutes plus tard, l'homme avait disparu. Pourtant Banks savait qu'il s'attardait dans les parages, scrutant encore et toujours les ténèbres.

L'après-midi du vendredi tirait à sa fin, et la plupart des employés seraient bientôt libres pour le week-end. Annie ne profiterait pas beaucoup du sien – il lui restait encore mille tâches à mener à bien. Les choses fonctionnaient toujours au ralenti quand les gens sur qui on comptait s'absentaient. C'était déjà difficile d'obtenir des résultats du labo, sans parler d'un travail urgent. Heureusement, ils pouvaient compter sur Stefan Nowak, Vic Manson et l'équipe du bâtiment voisin, mais ils ne possédaient pas tout le matériel nécessaire et évitaient autant que possible de cumuler les heures supplémentaires.

Du côté d'Annie, le sort de Krystyna demeurait une priorité. Grâce au concours de Rick Menzies, le portraitiste qui enseignait à l'école d'art, et aux indications conjointes de Krystyna et de Stefan, ils avaient abouti à un portrait-robot d'une exceptionnelle qualité. L'ombre de barbe sur les joues, les cheveux en brosse, la cicatrice en demi-lune à la racine des cheveux, le nez proéminent et les oreilles légèrement décollées, la bouche à l'expression indéniablement cruelle...

Annie parcourut hâtivement les notes et les messages reçus au cours de l'après-midi. La nouvelle la plus marquante concernait les empreintes digitales relevées par Vic Manson à l'intérieur de la boîte à gants de la Ford Focus, que l'assassin avait probablement louée sous le nom d'Arnold Briggs. À ce stade-là, rien ne prouvait qu'elles lui appartenaient. Comme pour l'ADN, ils n'avaient découvert aucune correspondance dans leurs banques de données.

La commissaire Gervaise passa la tête à la porte.

– Vous avez une minute, Annie ?

– Bien sûr, fit cette dernière en la rejoignant dans le couloir.

Elle s'attendait à ce que Gervaise l'emmène dans son bureau, mais celle-ci la précéda dans l'escalier et se dirigea vers la sortie. À sa grande surprise, elle tourna dans Market Street et fonça droit vers le Queen's Arms.

– J'ai pensé qu'une pause vous ferait le plus grand bien. La semaine a été chargée.

– C'est vrai, madame.

– Pas de « madame », je vous prie. Ça ne nous amuse ni l'une ni

l'autre.

Annie sourit et la suivit à l'intérieur. La foule des habitués du vendredi soir était déjà là, mais comme beaucoup aimaient se détendre au bar, elles trouvèrent facilement une table au calme, près de la vitre qui donnait sur la place du marché. Au crépuscule, les clients n'étaient plus très nombreux, mais les jeunes fêtards n'étaient pas encore sortis s'amuser. À l'extérieur, les tables installées sur l'estrade n'étaient pas occupées pour le moment. Un vent frais soufflait, et Annie crut voir quelques gouttes de pluie frapper la vitre.

– C'est moi qui invite, décréta Gervaise. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Ma journée est terminée ?

– De mon point de vue, vous n'êtes plus en service.

– Dans ce cas, je veux bien une pinte de Cock-a-Hoop, s'il vous plaît.

– Parfait.

Gervaise revint deux minutes plus tard avec les verres ; à en juger par la couleur du sien, elle avait commandé la même chose qu'Annie. La bière lui rappela la brasserie A. Le Coq et Banks et Joanna, qui devaient profiter d'un agréable dîner en terrasse à Tallinn.

– Où est le brigadier Jackman ? s'enquit Gervaise.

– Elle est allée interroger une des filles qui se trouvait à Tallinn avec Rachel, au cas où elle se rappellerait un élément que Pauline Boyars a oublié.

– Je ne suis pas sûre que vous ayez raison de vous focaliser sur Rachel Hewitt. Gardez à l'esprit que nous recherchons le responsable des meurtres de l'inspecteur Quinn et du journaliste estonien.

– J'en suis consciente, croyez-moi, et d'ailleurs nous avons bien avancé dans ce domaine. Mais vous savez, les deux affaires se rejoignent.

– Bon, l'avenir nous le dira. Et de votre côté, comment s'est passée votre reprise ?

– Très bien. Un peu débordée, c'est sûr, mais je suis heureuse d'être de retour.

– Je vous avais conseillé de vous ménager.

– Avec tout le respect que je vous dois, je crois que je me suis ménagée assez longtemps. Il est plus que temps que je me remette en selle.

– Je vous l'accorde, fit Gervaise en sirotant sa bière. Où en êtes-vous, avec cette jeune Polonaise ?

– Krystyna ? Nous avons obtenu un portrait-robot du suspect d'excellente qualité. Je l'ai communiqué à tout le monde. Police des frontières, répression des fraudes, Renseignements généraux, brigade antigang, Centre de lutte contre la traite des êtres humains et Interpol. Sans oublier toutes les forces de police de ce pays : on recherche un

individu muni d'une arbalète, porté sur le supplice de la planche.

– Ça devrait marcher.

– Je suis sceptique. Il est clair que l'affaire a des ramifications à l'étranger, notamment en Pologne et en Estonie. Si le tueur a été envoyé ici pour éliminer Quinn et Lepikson, il est très probable qu'il n'habite pas en Angleterre et qu'il a déjà quitté le pays. Après une double exécution, il n'est pas assez fou pour traîner dans les parages. Qui sait où il est, à l'heure actuelle ?

– De nos jours, les bases de données d'Interpol sont très complètes. S'ils l'ont sur leurs tablettes, ils ne tarderont pas à mettre la main dessus.

– Espérons-le. On n'a pas eu la moindre touche avec les empreintes génétiques. De toute façon, il faudra certainement patienter jusqu'à lundi pour avoir des réponses. D'ici là, je m'efforce de rester optimiste.

– Qu'avez-vous décidé au sujet de Krystyna ?

– C'est justement le problème, avoua Annie. Pour le moment elle est en cellule. Non pas qu'elle soit en état d'arrestation – elle n'a rien fait de plus grave qu'enguirlander une vieille dame en polonais – mais je tiens à la garder sous la main tant qu'on n'a pas pincé notre homme. Je voudrais qu'elle l'identifie formellement. Du reste, la pauvre n'a nulle part où aller. Elle est sans domicile fixe, et si jamais elle se fait repérer par les services d'immigration, il est clair qu'ils l'embarqueront sous notre nez.

– Je comprends. On pourrait la loger dans un Bed & Breakfast pour deux ou trois jours.

– J'aurais trop peur qu'elle se sauve, elle n'est pas tranquille. Stefan et moi, nous avons mis un bon moment à réussir à la rassurer, à la convaincre qu'elle ne finirait pas derrière les barreaux. Elle n'a même pas de vêtements propres – elle ne va quand même pas sortir dans son costume d'Elvis.

– Son quoi ? Ah, je vois. Vous appelez ça comme ça ? Quoi qu'il en soit, vous avez raison. Vous pourriez l'emmener dans une friperie et lui acheter quelques affaires. Mais bon, à cette heure-ci, ce n'est pas gagné.

– Qu'est-ce que vous proposez, alors ?

– À moins que vous ne l'accueilliez chez vous et que vous ne lui prêtiez quelques vieux vêtements, je ne vois pas trop de solution.

– Je l'avais déjà envisagé, mais Krystyna ne parle pas du tout anglais.

– Les gens se débrouillent toujours. Quand j'étais à l'École de police, j'avais une colocataire espagnole qui ne parlait pas un traître mot d'anglais, et moi-même je ne connaissais pas sa langue. Pourtant on communiquait assez bien. Évidemment, je ne vous oblige pas à la prendre chez vous si ça vous ennuie, on doit pouvoir l'héberger

quelques jours au poste aux frais du contribuable. Espérons juste qu'il n'y aura pas de fuite dans la presse, et que des hordes de sans-abri ne vont pas nous arriver des grandes villes.

Annie se mit à rire en visualisant la scène.

– Et que diront les journaux si un inspecteur de police fait loger une jeune fille dans sa maison ? Remarquez, je m'en fiche un peu.

Gervaise demanda après une pause :

– Vous êtes certaine qu'il s'agit d'une clandestine ?

– Tout ce que nous savons, c'est qu'elle est ressortissante polonaise, et la Pologne fait partie de l'Union européenne. J'ignore si elle a des papiers en règle et si elle a rempli toutes les formalités. Elle n'a rien sur elle, ni carte d'identité, ni passeport, ni argent. Dieu sait où ils sont passés. J'ai bien envie de demander une descente au bureau et au domicile de Roderick Flinders. Krystyna l'a identifié sur photo comme l'individu qui est venu leur proposer des prêts, ce qui confirme son lien avec les sales petites magouilles de Corrigan. Il est sûrement trop malin pour garder des documents compromettants, mais je suis tentée d'intervenir quand même, histoire de foutre la trouille à cette ordure. Et pour ma satisfaction personnelle, cela va sans dire.

Gervaise termina son verre et regarda celui d'Annie, qui n'avait pas encore fini.

– Vous en prendrez un deuxième ?

– Non, je ferais mieux...

– Allons, ne vous gênez pas. Ce n'est pas si souvent qu'on a l'occasion de prendre un moment pour papoter.

– Si vous le dites... (Annie vida son verre et le tendit à Gervaise.) Je prendrai la même chose, s'il vous plaît.

En attendant le retour de Gervaise, Annie pensa à la pauvre Krystyna, enfermée en cellule. Une petite voix avait beau la mettre en garde, elle songea que ce serait peut-être une bonne solution de l'inviter chez elle, juste le temps que l'affaire se tasse et qu'elle mette un peu d'ordre dans sa vie. Elles communiqueraient par signes, et Annie lui trouverait quelques habits. Frêle comme elle l'était, Krystyna nagerait forcément dans ses vêtements, mais il y aurait toujours moyen d'improviser quelques retouches. De toute manière, ce serait déjà beaucoup mieux que l'uniforme de détention. Et surtout, elle quitterait sa cellule pour une maison propre et accueillante. Le soir, Annie commanderait une pizza, et ensuite elles regarderaient la télévision. Krystyna pourrait dormir dans la chambre d'amis. Tout en réfléchissant, elle vit que Gervaise parlait au téléphone. Elle rejoignit Annie sans rapporter les bières, le visage grave.

– Désolée, mais le deuxième verre devra attendre. Je viens d'être contactée par le West Yorkshire. Warren Corrigan a été abattu.

LE SAMEDI MATIN, il faisait un peu moins beau que les jours précédents, et un vent frais soufflant de la Baltique poussait quelques lourds nuages. Merike portait un pull à motifs qui rappela à Banks celui de Sarah Lund dans *The Killing*.

– Haapsalu est une ville d'eau, expliqua-t-elle en sortant de Tallinn par une grande route bordée d'immeubles et de centres commerciaux. Comme Harrogate et Bath.

– Je vois.

Banks, assis sur le siège passager de la Coccinelle jaune en désordre, gardait un œil sur le rétroviseur. Il était peut-être un peu tôt pour se prononcer, mais il n'avait pas l'impression d'être suivi.

– Il y a un vieux château, le château épiscopal, de jolies maisons anciennes en bois et un front de mer agréable. Pierre le Grand aimait y séjourner, ainsi que Tchaïkovski. Un banc est même dédié à sa mémoire.

– Je serais curieux de le voir, fit Banks, mais je ne suis pas là pour faire du tourisme.

– Je sais bien, répondit Merike en lui jetant un regard oblique. Et j'espère que nous allons réussir.

Ils étaient convenus que dans un premier temps, Merike s'entretiendrait seule à seule avec Larisa pour la mettre en confiance et lui assurer qu'elle n'avait pas à craindre de répercussions gênantes. Ensuite Banks l'interrogerait sur son passé, avec Merike comme interprète si nécessaire. Si jamais son mari était présent et ignorait tout de cette histoire, ils interviendraient en toute discrétion. Joanna Passero, spécialement concernée par cette partie de l'enquête, serait là pour prendre des notes et poser des questions complémentaires si elle le souhaitait. Cette fois, Banks ne pouvait pas décemment la mettre sur la touche.

Ils n'avaient pas téléphoné pour annoncer leur visite. Larisa Petrenko avait de bonnes raisons de préférer oublier son passé, et ils ne voulaient surtout pas qu'elle se sauve avant leur arrivée.

Les banlieues de Tallinn cédèrent la place à un paysage de campagne. Ici ou là, une étroite route rudimentaire passait entre des haies pour rejoindre quelque village isolé. Ils avaient emprunté un grand axe est-ouest desservi par les lignes de bus, mais la circulation était fluide et ils avançaient bien. La radio marchait à faible volume, branchée sur une consensuelle station pop. Par égard pour ses passagers, Merike s'abstenait de fumer, quoique Banks lui ait assuré qu'elle était libre d'agir à sa guise dans sa propre voiture. De toute

façon, l'habitable empestait déjà le tabac. Installée sur la banquette arrière, Joanna regardait défiler le paysage. Elle ne semblait pas souffrir de nausée, comme le jour de l'expédition à la ferme de Garskill, mais ils ne roulaient pas sur un terrain inégal. Banks réfléchissait à sa conversation téléphonique avec Annie, la veille au soir. Warren Corrigan avait été abattu, elle devait le rappeler dès qu'elle aurait du nouveau. Il se demanda si ce meurtre réveillait en elle des souvenirs pénibles, ou si elle parvenait à s'en distancier.

Merike annonça bientôt qu'ils entraient dans la ville d'Haapsalu : quelques immeubles modernes et peu élevés, plantés au milieu d'espaces verdoyants, auxquels succédèrent des rangées de vieilles maisons en bois. Ils descendirent lentement la rue principale, puis Merike trouva une place pour se garer et désigna un restaurant du doigt.

– C'est ici. À cette heure-ci, ce doit être ouvert pour le déjeuner. Le restaurant a beaucoup de succès, parce qu'il se trouve au-dessus de la galerie d'Alexei Petrenko. Il y vend quelques-unes de ses toiles.

– Commercialement, ça me paraît astucieux, approuva Banks. On flâne un moment dans la galerie, on repère un tableau à son goût, et on se pose à l'étage devant quelques verres et un repas savoureux pour réfléchir à son achat.

– Je pense qu'il s'en sort bien, mais c'est très rare qu'il soit ici. Il a un atelier en ville.

Dès qu'il descendit de voiture, Banks sentit qu'il était au bord de la mer, même si les effluves marins n'arrivaient pas jusqu'à lui. Il avala une grande goulée d'air pour se purifier des relents de tabac qui imprégnaient la Coccinelle. À peine sortie, Merike s'empressa d'allumer une cigarette.

– Vous préférez que je l'aborde tout seule, si je comprends bien ?

– Oui, s'il vous plaît. Je crois qu'il vaut mieux éviter de débarquer en force, elle risquerait de paniquer. Vous lui parlez d'abord, en lui expliquant de quoi il retourne. Si elle peut se faire remplacer un moment, nous irons marcher sur le front de mer. Ça vous convient ?

– C'est d'accord, fit Merike en écrasant sa cigarette. Je me sens déjà dans la peau d'un flic.

– Inutile d'aller jusque-là, protesta Banks en souriant. Restez vous-même, ce sera très bien.

– Je n'ai pas tellement le choix, de toute manière.

Elle s'assura que la voie était libre et traversa la rue, tandis que Banks et Joanna patientaient près de la voiture. Ils virent passer quelques touristes qui déambulaient, alléchés par les devantures des antiquaires et des boutiques de cadeaux.

– Haapsalu est célèbre pour ses châles traditionnels, signala Joanna. Ils en font de très beaux, en tricot dentelle.

– On verra ça plus tard, s’il reste du temps, lui répondit Banks.

Il envisagea la possibilité d’en offrir un à Annie mais, tout bien pesé, elle n’était pas vraiment du genre à porter ce genre d’accessoire. La Vieille Ville regorgeait de boutiques, et il pourrait lui rapporter un bijou en ambre ou un objet en céramique.

Joanna s’éloigna légèrement, attirée par la vitrine d’un magasin, pendant que Banks surveillait l’entrée du restaurant. Dix minutes s’écoulèrent avant que Merike réapparaisse. Il crut tout d’abord qu’elle était seule, puis il vit la femme qui la suivait. Larisa Petrenko. Il s’attendait à une stature plus imposante – sans savoir pourquoi, il avait imaginé une beauté exotique, grande et tout en jambes. À mesure qu’elle se rapprochait, il put constater à quel point elle était belle, quoique dans un style très naturel, les cheveux attachés en queue-de-cheval. Sans être ultra-moulant, son jean mettait en valeur les courbes de ses fesses, de ses hanches et de ses cuisses. Bien qu’elle ait pris un tout petit peu de poids depuis l’époque des photos, elle restait fine, et extrêmement juvénile. Remarquant la mine anxieuse de la jeune femme, Banks lança à Merike un regard interrogateur.

– Voici Larisa, elle est d’accord pour s’entretenir avec vous, lui annonça-t-elle aussitôt. Son mari n’est pas là aujourd’hui, il travaille à son atelier. Elle estime qu’elle n’a pas grand-chose à raconter, mais elle veut bien vous aider dans la mesure du possible.

Avec un sourire, Banks tendit la main à Larisa. Elle avait la peau douce, et sa poignée de main était ferme.

– Je ne peux pas m’absenter trop longtemps. (Malgré son accent prononcé, son anglais était très compréhensible.) Kaida est toute seule, et il va y avoir du monde.

– Vous voulez bien que nous marchions un peu ?

Larisa les guida à travers des rues paisibles bordées de maisons en bois, et ils ne tardèrent pas à déboucher sur le front de mer. Un grand bâtiment blanc aux formes tarabiscotées avait été bâti sur l’eau, entouré d’un porche à balustrade comme les demeures du Sud des États-Unis. Sur la droite, un kiosque à musique blanc s’élevait à la limite du rivage. Ils prirent le chemin qui longeait la plage. Sur le trajet, Larisa avait évoqué la simplicité de son existence actuelle, entre son mari et son restaurant. Elle avait suivi un cursus de langues vivantes à l’université, d’abord tentée par une carrière d’enseignante, et puis elle avait choisi une autre voie. Son restaurant à Haapsalu marchait bien et elle se consacrait en parallèle à la poterie et à la céramique.

– Vous avez complètement changé de vie, si je comprends bien, résuma Banks.

– C’est vrai.

Il lui avait déjà montré les photos, qu’elle avait regardées d’un air

embarrassé.

Banks crut voir un ours blanc nager près du rivage, avant de réaliser qu'il s'agissait d'une simple statue. Sans doute l'équivalent estonien de la Petite Sirène. Ils arrivèrent bientôt devant le banc en pierre dédié à Tchaïkovski. Son nom et ses dates étaient inscrits dessus, sous un portrait en médaillon le représentant.

– Asseyons-nous ici, suggéra Larisa. J'aime bien m'y installer quand je viens me promener au bord de la mer.

– Vous appréciez la musique de Tchaïkovski ? s'enquit Banks.

– Pas plus que ça, mais j'aime penser qu'il s'est trouvé ici, lui aussi, et qu'il a admiré la vue tout en imaginant des musiques géniales.

Cette idée plaisait beaucoup à Banks, qui adorait les quatuors à cordes et les symphonies du compositeur. Ils s'assirent tous les quatre sur le banc, Banks à côté de Larisa.

– Vous avez toujours en mémoire la soirée où les photos ont été prises ?

Larisa contempla pensivement la mer, plissant les paupières pour se protéger de la réverbération du soleil.

– J'ai quelques souvenirs, oui. Je l'ai rencontré au bar de l'hôtel. Je faisais semblant de chercher de la monnaie pour téléphoner, et j'ai capté son regard, comme convenu.

– Donc, vous ne l'avez pas accosté directement ? observa Joanna, assise près de Banks.

– Je lui ai souri, et il s'est approché du bar en me demandant s'il pouvait m'aider. Il m'a donné de la monnaie, et quand je suis revenue le remercier au bout de quelques minutes, il m'a proposé de prendre un verre. À partir de là, c'était gagné.

– Mais vous ne lui avez fait aucune proposition ? insista Joanna.

– Pour qui me prenez-vous ? se récria Larisa. Bien sûr que non ! On a engagé la conversation, il était sympathique. Il se sentait seul, il n'avait personne pour lui tenir compagnie, pour bavarder.

– Sur quoi a porté votre conversation ?

– Je ne me rappelle pas. Attendez... À un moment, on a parlé pêche – c'est lui qui a amené le sujet, il avait l'air vraiment passionné. Pour le reste, je ne me souviens plus. Des banalités, sans doute. Est-ce qu'il aimait Tallinn, qu'est-ce qu'il avait visité, ce genre de choses...

– Il a fait allusion à son métier ?

– Peut-être. En tout cas, je ne sais pas dans quoi il travaillait.

– Il était inspecteur de police.

– Ça m'aurait marquée, ça, je me serais esquivée tout de suite. À l'époque je faisais tout pour éviter la police.

Banks ne releva pas.

– Bien. Vous avez discuté, et ensuite ?

– On est allés dîner. J'ai dit que j'avais faim, et il m'a invitée au

restaurant. On a bu du vin, on a continué à discuter.

– Comment en êtes-vous venue à monter dans sa chambre ?

– Il a abordé la question vers la fin du repas. On devait être un peu éméchés, tous les deux. Il a dit que ce serait plus agréable de continuer à bavarder dans sa chambre, et j'ai accepté.

– Vous avez agi de votre propre chef ? Ce n'était pas pour de l'argent ?

– Bien sûr qu'il y avait de l'argent à la clé ! Mais ce n'était pas lui qui payait. Je ne me suis jamais prostituée.

– Quelqu'un d'autre vous a payée, alors ?

– Deux mille couronnes. Ça faisait une grosse somme pour moi à l'époque.

– Vous savez qui vous l'a versée ?

– Évidemment. C'est la personne qui m'a demandé de mettre la poudre dans son verre.

Annie jugea inutile de se déplacer à Leeds un vendredi soir : l'affaire relevait du West Yorkshire et sa présence ne ferait que gêner l'équipe qui intervenait sur la scène de crime. Cédant à sa générosité naturelle, elle avait fini par héberger Krystyna dans son petit cottage de Harkside. Elles avaient passé la soirée dans un silence paisible, à regarder des séries policières sur Channel 5 tout en partageant des plats indiens et une bouteille de sauvignon blanc bien frais. Krystyna flottait dans les vêtements d'Annie, mais elle semblait heureuse de porter quelque chose de propre. Elle était restée une bonne heure dans la baignoire et avait utilisé presque tous les sels de bain que Banks avait offerts à Annie pour Noël. Elle-même n'y touchait jamais. Banks était nullissime pour les cadeaux, mais au moins il y mettait tout son cœur.

Le matin, Annie avait contacté Stefan Nowak pour qu'il explique à Krystyna où elle allait et dans combien de temps elle rentrerait. Il lui avait indiqué où se trouvaient les provisions et d'autres détails pratiques. À son ton froid et distant, elle avait deviné que Stefan désapprouvait sa décision, mais son opinion l'indifférait. Comme il comptait rester au labo toute la matinée – sauf nouveau meurtre – Annie laissa son numéro à Krystyna pour qu'elle le prévienne en cas de problème. Elle promit d'être rentrée pour la fin de l'après-midi. Si elle voulait être honnête avec elle-même, elle devait admettre qu'elle espérait que la jeune fille serait toujours là le soir, et qu'elle serait triste et déçue dans le cas contraire. Écartant ces pensées, elle monta dans la voiture de Winsome, passée la chercher pour une nouvelle expédition à Leeds.

Annie devait reconstituer un peu plus tard le déroulement des événements : le vendredi, en fin d'après-midi, Corrigan terminait sa

journée dans son « bureau » du Black Bull, calculant ses gains. Plusieurs de ses collecteurs de dettes étaient venus déposer de l'argent, et la journée avait été fructueuse. Pour fêter sa bonne fortune, Corrigan avait prévu d'emmener sa femme dîner chez Anthony's, dans le centre de Leeds. Curly, pour sa part, s'appropriait à rejoindre son pub habituel à Wortley pour disputer quelques parties de fléchettes avec ses copains. Ils marquaient le début du week-end en buvant quelques verres, comme à l'accoutumée, une pinte de bitter pour Curly et un double Glenmorangie pour son patron.

Vers dix-huit heures quarante-cinq, un homme fit son entrée au Black Bull. Taille et carrure moyennes, courte barbe noire, pardessus marine et bonnet en laine. Le personnel du pub ne le connaissait pas. Il commanda une demi-pinte de Guinness et un paquet de chips au bacon et alla s'installer à une table, du côté opposé au bar. Alors qu'il faisait chaud dans la salle, il ne retira pas son pardessus. Personne ne prêta vraiment attention à lui. Le pub n'était pas très fréquenté à cette heure-là, mis à part une poignée de clients qui s'arrêtaient pour siffler un petit remontant en sortant du travail. Il était encore trop tôt pour la foule du soir, attirée par les offres spéciales, et pour les habitués du karaoké.

Peu après son arrivée, quelqu'un vit l'inconnu se lever pour se rendre aux toilettes. Il s'absenta environ cinq minutes. Selon toute vraisemblance, il consacra ce laps de temps à étudier la configuration des lieux. À six heures cinq, il commanda un autre demi et un sachet de chips au vinaigre, qu'il paya avec un billet de dix livres tout juste tiré du distributeur. Il se mettait probablement en condition avant de passer à l'action. La serveuse qui s'occupa de lui nota son accent étranger, mais ce n'était pas une curiosité dans le secteur. Ses mains tremblaient légèrement, il répandit un peu de bière en soulevant son verre.

Vers dix-huit heures quinze, il alla pour la deuxième fois aux toilettes. Ce fut du moins ce que supposa la cliente de la table voisine, la seule à l'avoir remarqué.

Selon le témoignage d'une serveuse passée devant le bureau en regagnant le bar depuis la salle du personnel, l'homme s'était en réalité faufilé dans le labyrinthe à l'arrière du pub pour se diriger vers le bureau de Corrigan. À ce moment-là, Corrigan et Curly étaient assis sur une banquette, en train de boire tranquillement leurs verres. De ce fait, il n'y avait personne à la porte pour lui barrer le passage.

Curly se leva d'un bond et s'interposa pour couper la route à l'intrus.

– Hé ! c'est un bureau privé ! Personne n'entre ici !

Alarmée par ses cris, la serveuse s'approcha pour voir ce qui se passait. Avant que Curly ait pu aller plus loin, l'homme tira une arme

de la poche de son pardessus et ouvrit le feu sur lui. Curly s'effondra au sol en se tenant le flanc. Le tireur s'occupa alors de Corrigan, qui, tassé sur la banquette, le suppliait de l'épargner en essayant de faire rempart avec son attaché-case. Terrifiée, la serveuse resta clouée sur place, avec l'impression d'assister à un accident de la route au ralenti. Corrigan s'empara d'une liasse de billets et la tendit à son agresseur en lui disant de se servir et de lui laisser la vie sauve. L'homme tira un deuxième coup de feu, et Corrigan se jeta en avant, les bras tendus, pour tenter de s'échapper. Touché au ventre, il s'écroula à terre en gémissant, étreignant ses entrailles déchirées. Le tueur s'attarda quelques instants à contempler la scène, peut-être pour le plaisir d'assister à l'agonie de sa victime, puis il visa la forme recroquevillée au sol et vida son chargeur. Le corps de Corrigan se souleva à chaque impact, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Seule une bulle de sang s'échappa de sa bouche et vint se coller sur son menton.

Entre-temps, la serveuse tétanisée s'était ressaisie et avait réussi à se sauver par la porte de service. Le meurtrier ne l'en avait pas empêchée, il ne s'intéressait pas à elle. Une fois sa mission accomplie, il s'assit sur la banquette qu'avait occupée Corrigan et attendit sans bouger l'arrivée des forces de l'ordre.

La police ne tarda pas à débarquer, alertée par le manager qui avait entendu les détonations et composé le 999. Les clients s'étaient enfuis à la débânde, et quand les policiers intervinrent, dix minutes plus tard, la plupart avaient déjà regagné leur domicile.

Lorsque Annie et Winsome rejoignirent Ken Blackstone sur les lieux, le lendemain matin, la scène de crime était toujours isolée par un ruban de sécurité et les techniciens s'affairaient encore sur place, mais le corps de Corrigan avait disparu. On avait fait sortir le cadavre par la porte du fond, mais le sang répandu sur le sol dessinait comme une carte du monde, et l'équipe scientifique allait analyser les éclaboussures qui barbouillaient les murs jaunis par la nicotine. Quant à Curly, il avait été transporté au centre hospitalier de Leeds.

– C'est le secteur de Killingbeck, je le sais bien, observa Ken Blackstone, mais ils savent que nous sommes concernés, et nous savons que vous l'êtes aussi. Et l'affaire relève indiscutablement de la brigade criminelle. Annie, Winsome, je suis ravi de vous revoir.

– Oui, mais il va falloir espacer nos rencontres, sinon les gens vont finir par jaser, plaisanta Annie.

– Warren Corrigan ne dira rien, en tout cas.

– Et l'autre type ?

– Curly, de son vrai nom Gareth Underwood. Aux dernières nouvelles, il a des chances de s'en tirer.

Ils inspectèrent du regard la scène du carnage, avant que les techniciens ne les poussent vers la sortie. Ils se replièrent alors dans la

salle principale.

– Vous boirez quelque chose ? proposa Blackstone. Le manager a dit qu'on n'avait qu'à se servir.

– C'est un peu tôt pour moi, déclina Annie.

Winsome, en revanche, accepta un verre.

– Choisissez ce que vous voulez, on va faire comme si personne n'était en service. Nick, je prendrai volontiers un petit brandy. Servez-vous aussi et venez nous rejoindre.

Nick obtempéra et vint s'asseoir face à Annie.

– Je vous présente Nick Gwillam, de la répression des fraudes.

– Où est le chef ? demanda-t-il à Annie.

– À Tallinn.

– Le veinard.

– Ken, racontez-moi donc ce qui s'est passé.

– Il y a quelque temps, une jeune fille du nom de Florica Belascu s'est suicidée à Leeds. Elle avait emprunté de l'argent à Corrigan ou à un de ses acolytes, et le moment était venu de rembourser sa dette. Elle n'avait pas de quoi le faire, bien évidemment, et sa toxicomanie lui coûtait assez cher. Corrigan lui a alors suggéré de faire le trottoir, de gagner un peu de fric avec des michetons. Lui-même ne s'occupait pas de ce genre d'activités, mais il pouvait la mettre en contact avec quelqu'un de fiable. Elle a refusé. Apparemment, elle n'était pas tombée assez bas pour accepter de se prostituer. Deux jours plus tard, un lieutenant de Corrigan et un de ses gorilles sont allés la violer et l'ont rouée de coups avant de la laisser sur le carreau. Des témoins fiables ont confirmé les faits. Le lendemain matin, on l'a retrouvée pendue à un vieux crochet de la salle de bains. Malgré la récente agression qu'elle avait subie, les experts sont quasiment sûrs qu'elle a elle-même attenté à ses jours. Quoi qu'il en soit, Corrigan n'est pas innocent dans l'histoire.

– Qui était son homme de main ? Curly ?

– Non, Curly est surtout là pour en imposer à la galerie. Une espèce de chien de garde. Il s'agit d'une ordure du nom de Ryan Currer. On l'a déjà serré pour voies de fait.

– Qui a découvert le corps ? Et vous, comment êtes-vous au courant ? Je présume que la fille n'avait rien dit.

– Florica n'aurait jamais parlé, elle avait trop peur, mais une de ses amies a eu le courage de le faire à sa place. Elle-même n'était pas endettée, et les pratiques de Corrigan la révoltaient. Florica était homo, même si elle ne s'affichait pas en public. Sa copine, Tatyana, était la plus futée des deux, et elle s'est arrangée pour rester invisible lors des visites des gars en question. Ils ne connaissaient pas son existence. Elle a fait de son mieux pour aider Florica financièrement, mais elle ne gagnait pas assez, bien qu'elle occupe un emploi en règle.

Elle a assisté à de nombreuses scènes, mais pas au viol et aux violences. Elle était à son travail quand c'est arrivé ; elle fait des ménages dans les bureaux du centre-ville, nous avons vérifié. Elle a trouvé Florica en rentrant, ce qui nous confirme qu'elle était toujours en vie le soir. Cependant, elle a refusé d'avertir la police et d'aller à l'hôpital. Tatyana l'a soignée comme elle a pu. Le matin, elle l'a retrouvée pendue dans la salle de bains.

– Tatyana m'a parlé, signala Nick Gwillam. À Bill et à moi, en fait.

– Il faut y voir un lien avec l'assassinat de Bill Quinn ?

– Je ne crois pas. Je ne peux pas le garantir, mais ça m'étonnerait. Il s'agit plutôt d'une affaire de famille, fondée sur l'honneur et la vengeance. L'homme qui s'est introduit ici hier soir et a rendu un grand service à l'humanité se nomme Vasile Belascu. C'est le père de la jeune fille. Il affirme avoir tué Corrigan pour venger la mort de sa fille. Manifestement, la vendetta est de rigueur dans son pays.

– Comment a-t-il su ce qui s'était produit, et où dénicher Corrigan ?

– Son petit doigt le lui a soufflé, répliqua Gwillam avec un clin d'œil entendu.

– Vous jouez un jeu dangereux, non ? Et vous aussi, Ken.

– Nous avons simplement contacté le père de la victime en Roumanie, en lui annonçant que sa fille avait mis fin à ses jours et qu'il devait venir identifier le corps. Nous ne soupçonnions pas ses intentions.

– Qui donc lui a parlé de Corrigan ?

– La même personne qui nous a renseignés, je suppose, fit Gwillam. Nous ne lui avons pas défendu de parler. Mais on ne peut être sûrs de rien. Il semblerait qu'elle soit repartie à Odessa.

– De mieux en mieux, fit Annie. Finalement, je crois que je vais accepter un verre.

– Je vous conseille de me dire de qui il s'agit, dit Banks à Larisa Petrenko. Qui vous a demandé de séduire Bill Quinn et de verser de la drogue dans son vin ?

– Peu importe, éluda Larisa. Celui qui m'a donné les instructions n'est pas celui qui décidait.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai surpris une conversation téléphonique.

– Dites-moi au moins qui était cet homme.

– Le manager du club, j'ai oublié son nom. Marko, peut-être.

– Où se trouvait ce club ?

– Je travaillais dans une boîte de nuit. Rien de blâmable, je faisais le service et le vestiaire, et il m'arrivait d'aller bavarder avec les clients. En bas, il y avait un bar bruyant avec dancefloor, boules disco et lumières stroboscopiques, mais celui de l'étage était plutôt calme. Les

gens venaient se détendre et boire un verre.

– Où était la boîte ? Et comment s'appelait-elle ?

– Elle se situait à Tallinn, dans une petite rue proche de Vana-Posti. Elle n'avait pas de...

– Elle n'avait qu'une enseigne représentant un homme en frac et haut-de-forme qui aide une femme à monter dans un fiacre.

– C'est bien ça, acquiesça Larisa, surprise. Vous la connaissez ? Elle existe toujours ?

– Je l'ai vue, en effet. Elle est à deux pas du St Patrick, et un barman australien aurait vu Rachel Hewitt se tromper de chemin et partir dans cette direction. L'endroit a pas mal changé entre-temps. C'est devenu un sex club haut de gamme, m'a-t-il semblé. À quoi ressemblait-il dans le temps ?

– C'était une boîte ordinaire, où les gens venaient danser et faire la fête. Des jeunes, en majorité. Le club était plutôt sélect, l'entrée coûtait plus cher qu'au Club Hollywood ou au Venus. La clientèle était surtout estonienne. Il ne portait pas de nom, comme je vous le disais. On l'appelait simplement Le Club.

– Et que vient faire Bill Quinn dans tout ça ?

– Ce n'était qu'un jeu pour moi, je vous assure. Une blague. On m'a remis sa photo, avec le nom de son hôtel, et j'étais censée le séduire et simuler une relation sexuelle avec lui. Il ne s'est rien passé entre nous, j'ai seulement fait semblant. Lui était déjà endormi. J'ai trouvé ça marrant, sur le moment. Quelqu'un a pris des photos, et moi j'ai touché deux mille couronnes. Fin de l'histoire.

– Vous ne connaissez vraiment pas le commanditaire ? demanda Joanna Passero.

– Non.

– Et vous ignorez également dans quel but on vous a demandé ça ?

– Oui.

– Ça ne vous a pas intriguée le moins du monde ?

– Deux mille couronnes, ce n'était pas négligeable pour moi.

Joanna Passero regarda Banks en secouant la tête, comme pour lui signifier qu'une piste prometteuse leur filait entre les doigts au dernier moment. Lui-même était d'un autre avis.

– Est-ce que vous consommiez de la drogue à cette époque ?

– Oui, confessa Larisa en baissant les yeux. Ma vie était un désastre. Je n'avais que dix-huit ans, je m'étais enfuie de chez moi. Je buvais trop. Mais un mois ou deux après ça, j'ai décidé de quitter Tallinn et j'ai complètement décroché. Je suis rentrée à Tartu, et quand j'ai eu remonté la pente, je me suis inscrite à la fac. Au bout de trois ans, j'ai rencontré Alexei, et voilà. J'ai tiré un trait sur mon passé, inspecteur Banks. Je n'ai que vingt-quatre ans, mais j'ai parfois l'impression d'avoir vécu une vie entière. Désolée si je ne peux pas vous aider

davantage. Je n'ai rien fait de mal.

À part droguer un homme pour le faire tomber sous la coupe d'un maître chanteur, corrigea Banks pour lui-même. Cependant, il n'avait aucun intérêt à saccager l'avenir d'une jeune femme au nom d'une erreur commise six ans plus tôt, si dramatiques qu'en aient été les retombées.

– Vous avez déclaré que celui qui vous avait transmis les consignes et versé l'argent n'était pas le commanditaire. Vous l'avez déduit d'une conversation téléphonique ?

– C'est exact.

– Savez-vous qui était son interlocuteur ?

– Non, mais il s'agissait de son... Comment dire ? Son patron ? Celui qui lui donnait des ordres ?

– Vous auriez une vague idée de son identité ?

– Non, je n'ai eu affaire qu'au manager du club, celui qui m'a demandé de faire ça. Il devait être employé par quelqu'un d'autre.

– Pourquoi avez-vous quitté le club, Larisa ?

Elle se rongea un ongle en silence, concentrée sur sa réponse.

– J'avais une amie là-bas, elle s'appelait Juliya. Elle venait de Biélorussie. Une fille superbe et adorable, drôle, intelligente. Elle était gentille avec moi, elle me faisait rire quand j'avais le cafard. Et elle m'a appris à me débrouiller dans ce milieu. On partageait un appartement.

– Il lui est arrivé des ennuis ?

– Elle a filé du jour au lendemain.

Banks et Joanna échangèrent un regard, et il nota l'expression étonnée de Merike.

– Vous dites qu'elle a filé ?

– Oui, elle a disparu comme ça, sans prévenir, en emportant les quelques affaires qu'elle avait. Elle ne m'a même pas dit au revoir ni laissé de mot d'explication. Rien du tout.

– Mais elle a pris ses affaires ?

– Oui.

– Que s'est-il passé, selon vous ?

– Je pense qu'elle est rentrée en Biélorussie. Elle avait un petit ami qui venait très souvent au club. Un beau garçon, qui avait énormément d'argent. Une espèce de play-boy – c'est comme ça que vous dites ? Il avait de la bonne came, il s'habillait bien, il conduisait une grosse voiture et il plaisait aux femmes. Sous ses airs charmeurs, je crois qu'il était dangereux. Jeune, riche, incontrôlable. Il ne respectait aucune règle, il n'avait pas de limites. Des rumeurs circulaient sur son compte, je ne sais pas si elles étaient fondées ou non. Juliya n'entrait jamais dans les détails. Orgies délirantes, déviances sexuelles, et toutes les drogues imaginables. Il se racontait qu'il avait des amis à Saint-Pétersbourg, des gens de la pègre. Des

mafieux russes.

– Juliya fréquentait ce genre d'homme ? s'étonna Joanna.

Larisa eut un sourire triste.

– On vivait dans un univers à part, à ce moment-là. Tout semblait irréel, un peu comme dans un rêve qui pouvait virer au cauchemar. Au début Juliya trouvait ça excitant, et puis elle a fini par prendre peur.

– D'après vous, Juliya serait donc partie pour fuir son petit ami ?

– C'est possible. En tout cas, son départ a été décisif pour moi. Je me retrouvais seule, il fallait que je m'en aille à mon tour.

– À cause de Juliya ?

– Non, parce qu'il commençait à s'intéresser à moi. Vu qu'il aimait les blondes, je me croyais tranquille. En fait, j'ai vite découvert qu'il n'était pas si regardant que ça. Quand il a commencé à me tourner autour, en me proposant des week-ends à Saint-Pétersbourg ou Helsinki, je n'ai plus hésité. J'ai filé dès que possible.

– Comme Juliya, alors ?

– Oui, sauf que je suis rentrée à Tartu. Juliya est repartie à Minsk, je crois. Je n'ai plus eu de ses nouvelles jusqu'à mon mariage. Elle a dû avoir des échos par la presse, parce qu'elle m'a adressé une carte de félicitations au studio d'Alexei. En provenance d'Athènes.

– Et cet homme ? Vous n'aviez pas peur qu'il vous poursuive ?

– Non, ce genre de personne n'a aucune suite dans les idées. J'étais sûre qu'il m'oublierait complètement dès qu'il aurait rencontré une autre fille. Un nouveau jouet.

– Vous vous souvenez de son nom ?

– Bien sûr, il s'appelle Joosep Rebane.

– Un patronyme estonien, précisa Merike.

– Il est estonien, c'est vrai. Vous savez, il n'y a pas que des Russes parmi les sales types.

– Savez-vous où il se trouve actuellement ?

– Aucune idée, j'ai totalement rompu avec mon ancienne vie. À mon avis, il préfère ne pas apparaître dans les journaux. À l'époque, c'était juste un enfant gâté, mais je pense qu'aujourd'hui il fait partie de la mafia. À Saint-Pétersbourg, peut-être, ou même à Tallinn. Je suppose qu'il est dans le trafic de drogue et la prostitution. Quoi qu'il en soit, il évite de se montrer. Mais il se peut qu'il ait changé d'attitude avec les années.

– Selon vous, pourrait-il être la personne qui a commandé au manager du club de piéger Bill Quinn ?

– Je l'ignore, ce n'est pas impossible. Mais pour quel motif ?

– J'ai mon idée là-dessus. À quand remonte cette histoire ?

– À six ans. Pendant l'été.

– À peu près à l'époque où cette jeune Anglaise a disparu.

– Sans doute, je ne me souviens pas bien. Je... je n'ai pas trop suivi les nouvelles à l'époque.

– La coïncidence ne pas vous a pas frappée ? La disparition d'une Anglaise, un flic britannique qu'on vous charge de séduire...

– Je ne connaissais pas son métier, Quinn ne m'a pas parlé de son travail. Et non, je n'ai pas fait le rapprochement.

– D'accord. Vous rappelez-vous si Juliya est partie avant ou après votre rencontre avec Bill Quinn à l'hôtel ?

– Juste avant, il me semble. Ça vous ennueie si je rentre maintenant ? Kaida est seule, je ne peux pas la laisser trop longtemps.

– Allez-y, je vous en prie. Nous allons vous raccompagner à pied, c'est une jolie ville.

– Oui, convint Larisa en souriant. Ce n'est pas grand, mais il y a beaucoup de touristes en été. Les affaires marchent bien, je suis très occupée.

– On pourrait déjeuner dans votre restaurant avant de repartir pour Tallinn ? suggéra Banks.

Une lueur d'affolement passa dans les yeux de Larisa.

– Ne vous inquiétez pas, je proposais ça parce que nous avons faim. Si d'autres questions me viennent à l'esprit, je saurai me montrer discret. Nous n'avons pas l'intention de détruire la vie que vous avez bâtie ici.

Larisa le dévisagea d'un air grave, comme si elle hésitait un peu à lui faire confiance, puis elle finit par accepter.

– D'accord, c'est une bonne idée. Je cuisinerai pour vous.

Annie et Winsome eurent juste le temps de grignoter un en-cas au Pret avec Blackstone et Gwillam avant que le centre hospitalier de Leeds les prévienne que Gareth Underwood souhaitait leur parler. Il leur fallut quelques secondes pour que ce nom fasse écho : c'était le véritable nom de Curly.

Un policier demeurait en faction devant la chambre particulière où ce dernier se trouvait en observation, après qu'on lui avait retiré une balle du flanc gauche la veille au soir. Le médecin avait assuré qu'il ne souffrait que d'une blessure superficielle, qui avait endommagé les tissus sans atteindre les organes vitaux. Il fallait simplement être attentif aux risques d'infection.

Calé contre ses oreillers, Curly était relié à plusieurs machines qui affichaient son rythme cardiaque, sa tension, le taux d'oxygénation de son sang et autres données médicales accessibles aux seuls professionnels de santé. La gorge sèche, Annie avala sa salive en pénétrant dans la chambre, assaillie par une foule de souvenirs désagréables. Curly avait vissé à ses oreilles les écouteurs de son lecteur MP3, qu'il écoutait les yeux fermés. Un verre d'eau avec paille

coudée était posé sur la table de chevet.

Pour éviter d'encombrer la chambre, Annie et Ken Blackstone, sur les recommandations du médecin, étaient entrés seuls, laissant Winsome et Gwillam patienter à l'extérieur. Ce dernier parut froissé, estimant peut-être qu'on l'écartait parce qu'il n'était qu'un fonctionnaire de la répression des fraudes, alors que Winsome en prenait son parti sans râler.

Devinant une présence à ses côtés, Curly souleva les paupières et retira ses écouteurs.

– Woz vient de claquer, non ? leur demanda-t-il quand ils s'assirent près de son lit.

– Woz ?

– M. Corrigan, Warren, quoi. Woz, c'était son surnom.

– En effet, Curly, il est bel et bien mort.

– Ça vous embêterait de m'appeler Gareth ? Curly, j'ai jamais supporté.

– Qu'est-ce que vous voulez, Gareth ? Nous n'avons pas que ça à faire.

– Je veux parler au flic qu'est venu voir Woz lundi dernier. Il est pas là ?

– L'inspecteur principal Banks ?

– C'est ça.

– Désolée, mais il est en déplacement à l'étranger. Je suis sa coéquipière, vous pouvez vous adresser à moi.

Elle coula un regard vers Blackstone, qui lui donna son assentiment. Annie avait la poitrine oppressée depuis qu'elle était entrée dans la chambre d'hôpital, et elle redoutait une nouvelle crise de panique. C'était un phénomène qui se produisait de temps à autre, quand les souvenirs de son récent traumatisme resurgissaient un peu trop intensément. Elle s'appliqua à respirer avec lenteur, et le malaise se dissipa. En définitive, la situation de Gareth n'avait rien en commun avec les épreuves qu'elle avait endurées. Il se portait plutôt bien et sortirait quasiment requinqué au bout de quelques jours, sans avoir à subir une longue hospitalisation et de multiples opérations, sans parler de la peur de ne plus remarcher. *Tout cela appartient au passé*, se répéta Annie. Elle allait bien, maintenant, c'était terminé. Et Gareth risquait de passer les prochains mois dans un lieu moins accueillant encore qu'une chambre d'hôpital.

– Avant de vous dire quoi que ce soit, déclara-t-il, je veux qu'on passe un accord.

– De quelle nature ? s'enquit Blackstone.

– Je réclame l'immunité. Je sais tout des affaires de Woz, je sais même où il planque sa compta. Je peux vous citer des noms. Je sais des tas de trucs et ça me gêne pas de vous les raconter, mais je veux

pas finir en prison. J'exige aussi une protection policière et une nouvelle identité.

– Impossible de m'engager personnellement, Gareth, objecta Blackstone. Je n'ai pas le pouvoir de décider. On peut juste intercéder en votre faveur.

– Ça va pas suffire.

– Gareth, on ne vous a pas mis en accusation, pour le moment, vous n'êtes même pas en état d'arrestation. Vous avez beaucoup de choses à vous reprocher, c'est un fait, mais dans l'immédiat, on s'en moque. Ce qui nous intéresse, c'est le meurtre de Corrigan.

– Vous savez déjà qui est le coupable, et pourquoi il a fait ça.

– Ce n'est que la partie visible de l'iceberg, Curly.

– Gareth. Et si je commence à vous causer, vous risquez de regarder de plus près les bêtises que j'ai faites. (Avec une grimace, il s'appuya de nouveau contre ses oreillers.) Merde, ils valent rien, leurs antidouleurs.

Annie le croyait sans peine. Quand la douleur dépassait un certain seuil, les analgésiques ne semblaient jamais assez efficaces.

– Et si vous nous disiez tout, Gareth, le pressa Blackstone. Ça ne peut que jouer en votre faveur, vous vous en rendez compte. Sinon, vous allez passer des heures et des heures en garde à vue, dans une salle d'audition malodorante. Et vous pourrez dire adieu aux analgésiques.

– Vous arriverez pas à m'enfumer, monsieur Blackstone. Je connais mes droits, et l'accès aux soins en fait partie. Cela dit, j'admets que vous avez raison. De toute façon, j'ai envie de me ranger. J'en ai ma claque, de tout ça.

– De quoi, au juste ?

– Cette vie. Woz et ses arnaques. Escroquer les pauvres pour que les riches s'en mettent plein les poches. Ça me dégoûte, à la fin. Ce mec, c'était une racaille. Vous savez, j'ai quand même une conscience.

– Vous ne croyez pas que c'est un peu tard pour le réaliser ?

– C'est jamais trop tard pour avoir des remords.

– Épargnez-nous le numéro de la conversion spirituelle, Gareth.

– C'est pas mon style, n'ayez pas peur. Je crois qu'on mérite tous une seconde chance, c'est tout. J'ai envie de marcher droit, de reprendre mon ancien métier.

– C'est-à-dire ?

– Videur de boîte de nuit.

– Voilà un beau plan de carrière.

– Au moins c'est un boulot honnête.

– Je n'en suis pas persuadé. Écoutez, Gareth, je me réjouis de vos bonnes résolutions, sincèrement. Mais je serais plus content encore si vous me donniez des informations utiles.

- Que comptiez-vous raconter à l'inspecteur Banks ? ajouta Annie. Curly réfléchit en silence, aux prises avec un débat intérieur.
- D'abord, je veux un avocat, décréta-t-il enfin. Je suis d'accord pour qu'on passe un marché, mais il me faut des garanties. Écrivez.

Au cours du repas, Joanna interrogea Banks sur ses impressions suite à l'entrevue avec Larisa Petrenko. Ils dînaient seuls ce soir-là, et comme l'air s'était rafraîchi et que la journée avait été longue, ils avaient d'abord pensé manger à l'hôtel. Découragés par le vacarme du karaoké, ils s'étaient finalement réfugiés dans un restaurant au bout de Viru, non loin des portes de la ville, pour y manger un steak. Beaucoup de clients dînaient en terrasse, et une fois qu'ils furent couverts et installés près des lampes chauffantes, eux aussi apprécièrent de manger à l'extérieur. Les plats étaient un peu plus chers qu'au Clazz, mais succulents.

- Larisa m'a bien plu, fit Banks pour répondre à sa question.
- Je suppose que la majorité des hommes partageraient votre sentiment.
- Eh ! attendez une minute avant de sortir l'artillerie féministe ! J'ai de l'admiration pour elle, c'est tout. Elle était sur une très mauvaise pente – drogues, clubs libertins, sales types et j'en passe – et elle a réussi à se reprendre en main. Elle a du cran et beaucoup de jugeote. En plus, elle est plutôt mignonne.

– Salaud, plaisanta Joanna en lui envoyant un coup de coude dans les côtes.

- Vous ne croyez pas à son histoire ?
- Ce n'est pas tout à fait ça. J'ai juste tendance à penser qu'elle l'a un peu abrégée, et qu'elle l'a édulcorée ici ou là pour la rendre plus acceptable.
- Vous êtes tellement cyniques, à l'Inspection générale ! Vous ne faites donc confiance à personne ?
- J'ai toujours trouvé que c'était un excellent point de départ.
- Et qu'allez-vous écrire dans votre rapport ?
- Lequel ?
- Pardon ?
- Celui sur Bill Quinn, ou celui qui vous concerne ?
- Si vous projetez de faire un rapport sur moi, je vous préviens qu'un mystérieux accident va vous arriver avant que vous montiez dans l'avion.

Joanna se mit à rire.

- Vous n'êtes pas aussi mauvais que vous le prétendez. Je n'ai aucune raison de rendre un rapport sur vous. Ce serait d'ailleurs assommant.
- Je me demande ce qui est le pire : faire l'objet d'un rapport ou

pas.

– Cette seconde option est de loin la meilleure, je vous en donne ma parole. Quant à Bill Quinn... il est mort. Quoi que j'aie à raconter, je ferai en sorte de me limiter à un rapport interne, à condition qu'il n'ait pas dépassé les bornes, et qu'une autre personne – toujours en vie, celle-là – ne soit pas impliquée. On peut toujours envisager qu'il a été manipulé, qu'il s'est laissé corrompre.

– C'est une hypothèse qui vous convainc ?

– Je ne sais qu'en penser. Et vous ? Faites-moi profiter de vos lumières, grand maître ès homicides.

Banks vida son verre et se resservit du vin, puis il remplit celui de Joanna, terminant la bouteille. Ils étaient tous deux un brin éméchés, grisés autant par l'alcool que par le succès de la journée.

– Larisa travaillait dans ce club que j'ai remarqué, à deux pas du St Patrick. Un des serveurs du pub a signalé que Rachel s'était trompée de direction en voulant rejoindre son groupe, mais par la suite, il est revenu sur ses déclarations.

– Rachel ne savait même pas où étaient allées ses amies.

– Partons du principe qu'elle a marché dans la direction opposée à la leur. Les autres avaient pris à gauche, elle a tourné à droite.

– OK, jusque-là je vous suis. Mais après ?

– Après, j'embraye sur de simples conjectures, je ne vous le cache pas, mais sur la base de ce que j'ai appris, je suis tenté de croire que le petit ami de Juliya est mêlé à tout ça. Il se peut que Rachel se soit hasardée à entrer, intriguée par l'enseigne du club sans nom, et qu'elle se soit retrouvée nez à nez avec lui. Rappelez-vous qu'il aimait les blondes.

– À en croire Larisa, toutes les femmes lui plaisaient.

– Oui, mais surtout les blondes. Et Rachel était blond clair et ravissante. Qu'il lui ait fait du charme ou qu'il ait employé des méthodes plus musclées, je dirais qu'il s'est débrouillé pour l'entraîner chez lui, ou je ne sais où. Du fait qu'elle était en vacances, elle a peut-être été tentée par une aventure. De l'avis général, elle avait un caractère impulsif, spontané. Passons sur les détails. Je présume qu'elle n'a pas tardé à mesurer son erreur, et qu'elle s'est débattue pour se libérer. Il a refusé de la laisser partir, il n'était pas habitué à ce qu'on lui résiste. Je pense qu'il a abusé d'elle et qu'ensuite il s'est débarrassé du corps.

– Mais comment ? Et à quel endroit ?

– Ça, je l'ignore encore.

– Et l'inspecteur Quinn, comment l'intégrez-vous au scénario ?

– Bill Quinn et Toomas Rätsepp ont dû aller poser quelques questions dans ce club. C'était ça, le lien qui nous échappait, et Rätsepp nous a délibérément induits en erreur. D'entrée de jeu, ils ont

semé la pagaille en effleurant la vérité, et Joosep Rebane a été obligé de contre-attaquer précipitamment. Il a probablement soudoyé Rätsepp, mais avec un flic étranger, c'était une autre paire de manches. Il ne pouvait pas se le permettre. Du coup, il a pris quelques renseignements sur lui. Je gage que son ami Rätsepp a gentiment collaboré, moyennant finance, et qu'il a découvert que Bill Quinn avait une charmante petite famille, avec une femme et des enfants qu'il adorait. D'un autre côté, c'était un être humain, et Larisa ne manque pas d'arguments. Rebane a donc chargé le manager du club de choisir la plus jolie de ses filles pour tendre un guet-apens à Quinn. La suite, nous la connaissons déjà. Ils lui ont montré les photos en lui expliquant ce qu'on attendait de lui, et l'affaire s'est conclue comme ça. Il n'a pas apprécié, mais il n'avait pas tellement le choix. À la mort de son épouse, le maître chanteur a dû apprendre qu'il n'avait plus d'emprise sur lui, et que Bill Quinn se sentait coupable de n'avoir rien pu faire pendant toutes ces années. De toute évidence, Joosep Rebane a des fréquentations peu recommandables parmi les mafieux russes et estoniens, à Saint-Pétersbourg et à Tallinn. Il a chargé quelqu'un d'éliminer Bill Quinn et Mihkel Lepikson, qui s'appêtait à l'aider à révéler son histoire sans se compromettre lui-même.

– Mais comment Joosep Rebane a-t-il pu se garantir un tel ascendant sur un fonctionnaire de police haut placé ?

– Ça, je me le demande. Je ne connais pas les rouages du système estonien, mais je suppose que la corruption est aussi répandue ici que chez nous. Vous pourriez peut-être postuler ?

– Non, sans façons. Et le procureur Ursula Mardna, vous croyez qu'elle est en faute ?

– Je dirais que non. Sinon, elle n'aurait pas mentionné ce flic débutant que Bill Quinn a suivi pendant les investigations. Aivar Kukk. J'aimerais d'ailleurs bien avoir une discussion avec lui, je pense que ce serait instructif. Rätsepp a soigneusement évité d'y faire allusion. Nous n'avons pas encore réuni toutes les pièces du puzzle.

– Et le rôle de Mihkel Lepikson dans tout ça, qu'en pensez-vous ?

– Mihkel a couvert le fait divers pour son journal, et il s'est lié d'amitié avec Bill Quinn. Journaliste d'investigation, il assurait une rubrique sur la criminalité dans l'*Eesti Telegraaf*, appelée « *Pimeduse varjus* ». Ce qui signifie à peu près « Face aux ténèbres ». Joosep Rebane était sans doute au courant, il devait garder un œil sur lui. Au départ Mihkel ne savait rien, Bill Quinn ne lui avait fait aucune confiance au sujet des photos et du chantage. Il ne s'en est ouvert à personne. Rebane avait étouffé l'enquête dans l'œuf alors qu'elle n'impliquait que Rätsepp et Quinn. Mais quand il s'est aperçu que Lepikson se trouvait en Angleterre, il a commencé à s'inquiéter et a commandité une double exécution. Ça ne servait à rien de supprimer

Bill Quinn si Mihkel Lepikson était sur le point de dévoiler toute l'affaire en première page de l'*Eesti Telegraaf*.

– Et l'exploitation des travailleurs immigrés ?

– Je ne serais pas surpris que Joosep Rebane trempe également dans cette magouille. Je parie qu'il est en relation avec Flinders et Corrigan. Vendre de la drogue ou pratiquer la traite des êtres humains, il y a des gens pour qui ça ne fait aucune différence, du moment que ça rapporte. Qu'en dites-vous ?

– Il reste encore beaucoup de points d'interrogation. Par exemple, comment Rebane a-t-il su que Mihkel Lepikson se trouvait dans le Yorkshire et qu'il était en contact avec Bill Quinn ? Malgré tout, votre théorie est relativement convaincante. De mon point de vue, Bill Quinn a fait obstruction à une enquête pour disparition, voire pour meurtre, pendant six ans. Quelles que soient ses motivations, il me semble qu'il n'est pas tout blanc. Et on ne sait peut-être pas tout, en plus.

– Je ne dis pas le contraire, mais on ne peut pas crucifier un mort.

– Je vous le répète, je n'ai pas l'intention de crucifier qui que ce soit. J'espère que mon rapport ne sortira pas de nos services, mais je compte bien en rédiger un. (Joanna se tut un instant, agitant le vin au fond de son verre.) Il y a encore une question capitale qui n'est toujours pas réglée. Qu'est-il advenu de Rachel Hewitt ?

– Je donnerais cher pour avoir la réponse. Si seulement je trouvais la solution... Je suis quasiment certain qu'elle est morte, pourtant...

– Erik pourrait vous aider, peut-être.

– Comment ? Nous n'avons rien sur quoi nous appuyer.

– Si, la boîte de nuit. Vous me semblez assez bien renseigné à ce propos.

– C'est vrai, j'y suis entré.

– Quoi ?

– Oui, le deuxième soir après notre arrivée, je suis allé y faire un tour. Je me promenais dans le secteur en essayant de reproduire le parcours probable de Rachel la nuit de sa disparition, et je suis tombé dessus par hasard. Il a pu arriver la même chose à Rachel.

– Mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez entré pour de bon !

– Vous me rappelez mon ex-femme ! Je ne vais quand même pas vous faire un compte rendu chaque fois que je vais dans un club libertin.

Joanna s'empourpra avant de lui sourire, comprenant qu'il la taquinait.

– Et qu'avez-vous découvert ?

– Rien de spécial, c'est pour cette raison que je ne vous en ai pas parlé. J'ai interrogé le manager, un dénommé Larry je sais plus quoi, et une serveuse accorte originaire de Wigan. Voilà. Ah, j'oubliais, j'ai

fait au passage des trucs assez tordus avec un travesti de Bangkok, mais bon, on ne va pas en faire un plat. Sur les six dernières années, l'endroit s'est revendu plusieurs fois, et il n'y avait plus aucune trace de ce qui se passait à l'époque. Du moins je n'ai rien trouvé.

– Mais le lien avec Larisa et Joosep Rabane existe bel et bien.

– Et avec Rachel, je présume. Je suis sûr qu'Erik se fera un plaisir de fouiner encore un peu. Et si on le lui demande gentiment, il devrait aussi pouvoir nous donner des nouvelles de cet Aivar Kukk.

Il leur fallut près de deux heures, mais Annie et Blackstone finirent par dégouter en urgence un représentant du ministère public et un avocat de garde, qui bouclèrent rapidement les termes d'un compromis pour Curly. Il ne bénéficierait en aucun cas d'une nouvelle identité, mais ils acceptaient de ne pas l'incarcérer s'il révélait tout ce qu'il savait, et si on ne le découvrait pas coupable d'une infraction majeure. Curly pesa le pour et le contre, passant sûrement en revue tout ce qu'il avait pu commettre de répréhensible, puis il finit par donner son accord. Somme toute, il n'avait sans doute rien fait de plus grave que d'intimider quelques personnes, en cognant un peu pour faire bonne mesure. Lorsque les documents furent signés, les deux juristes s'assirent à l'écart tandis qu'Annie et Winsome rapprochaient leurs chaises du lit. Annie était un peu soucieuse, car elle avait appelé Stefan pour qu'il prévienne Krystyna qu'elle rentrerait en retard, et il n'avait pas obtenu de réponse. Elle avait beau tâcher de se persuader qu'elle était simplement allée acheter des cigarettes et de quoi manger, elle ne pouvait se sortir ses inquiétudes de la tête pendant qu'elle interrogeait Curly.

– Bon, on vous écoute, fit Blackstone.

– Je l'ai vu.

– Qui ça ? demanda Annie.

– Le type qui a tué Bill Quinn et le journaliste étranger.

– Vous êtes au courant, pour Mihkel Lepikson ?

– Ouais, bien sûr. Woz savait qu'il était à la ferme de Garskill. Flinders avait mis un de ses gars dans l'équipe, pour qu'il surveille ce genre de truc. C'était pas la première fois que ça arrivait. Ce reporter, il était trop gentil pour être honnête. Il posait des questions, il était sympa avec les autres. Et puis, il arrêtait pas d'aller téléphoner à la cabine. Il s'est fait repérer, quoi. Flinders est passé en toucher un mot à Woz, qui a refilé l'info à Rebane. Ce Flinders, c'est une belle saloperie, soit dit en passant. Je pourrais vous balancer des infos sur son compte qui vous feraient froid dans le dos.

– Doucement, l'interrompt Annie. Attendez une minute. Êtes-vous en train de me dire que c'est Warren Corrigan qui a commandité les meurtres de Bill Quinn et de Mihkel Lepikson ?

– Pas lui directement. Il servait d'intermédiaire, si vous voulez, les ordres transitaient par lui. Ce que je sais, c'est qu'il a fourni l'arbalète. En fait, il m'a demandé de lui en procurer une. Mais il obéissait à quelqu'un d'autre.

– À qui ?

– Un certain Joosep Rebane. Je sais pas trop comment on prononce ni comment ça s'écrit. Il doit être russe, je pense.

Annie nota le nom, qu'elle-même était bien en peine d'orthographier.

– Et vous pouvez m'en dire plus sur le dénommé Rebane ?

– C'est le boss. Le caïd. Dès qu'il sifflait, Woz rappliquait à ses pieds. Il fait partie de la mafia russe, il me semble, mais c'est lui aussi qui dirige tous ces réseaux de travailleurs immigrés, les agences, les prêts bidon et le reste. Une couverture pour le trafic de drogue. Woz attendait après ça, ça allait lui rapporter gros. Quand Rebane avait besoin d'eux, Flinders et Woz bossaient pour lui. Ils se voyaient pas souvent – niveau discrétion et sécurité, Rebane a un côté parano –, mais je peux vous dire qu'il leur foutait la trouille. Il a une réputation de fou furieux, et je crois qu'il aime bien la cultiver. Comme dans les films de mafieux, vous savez. La tête de cheval sous les draps. C'est le genre de mec qui vous demande des nouvelles de votre maman avant de vous attaquer à coups de hache. Moi il me faisait flipper, en tout cas.

– Vous l'avez déjà croisé ?

– Deux fois, c'est tout. Au pub. Dans l'arrière-salle, évidemment. Il s'est pointé dans une voiture aux vitres teintées, qui l'a attendu tout du long.

– Vous pourriez me le décrire ?

– Plutôt jeune, la petite trentaine. Grand, beau mec, le genre qui plaît aux filles, si vous voyez ce que je veux dire. Il porte toujours des costards de marque, style Armani et Hugo Boss. Les cheveux super bien coiffés, châtain foncé. Des yeux marron ou noirs. Au premier abord il a l'air charmant, mais vous devinez dans son regard qu'il vaut mieux pas le fâcher.

Annie sortit le portrait-robot réalisé d'après le témoignage de Krystyna, tout en priant pour qu'il ne soit rien arrivé à la jeune fille.

– Vous reconnaissez cet homme ?

– C'est à lui que Woz a remis l'arbalète. Il avait déjà fait deux ou trois boulots pour lui.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Robert Tamm.

– Sa nationalité ?

– J'en sais rien. Il a un peu l'accent russe, je dirais, mais il pourrait être aussi bien slovaque ou bulgare, je fais pas trop la différence. Ces

enfoirés, ils se ressemblent tous.

– Est-ce que vous connaissez son adresse ?

– Il vivait à Glasgow. Il est venu ici en train et il a pris une voiture de location. Mais ça veut pas dire qu'il est écossais, attention. L'accent écossais, je le repère à un kilomètre.

– Arnold Briggs, fit Annie. Bon, revenons-en au grand patron. Vous dites que vous avez rencontré Joosep Rebane à deux reprises. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Ça doit remonter à six mois.

– Vous savez ce qui a motivé l'entrevue ?

– Non, Woz m'a envoyé au bar quand il était là.

– Mais ses visites étaient plutôt rares.

– Oui. Je suppose qu'on était un avant-poste de son empire. La plupart du temps, il communiquait par téléphone, par l'intermédiaire de ses agents. Avec des portables intraquables, bien sûr.

– Bien. Et qu'en est-il des récents événements dont vous vouliez nous parler, et qui ont débouché sur la condamnation à mort de Bill Quinn et de Mihkel Lepikson ? Ce Robert Tamm était le porte-flingue de Joosep Rebane, sans doute.

– C'est ça. Un tueur, un homme de main, si vous préférez. Il faisait le sale boulot à sa place.

– En résumé, vous avez fait l'acquisition de l'arbalète que Warren Corrigan a remise à Robert Tamm, pour qu'il assassine Bill Quinn conformément aux instructions de Joosep Rebane. Et ce même individu a torturé et noyé Lepikson.

Curly déglutit péniblement.

– C'est vrai. Présenté comme ça, ça a l'air vraiment moche. Mais moi je savais pas ce qu'il comptait en faire, de cette arbalète.

– S'en servir pour une partie de chasse à la grouse, certainement ?

Curly chercha le regard des deux avocats, qui semblaient littéralement subjugués par le déroulement de l'entretien.

– Vous comprenez pourquoi j'ai demandé des garanties ? lança-t-il.

– Question garanties, il n'y a plus rien à négocier, trança Annie.

Curly poussa un grand soupir.

– Ce Joosep Rebane, il laissait toujours entendre qu'il avait un flic à sa botte, qu'il le tenait, quoi. Le flic, c'était Bill Quinn. Mais le jour où Quinn a perdu sa femme, Rebane a commencé à se biler. Il appelait Woz beaucoup plus souvent, en lui demandant de faire gaffe à Quinn... Bon, vous savez comment ça s'est fini.

– Vous avez une idée de ce qui l'inquiétait autant ?

– Sur le moment, je comprenais pas. On savait pas comment Rebane faisait pression sur l'inspecteur Quinn.

– Et aujourd'hui ?

– Ben j'ai fini par piger quand je suis arrivé ici. Comme je vous l'ai

dit, les choses ont commencé à mal tourner à la mort de la femme de Quinn.

– En effet.

– Ce qui voulait dire que Rebane pouvait plus rien contre lui. C'est logique. Du coup, j'en ai conclu que ce devait être une histoire de fille. C'était la seule explication qui tenait la route. Puisque Bill Quinn avait plus sa femme, il avait plus besoin d'avoir peur que Rebane lui raconte que son mari couchait ailleurs. Sans doute qu'il avait une preuve sous la main, des photos ou une vidéo. C'est crédible, non ?

– Curly, déclara Annie, tout compte fait, vous n'êtes pas aussi abruti que vous en avez l'air.

– Je m'appelle Gareth, et je suis pas plus bête qu'un autre.

– Est-ce que je dois comprendre que Bill Quinn était corrompu ? intervint Blackstone. Alan a mentionné cette éventualité, mais...

– Ce que je pense, c'est que Joosep Rebane faisait du chantage à Quinn pour qu'il foute la paix à Woz. Je prétends pas que Quinn ait accepté de gaieté de cœur, mais il était bien obligé. Vu sa position, il pouvait rencarder Woz sur les descentes de police et sur tout ce qui risquait de nuire à ses intérêts. Mais après la mort de la femme de Quinn, ils ont commencé à stresser. Ça pas été immédiat, il a dû s'écouler à peu près deux semaines. Réfléchissez une seconde. Si Quinn était vraiment victime d'un chantage, il pouvait pas se permettre de rappliquer chez son boss du jour au lendemain, genre : « Patron, ça fait un bout de temps que je passe des infos à Warren Corrigan et que je me débrouille pour lui éviter la prison. » Vous voyez ce que je veux dire ? Mais quand ils ont découvert que le journaliste avait infiltré un groupe d'immigrants et qu'en plus il connaissait Quinn, ils ont paniqué grave. Ils se sont imaginés que c'était Quinn qui avait mis le reporter sur le coup pour l'aider à sortir un bon papier, mais que son plan principal, c'était de tout balancer sur les activités de Rebane. Apparemment, ils étaient copains depuis des années, ces deux-là. Quinn cherchait un moyen de cracher le morceau sans que ça lui retombe dessus, c'est pour ça qu'il s'était adressé au journaliste. Comme me l'a expliqué Woz, si jamais Quinn s'arrangeait pour que le reporter fasse les révélations à sa place, Flinders, Rebane et lui ne seraient plus en sécurité. Il fallait se débarrasser d'eux.

Annie se leva en se massant le front.

– Voilà une intrigue bien embrouillée.

Ses pensées revinrent aussitôt à Krystyna. Mais quelle que soit son impatience de rentrer à Harkside, il faudrait encore qu'elle fasse une halte en chemin pour s'acquitter d'une mission que lui avait confiée Banks.

Winsome ayant pris le volant, Annie put téléphoner à son domicile

pendant le trajet. Toujours pas de réponse. Elle contacta donc Stefan au labo, mais lui non plus n'avait pas de nouvelles. Elle raccrocha en pestant.

– Il y a un problème ?

– C'est Krystyna. Elle est partie.

– À ta place, je ne m'inquiétera pas. Elle a dû aller faire un tour ou prendre un verre.

– Ça fait des heures qu'elle ne répond pas. Et en plus elle n'a pas d'argent.

– On ne va pas tarder à arriver. Tu es sûre que tu veux t'arrêter quand même ?

– Oui, on n'est plus très loin. Autant y aller maintenant.

Pauline Boyars avait déjà fait un sort à sa bouteille de vodka, et son appartement était toujours aussi en pagaille. Annie ne prit même pas la peine de s'asseoir.

– Ce n'est qu'un détail, lui expliqua-t-elle, mais j'aimerais savoir si vous vous souvenez d'un club de Tallinn qui ne portait pas de nom. Il était signalé par une enseigne, un homme en frac et haut-de-forme qui aidait une femme à monter dans un fiacre.

– C'est drôle, répondit Pauline. J'ai pas l'impression d'y être allée, et pourtant, ça me dit quelque chose. Vous voulez bien patienter une minute ?

Elle attrapa une boîte en fer rangée sur une étagère et la vida sur la table, éparpillant une foule de babioles hétéroclites. Un porte-clés à l'effigie de la tour Eiffel, un vieux briquet, un ticket pour une exposition au Prado, une carte postale envoyée de Rhodes. Et là, parmi les bricoles que Pauline gardait en souvenir et rapportait de voyage, se trouvait une petite carte plastifiée ornée d'un dessin : un homme en frac et haut-de-forme qui aidait une femme à monter en voiture. On avait presque l'impression qu'il la poussait à l'intérieur.

– Je crois vraiment qu'on n'y est pas allées, soutint Pauline. Quelqu'un devait distribuer ces cartes dans une autre boîte.

Annie la remercia et elles prirent rapidement congé, soulagées d'échapper à cette atmosphère oppressante.

– Qu'est-ce que ça signifie ? s'enquit Winsome en sortant.

– Un renseignement dont Alan a besoin. Il semblerait qu'on ait découvert un lien entre ce club et la disparition de Rachel, et il voulait savoir si une de ses amies le connaissait.

– Je crois qu'on est fixés, maintenant.

– Oui, je l'appellerai dès que je serai à la maison.

Winsome se gara devant le cottage d'Annie et l'accompagna à l'intérieur. Tout paraissait normal, mais il n'y avait nulle trace de Krystyna. Annie alla vérifier à l'étage pendant que Winsome regardait dans la cuisine.

– Viens plutôt voir ça, dit-elle quand Annie fut redescendue.

En entrant dans la cuisine, cette dernière vit la boîte à chocolat dans laquelle elle rangeait la petite monnaie. Elle était ouverte et ne contenait plus qu'un bref message rédigé en polonais.

– Tu gardais combien, là-dedans ? voulut savoir Winsome.

– Une trentaine de livres.

– Avec ça, elle n'ira pas bien loin.

Un second billet en polonais était fixé à la porte du réfrigérateur par un aimant en forme de bouton-d'or. Pendant que Winsome faisait chauffer de l'eau dans la bouilloire, Annie s'effondra sur le canapé du salon et fondit en larmes.

LE DIMANCHE MATIN, Banks quitta sa chambre du Metropol vers onze heures et sortit retrouver Erik et Joanna dans un café de Viru Keskus. La veille au soir, il avait longuement discuté par téléphone avec Annie, qui lui avait confié ses inquiétudes après la disparition d'une jeune Polonaise qui avait logé à la ferme de Garskill. Vu qu'elle s'était sauvée le jour de l'assassinat de Mihkel Lepikson, Annie redoutait qu'on s'en prenne à elle en pensant qu'elle en savait trop. Même s'il avait fait son possible pour la réconforter, il devinait que ses efforts n'avaient pas servi à grand-chose. Elle lui avait également détaillé la longue – et perspicace – confession de Curly, avant de lui rapporter que Pauline Boyars connaissait le club sans nom, dont elle avait même conservé la carte publicitaire. Il n'était pas impossible que Rachel aussi en ait récupéré une, et qu'elle ait été d'autant plus tentée d'entrer dans le club que son logo lui était familier. Peut-être avait-elle cru que ses amies y étaient allées après leur arrêt au St Patrick. Bribe par bribe, Banks avait l'impression de progresser dans la reconstitution des faits.

Par ailleurs, Annie lui avait cité plusieurs noms qu'il pourrait soumettre à Erik, tout spécialement celui du tueur, Robert Tamm. L'issue des investigations n'était sans doute qu'une question de temps, désormais. Un élément primait toutefois sur le reste : le nom de Joosep Rebane avait surgi à la fois dans le contexte de l'enquête sur Corrigan et dans le cadre des recherches de Banks sur le club. Larisa l'avait mentionné en tant que petit ami de sa copine Juliya. Un lien était donc solidement établi entre Rebane, Corrigan, Flinders et l'exploitation des travailleurs immigrés. La seule pièce qui manquait, c'était le rôle de Rachel dans l'histoire.

Banks s'engagea dans l'escalator. Même un dimanche, les boutiques étaient ouvertes et la galerie commerciale lui parut animée. Après quelques erreurs d'aiguillage, il finit par trouver le café où ils avaient rendez-vous, à l'intérieur d'une grande librairie. Avec toutes les immenses librairies qu'il avait repérées dans la capitale, force était de croire que les Estoniens avaient la passion des livres.

Erik buvait un Coca à la bouteille, seul à sa table devant un journal. Banks commanda un café avant de le rejoindre au milieu de la cohue des clients chargés de sacs, à l'affût d'une place libre ou en route vers les boutiques.

- Votre charmante collègue n'est pas avec vous ?
- Elle fait du shopping, expliqua Banks. Elle ne devrait plus tarder. Je tiens encore à vous remercier pour les renseignements que vous

nous avez donnés.

– Ça vous a aidés, finalement ?

– Énormément.

– J’ai parlé un moment avec Merike hier soir, et elle a trouvé que vous aviez l’air satisfait de votre entrevue avec Larisa.

– Une femme intéressante, qui nous a donné... Ah, voici notre promeneuse.

Joanna déposa sacs et paquets autour de la troisième chaise, comme des cadeaux de Noël autour du sapin. Ils affichaient des noms de créateurs inconnus de Banks. Marc Aurel, Ivo Nikkolo... Manifestement, Joanna ne se contenterait pas d’un bagage de cabine pour le vol du retour. Fidèle à ses façons de gentleman, Erik proposa d’aller lui commander une boisson, mais elle insista pour s’en occuper elle-même. Ils l’attendirent poliment pendant qu’elle allait chercher un jus de fruits.

– Si ça ne vous ennuie pas, nous aimerions vous confier quelques nouveaux noms, dit Banks à Erik.

– On se croirait dans un palais des miroirs, observa Joanna. Chaque nom nous mène à un autre, et ainsi de suite.

– C’est toujours comme ça quand on se rapproche de la solution, souligna Banks. La tempête avant le calme plat.

– Vous ne voulez pas dire...

– Non, les choses deviennent de plus en plus confuses jusqu’à ce que l’affaire soit résolue et que la vérité éclate. C’est bien ça : la tempête avant le calme.

– Ça peut aussi s’appliquer à une histoire bien ficelée, fit remarquer Erik. Mihkel en était conscient. Il se comparait toujours à un jongleur, qui lance plusieurs balles à la fois. Donnez-moi ces noms, je m’en occuperai dès demain. À force, j’ai l’impression d’être un employé de la police britannique.

Banks se mit à rire.

– On vous embaucherait volontiers. Pour commencer, j’aimerais en savoir plus sur un certain Robert Tamm. Il vit près de Glasgow, mais d’après mon informateur il serait originaire d’Europe de l’Est. Peut-être même d’Estonie.

– En effet, ce nom peut très bien être estonien.

Voyant la mine déconcertée de Joanna, Banks se rendit compte qu’il n’avait pas eu l’occasion de lui faire part de l’appel d’Annie. Elle était certainement endormie quand il avait reçu le coup de fil, et ils ne s’étaient pas encore vus ce matin. Cette fois, il s’agissait d’un simple concours de circonstances – il ne l’avait pas volontairement écartée. Il lui exposa donc succinctement les derniers développements de l’affaire, en précisant que Rebane se vantait d’avoir Quinn dans sa poche.

– Donc, résuma Joanna dès qu'elle eut griffonné quelques notes, il est quasiment sûr que ce Robert Tamm est l'assassin.

– Tout porte à le croire, effectivement.

– L'affaire est bouclée, dans ce cas. Je sais bien qu'il faudra demander à la police de Glasgow...

– Une minute, protesta Banks. Vous comptez abandonner Rachel Hewitt, tout simplement ? Comme tous les autres ?

– Vous êtes injuste, nous ne sommes pas responsables de cette enquête.

– Ce qui n'est pas juste, c'est de la laisser tomber. Elle mérite mieux que ça. Cette affaire est devenue la nôtre, au bout du compte. Vous étiez d'accord sur ce point.

– En effet – aussi longtemps qu'elle nous aidait à remonter jusqu'à l'assassin de Bill Quinn. C'est ce qui s'est passé, et notre mission s'arrête là.

– Faites comme il vous plaira, moi je ne quitterai pas Tallinn avant d'avoir appris ce qu'est devenue Rachel.

– Ne soyez pas si mélodramatique !

– Ce n'est pas le cas. Nous lui devons bien ça, c'est tout. Vous savez ce qui cloche chez vous ? Vous êtes dénuée...

– Excusez-moi de vous interrompre, les enfants, arbitra Erik en levant la main. Ça vous ennuerait de renvoyer la querelle à plus tard ? Je vais devoir bientôt vous quitter, ma belle-mère vient dîner à la maison.

– Toutes mes excuses, fit Banks en décochant à Joanna un regard assassin, qu'elle lui retourna puissance dix. Ce Robert Tamm, vous pouvez peut-être savoir s'il frayait avec le milieu estonien. Il y a aussi un club dans une petite rue proche de Vana-Posti. Il ne porte pas de nom, mais l'enseigne représente...

– ...un monsieur qui aide une dame à monter en voiture ?

– Exactement. Vous le connaissez ?

– Je suis déjà passé devant. Je suppose que c'est un club libertin assez classe.

– Effectivement, c'est bien ça. Encore qu'il ne soit pas si sélect, puisqu'ils m'ont laissé entrer. En plus ils ont une serveuse qui vient de Wigan.

– Qu'avez-vous besoin de savoir ?

– L'histoire du club. Plus précisément, à quoi il ressemblait il y a six ans, qui en était le propriétaire ou le directeur à l'époque où Rachel a disparu.

Erik nota ce qu'il venait de lui dire.

– OK. Je crois que vous avez encore un nom ?

– Oui, Joosep Rebane. Il semblerait que ce soit lui qui ait engagé Robert Tamm pour assassiner Bill Quinn et Mihkel. Il se targuait de

tenir Quinn à sa merci, mais il a vite déchanté quand Bill a eu perdu sa femme. (Banks fit une pause, laissant à Erik le temps de tout noter, mais celui-ci posa son stylo.) Vous ne voulez pas écrire son nom ? Joosep Rebane, je ne pense pas m'être trompé.

– Pas la peine. Concernant celui-ci, je n'ai même pas besoin de consulter mes dossiers. Par quel bout dois-je commencer ?

Annie avait passé une nuit agitée. Elle avait appelé Stefan en espérant qu'il pourrait venir lui traduire le message – elle était même prête à se rendre chez lui si nécessaire – mais elle était tombée sur son répondeur. Après ça, elle s'était adressée à Jan, l'agent de la circulation, qui lui avait poliment expliqué que s'il baragouinait quelques mots de polonais, il était absolument incapable de lire et de traduire cette langue. Au moment de se lever, Annie réalisa qu'elle n'avait quasiment pas fermé l'œil de la nuit, guettant un coup à la porte ou un appel téléphonique auquel elle ne comprendrait rien. Elle retenta sa chance du côté de Stefan, en vain. *Connard*. Il avait dû lever une quelconque pétasse le samedi soir, et il s'attardait chez elle pour la tringler de bon matin. Si seulement on n'était pas dimanche... Un autre jour, elle aurait pu réunir une équipe et lancer les recherches, tenter quelque chose de concret. Cependant, Krystyna était une victime, pas une criminelle, et elle ne voulait surtout pas l'effaroucher en lui donnant l'impression qu'on la traquait. Sous l'effet de la peur, elle pouvait faire n'importe quoi. La jeune fille devrait par ailleurs assumer son rôle de témoin à charge contre Flinders et Robert Tamm, dès que la police de Glasgow aurait épinglé ce dernier. Krystyna n'avait aucun papier, mais elle était néanmoins citoyenne de l'Union européenne. Annie pouvait toujours signaler sa disparition, mais dans la mesure où la jeune femme était majeure, elle doutait que la police organise des recherches toutes affaires cessantes. Sauf, peut-être, si elle invoquait les dangers qui pesaient sur elle en raison des informations qu'elle détenait. L'inquiétude principale d'Annie, c'était que Krystyna sous-estime les risques et retourne auprès des gens qu'elle avait fuis. L'inaction la rendait folle – il fallait absolument qu'elle agisse.

Si Krystyna n'avait pas su dire où avaient atterri ses compagnons après leur déménagement de Garskill, le mercredi matin, Annie se souvenait en revanche qu'elle avait mentionné une certaine Ewa, logée comme elle à la ferme. Sans doute travaillait-elle également à l'usine de levures. Une simple consultation du bottin la renseigna sur l'adresse de Varley's Yeast Products ; vu les horaires que l'agence de Flinders imposait à ses recrues, il était très probable que l'usine fonctionne sept jours sur sept.

Avant de partir, Annie fit une nouvelle tentative auprès de Stefan,

sans plus de succès. Elle lui laissa un message pour qu'il la rappelle dès que possible sur son portable, et emporta le billet de Krystyna au cas où elle le croiserait avant de repasser à son domicile.

Elle atteignit rapidement la périphérie nord d'Eastvale. Les commerces cédèrent la place à des lotissements, et après avoir dépassé quelques résidences cossues et une succession de terrains vagues, elle arriva en vue de la zone industrielle où se trouvait Varley's. Il s'était mis à pleuvoir, et le vent rabattait la pluie contre les vitres de sa voiture. La poignée de courageux qui s'étaient aventurés dehors malgré l'averse – probablement pour assister à la messe – se battaient avec leurs parapluies que les bourrasques retournaient.

Il était un peu plus de onze heures lorsque Annie parvint devant les grilles de l'usine, qu'elle eut la satisfaction de trouver ouvertes. Avisant une guérite de gardien où les visiteurs devaient se présenter et signer un registre, elle baissa sa vitre et agita sa carte de police sous le nez du vigile. Daignant tout juste lever le nez de son journal, le planton lui signala négligemment qu'elle pouvait circuler. L'odeur de levure avait frappé ses narines dès qu'elle avait baissé la vitre, et elle plaignait les gens qui travaillaient ici chaque jour. L'odeur devait tout imprégner en profondeur. Pouvait-on seulement la chasser de sa peau et de ses vêtements lorsqu'on rentrait chez soi, même si l'on disposait d'une salle de bains digne de ce nom – ce qui n'était pas le cas des ouvriers de Garskill ?

Plusieurs bâtiments étaient dispersés dans l'enceinte, et les nombreuses palettes qui encombraient la cour, vides ou chargées de conteneurs, étaient en train de prendre la pluie. Annie trouva une place de stationnement devant les bureaux, qui fonctionnaient sans doute au ralenti le dimanche. Voyant deux personnes qui fumaient une cigarette devant un autre bâtiment, elle s'approcha pour se présenter. L'un des deux lui conseilla de s'adresser plutôt à « une personne avec un chapeau blanc ». Elle ne la trouverait pas dans ce bâtiment-ci, où l'on mettait les levures à fermenter dans des cuves, mais dans la structure principale, où on les transformait.

Entrant par la porte du fond, Annie s'avança dans un grand espace ouvert, où plusieurs gigantesques rouleaux, pareils à des roues de bulldozer, tournaient lentement en s'enrobant de pâte de levure, qu'une lame intégrée découpait dès qu'elle avait séché. Elle tombait ensuite dans des boîtes qu'engloutissaient d'autres machines. L'odeur était plus intense encore qu'à l'extérieur.

Elle finit par mettre la main sur un homme en blouse, coiffé d'un chapeau blanc. Comme il semblait désœuvré, son écritoire à pince à la main, elle s'approcha en lui montrant sa carte et haussa la voix pour couvrir le vacarme des machines.

– Il y a un endroit où on pourrait parler ?

D'un signe de tête, il lui désigna une rangée de bureaux. Dès qu'il eut refermé la porte, le volume sonore baissa considérablement. Le local miteux ne contenait que des meubles bas de gamme – bureau, siège et classeur métallique. Le cendrier posé sur la table débordait de mégots. Annie étouffait dans ce petit espace. Avec ses cinquante ans bien tassés, son visage congestionné et sa silhouette ventripotente, l'homme, qui lui dit s'appeler Len, lui semblait le candidat idéal pour l'infarctus. Le bureau protesta en grinçant lorsqu'il se percha au bord.

– Ma visite concerne les travailleurs immigrés que vous avez employés dernièrement, fit-elle sans s'éloigner de l'entrée.

L'homme fronça les sourcils, circonspect.

– Ils ne font que passer, vous savez. Moi j'ai rien à voir avec eux.

– Ils sont toujours ici ?

– Non, ils sont partis. De toute façon, c'est pas ici que vous les trouveriez. En général, ils travaillent à l'extraction.

– Je m'intéresse en particulier à une jeune Polonaise – je pense qu'elle s'appelle Ewa. Elle est amie avec une autre Polonaise qui a travaillé ici jusqu'à mercredi dernier.

– Je suis au courant de rien. Ces gens font que passer, je vous l'ai déjà dit. Je sais même pas leurs noms. Tant qu'ils font leur boulot, je me fous pas mal de savoir comment ils s'appellent. Vous feriez mieux d'aller voir aux ressources humaines, mais ils sont pas là le dimanche. C'est pas mon service.

– Comme dirait Wernher von Braun.

– Quoi ?

– Laissez tomber, et merci pour votre aide.

Annie lui tourna le dos en marmonnant un « connard » et s'attarda une minute pour observer les ouvriers. La plupart l'ignoraient, concentrés sur leurs tâches. Krystyna n'était pas en vue, mais ce n'était pas une grande surprise.

Avant de quitter les lieux, Annie décida de faire un saut à l'extraction, au cas où elle découvrirait quelque chose. Par élimination, elle supposa qu'elle se faisait dans le grand bâtiment qu'elle n'avait pas encore visité, et elle fonça à travers la cour en évitant de son mieux les flaques au sol.

Tout était calme à l'atelier, on n'entendait ni ronflements de machines ni claquements de tambours métalliques. Un seul homme – sans calot blanc – se déplaçait autour du matériel en procédant à des vérifications et en prenant des notes. Annie toussa bruyamment pour attirer son attention, et il se tourna vers elle d'un air surpris.

– Oui ?

– Police, fit-elle en brandissant sa carte.

– Que puis-je pour vous ?

Plus jeune que Len, il était aussi beaucoup plus svelte, doté d'une

carrure de footballeur amateur.

– Je cherche quelqu'un qui travaille – ou travaillait – ici. J'ai croisé Len dans l'autre bâtiment, qui m'a dit que j'en apprendrais davantage de ce côté.

L'homme se mit à rire et se présenta sous le nom de Dennis.

– Len est de la vieille école. Et il est incollable sur les levures.

– Comment faites-vous pour supporter cette odeur ?

– On s'habitue, c'est comme pour tout le reste.

– Je vois. J'ai cru comprendre que vous employiez un certain nombre de travailleurs immigrés.

– C'est la vérité, encore que ce ne soit pas moi qui embauche. C'est le directeur du personnel qui s'en occupe, ou le DRH, comme on dit maintenant. Il me semble qu'on a un contrat avec la société Rod's Staff, c'est eux qui nous envoient la plupart des ouvriers.

– Vous vous êtes un peu renseigné à leur sujet ?

– Pardon ?

– Leurs conditions de vie, leurs rémunérations, ce genre de choses.

– Non, moi je me contente de vérifier que le boulot est fait, et qu'ils sont bien traités à l'atelier, que les pauses sont respectées et tout ça. Il y a pas mal de roulement, vous savez. Personne n'a envie de s'éterniser ici.

Annie observa la rangée de machines à laver industrielles et les pièces de toile mises à sécher, une vingtaine alignées sur des étendoirs le long du mur.

– Et en quoi consiste le travail ?

– Comme vous le voyez, l'activité est suspendue pour la journée. De temps en temps, on est obligés de faire de la maintenance, de contrôler l'état de nos équipements. C'est mon boulot, ça. En règle générale, l'extraction se fait ici. En gros, on filtre la levure avec ces toiles et on recueille ce qui est passé de l'autre côté. À la fin elle est épaisse et concentrée, un peu comme de la Marmite.

Annie en avait la nausée. Elle avait horreur de cette pâte alimentaire à base de levure, dont la consistance était encore plus répugnante que le goût.

– Que faites-vous des toiles sales ?

– Ces machines à laver, c'est à ça qu'elles servent. On fourre les toiles là-dedans pour les nettoyer. Le boulot est salissant, vu qu'elles deviennent visqueuses – ça rappelle un peu la texture...

– J'ai compris, merci, abrégéa Annie. Inutile de me faire un dessin.

– Pour faire ça, ils portent des tabliers en cuir qui les couvrent de la tête aux pieds.

– Vous m'en direz tant. Est-ce que vous vous souvenez d'une jeune Polonaise, très menue, cheveux bruns coupés court, qui serait jolie dans d'autres circonstances ? À mon avis, elle a tout juste la force de

soulever une de ces toiles.

– Ça me dit vaguement quelque chose, mais ils restent jamais longtemps, comme je vous le disais. Les filles maigrichonnes avec un air maladif, c'est pas ce qui manque ici.

– Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi ?

– C'est pas mes oignons, après tout. J'ai pensé que ça venait de l'alimentation dans leur pays. Qu'ils avaient pas suffisamment à manger.

– Alors que nous, dans le Nord de l'Angleterre, on est nourris comme des princes ?

– Pas la peine d'ironiser, je disais ça comme ça.

Annie regarda autour d'elle, songeant qu'un contrôle de la répression des fraudes ne serait pas superflu. Et les services d'immigration pourraient intervenir par la même occasion.

– Désolée, mais tout ça est assez contrariant.

– Ce matin, il y avait une fille qui traînait devant les grilles, quand l'équipe de jour a commencé. Elle correspond assez bien à votre description, et c'est possible qu'elle ait déjà travaillé ici.

– Quelqu'un est allé lui parler ?

– Non, je crois pas. On a beaucoup de filles d'Europe de l'Est. Polonaises, Ukrainiennes, Lituaniennes, Estoniennes et Lettones.

– Sans doute les recrues de chez Rod's Staff ?

– Je pense, oui. S'il s'agit de clandestins...

– Mais non, voyons. Depuis qu'ils sont entrés dans l'Union européenne, je sais bien qu'on forme tous une grande et belle famille. Il se peut que leurs visas ou leurs permis de travail soient périmés, mais qui irait se soucier d'une broutille pareille ?

– Où est le problème, alors ?

– Il s'agit d'une affaire de meurtre.

Dennis avala sa salive.

– J'avais bien compris que quelque chose clochait.

– À quel propos ?

– Quand ils sont pas venus pointer hier matin.

– De qui parlez-vous ?

– Les neuf personnes de chez Rod's Staff. En principe, la camionnette les dépose à huit heures, mais hier elle est pas passée du tout.

– Vous savez pourquoi ?

– Aucune idée. Le boss était furieux. Jusque-là, on pouvait compter dessus, c'est d'ailleurs pour ça qu'on traite avec Flinders. Là, personne a prévenu le chef, il a même pas réussi à joindre les bureaux de Rod's Staff. Remarquez, c'est jamais facile de contacter quelqu'un le week-end.

– Ainsi, les intérimaires vous ont fait faux bond hier matin, mais

aujourd'hui vous avez aperçu la fille en question – cette Polonaise qui aurait travaillé chez vous – près des grilles.

– C'est ça.

– Elle pourrait venir de chez Rod's Staff ?

– C'est pas impossible.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Une voiture s'est arrêtée, elle est montée dedans.

– Quelle voiture ?

– Celle de Roderick Flinders. Je l'ai reconnue, il est déjà venu ici.

– Quel modèle ?

– Une Clio grise.

– Et après ?

– J'en sais rien, j'ai pas fait attention. J'étais en train de traverser la cour pour venir ici, c'est pour ça que je l'ai vue sortir de la guérite et partir en voiture.

– Elle est montée de son plein gré ?

– Je suppose que oui. Si elle s'était débattue, je l'aurais remarqué. Mais bon, j'ai pas vraiment regardé, j'étais préoccupé par autre chose.

– C'est bon, Dennis, j'ai appris ce que je voulais savoir. Vous pouvez de nouveau l'écarter de vos pensées. Du moins momentanément.

Sur ce, Annie tourna brusquement les talons et s'en alla.

Elle attendit d'être à l'abri dans sa voiture pour réfléchir à ce qu'elle venait d'entendre. Flinders avait probablement eu vent de l'assassinat de Corrigan, et la nouvelle avait dû passablement le secouer. Il ne savait pas forcément que l'agresseur était le père d'une victime de son organisation qui l'avait abattu pour se venger, et il avait très bien pu imaginer un règlement de comptes en rapport avec le double meurtre du policier et du journaliste. Il en avait conclu que toute la combine partait en vrille, et qu'il était le prochain sur la liste. Dans ces conditions, le plus sage était d'abandonner le navire.

Il y avait fort à parier que Joosep Rebane lui-même avait reçu l'information, en Estonie ou ailleurs, et il avait tout intérêt à se retirer complètement de l'entreprise dans les plus brefs délais. Trois homicides attiraient beaucoup trop l'attention, la pression devenait trop forte. Mieux valait qu'il coupe les ponts et continue son chemin tout seul.

Et Krystyna, dans cette affaire ? Que devenait-elle ? Comment avait-elle réussi à se rendre à l'usine ? Elle se rappelait sûrement le nom de Varley's, qu'elle avait vu chaque jour en venant travailler, et elle avait assez d'argent pour prendre un taxi. Sans doute comptait-elle retrouver Ewa – mais à la place elle était tombée sur Flinders.

En sortant, Annie fit une halte auprès du gardien, toujours plongé dans son journal.

– Vous avez une minute ?

À voir sa mine, on aurait dit qu'il faisait un grand sacrifice en s'arrachant à la lecture du *Sunday Sport*.

– C'est à quel sujet ?

– Une jeune fille est passée par ici plus tôt dans la matinée. On l'a vue sortir de la guérite et monter dans une voiture – celle de Roderick Flinders.

– C'est vrai.

– Je peux savoir pourquoi ?

– M. Flinders m'avait demandé de l'avertir si jamais j'en repérais un dans les parages. Ils étaient pas censés revenir ici, puisqu'il les avait tous recasés ailleurs, mais certains n'étaient pas forcément au courant. Celle-ci parlait pas anglais, de toute façon.

– Vous travaillez pour Flinders ?

– Non, pour Varley's. Mais il est correct avec moi, et je garde un œil sur son équipe. Tout le monde y trouve son compte.

– Que voulait cette fille ?

– Elle cherchait quelqu'un, si j'ai bien compris. Elle arrêtait pas de répéter un prénom, ça ressemblait à « Eva ». Comme il pleuvait, je lui ai proposé d'entrer un moment pendant que je me renseignais.

– Au lieu de ça, vous avez prévenu Flinders.

– Oui.

– Que vous a-t-il répondu ?

– De la garder avec moi, il n'allait pas tarder à arriver. Il habite à un quart d'heure d'ici, à peu près. Je lui ai donné un thé et une clope, elle avait l'air assez contente. Un peu tendue, peut-être...

– Et Flinders l'a emmenée avec lui ?

– Elle l'a suivi. Quand elle a parlé d'Eva il a hoché la tête, comme pour lui dire qu'il comprenait et qu'il allait l'aider.

– Vous pourriez me dire où il l'a conduite ?

– Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache, moi ?

– Si je vous suis bien, Joosep Rebane est une espèce de célébrité ? fit Banks en baissant la voix.

Joanna avait renoncé à boudier pour tendre l'oreille.

– Une célébrité du milieu criminel, pour être plus précis, rectifia Erik en fourrageant dans sa barbe broussailleuse. Bien entendu, il n'existe aucune preuve contre lui.

– Le contraire m'aurait étonné.

– Son allure de rock star et son style de vie à l'avenant ne font rien pour nuire à son image, vous vous en doutez.

– Malgré tout, je parie qu'il ne joue d'aucun instrument.

– Oh que si, il en maîtrise plusieurs. Le revolver, le couteau, la batte de base-ball.

– Un vrai orchestre à lui tout seul, commenta Joanna.

Banks but quelques gorgées de son café, déjà refroidi mais bien corsé.

– Il a trente et un ans, et il a passé les quatre dernières années à la tête d'un réseau de narcotrafic et de traite des êtres humains. Il est clair aussi qu'il trempe dans l'exploitation des travailleurs immigrés sur laquelle enquêtaient Mihkel et votre ami. La mafia balte. L'Estonie n'est qu'un lieu de transit, pas la destination finale, vous comprenez ? Et Rebane fait un bon... Quel est le mot juste ?

– Intermédiaire ?

– Tout à fait. Il est en relation avec toutes les organisations criminelles d'Europe de l'Est, les Russes en particulier, ce qui ne l'empêche pas de garder ses distances, d'être un peu à part. Typiquement estonien.

– Les flics se sont déjà intéressés à lui ?

– Possible. Quoique à mon avis il ait toujours bénéficié de complicités dans la maison. Il graisse la patte à qui il faut. C'est bien ce qu'on dit dans ces cas-là ?

– Absolument.

– Il y a des cas de corruption, comme partout. Le police, les élus locaux, le Parlement...

– Vous me dites qu'il est là-dedans depuis quatre ans ?

– Oui. Jusque-là, ce n'était qu'un enfant terrible, un de ces gosses de riche trop gâtés qui agissent en toute impunité et multiplient les fréquentations douteuses. Il s'est finalement illustré dans une affaire de conteneur retrouvé sur les docks de Southampton, dans lequel se cachait un groupe de travailleurs clandestins. Conteneur acheminé depuis Tallinn. Vous vous souvenez peut-être de l'incident. Deux personnes étaient décédées à l'intérieur. Naturellement, aucun élément ne permettait d'incriminer Rebane, mais son nom a beaucoup circulé à l'époque, et l'inquiétude s'est installée.

– Votre journal s'en est mêlé ?

– Nous n'étions pas en mesure de livrer son identité, mais nous avons cité tous les détails qui ne nous exposaient pas à un procès pour diffamation. Son père est Viktor Rebane, un homme d'affaires connu et influent. Il a eu la chance d'investir dans l'énergie après la chute des Soviétiques, au moment de la privatisation.

– J'aimerais bien savoir ce qu'il pense de son fils.

– Viktor Rebane ne s'est jamais exprimé publiquement sur la question. Lui-même est un personnage très respecté, mais il n'ignore sûrement pas quelles sont les activités de son fils. D'après certaines sources, il se met en rage chaque fois que le nom de Joosep est entaché par un scandale quelconque, mais il n'est pas capable de le réfréner. Une forte tête.

– Mihkel a écrit sur lui ?

– Oui, dans sa rubrique « *Pimeduse varjus* ».

– Alors ce n'était pas le grand amour, entre eux.

– Le quoi ?

– Ils n'avaient pas de sympathie l'un pour l'autre.

– Je ne suis pas certain qu'ils se soient rencontrés, mais, en effet, Mihkel brossait un portrait sans concessions de Joosep Rebane : celui d'un voyou qui s'était hissé au sommet. Mihkel ne faisait pas dans la demi-mesure, il pouvait se montrer impitoyable quand il épinglait quelqu'un.

– Et avec les femmes, Joosep s'est aussi fait une réputation ?

– Il y a eu quelques plaintes. Viol et violences, mais elles ont toutes été retirées.

– Des morts suspectes ?

– Rien que l'on puisse lui imputer directement.

– Larisa l'a mentionné en parlant du club où elle travaillait, il y a six ans. Sa copine Juliya était la petite amie de Rebane, et elle a filé précipitamment au moment de la disparition de Rachel. Larisa pense qu'elle est rentrée en Biélorussie. Le nom de Rebane est apparu aussi dans un contexte plus récent, rattaché à Warren Corrigan, Roderick Flinders et l'arnaque aux travailleurs immigrés. Je présume que Rebane dirige les agences en Estonie, et que Flinders gère les emplois et l'hébergement dans le Nord de l'Angleterre, pendant que Corrigan se débrouille pour les endetter. Une escroquerie bien rôdée. Robert Tamm fait sans doute partie des hommes de main de Rebane. Vous pourriez vous renseigner pour trouver les raccords ?

– Je peux toujours essayer, mais Rebane mise sur la discrétion, je vous ai prévenu. Il s'arrange pour que la presse ne parle pas de lui. Y compris notre journal.

– Certes, mais il existe des gens qui savent, à commencer par vous. Vous détenez des informations que vous ne pouvez pas vous permettre de publier. Je ne cherche pas des pièces exploitables devant un tribunal, juste de quoi débrouiller l'écheveau et comprendre ce qui est arrivé à Rachel. J'aimerais aussi savoir où trouver Joosep Rebane.

Erik se mit à rire.

– Vous pouvez toujours espérer. Rebane a assez d'argent et de contacts pour disparaître quand il veut, et vu comme les choses tournent, il ne s'en privera pas s'il a un tant soi peu de jugement.

Joanna répéta avec un soupir :

– L'affaire est terminée – elle le sera dès que la police écossaise aura pincé Robert Tamm et l'aura transféré à Eastvale. Après ce que je viens d'entendre, ma priorité est de rentrer en Angleterre pour interroger ce Gareth Underwood.

– Grand bien vous fasse, lui rétorqua Banks. Partez si ça vous chante, je ne vous retiens pas. De toute façon, vous auriez avancé plus

vite si vous ne m'aviez pas accompagné ici, non ?

– Si vous vous entêtez à jouer les matamores et à traquer les criminels endurcis, alors oui, je risque fort de repartir sans vous. Vous voulez faire un concours pour savoir qui pisse le plus loin, ou quoi ?

– Je fais mon boulot, c'est tout.

– Ne comptez pas sur moi pour venir ramasser les morceaux.

– Arrêtez de vous disputer, s'il vous plaît, les reprit Erik. Les gens vont vous prendre pour un couple d'amoureux. Et tant que vous êtes ici, profitez-en pour goûter à la véritable cuisine estonienne. Ça vous aidera à faire la paix. Il y a un très bon restaurant sur Vana-Posti, le Mekk. Vous l'avez déjà essayé ? Non ? Allez y dîner ce soir, commandez une anguille fumée et un canard rôti, et enterrez l'épée de guerre.

– D'abord on dit la « hache » de guerre, pas l'épée, lui retourna hargneusement Joanna, et ensuite je déteste l'anguille.

– En ce cas, vous prendrez de la joue de veau. Je vais m'occuper de vous réserver une table. Pour dix-neuf heures. (Et il ajouta en agitant le doigt :) Et surtout, ne soyez pas en retard. Vous penserez à moi, qui suis obligé de dîner avec ma belle-mère. (Il récupéra casquette et journal et leur fit un signe d'au revoir de la main.) Je vous recontacte bientôt !

Joanna rassembla ses sacs de courses et ils suivirent Erik dans l'escalator du Viru Keskus. Même si leur hôtel se trouvait sur le trottoir d'en face, la chaussée était large et les feux de signalisation plutôt aléatoires.

Pendant qu'ils attendaient le passage d'un tramway et le changement de feu, Banks coula un regard vers Joanna.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? finit-il par demander.

– Vous le savez parfaitement.

– Non, je parlais de la proposition d'Erik. D'enterrer l'épée de guerre. Un dîner à dix-neuf heures.

– Il faut bien que je mange quelque part, de toute façon.

– Je suis touché par votre enthousiasme.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, Joanna le gratifia d'un bref sourire.

– Rendez-vous au bar à dix-huit heures trente, lança-t-elle avant de manœuvrer avec ses sacs pour entrer dans l'ascenseur.

Alors que Banks se dirigeait vers le bar, la réceptionniste l'interpella.

– Inspecteur Banks ?

– C'est bien moi.

– J'ai un message pour vous.

Elle tira une petite enveloppe de sous le comptoir.

– Vous avez vu la personne qui l'a déposée ?

– Non, je regrette. Je viens de prendre mon service.

– Tant pis, je vous remercie.

Songeur, Banks tapota l'enveloppe contre sa paume tout en s'installant sur un tabouret du bar pour boire une bière. Qui lui adressait ce billet ? Rätsepp ? Merike ? Ursula Mardna ? Il n'y avait qu'un moyen de le savoir. Il commença par se désaltérer, la marche et le goût désagréable du café froid lui ayant donné soif. Après quelques gorgées de bière glacée, il se décida à ouvrir l'enveloppe. Le court message en lettres capitales ne portait aucune signature.

LUNDI 14 HEURES PATAREI. VENEZ SEUL.

Stefan Nowak habitait une des luxueuses résidences bâties récemment sur les quais, à un kilomètre du centre-ville. Il s'agissait d'un ancien monastère réaménagé en appartements. Stefan occupait une des plus petites surfaces, mais son logement possédait un balcon offrant une vue agréable sur la rivière et les bois.

Malgré la concision et la brusquerie de sa réponse au message d'Annie, il avait accepté de la rencontrer si elle se déplaçait à son domicile. Elle se rendit donc chez lui sitôt qu'elle eut quitté l'usine de levures. Comme elle s'y attendait, l'intérieur de Stefan était impeccable et de bon goût, décoré de meubles modulables et d'affiches de cinéma et d'expositions encadrées. Pas un grain de poussière. Et quelles qu'aient été ses occupations de la nuit et de la matinée, Annie devait admettre que Stefan semblait en pleine forme, aussi cool et élégant que d'habitude dans son jean et son polo décontractés. Flairant un léger parfum de cannelle, elle se demanda s'il avait servi des roulés à sa maîtresse pour le petit déjeuner, juste avant de la jeter dehors. Les avait-il fabriqués de ses propres mains ? C'était purement inimaginable. L'odeur lui rappela que son dernier repas remontait à la veille au soir. Inquiète pour Krystyna, elle n'avait même pas pensé à manger.

Stefan déchiffra les messages en fronçant les sourcils.

– Sa grammaire et son orthographe laissent malheureusement à désirer. Quant à son écriture...

Annie en resta bouche bée.

– Vous n'allez pas nous emmerder avec l'orthographe. Tout ce que je vois dans cette langue, c'est qu'elle est hérissée de consonnes avec des fioritures ridicules par-dessus.

– Si, maintint Stefan, ça a son importance. Et si vous aviez quelques notions de polonais, vous comprendriez que ce n'est pas si simple. (Il agita le papier pour ponctuer son propos.) Cette fille est quasiment illettrée.

– Et ça vous étonne ? Elle vient d'un milieu ouvrier plus que modeste, elle a fui son pays en espérant améliorer ses conditions de vie, et elle a atterri dans cette usine de merde. Je suis allée y faire un

tour. Croyez-moi, Stefan, vous ne voudriez pas poser les semelles de vos Camper dans cet endroit. Soyez gentil, contentez-vous de traduire ce putain de message.

Stefan la dévisagea, aussi irrité que décontenancé, mais il se lança tout de même dans la traduction, butant sur les mots et se reprenant pour prouver le bien-fondé de ses critiques.

– Le premier est tout simple. « Je vous dois trente-deux livres soixante. Toutes mes excuses. Je vous rembourserai. » Dans l'autre message, elle explique qu'elle est vraiment désolée, et qu'elle vous remercie pour ce que vous avez fait pour elle. Elle promet de vous rendre les vêtements et l'argent. Elle vous a volé de l'argent, Annie ?

– Seulement emprunté. Bon Dieu, cette pauvre fille n'avait même pas de quoi s'acheter une tablette de chocolat ou un paquet de clopes.

En fait, Krystyna avait dû repérer le placard où Annie rangeait le liquide quand elle avait payé les plats cuisinés, et elle avait profité de son absence pour rafler le contenu de la boîte à chocolat. Mais ça, Annie ne l'aurait jamais avoué à Stefan.

– Continuez, je vous écoute.

– Elle ne dit pas grand-chose de plus. Elle veut savoir ce qui est arrivé à ses amis, Ewa tout spécialement, et elle ne sera pas tranquille tant qu'elle n'aura pas la certitude qu'ils vont bien. Elle regrette de partir sans dire au revoir, et elle vous fera signe dès que possible. Elle a dessiné un cœur et...

– C'est bon, j'ai compris, coupa Annie en lui prenant le billet des mains.

Stefan secoua la tête, réprobateur.

– Annie, pourquoi est-ce que vous vous impliquez autant dans le sort de cette fille ? Ça ne vous ressemble pas. Vous mesurez bien dans quoi vous vous embarquez ? Vous prenez cette histoire trop à cœur, ça ne peut que mal finir.

– Que voulez-vous dire ?

– Cette fille est une profiteuse. Sans doute une junkie doublée d'une voleuse.

– Vous vous trompez, elle ne se drogue pas.

– Mais c'est quand même une voleuse, non ? J'ai l'impression qu'elle vous a piqué de l'argent.

– Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

– La manière dont elle rédigé le message. J'ai fait une traduction approximative, mais elle dit qu'elle est désolée d'avoir *pris* cet argent.

– Espèce de salaud !

Annie sentit le rouge lui monter aux joues. Elle ne trouvait aucun argument à opposer à Stefan. En vérité, elle était la première à se demander pourquoi elle se mettait en quatre pour cette pitoyable jeune fille, qui avait menti, fait main basse sur son argent et abusé de

son hospitalité, avant de lui fausser compagnie sans seulement lui faire ses adieux. Cela venait peut-être de la scène qu'elle avait surprise dans la salle d'audition, quand Krystyna avait essuyé les miettes avec sa serviette après avoir dévoré ses frites et son Big Mac. Ou de sa concentration devant les séries policières dont elle ne captait pas un traître mot, et qu'elle avait regardées en mangeant son dîner. Krystyna était un peu fruste, elle devait le reconnaître, mais ça ne signifiait pas qu'elle fût dépourvue de manières et d'éducation. Ni de sentiments. Et si elle se comportait effectivement en menteuse et en voleuse, c'était après tout une réaction assez attendue de la part de quelqu'un qui ne connaissait que l'exploitation et les privations. Annie s'était-elle mis en tête de la transformer ? Pourquoi pas ? Mais avant tout, elle avait eu envie de lui tendre une main secourable dans un monde hostile.

Elle attrapa sa veste en remerciant Stefan du bout des lèvres et regagna sa voiture. Elle inspira et expira bien fort, les mains crispées sur le volant, et contacta Winsome, qu'elle trouva comme prévu au commissariat.

– Tu m'avais dit de t'appeler si j'avais besoin de quoi que ce soit. Serais-tu tentée par une petite aventure ?

– Je sais bien que vous désapprouvez mes choix, fit Banks en dégustant sa délicieuse anguille fumée, mais nous sommes si près de résoudre le mystère Rachel Hewitt que j'aurais l'impression de faire un sale coup à ses parents, entre autres choses, si je me défilais maintenant.

– Je suis moins insensible que vous ne l'imaginez, le détrompa Joanna. Simplement, je ne suis pas familière des méthodes que vous... Disons que je n'ai pas l'habitude de ce type d'investigations. Concernant ce que vous m'avez expliqué l'autre soir, comme quoi découvrir la vérité sur Rachel vous aiderait à élucider l'affaire Bill Quinn, je suis entièrement d'accord. C'était cohérent. Mais à l'heure actuelle, nous connaissons le meurtrier de Bill, il ne nous reste plus qu'à retrouver sa trace et à l'appréhender. Le dossier Rachel ne dépend pas de vous, c'est ainsi depuis le début. Vous feriez mieux de rentrer, au lieu de vous agiter comme ça. Dans ma branche, les choses ne sont jamais aussi tortueuses, aussi nébuleuses.

– C'est juste, mais je crois que vous êtes là pour vous former, non ? Vous êtes bien décidée à obtenir un transfert. Apprenez donc que chez nous, nous procédons autrement.

– Sans blague.

– Tout à l'heure, au café, je m'apprêtais à vous reprocher votre étroitesse de vues. C'est toute la différence entre votre boulot et le mien. Si vraiment vous tenez à cette mutation, il va falloir faire évoluer votre mode de pensée. Vous pouvez toujours me rétorquer que

vous avez bouclé votre enquête – ou qu’Annie a réussi à le faire. Nous connaissons l’identité de l’assassin de Bill Quinn et de Mihkel Lepikson, et il ne tardera pas à être placé en garde à vue. Même s’il ne passe pas aux aveux, on doit avoir suffisamment de preuves matérielles pour lui régler son compte. Nous savons également que Quinn était corrompu, sous l’emprise de Joosep Rebane et, par ricochet, de Warren Corrigan. Selon vos critères, c’est là qu’on pose la limite. Vous avez les réponses à toutes vos questions, et vous ne cherchez pas plus loin. Cependant, Rachel Hewitt n’a toujours pas été retrouvée, et nous possédons quelques pistes qui pourraient nous mener à la vérité. Si ce sont les notes de frais qui vous préoccupent, et la justification de ma présence ici, sachez que je suis prêt à payer de ma poche l’hôtel et le billet d’avion pour pouvoir prolonger mon séjour et tirer au clair cette histoire. Et si la chance est de mon côté, apaiser un tout petit peu les parents de Rachel. Voilà ce qui nous différencie, vous et moi.

– Vous seriez donc un romantique, un chevalier à la brillante armure qui ferraille avec des moulins à vent ?

– J’ai déjà entendu pire.

– Je le crois aisément. Le moment est venu de passer le relais, vous ne pensez pas ?

– Techniquement et officiellement, c’est sans doute vrai, mais je ne renoncerai pas. Soit vous restez avec moi, soit vous rentrez à Eastvale pour rédiger votre rapport.

Banks reprit la dégustation de son savoureux poisson. Il devait reconnaître qu’Erik les traitait comme des rois. En plus de la réservation, il leur avait obtenu une table dans un coin tranquille, loin des cuisines et des lavabos, et un service spécialement zélé. Il avait dû les faire passer pour des VIP auprès du maître d’hôtel. Le restaurant était une merveille, avec sa décoration moderne, ses murs orange foncé, ses lumières tamisées et ses plats originaux. L’anguille de Banks était accompagnée de galettes à la pomme de terre et d’une sauce au raifort, et la soupe d’artichauts de Joanna était servie avec du pain de seigle et des lamelles de porc croustillantes.

– À présent que vous êtes mieux renseigné, que pensez-vous de votre cher inspecteur Quinn ?

– Bill Quinn s’est laissé corrompre. Il s’est conduit comme un imbécile. Il a été trop bête de s’approcher de Larisa, il aurait dû deviner qu’on essayait de le piéger. Ce genre de subterfuge est vieux comme le monde. Il a été pris au dépourvu, et ça s’est reproduit à St Peter avec Robert Tamm. Est-ce que je suis navré pour lui ? Oui. Est-ce que je l’absous pour autant ? Pas du tout. Il aurait pu se débrouiller autrement.

– En disant la vérité, par exemple ?

– C'était une stratégie possible, mais pas très avantageuse en l'occurrence.

– Quoi qu'il ait choisi, ça ne l'a pas empêché de se faire tuer.

– Oui, comme trop de personnes dans cette affaire. Consolons-nous en pensant aux gens sympathiques qui sont toujours en vie. Les parents de Rachel. Erik. Merike. Larisa. Et même Curly, s'il compte réellement se ranger comme Annie le prétend.

Ils finirent leurs entrées, arrosées d'un peu de vin, et attaquèrent ensuite le plat de résistance. Filet de canard pour Banks, cabillaud au four pour Joanna. Banks avait beau abuser des plats cuisinés indiens, des *Fish & Chips* sur le pouce et des tourtes Greggs avalées à la va-vite, il savait apprécier un repas fin une fois de temps en temps. Joanna s'extasia sur sa première bouchée avant de consulter son portable. Ce qu'elle lut lui fit froncer les sourcils.

– Qu'est-ce que vous avez, à la fin ?

– Pardon ?

– Votre portable. Je connais des gens qui font une fixation sur leurs messages – ce qui est très impoli pendant un dîner – mais vous, vous êtes carrément collée à cet appareil. On croirait que vous attendez l'annonce d'une catastrophe planétaire. Qu'est-ce qui vous préoccupe tant ?

– Rien, c'est personnel, répliqua Joanna d'un air un peu pincé, en rabattant le clapet du portable qu'elle rangea dans son sac. Privé ! lui assena-t-elle en fuyant son regard. Merde, ça ne vous regarde pas !

– Sans qu'on soit devenus les meilleurs amis du monde, je crois qu'on se connaît suffisamment, à force. Et dans la mesure où ça interfère avec votre travail, j'estime que je suis concerné.

Lorsque Joanna leva les yeux, il décela dans son regard un chagrin et une vulnérabilité qu'il n'avait pas remarqués jusque-là. Elle dut en avoir conscience, car elle reprit aussitôt l'attitude glaciale qu'il lui connaissait.

– Ce n'est rien, je vous assure.

– Allons, Joanna.

– Pourquoi cherchez-vous à savoir ?

– Ma curiosité naturelle, rien de plus.

– Pour pouvoir me rabaisser, me tourner en dérision ?

– Quoi ? Qu'est-ce que ça m'apporterait, franchement ?

– Vous vous conduisez ainsi depuis le début.

– Quel est le problème ? Racontez-moi. Je promets de ne pas me moquer.

Joanna chipotait dans son assiette, hésitant à passer aux confidences. Elle avoua enfin en détournant le regard :

– C'est à cause de mon mari. Je crois qu'il a une liaison.

– Qui est-ce qui vous mitraille de textos ?

– Une collègue. Je lui ai demandé de le tenir à l'œil, au cas où il se passerait quelque chose d'anormal.

– Et alors ?

Joanna hochait la tête.

– Le salopard.

À la voir baisser les yeux sur son assiette, Banks comprit qu'elle était au bord des larmes et garda le silence quelques minutes. Quand elle lui parut un peu rassérénée, il posa une main sur son bras.

– Je suis vraiment désolé, Joanna, c'est sincère.

Il devina à son regard que sa gentillesse l'avait surprise. Au moins, elle n'avait pas repoussé son bras.

– Quand même, reprit-elle, j'aurais dû le voir venir. N'oubliez pas qu'il est italien. Il a toujours affirmé qu'un homme avait bien le droit de prendre une maîtresse. Je me sens complètement idiote. Je pensais qu'il plaisantait, mais là...

– Comment allez-vous réagir ?

– Je suis en train d'y réfléchir. Il faudra qu'on ait une discussion dès que je serai de retour, évidemment, et ensuite je pense le quitter. Nous n'avons pas d'enfants, c'est déjà un obstacle en moins. Je ne supporte pas de vivre comme ça, ça me dépasse. Je sais qu'il y a des gens qui s'en accommodent, mais moi je ne tolère pas ce genre de comportement. J'ai un appartement agréable à Northallerton, je m'y plais bien. Je risque de m'installer définitivement dans le Nord. (Elle ajouta avec un sourire :) Cela dit, j'ai toujours envie de changer de service. Qui sait si je ne vais pas essayer de vous piquer votre place ?

– Ne vous gênez pas. Vous l'aimez encore ?

– Quelle drôle de question !

Joanna se tut quelques instants, le regard rivé à la nappe, puis elle répondit dans un souffle à peine audible :

– Oui.

Le repas se poursuivit en silence, et Joanna força un peu sur le vin.

– Maintenant, vous savez tout sur moi, fit-elle dès qu'elle fut capable d'adopter un ton désinvolte.

– J'en doute fort, mais je suis navré d'apprendre que vous avez des soucis. Je suis passé par là, vous savez, alors si vous voulez...

– Merci, ça ira, déclina-t-elle d'un geste de la main. Je n'ai pas besoin d'en parler. Je présume que votre femme ne vous trompait pas, si ?

– Il se trouve que si, justement. Ça a été une douche froide.

Elle le dévisagea comme si elle le voyait pour la première fois.

– Bien. On n'est jamais au bout de ses surprises. Et moi qui me figurais...

– Que les torts étaient de mon côté.

– Oui.

- Je ne prétends pas que je n'avais rien à me reprocher. Joanna l'observa attentivement avant de déclarer :
- Je ne sais pas pourquoi, mais cette conversation m'a spécialement ouvert l'appétit. Il vous reste de la place pour un dessert ?
- Ça devrait aller. Au fait, j'ai une petite mission à vous confier pour demain, j'aurai besoin de votre aide.

Annie et Winsome s'arrêtèrent devant une maison jumelée assez récente, dans la périphérie d'Eastvale. Une Clio grise était garée devant la porte. L'individu qui vint leur ouvrir jeta un regard nerveux à leur carte de police et laissa la chaînette de sûreté en leur demandant ce qu'elles cherchaient.

– Monsieur Flinders ? fit Annie. Roderick Flinders de la société Rod's Staff ?

- Qu'est-ce que vous lui voulez ?
- Vous permettez qu'on entre un moment ?
- Il se trouve que je suis occupé. Ça ne m'arrange pas.

Annie le fixa avec le regard meurtrier qu'elle réservait aux pires menteurs, et, quand ils se furent affrontés du regard – Annie aurait juré que la sueur perlait au front de Flinders –, il repoussa le battant un instant et tripota la chaînette pour ouvrir grand la porte. Il les fit entrer et les conduisit dans un salon sur l'avant, dont le mobilier un peu vieillot semblait provenir d'une salle des ventes. L'immense écran plasma avait dû coûter une petite fortune. De la part d'un escroc minable qui exploitait la main-d'œuvre immigrée et la trimballait d'usine en usine, Annie se serait attendue à une autre apparence. Avec sa cinquantaine adipeuse, sa figure rougeaude, son crâne déplumé et son épais gilet en laine, Flinders évoquait plutôt un employé de compagnie d'assurance. Sa peau lisse comme celle d'un bébé avait le brillant d'un plastique mouillé. Il faut dire qu'il ne se chargeait pas lui-même de convoier les équipes. Ses sbires et ses chefs de bande le faisaient à sa place.

– Que me voulez-vous ? Comme je vous l'ai dit, j'ai beaucoup à faire.

- Qu'est-ce qui vous occupe tant ?
- Pardon ?

Annie parcourut la pièce du regard.

– Je demande juste ce qui vous occupe tant. Je ne vois rien ici qui réclame votre attention.

- Une affaire. J'ai un bureau à mon domicile.
- Je vois. Nous n'allons pas perdre de temps. Winsome ?

Le brigadier Jackman consulta son carnet de notes.

– Nous enquêtons sur une série d'infractions dans le cadre de la loi sur l'immigration et le droit d'asile et de la loi contre l'esclavage

moderne.

En vérité, cette dernière n'existait pas sous ce nom-là, mais cette formule aurait davantage de portée.

– Je ne comprends pas ! s'emporta Flinders. Mes affaires sont parfaitement en règle. L'identité de toute personne traitant avec ma société est scrupuleusement contrôlée. Nous n'avons pas de camions remplis de demandeurs d'asile et de clandestins.

– Peu importe qu'ils soient clandestins, poursuit Winsome. Pour vous inculper, il nous suffit de prouver que vous avez eu recours à la violence, à l'intimidation et à l'abus de confiance pour attirer un travailleur immigré dans ce pays.

– Bien entendu, compléta Annie, déplacer des personnes à l'intérieur du pays sans leur consentement s'apparente à la traite des êtres humains et tombe pareillement sous le coup de la loi. Sachez que les magistrats voient ces pratiques d'un très mauvais œil, et qu'ils peuvent appliquer de très lourdes peines. En d'autres termes, vous allez passer un bout de temps en taule, mon vieux.

– Mais je n'ai rien à me reprocher.

– Connaissez-vous un certain Warren Corrigan ?

– On s'est déjà rencontrés, admit Flinders en détournant le regard.

– Vous savez peut-être déjà qu'il a été abattu vendredi soir ?

– Oui, je l'ai appris... par les informations. C'est horrible, je ne trouve pas d'autre mot.

– En effet, une véritable tragédie. Êtes-vous au courant des circonstances du meurtre ?

– Non, je ne sais même pas qui l'a tué. Je n'ai pas bougé de chez moi, ça ne me concerne pas.

– Nous n'avons rien prétendu de tel, monsieur. Mais il apparaît que vous avez côtoyé M. Corrigan de façon régulière.

– On avait certaines affaires communes c'est exact.

– Quel genre d'affaires, s'il vous plaît.

– Des transactions financières. Warren était dans la finance.

– Quel doux euphémisme ! ironisa Annie, prenant Winsome à témoin.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Que le terme d'usurier serait plus approprié.

Flinders eut beau mimer l'indignation, il ne réussit qu'à paraître plus effrayé.

– Je ne suis au courant de rien. À ma connaissance, il n'y avait rien d'illégal dans les activités de Warren Corrigan, pas plus que dans les miennes.

– Et Mihkel Lepikson ?

– Qui ça ?

– Le journaliste estonien dont on a retrouvé le cadavre à la ferme de

Garskill.

– Jamais entendu parler.

– Mais ce nom de Garskill, ça vous évoque quand même quelque chose ?

– Oui, la société y a hébergé temporairement certains de ses ouvriers.

– Cette « société » n'est autre que vous-même, je me trompe ?

– Non.

– Je me réjouis d'apprendre que ce n'était que provisoire, encore que la situation soit un peu plus définitive pour Mihkel Lepikson.

– Je ne le connais pas, je vous le répète.

– Vous êtes-vous rendu à Garskill mercredi dernier ?

– Pas du tout.

– J'ai quelques doutes là-dessus. Enfin, on y reviendra plus tard.

Dans l'immédiat, ça vous ennuerait qu'on jette un coup d'œil ?

– Vous avez un mandat de perquisition ?

– Non, mais je me ferai un plaisir de patienter ici pendant que Winsome va s'en procurer un. Je vous rappelle quand même qu'on est dimanche, et qu'à cette heure-ci, on ne risque pas de dégouter un magistrat en claquant des doigts. Il faudra sûrement attendre jusqu'à demain matin, dans le meilleur des cas. Dans l'intervalle, on pourrait très bien vous emmener au poste et vous coller en cellule pour la nuit. Pas d'inquiétudes, ce n'est pas si terrible que ça. Moins douillet qu'ici, assurément, mais vous avez droit à trois vrais repas par jour, les toilettes fonctionnent et il y a de l'eau chaude pour la douche.

– Très bien, allez-y.

Flinders leur fit faire le tour de la maison, en commençant par son bureau, dont les classeurs et l'ordinateur méritaient bien une perquisition à eux tout seuls. Elles continuèrent par la spacieuse cuisine équipée, avec îlot central et batterie de casseroles pendue au plafond, si immaculée qu'elle n'avait pas dû servir depuis un bon moment. Il y avait aussi un vestiaire, plusieurs grands placards et une salle à manger meublée d'une massive table en bois sombre et de sièges capitonnés. L'étage comprenait quatre chambres ; deux étaient vides, et une troisième était aménagée en chambre d'amis.

– Vous vivez seul ici ? demanda Annie.

– Je suis séparé de mon épouse. J'ai envisagé de vendre pour prendre quelque chose de plus petit, mais en ce moment l'immobilier bat de l'aile.

– J'en suis navré – pour votre épouse, je veux dire.

La dernière chambre était celle de Flinders. Malgré sa réticence à leur ouvrir la porte, il se doutait bien qu'il n'était pas en position de refuser. Deux valises étaient posées sur le lit à colonnes, à moitié garnies de vêtements et d'affaires de toilette.

Annie jeta un regard éloquent à Winsome.

– Vous étiez sur le départ, monsieur Flinders ?

– Si vous tenez à le savoir, je comptais prendre de courtes vacances, oui. J'ai eu beaucoup de pression au travail, ces derniers temps. Mon cœur... J'ai une angine de poitrine, vous comprenez ?

– Sûrement une destination agréable ?

– Acapulco.

– Charmant. Vous partez seul ?

– Oui.

– Et vos affaires, pendant ce temps ?

– Elles peuvent tourner sans moi momentanément, j'ai des collaborateurs. Il faut bien recharger ses batteries de temps en temps. Même un inspecteur de police doit savoir ça.

– J'ai passé les derniers mois à recharger les miennes, répondit Annie en riant, et je suis au sommet de ma forme. N'est-ce pas, Winsome ?

– Absolument, certifia cette dernière avec un sourire.

Le menton de Flinders s'était mis à trembler.

– C'est une simple coïncidence, vous ne pouvez pas en tirer de conclusions.

– De quelle coïncidence parlez-vous ?

– Eh bien, vous savez...

– Non, je ne vous suis pas.

– Le fait que vous arriviez ici au moment où j'allais partir. Ça risque de jouer en ma défaveur, mais...

– Excusez ma méprise. Je croyais que vous faisiez allusion à la mort de Corrigan, ainsi qu'au meurtre de Bill Quinn et à l'exécution de Mihkel Lepikson par Robert Tamm, qui a eu lieu en votre présence.

– Je n'ai jamais été là-bas, je vous l'ai déjà dit !

– Nous pensons justement le contraire.

Même si Annie doutait que Flinders ait eu le cran de regarder Robert Tamm torturer et noyer Mihkel Lepikson, elle cherchait à le déstabiliser au maximum. Puisque les gens étaient persuadés que la police était spécialiste des coups montés, autant laisser croire à Flinders qu'on allait lui coller sur le dos une complicité de meurtre avec préméditation.

– Je suis pressé, allégua Flinders en se passant la langue sur les lèvres. Il faut que je parte à l'aéroport, j'ai un avion à prendre.

– J'ai l'impression que c'est sérieusement compromis, fit Annie. Vous feriez bien de vous détendre et de vous faire à l'idée que vous allez manquer votre vol. Et j'espère pour vous que vous avez pris une assurance annulation.

– Mais vous n'avez pas le droit... Je suis libre de mes mouvements.

– Comme vos employés ?

– Je suis le premier à le déplorer.
– Fermez-la, monsieur Flinders ! Je suis fatiguée de vos simagrées.
Où est Krystyna ?
– Qui ça ?
– Krystyna. La fille que vous avez récupérée ce matin devant l'usine de levures, celle où travaillait une de vos équipes.

– Je ne comprends pas...
– On vous a vu là-bas, on a repéré votre voiture. Le vigile que vous connaissez bien m'a tout raconté. Apparemment, il ne pensait pas avoir fait une bêtise. Nous savons qu'aucun de vos ouvriers ne s'est présenté hier matin, le lendemain du meurtre de Corrigan. Si vous voulez mon avis, vous avez paniqué à l'idée de subir le même sort que lui. Du coup, vous avez dispersé vos troupes, mais le gardien vous a averti qu'il avait vu traîner Krystyna devant l'usine. Elle cherchait son amie Ewa. Ça faisait une semaine qu'elle s'était volatilisée, depuis le jour où Mihkel Lepikson a été tué. Vous redoutiez qu'elle n'en sache un peu trop long. Qu'avez-vous fait d'elle ?

Écarlate, Flinders s'effondra dans un fauteuil, la tête baissée et le souffle court. Un peu inquiète, Annie interrogea Winsome du regard, craignant un malaise cardiaque. Il fouilla dans sa poche, en tira un petit tube et envoya une petite giclée sous sa langue.

– De la nitroglycérine, indiqua-t-il en se tapotant la poitrine.
Annie s'agenouilla face à Flinders pour être à sa hauteur.
– Pas d'affolement, Roddy, c'est fini. Dites-nous où la trouver, ça ne pourra que vous rendre service.

– Je n'ai jamais voulu que ça tourne comme ça, vous comprenez ? Personne ne devait se faire tuer. Personne. Ça ne faisait pas partie du plan. Je hais la violence. Il ne devait pas y avoir de victimes. Je ne suis mêlé à aucun de ces meurtres.

Annie sentit un frisson lui courir dans le dos. Faisait-il seulement allusion à Corrigan, Quinn et Lepikson, ou devait-elle comprendre que Krystyna aussi était morte ?

– C'est tout ce qu'on récolte en voulant jouer dans la cour des grands. Impossible de ramasser ses jouets et de rentrer à la maison si on en a envie. Vous êtes mouillé jusqu'au cou. Complicité de meurtre. Dites-nous où est Krystyna, vous y avez tout intérêt.

Flinders leva vers elle un visage chagrin et strié de larmes.
– Je l'ignore, encore une fois, je ne l'ai pas vue.
– Vous la connaissez, malgré tout ?
– Si vous dites qu'elle travaille chez moi, alors oui, certainement. Mais je ne connais pas leurs noms à tous. La plupart du temps, je n'arrive même pas à les prononcer.
– Vous lui avez fait du mal, Roddy ?
– Je n'ai fait de mal à personne.

Lorsqu'ils furent redescendus au rez-de-chaussée, Annie jeta un coup d'œil vers la cuisine.

– Il y a une cave là-dessous ?

– Non, assura Flinders avec un empressement plus que suspect.

– Et cette porte, elle mène où ? s'obstina Annie en désignant une issue près du réfrigérateur en acier brossé.

– Nulle part, c'est juste un cellier.

– Je vais aller voir, Winsome. Pendant ce temps, je te propose de tenir compagnie à M. Flinders. Il m'a l'air encore un peu patraque. On ne voudrait pas qu'il nous fasse un infarctus, pas vrai ?

– Vous n'avez pas le droit, c'est un lieu privé...

Mais Annie avait déjà poussé la porte, qui ouvrait sur une volée de marches. Il ne s'agissait pas d'une cave à charbon traditionnelle, de celles qu'on ne trouvait plus que dans les maisons anciennes, mais d'un espace en sous-sol qui pouvait servir au rangement ou être transformé en salle de jeu ou en pièce à vivre. Annie eut beau actionner l'interrupteur, aucune lumière ne s'alluma.

– Il n'y a pas d'électricité ? demanda-t-elle à Flinders.

– Je ne descends jamais.

– Vous auriez une lampe torche ?

– Non.

Annie fouilla dans les placards de la cuisine et finit par dénicher une petite lampe de poche, un paquet de bougies et des allumettes. Elle vérifia que la pile était bonne avant de s'engager dans l'escalier en bois. Le vaste espace au sol bétonné était divisé en plusieurs box par des cloisons en bois. Annie y découvrit pêle-mêle du mobilier de jardin, un vieux barbecue, une bicyclette aux pneus dégonflés, une brouette renversée, du matériel de camping et une vieille radio.

Immobile, elle braqua le faisceau de sa lampe vers les recoins obscurs.

– Krystyna !

Croyant percevoir un bruit, elle tendit l'oreille en retenant son souffle. Cela ressemblait à une voix étouffée, mais il pouvait tout aussi bien s'agir d'une souris. Incapable de localiser précisément le son, elle entreprit de fouiller méthodiquement le sous-sol.

Dans le troisième compartiment qu'elle visita, une forme menue se tenait recroquevillée au sol en position fœtale. En y regardant de plus près, Annie s'aperçut que Krystyna avait les poignets et les chevilles ligotés, et qu'elle ne pouvait pas les bouger sans resserrer la corde passée autour de son cou.

Elle se précipita vers elle et arracha le ruban adhésif qui scellait ses lèvres, avant de retirer le chiffon enfoncé dans sa bouche. Secouée de haut-le-cœur, Krystyna fut prise d'une quinte de toux pendant qu'Annie se battait contre ses liens. Dès qu'elle fut libérée, la jeune

filles se jeta dans ses bras et blottit son visage contre son cou, en pleurs, tout en murmurant une litanie de mots polonais. Annie l'aida à se remettre debout et à gravir l'escalier. Lorsqu'elles apparurent toutes les deux dans la cuisine, Flinders se prit la tête entre les mains et se mit à pleurer.

– Dites-moi, Roddy, que comptiez-vous faire d'elle pendant que vous foutiez le camp au Mexique ? L'abandonner dans le noir pour qu'elle meure d'inanition ou finisse par s'asphyxier ? Dans l'état où elle est, ça n'aurait pas pris bien longtemps. À moins que vous ayez contacté Robert Tamm pour qu'il vienne s'occuper d'elle après votre départ, faire le sale boulot à votre place ? Comme pour Bill Quinn et Mihkel Lepikson.

– Ce n'était pas mon idée, larmoya Flinders. Je n'ai rien décidé de tout ça. Je vous l'ai dit, je ne voulais pas qu'il y ait de morts, ni même de blessés.

Annie se leva. Pour la première fois depuis des années, elle brûlait d'envie de balancer un coup de pied dans les roubignolles d'un homme. Luttant contre la tentation, elle entoura Krystyna d'un bras protecteur.

– Nous en discuterons plus tard. Pour commencer, nous allons vous embarquer au commissariat, où tout le monde sera ravi d'entendre votre douce voix.

« *CE NE SONT PAS LES MURS de pierre qui font la prison / Ni les barreaux d'acier la cage.* » En descendant du taxi devant la prison de Patarei, Banks se remémorait les vers de ce vieux poème. C'était peut-être vrai dans certains cas, songea-t-il, mais ceux qui avaient construit Patarei ne le savaient sûrement pas. Au-delà des portes rouillées et tapissées de graffitis, une tour de garde surplombait une cour jonchée de détritrus et envahie par les mauvaises herbes. Le long bâtiment en brique grise s'étendait sur le côté.

Tout en guettant une éventuelle filature, Banks suivit les panneaux pour trouver l'entrée. Il l'atteignit sans avoir repéré qui que ce fût. La femme âgée qui tenait la billetterie lui réclama quelques euros et lui remit un guide, puis elle lui désigna l'accès avec un sourire édenté. C'était bien la première fois qu'il croisait une Estonienne qui ne parlait pas anglais. Peut-être que celle-ci ne parlait pas du tout, finalement.

Malgré le chaud soleil qui brillait dehors, il régnait un froid humide à l'intérieur de la prison. Le sol était parsemé de flaques d'eau, et de grandes auréoles s'étiraient ici ou là sur les plafonds et les murs. Par endroits, le badigeon et le plâtre de la voûte s'étaient détachés, et la peinture verte s'écaillait, mettant à nu la brique rouge des murs.

Une odeur tenace imprégnait les lieux. Moins intense sans doute qu'à l'époque où l'établissement fonctionnait, mais bien présente. Humidité. Pourriture. Transpiration. Peur.

Banks se crut seul jusqu'à ce qu'il tombe sur un jeune couple muni d'un guide en entrant dans une des cellules pour avoir une meilleure vue. Ils échangèrent un sourire. Que pouvaient faire ces deux beaux jeunes gens dans un endroit pareil ? Étaient-ils en voyage de noce ?

Plusieurs portraits de filles étaient affichés sur les murs, ainsi que quelques nus. Un peu plus loin, Banks passa devant un ancien bureau désormais inaccessible, bourré quasiment jusqu'au plafond d'un fatras de vieilleries. Téléphones, pièces de radio, vestiges de bureaux et de sièges, tas de papiers, circuits électriques cassés et, au premier plan, une machine à écrire couverte de rouille. En se penchant, Banks vit que le clavier était en caractères cyrilliques.

L'étage suivant avait abrité l'hôpital pénitentiaire. Les cellules y étaient beaucoup plus grandes, de véritables salles qui pouvaient accueillir une douzaine de malades, chacune équipée de lits métalliques aux matelas tachés. L'endroit lui rappela la ferme de Garskill. Dans les bureaux des médecins, des fiches, des papiers couverts de chiffres et de vieux journaux encombraient encore les tables. La photo en couleurs d'une plage bordée de palmiers s'affichait

sur une page de magazine, sans doute une publicité pour des vacances au soleil.

Les salles d'opération franchissaient un degré de plus dans le sinistre. Des chariots métalliques dont les lattes évoquaient de macabres chaises longues étaient disposés sous d'énormes lampes à l'œil protubérant, près de machines désuètes constellées de boutons et de cadrans indéchiffrables. Le décor évoquait assez bien un film de science-fiction des années cinquante. Les armoires vitrées renfermaient toujours des flacons de médicaments, des fioles, des potions et des boîtes d'ampoules et de seringues. À certains endroits, les carreaux manquants laissaient voir le plâtre taché d'humidité. Le fauteuil de dentiste à l'ancienne, avec la fraise à pédale, acheva de décourager Banks. Il s'éloigna précipitamment, un goût de bile dans la bouche.

Il déambulait depuis un quart d'heure et s'était arrêté dans une pièce étrange, aux murs maculés de rouge et de brun, quand un homme l'apostropha sans préambule, quoique sans la moindre agressivité.

– Ils prétendent que les prévenus étaient placés ici avant leur procès, mais dans ce cas-là, pourquoi y a-t-il une salle d'exécution ?

Un individu d'environ trente-cinq ans se tenait derrière lui, déjà dégarni, portant bouc et moustache. À peine plus grand que Banks et très maigre, son aspect n'avait rien de menaçant. Banks l'identifia dans la seconde : c'était l'inconnu qui l'avait suivi dans les rues de Tallinn. Il s'adressa à lui en anglais, avec un fort accent étranger.

– Vous avez eu le message, alors ?

– Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Aivar Kukk, j'étais policier dans le temps.

Il avait beau parler doucement, sa voix se répercutait dans les couloirs caverneux de la prison délabrée.

– Pourquoi m'avoir suivi ?

– Pour vérifier que vous n'étiez pas surveillé par Hr Rätsepp et ses hommes.

– Et alors ?

– On dirait que non. Peut-être qu'il ne vous considère pas comme une grave menace.

– Envers lui ? Il aurait bien tort.

– Ça pourrait changer quand on aura parlé ensemble. Malgré tout, je crois que ce n'est pas lui que vous devez craindre. On joue un peu aux touristes, vous voulez ? C'est un lieu intéressant. La salle d'exécution a servi par le passé, avant qu'on y place les prévenus. À l'origine il s'agit d'une forteresse maritime, mais l'endroit est surtout connu en tant que prison de l'époque soviétique. Il y a eu beaucoup d'exécutions et de tortures. Aujourd'hui, les étudiants en arts plastiques travaillent sur

des projets, on y organise des vernissages et de nombreuses activités. Même des mariages, figurez-vous. L'endroit devait même se transformer en école d'art, mais impossible de se débarrasser de l'humidité.

En dehors des deux jeunes gens, Banks avait l'impression d'être seul dans les locaux avec Aivar Kukk. Le couple envisageait-il d'organiser sa cérémonie de mariage dans la prison ? À la vue de ces couloirs voûtés qui semblaient se prolonger jusqu'à l'infini, Banks ne put s'empêcher de frissonner. Le froid humide qui régnait l'avait pénétré jusqu'aux os.

– Cet endroit est incroyable. Bon, dites-moi plutôt à quoi rime cette mise en scène digne d'un roman de cape et d'épée.

– Excusez-moi, je ne comprends pas bien.

– Le message que vous m'avez laissé, la prise en filature – qu'est-ce que ça signifie ? Et pourquoi avoir choisi ce lieu de rendez-vous ?

– J'ai pensé qu'on serait tranquilles, en venant ici. Personne ne vous a suivis. Patarei vient juste de rouvrir pour la saison touristique. On ne nous dérangera pas. Et puis, l'endroit vaut le coup d'œil, non ?

– Les prisons me font toujours froid dans le dos.

– Et celle-ci plus que les autres.

– Comment avez-vous su que j'étais à Tallinn ?

– J'ai appris par la presse anglaise ce qui était arrivé à Bill Quinn et à Mihkel Lepikson. J'ai compris que ce n'était plus qu'une question de temps. Si personne ne s'était déplacé, j'aurais donné l'alerte moi-même. Il me reste pas mal d'amis dans la police et dans les rédactions. On se retrouve pour prendre une bière, échanger les derniers potins. Tout le monde me tient au courant. Vous savez, Tallinn est une petite ville, et on n'est pas dans un grand pays. On sait rapidement qu'un policier est arrivé d'Angleterre, et pour quelle raison.

– Vous connaissez donc la raison de ma venue ?

– Vous recherchez le meurtrier de Bill Quinn et de Mihkel Lepikson.

– Qui vous l'a dit ?

– C'est logique. Vous avez parlé à Toomas Rätsepp, à Ursula Mardna et à Erik Aarma.

– Vous avez quelque chose à ajouter ?

– Oui, vous cherchez aussi Rachel Hewitt.

– D'où tirez-vous cette idée ?

– Je vous ai vu au club, souvenez-vous. Le club sans nom.

Banks fit de son mieux pour dissimuler son trouble.

– Puisque vous êtes si bien renseigné sur mon compte, vous pourrez peut-être m'indiquer où se trouve Rachel.

– Je l'ignore, je suis désolé.

– Que faites-vous ici, dans ce cas ?

Aivar Kukk lui désigna une cellule dans laquelle s'alignaient

plusieurs couchettes.

– Venez par ici, je vous prie.

Banks le suivit jusqu'à la fenêtre à barreaux, donnant sur les magnifiques eaux bleu clair de la Baltique, que le soleil parsemait de perles de lumière dansantes. Plus loin, de l'autre côté de la baie, la côte découpait ses formes irrégulières. Banks pensa alors à la prison d'Alcatraz, à la vue qu'on devait avoir depuis l'île. L'année précédente, au cours de son voyage, il s'était contenté de regarder la prison depuis Fisherman's Wharf ; il n'avait pas eu envie de prendre le bateau pour admirer la skyline de San Francisco depuis l'ancien pénitencier. Il avait les prisons en horreur, et, sans la curiosité qu'avait éveillée en lui le message, il ne serait jamais venu à ce rendez-vous.

– Je crois qu'il n'y a pas de punition plus terrible. Avoir une vue comme ça quand on est enfermé dans une cellule.

En silence, ils contemplèrent le panorama qui avait symbolisé pour tant de prisonniers une inaccessible liberté.

– Je peux vous aider, déclara Aivar au bout d'un moment. J'étais un débutant à l'époque, j'ai travaillé avec Bill Quinn sur l'affaire.

– Je le sais déjà, Ursula Mardna nous en a fait part.

– Ursula Mardna a bien fait son travail. Toomas Rätsepp était en charge de l'enquête, moi j'étais sous ses ordres. J'ai fait équipe avec Bill, on a passé des nuits à poser des questions dans la ville, lui et moi. C'était deux ou trois jours après la disparition de la fille, quand on a su dans quels bars elles étaient allées.

– Que s'est-il passé, en réalité ?

– Je ne l'ai jamais raconté à personne.

– Pour quelle raison ?

– J'ai eu peur. Pour ma place, d'abord, et puis pour ma vie. Mais c'est trop tard, maintenant.

– Que voulez-vous dire ?

– Que je n'ai plus rien à craindre. Personne ne peut plus empêcher la vérité de sortir. Il y a trop de gens qui savent, trop de gens qui posent des questions. Le meurtre était une solution désespérée.

– À notre avis, Bill Quinn a été tué parce qu'il avait perdu sa femme, et qu'il pouvait donc contacter Mihkel pour lui révéler ce qui s'était produit ici. Nous avons découvert des photos. Bill en compagnie d'une fille, ici, à Tallinn. On le faisait chanter. Une fois sa femme décédée, ces photos ne servaient plus à rien.

Aivar posa un regard mélancolique sur la vaste étendue d'eau.

– C'était donc ça, fit-il d'un air triste. Je me demandais comment ils le tenaient. Ils ne peuvent pas user des mêmes menaces que pour moi.

– Vous pouvez être plus explicite ?

– Venez, on va marcher un peu.

Lorsqu'ils sortirent, Banks eut le temps d'apercevoir une femme

blonde qui entra dans une autre cellule, à quelque distance de là. Joanna Passero. Aivar l'avait également remarquée.

– C'est votre collègue ? dit-il avec un sourire.

– L'inspecteur Passero.

– Bonne idée, je vous approuve. Je ferais pareil si j'étais à votre place. Elle n'est peut-être pas très discrète, mais tant pis, elle n'a qu'à nous suivre. Elle est superbe, soit dit en passant.

– Alors, que s'est-il passé ?

Sur le côté, Banks avisa une petite pièce dont les murs semblaient éclaboussés de sang. Quelqu'un avait tracé des cœurs rouges sur toute la surface et écrit LOVE au centre en grandes lettres dégoulinantes. Dans l'ancienne bibliothèque, il restait encore des livres en russe sur les rayonnages en bois, entassés dans le plus grand désordre. Un magnétophone à demi démantibulé reposait sur le rebord d'une fenêtre. L'humidité et les mauvaises odeurs s'immisçaient partout.

Aivar s'appuya contre un bureau en bois branlant.

– Bill et moi, on faisait le tour de la Vieille Ville, on interrogeait les gens. C'était le mardi soir. On savait que les filles s'étaient arrêtées au St Patrick, parce que les autres s'en étaient souvenues. C'est le dernier endroit où elles ont été toutes ensemble. Il y a ce barman, un Australien, qui nous a dit que Rachel était partie après ses amies et qu'elle avait pris la mauvaise direction. Elle lui plaisait, je crois, alors il l'a suivie pour la prévenir, et il l'a vue tourner dans une petite rue. Le club sans nom n'est pas très loin – l'endroit où je vous ai vu.

– Et ensuite ?

– Une voiture était garée devant l'entrée, un modèle très cher. Une Mercedes. Elle occupait toute la rue.

– De quelle couleur était-elle ?

– Gris métallisé. Le barman – il s'appelle Steve – a vu Rachel entrer dans le club. D'abord il a voulu la suivre, mais il a pensé qu'elle avait peut-être rendez-vous, qu'elle ne s'était pas perdue.

– Il était certain de ne pas avoir fait erreur ?

– Il l'a bien vue. La petite robe jaune, les cheveux blonds.

– Mon Dieu, fit Banks en regardant au-dehors. Je sentais bien que ce club avait quelque chose à cacher.

– Une intuition, c'est ça ?

– À peu près. Qu'est-il arrivé après ça ?

Ils quittèrent la bibliothèque pour s'engager de nouveau dans les couloirs voûtés aux murs de brique. Joanna n'était pas visible, mais Banks savait qu'elle se trouvait à proximité. Peu importait, d'ailleurs, puisqu'il ne courait probablement aucun danger dans l'immédiat.

– Rien de plus, répondit Aivar. C'était trop tard, on est allés dans ce club, mais personne ne savait quoi que ce soit. Pas de Mercedes grise, rien du tout. Ils n'aimaient pas les flics. Nous avons fait un compte

rendu au bureau de l'inspecteur Rätsepp, et là il nous a dit qu'il allait s'en occuper lui-même. Chaque fois, il remettait au lendemain, et rien ne bougeait. On ne nous parlait plus de rien. Quand je posais la question, il me répondait que la piste ne valait rien, que le barman s'était trompé. Malgré ça, on a essayé de retrouver Steve, mais il avait disparu. Son copain au St Patrick nous a dit qu'il était reparti en Australie.

– Vous permettez que je récapitule ? l'interrompt Banks. Si j'ai bien compris, vous avez découvert où Rachel s'était rendue après son passage au St Patrick – sans doute le dernier endroit où elle a été vue vivante. Vous avez communiqué l'information à votre supérieur, qui vous a assuré qu'il allait prendre les choses en main. Et là, la piste a été abandonnée.

– C'est ça. Il n'a pas donné suite, on a laissé tomber.

– Vous en avez fait part à Bill ?

– J'ai essayé, le lendemain. Il est resté très calme. Il m'a dit que Rätsepp avait sûrement raison, que le serveur avait dû faire une erreur. Je n'y comprenais plus rien. Quand on parlait à Steve, Bill était aussi motivé que moi. Et là Rätsepp m'a convoqué, et il m'a dit que si je tenais à ma carrière, jamais je ne devais contredire son jugement et ses instructions. Sur le moment c'était important, mais après j'ai changé d'avis. Au bout d'un an, j'ai démissionné. Deux jours plus tard, deux hommes sont venus chez moi et m'ont tabassé – c'est bien comme ça qu'on dit ?

– Ils vous ont blessé ?

– Pas au point de m'envoyer à l'hôpital, mais ils savaient s'y prendre pour faire mal. Ensuite ils m'ont dit que s'ils apprenaient que j'avais parlé de l'affaire Rachel Hewitt ou du club, ils me tueraient. Je les ai pris au sérieux.

– Je suis donc le premier à qui vous vous confiez ?

– Oui. Depuis, j'ai trouvé du travail dans le secteur touristique, je me suis mis sérieusement à l'anglais. Je ne me mêle plus des affaires des autres, je me fais discret. Mais je n'ai jamais oublié.

– Ursula Mardna connaît-elle la vérité ?

– Non. Je crois que Rätsepp ne lui a rien dit.

Banks en fut soulagé. Au moins, il pouvait se dire que dans cette histoire tout le monde n'était pas corrompu ou neutralisé par les menaces. Mardna ignorait l'existence de cette piste, Rätsepp ne lui avait pas communiqué ses informations. Lui seul était coupable, et il agissait dans l'intérêt de Rebane.

Ils passèrent devant la salle d'exécution avec sa trappe ménagée dans le sol, là où les Russes pendaient les condamnés avant la Seconde Guerre mondiale, avant que les nazis ne prennent brièvement le relais. Banks brûlait d'envie de sortir, il ne supportait plus d'être enfermé à

Patarei. Aivar préféra qu'ils quittent les lieux séparément, comme ils étaient venus.

– Encore une question, fit Banks en lui serrant la main.

– Oui ?

– La Mercedes gris métallisé. Est-ce que par hasard le barman aurait relevé son numéro d'immatriculation ?

– Seulement en partie.

– Avez-vous réussi à identifier son propriétaire ?

Aivar gratta la poussière de la pointe de sa chaussure.

– Mmm... encore une bonne raison d'obéir à Rätsepp.

– Pour quel motif ?

– Comme je suis curieux de nature, j'ai vérifié. Les Mercedes de cette couleur, il n'y en a pas tant que ça. J'ai trouvé un nom.

– Laissez-moi deviner. Joosep Rebane ?

– Pas tout à fait. Viktor Rebane. Son père.

Sur ces mots Aivar tourna les talons et se dirigea vers la sortie.

Face à l'écran géant qui diffusait les images du fichier VIPER, Krystyna paraissait légitimement tendue. Avec un peu de chance, elle identifierait bientôt Robert Tamm comme étant le visiteur de la ferme de Garskill le mercredi précédent, le jour où Mihkel Lepikson avait été assassiné. Elle avait déjà reconnu son ravisseur en la personne de Roderick Flinders, qui l'avait ligotée et bâillonnée avant de l'enfermer dans le sous-sol de sa maison. Flinders avait été placé en garde à vue pendant que les chefs d'accusation s'accumulaient contre lui. Un grand jour pour le ministère public. Annie et Winsome avaient jugé bon de le laisser mariner encore un peu avant de l'interroger. Comme ça, il aurait tout le loisir de se concentrer sur les options qui s'offraient à lui, de plus en limitées à mesure que le temps passait.

Bien entendu, une identification de la part de Krystyna ne suffirait pas à prouver que Tamm avait bien tué Mihkel Lepikson ; elle ne ferait qu'établir sa présence à la ferme de Garskill à la date en question. Malgré tout, elle viendrait appuyer efficacement tous les éléments à charge qu'ils détenaient déjà : les fibres textiles et l'analyse d'ADN qui rattachaient le suspect au lieu de l'assassinat de Bill Quinn, ainsi que les traces de pneus et les empreintes digitales dans la boîte à gants de la Ford Focus de location, qui attestaient le passage du suspect sur les deux scènes de crime. De plus, la police de Glasgow avait mis la main sur une arbalète en fouillant la cave de Robert Tamm. Krystyna s'apprêtait donc à témoigner contre un tueur à gages endurci.

Par chance, le dispositif d'identification vidéo VIPER avait remplacé l'ancien système, où l'on demandait au témoin d'observer un panel d'individus de même type et de désigner le coupable parmi eux. Cela éviterait à Krystyna d'être directement confrontée à Robert Tamm.

Cela ne l'empêchait pas d'être sur les nerfs, surtout après ses mésaventures avec Flinders.

Finalement, l'affaire se régla sans difficultés. Tamm fut le quatrième homme à défiler sur l'écran, et Krystyna le reconnut sans une hésitation. Tout s'enchaînait pour le mieux. La police de Glasgow l'avait localisé et appréhendé assez facilement, et les deux officiers chargés de son transfert à Eastvale semblaient tout à fait satisfaits de larguer leur prisonnier et de passer une nuit en ville tous frais payés. Annie leur souhaitait bien du plaisir. Comparée à celle de Glasgow, la vie nocturne du coin n'avait pas grand-chose à offrir.

Le dimanche soir, Annie avait ramené Krystyna à Harkside après l'avoir obligée à s'arrêter à l'hôpital pour un check-up rapide. Tout allait bien de ce côté-là, malgré son air malheureux et contrit. Annie avait été aux petits soins avec elle : bain chaud, pizza, bouteille de vin et séance télé. Krystyna avait légèrement progressé en anglais, et Annie avait l'impression qu'elle reprenait un peu de poids. Elle l'avait également invitée à appeler sa famille à Pyskowice, et, d'après le ton et les larmes de Krystyna, et les signes qu'elle lui avait adressés à la fin de l'entretien, Annie avait cru comprendre que la jeune fille envisageait de rentrer chez elle et de se réconcilier avec ses parents. La conversation semblait lui avoir mis du baume au cœur, mais Annie doutait fort qu'elle reste très longtemps dans une petite ville de Silésie. Elle espérait simplement que la prochaine fois qu'elle quitterait son foyer, Krystyna ferait les démarches dans les règles et décrocherait au préalable un emploi digne de ce nom. Si son anglais s'améliorait, elle pourrait peut-être trouver du travail à Eastvale.

Annie laissa sa protégée avec Winsome dans la salle des enquêteurs et se fit accompagner par Doug Wilson dans la salle d'audition numéro trois. Le jeune agent avait besoin d'acquérir de l'expérience. Robert Tamm les y attendait, immobile comme un moine en pleine méditation, le visage impénétrable.

Anna étala ses dossiers sur la table et tapota le plateau métallique du bout de son stylo.

– Alors, Robert, on est dans la panade, hein ?

Tamm demeura sans réaction. Elle ignorait s'il avait compris ou pas ce qu'elle venait de dire. L'expression qu'elle avait choisie était peut-être obscure pour un étranger.

– Je crois que vous avez de sérieux ennuis, hasarda-t-elle à la place.

Tamm ne pipait toujours pas mot. Pour le moment, il n'avait pas réclamé d'avocat, mais un commis d'office serait rapidement disponible s'il en faisait la demande. Il avait fait signe qu'il comprenait quand on lui avait exposé ses droits, mais à part ça, il ne s'était pas exprimé. Il avait probablement un autre plan en tête. Le silence lui convenait. Il n'était pas du genre à cracher le morceau

d'entrée de jeu.

Annie ressentait la fatigue de cette longue journée. Winsome et elle s'étaient démenées au maximum, et elle pensait pouvoir mettre Tamm en accusation pour les meurtres de Bill Quinn et Mihkel Lepikson, notamment grâce aux témoignages de Gareth Underwood alias Curly et de Roderick Flinders. En revanche, elle manquait de preuves pour démontrer la complicité de Tamm avec Joosep Rebane. Doug Wilson semblait déjà se lasser du silence qui se prolongeait. Ce n'était pas ça qui allait enrichir son expérience.

Annie avait beau se rendre compte que l'affaire Rachel Hewitt et tout ce qui s'y rapportait n'était pas de son ressort, elle savait que Banks en avait fait une mission personnelle, et elle connaissait ses réactions lorsque quelque chose lui tenait à cœur. Elle regrettait de ne pas l'avoir accompagné à Tallinn – non pas pour des raisons sentimentales, mais par désir de faire avancer l'enquête. En effet, elle avait vu de ses propres yeux les ravages causés par l'enlèvement de Rachel. Maureen et Luke Hewitt, et Pauline Boyars, dont le mariage n'avait jamais eu lieu. Elle se demandait aussi comment il s'en sortait avec cette femme de l'Inspection générale. Étaient-ils en bons termes ? L'avait-il sur le dos toute la journée ? Elle envisagea même qu'ils couchaient ensemble. La femme était mariée, certes, mais on ne pouvait jamais se fier à une blonde glaciale. Le feu couvait souvent sous la glace.

L'affaire serait bientôt bouclée, il ne restait plus que les formalités à régler. Robert Tamm et Roderick Flinders étaient tous deux en garde à vue, et il ne faudrait que quelques jours pour monter des dossiers solides avec le concours des experts et du ministère public. Là-dedans, Flinders faisait figure de maillon faible. Il s'était déjà montré très disert, et s'il estimait avoir une chance de sauver sa peau, il serait sans doute plus bavard encore le lendemain. Une nuit à mijoter en cellule lui ferait le plus grand bien. Certains ouvriers de la ferme de Garskill demeuraient introuvables, mais ils se débrouilleraient sûrement pour rentrer chez eux, à moins que la police ne leur mette la main dessus avant. Quant à Ewa, l'amie de Krystyna, on avait retrouvé sa trace à Liverpool, et Annie avait organisé sa venue à Eastvale dans les prochains jours. Désormais Krystyna était en sécurité. Warren Corrigan était mort, et Curly prétendait vouloir se ranger, satisfait des termes de son accord avec la justice. Il était disposé à parler, et il en savait très long. Ça suffisait comme ça. D'un geste, Annie signala à Doug Wilson qu'ils quittaient la salle. Tamm leur faisait perdre leur temps – il était clair qu'il ne passerait pas aux aveux. Avant de regagner la salle des enquêteurs, elle demanda aux officiers en faction de le raccompagner en cellule.

Haig et Lombard, les deux agents « prêtés » par le Q.G. du comté,

avaient filé depuis longtemps, mais Winsome était toujours là avec Krystyna, ainsi que Geraldine Masterton.

– Bon, décréta Annie en posant son dossier sur son bureau. Je crois que c'est le moment de faire la fête. Allez, on va toutes se bourrer la gueule. (Krystyna la regarda d'un air interdit, et Annie mimait le geste de boire à la bouteille.) Toi aussi, tu viens.

Krystyna hocha la tête en souriant, et elles enfilèrent leur manteau avant de prendre le chemin du Queen's Arms.

– VIKTOR REBANE ET TOOMAS RÄTSEPP ont grandi ensemble dans les années cinquante, expliqua Erik sur le chemin de Viimsi. Ils habitaient Narva, près de la frontière russe.

Ursula Mardna s'était arrangée pour que Viktor Rebane accepte de rencontrer Banks et Joanna, et il était entendu qu'il sortirait libre de l'entretien. Comme on pouvait s'y attendre, son fils Joosep, avait disparu des écrans radars. À présent, Banks avait la conviction que le procureur ignorait tout de la piste signalée à Rätsepp par Bill Quinn et Aivar Kukk. Dans le cas contraire, pourquoi les aurait-elle aidés aujourd'hui à faire éclater la vérité ? Elle n'était pas de mèche avec Viktor Rebane ; comme l'avait dit Erik, seul Rätsepp était dans le coup. Ulcéré, le procureur avait juré de le faire payer, quels que soient ses liens avec Viktor Rebane, et Banks lui faisait confiance.

Erik poursuivit son historique.

– C'était une drôle d'époque. La ville avait beaucoup souffert des bombardements, les immigrés russes arrivaient en masse. Les deux hommes étaient tout jeunes quand ils se sont installés à Tallinn, et ils sont restés amis. Plus tard, Viktor a travaillé pour les industries d'État, et au moment de l'indépendance il a investi dans l'énergie. Toomas, lui, a d'abord intégré l'armée avant d'entrer dans la police. Au moment de la disparition de Rachel, Viktor avait aussi des parts importantes dans la boîte de nuit proche du St Patrick. Il paraît qu'il n'y mettait jamais les pieds – ce milieu ne l'intéressait pas, il n'en avait qu'après les bénéfices. Parmi les nombreuses voitures qu'il possédait, son fils utilisait surtout la Mercedes grise. Viktor le gâtait beaucoup, il lui passait tous ses caprices.

– Et il est assez puissant pour se tirer de là sans une égratignure.

– Il connaît des tas de secrets, mais ce n'est pas tout. Viktor Rebane n'est pas foncièrement mauvais, il faut que vous le compreniez. Tout le monde le plaint d'avoir un fils aussi taré. Depuis l'indépendance, Viktor a rendu de nombreux services à son pays. Il a financé des œuvres de bienfaisance, créé des emplois. C'est un citoyen respecté, ne l'oubliez pas. Nous n'allons pas tarder à arriver.

Merike les avait pris en voiture au Metropol, et ils contournaient maintenant le parc de Kadriorg pour rejoindre la route côtière menant à Viimsi. Tout s'était déroulé si vite après le coup de fil d'Ursula Mardna que Banks en avait encore le vertige. Il voyageait près de Merike à l'avant de la Coccinelle, tandis que Joanna et Erik étaient assis sur la banquette arrière. Depuis leur dîner au Mekk le samedi soir, Joanna se montrait brusque et cassante à son égard, et il en

conclut qu'elle regrettait de lui avoir confié ses soucis personnels dans un moment de faiblesse. C'était là une réaction assez courante. Quand on s'est montré sous un jour vulnérable, qu'on a livré des choses intimes et dévalorisantes, on a tendance ensuite à se refermer et à s'en vouloir d'avoir trop parlé. On a presque l'impression que l'autre vous tient, qu'il a une prise sur vous, comme Rebane et Corrigan sur Bill Quinn. Banks aurait aimé assurer à Joanna qu'elle se trompait, qu'il ne voyait pas la situation sous cet angle, mais il préféra se taire, certain que sa remarque serait mal reçue. Si Joanna était toujours contrariée de devoir poursuivre l'enquête sur Rachel, elle n'en laissait rien paraître et semblait aussi fébrile que lui après les dernières révélations et la promesse d'un entretien avec Viktor Rebane. Il devinait qu'elle sentait approcher le dénouement, comme lui, et que cette perspective la grisait. Elle était peut-être sur la bonne voie pour réussir à la Criminelle.

Par simple courtoisie, Viktor Rebane avait accepté de rencontrer dans un lieu public ces deux policiers étrangers qui n'avaient aucun pouvoir ni aucune autorité judiciaire sur sa personne. Il leur avait donné rendez-vous dans un restaurant. Rebane habitait une grande résidence moderne à Viimsi, au milieu d'un parc avec piscine et court de tennis.

– Comment se fait-il qu'il soit d'accord pour nous recevoir ? demanda Banks à Erik.

– Rebane se fait vieux, et il souffre d'un cancer. C'est un homme fatigué, qui cherche à faire amende honorable avant de mourir. Je pense qu'il a la conscience assez chargée. De plus, les plus hautes instances lui ont certifié qu'il n'aurait à répondre de rien.

– Pas même d'un meurtre ?

– On verra bien. En tant que journaliste, je donnerais cher pour assister à votre entrevue, mais il a bien spécifié qu'il ne voulait que Joanna et vous. Nous vous attendrons sur le parking. Peut-être que vous répondrez à mes questions ultérieurement, pour m'aider à sortir un article. « Une source policière qui préfère rester anonyme... »

– Pourquoi pas ? À condition qu'il y ait matière...

Merike s'engagea sur une aire de stationnement près du front de mer et montra du doigt un chemin qui longeait la plage.

– Le restaurant s'appelle le Paat, ce qui signifie « bateau ». Il ressemble en effet à une embarcation retournée. Bonne chance à vous.

Banks et Joanna marchèrent en direction du petit chemin. Encore une fois, la journée était belle ; sous un ciel bleu strié de nuages laiteux, les vagues venaient lécher les brise-lames. Ici ou là, quelques touffes d'herbe jaillissaient au milieu des galets. Sur leur gauche, on apercevait la côte de Tallinn, et une île assez vaste se profilait au large, droit devant eux.

Ils débouchèrent sur la terrasse abritée du restaurant, où quelques tables et bancs rustiques s'alignaient devant un petit muret. Le bâtiment évoquait effectivement un bateau renversé. Banks avait déjà repéré un vieil homme en coupe-vent installé à une des tables, devant une tasse fumante. Près de lui, deux mastards à la nuque épaisse surveillaient les alentours, mains croisées au niveau de l'entrejambe. Sans doute d'anciens agents du KGB.

Lorsqu'il s'approcha de la table avec Joanna, les gorilles s'avancèrent vers eux et entreprirent de les fouiller. Ils prirent quelques précautions avec Joanna, mais Banks nota néanmoins son air contrarié. Ils se montrèrent un peu plus brutaux envers Banks, mais pas au point de lui faire mal. Quand ils eurent vérifié qu'ils ne portaient ni arme ni micro, ils s'écartèrent pour qu'ils puissent s'asseoir face à Viktor Rebane.

Il avait une silhouette voûtée, et la position de son menton, qui pointait en permanence vers sa poitrine, laissait craindre quelque vilain renvoi. Son crâne chauve était couvert de tavelures, tout comme ses mains rabougries qui faisaient penser à une peau de lézard. Des rides profondes lui ravinaient le front. Il devait avoir le même âge que Rätsepp, puisqu'ils étaient amis d'enfance, mais Rebane paraissait bien dix ans de plus. Les ravages du cancer, probablement, ou les effets secondaires du traitement.

– Pour commencer, n'oublions pas les règles de l'hospitalité, leur dit-il. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

– Si vous voulez, fit Banks. Je prendrais volontiers une bière. Une A. Le Coq, si possible.

– Excellent choix. Et pour madame ?

– Un cappuccino, ça ira, répondit Joanna, encore vexée après la fouille.

D'un claquement de doigts, Rebane envoya le mastard le plus proche commander les boissons au bar. Comme s'il avait deviné les pensées de Joanna, Rebane s'adressa à elle, faisant cligner ses yeux jaunâtres.

– Je vous présente mes plus sincères excuses pour la fouille de tout à l'heure, mais un homme dans ma position n'est jamais trop prudent. Une belle femme fait parfois la plus dangereuse des armes.

– C'est un vieux proverbe estonien ? railla Joanna.

Rebane lui sourit.

– Non, c'est juste un proverbe signé Viktor Rebane. Si j'ai voulu vous rencontrer si vite, c'est que j'ai rendez-vous à l'hôpital cet après-midi. Après une séance de chimiothérapie, je me sens mal pendant plusieurs jours. Vous comprendrez certainement.

– Bien sûr, fit Banks, et nous vous sommes très reconnaissants d'avoir pris la peine de venir nous parler. Vous nous aiderez peut-être

à éclaircir certains points.

– C'est possible. Qu'il soit bien clair dès maintenant que j'ignore où se trouve mon fils, inutile de m'interroger à ce sujet. Joosep et moi sommes brouillés depuis des années. Il a toujours été un enfant difficile. Turbulent, imprévisible – surtout après la mort de sa mère. Il n'avait que dix ans à l'époque. Il a eu de très mauvaises fréquentations. Peut-être que je l'ai trop gâté. C'est à la mode de rejeter la faute sur les parents, n'est-ce pas ? Avez-vous un fils, inspecteur Banks ?

– Oui. Il est musicien.

– Parfait. Nous autres, Estoniens, apprécions la musique. Mon fils à moi est un gangster qui vend de la drogue et fait la traite des êtres humains. Malgré cela, il reste mon fils. Est-ce que vous pouvez le concevoir ?

– Je pense que oui.

– Jusqu'où iriez-vous pour protéger votre fils ?

Banks réfléchit quelques secondes.

– Très loin, je suppose. Mais je ne tolérerais pas qu'il viole et assassine des femmes.

En voyant l'expression douloureuse qui passait brièvement sur le visage de Rebane, Banks se reprocha d'avoir été brutal et cruel. C'était totalement gratuit. Le gorille revint sur ces entrefaites avec les consommations.

– Joosep prétend que la fille est morte d'une overdose, murmura Rebane.

– Quelle fille ?

– Celle qui vous intéresse. Sachez que j'ai une fille avec ma troisième épouse. Elle a vingt et un ans. Je l'aime et je suis fier d'elle. C'est peut-être pour cela que j'ai accepté de parler avec vous. Je compatis avec les parents de cette fille.

– Il vous aura fallu un sacré bout de temps.

Rebane secoua la tête d'un air impatienté.

– C'est plus facile d'oublier les choses quand il n'y a rien pour vous les rappeler. On a tant d'autres pensées en tête. Personnellement, j'ai des regrets par rapport aux choses que je n'ai pas faites, pas par rapport à celles que j'ai faites. Mais aujourd'hui, avec tout ce qui s'est passé... De vieilles blessures se sont rouvertes. Je suis un homme d'affaires, inspecteur Banks, et vos jugements moraux m'indiffèrent. Il se peut que j'aie fait des choses discutables parce que j'y trouvais un intérêt financier. En tout cas, je me suis fait beaucoup d'ennemis. Vous comprenez ?

– Je crois, oui.

– Il y a six ans, Joosep était encore mon fils bien-aimé. À présent il n'est plus qu'un étranger pour moi, ou presque.

– Vous voulez bien me raconter ce qui s’est produit il y a six ans ?

Viktor garda le silence pendant quelques minutes. Près du rivage, des mouettes criaient au-dessus d’un banc de poissons.

– Joosep est venu me voir. Il était bouleversé, très agité. Quand je lui ai demandé ce qui n’allait pas, il m’a dit qu’une fille était morte d’une overdose au cours d’une fête qu’il organisait. Une Anglaise. Soit-disant qu’il était au club – vous voyez duquel je parle ?

– Certainement.

– Il se trouvait au club avec des amis – le club dont j’étais propriétaire. Ils étaient sur le point de partir quand cette jolie fille est arrivée. Une apparition. Elle avait perdu son groupe d’amis. Joosep dit l’avoir invitée à sa fête, en lui proposant de la raccompagner plus tard à son hôtel. Elle a accepté, et ils sont montés en voiture. Pendant la soirée, la fille a continué à boire, et elle a consommé de la drogue. Le matin, ils l’ont trouvée morte. Elle... Quel est le mot, déjà ? (Il pointa le doigt sur la petite partie de son cou qui restait visible.) Elle s’est étouffée.

– Asphyxiée, corrigea Banks, mais étouffée fera aussi l’affaire. Elle a été étouffée par ses propres vomissures ?

– Oui.

– Et ensuite, qu’est-il arrivé ?

– Joosep avait des ennuis, il me demandait de l’aide. Le mercredi matin, mon vieil ami Toomas m’a appelé pour me prévenir que le nom de Joosep, le mien et celui du club avaient surgi dans le cadre de l’enquête. Je lui ai demandé de faire en sorte que ça en reste là, qu’il n’y ait pas de suites. C’était encore possible. Toomas a été d’accord pour rendre service à Joosep. Il a touché de l’argent en échange, évidemment. Il savait que je le récompenserais généreusement.

– Cela va sans dire, fit Banks. C’est rassurant de constater que la corruption obéit partout aux mêmes lois.

– Je n’en suis pas si sûr. À moins que vous ne fassiez de l’ironie ? Vous êtes comme ça, en Angleterre.

– Juste un brin. Donc, Toomas Rätsepp a décidé de clore l’enquête.

– Il a enterré cette piste, du moins. Ce n’était pas compliqué, puisque très peu de gens étaient au courant. Il y avait bien le serveur du St Patrick, mais il n’a pas beaucoup résisté. Il a suffi de le menacer d’une bonne raclée et de le mettre dans un avion pour l’Australie. Et puis il y a eu ce jeune policier qui a fait part de sa découverte à Toomas. Avec lui aussi, ça a été facile. Il voulait garder sa place, monter en grade. Lui aussi s’est fait malmener. Le gros souci, c’était le policier britannique.

– Bill Quinn.

– Oui. On n’avait pas les moyens d’entraver son enquête, ni de l’intimider. Il faudrait être fou pour assassiner un flic étranger sur le

territoire estonien. Il nous fallait trouver une autre solution.

– Et vous l’avez trouvée.

– J’ai chargé un collègue de recruter une jolie fille au club et de lui offrir de l’argent. Le reste, vous le savez déjà. La rencontre provoquée au bar de l’hôtel. Quelques verres, un somnifère et un dîner au restaurant. Et pour finir, les photos. Un jeu d’enfants.

Comme Banks l’avait prévu, Joanna réclama la parole. Cette partie de l’histoire la concernait tout particulièrement.

– Si j’ai bien compris, vous avez demandé à la fille de séduire Bill Quinn et de le droguer pour qu’il soit pris en photo dans une situation compromettante. Et ensuite, vous l’avez fait chanter.

Rebane acquiesça d’un signe de tête, ce qui ne fit qu’accentuer l’impression de rot imminent.

– C’était le seul moyen de préserver mon fils. Je l’ai aidé bien souvent à se tirer de mauvais pas. À l’époque, j’avais encore l’espoir qu’il pouvait changer, arrêter de faire n’importe quoi. Mais il a choisi un autre chemin. Je ne peux plus rien pour lui. Nous avons rompu. Cela dit, vous ne mettrez jamais la main sur lui. Je vous l’ai dit, c’est toujours mon fils, malgré tout ce qui s’est passé, et je ne supporterai pas qu’il finisse en prison ou en hôpital psychiatrique.

– Quand l’épouse de Bill Quinn est décédée, votre chantage est tombé à l’eau.

– Joosep savait ce que j’avais fait, il avait conservé des photos. Entre-temps il s’était lancé dans des activités criminelles, notamment en Angleterre, et il a trouvé utile d’avoir un policier... Comment dites-vous ?

– Dans sa poche ? suggéra Banks.

Rebane approuva, bien qu’il n’eût pas l’air de vraiment comprendre l’expression.

– Après la mort de sa femme, Bill Quinn était bien décidé à révéler la vérité, n’est-ce pas ? Vous avez été obligé de revoir votre stratégie. Et là, vous lui avez envoyé Robert Tamm.

– Robert Tamm ? répéta Rebane d’un air surpris. Ce n’est pas quelqu’un qui travaille pour moi.

– Pour Joosep, alors ?

– Je n’ai pas tué l’inspecteur Quinn, et je n’ai pas non plus commandité son assassinat. Je ne suis pas un meurtrier.

– Non, bien sûr que non. Contrairement à votre fils. Pendant des années, il a fait chanter Quinn pour assurer la bonne marche de ses trafics en Angleterre, et brusquement il s’est senti menacé. Là-dessus, il a découvert que Bill Quinn et un journaliste estonien, Mihkel Lepikson, s’apprêtaient à dévoiler cette sale histoire au public. Joosep a ordonné une double exécution. Vous ne vous mouillez pas directement, mais ça ne vous gêne pas plus que ça de le voir violer et

amocher les autres, et saccager des vies.

Rebane abattit sur la table son poing squelettique.

– C'est mon fils ! Que vouliez-vous que je fasse ? Je vous l'ai dit, vos pauvres valeurs morales ne m'intéressent pas. Contentez-vous des miettes qu'on vous jette. Comme des chiens reconnaissants. Georg !

Un des mastards s'approcha aussitôt.

– Aide-moi, Georg, on va partir. Je suis fatigué.

Soutenu par Georg, Rebane se remit péniblement debout tandis que Banks et Joanna restaient assis.

– Il me reste une question à vous poser, lui dit Banks.

Rebane baissa le regard vers lui, tremblant de rage et les dents serrées.

– Vous avez un fichu culot, mon ami.

– Où est Rachel Hewitt ?

Le trajet en voiture jusqu'à Võrumaa durait environ trois heures. Assis à l'arrière avec Joanna, Banks contemplait le paysage, somnolant par moments, ou se repassant mentalement le déroulement de l'affaire. Il pensait en particulier à la conclusion de leur entretien avec Rebane au restaurant, à l'expression furieuse de son regard posé sur lui, qui lui avait laissé penser que le vieil homme ne lâcherait rien. Il s'était trompé. Rebane avait fini par citer un lieu à mi-voix, avant de s'éloigner en clopinant, appuyé à Georg.

À l'avant, Erik et Merike bavardaient doucement en estonien tout en vérifiant l'itinéraire. La radio diffusait un jazz tranquille.

Banks avait l'impression d'avoir un peu rudoyé Rebane, mais il ne supportait pas les bandits qui se faisaient passer pour d'honnêtes gens. En tant qu'homme d'affaires, Viktor était peut-être quelqu'un de respectable, qui avait rendu de grands services à son pays. Pourtant, Banks avait le net sentiment qu'il avait un paquet de mauvais coups à cacher, et que Toomas Rätsepp était venu plus d'une fois à la rescousse. On ne s'entourait pas de chiens de garde tels que ceux qu'il venait de croiser sans une excellente raison. Toutefois Rebane demeurait intouchable, et dans le fond ça n'avait plus tellement d'importance : ses jours étaient comptés. Quant à son fils, il s'était évaporé ; peut-être se cachait-il à Saint-Pétersbourg, chez ses copains mafieux. Les forces de police européennes se tiendraient à l'affût, mais il s'agirait plus d'un jeu de patience que d'une traque à proprement parler.

De toute manière, Banks était prêt à parier que sitôt l'affaire divulguée, Joosep ne tarderait pas à se faire trucider par ses partenaires. Il y avait une certaine éthique dans les milieux criminels. Le meurtre et la violence étaient admis, du moment qu'ils rapportaient de l'argent. Même chose pour la torture, les brutalités et les incendies

criminels : ils étaient tolérés tant qu'il y avait un bénéfice à la clé. En revanche, il était très mal vu de s'en prendre à un enfant ou à une jeune fille. Dans le meilleur des cas, les collègues de Joosep lui reprocheraient son imprudence, mais ils pourraient aussi voir en lui le possible violeur et meurtrier d'une jeune femme. D'une façon ou d'une autre, il deviendrait un poids mort, si ce n'était pas déjà le cas. Il se pouvait fort bien que Joosep ait déjà mis en rogne un paquet de gens, et que cet incident fasse déborder la coupe.

Une campagne vallonnée défilait derrière la vitre de la voiture, ses champs et ses bois interrompus de temps en temps par un village ou une bourgade. Banks songea que les épaisses forêts de conifères devaient être splendides en hiver, quand la neige les recouvrait. Ses compagnons se taisaient, préoccupés, peut-être, par ce qui les attendait, ou bien plongés dans les souvenirs du passé. Banks évoqua sa conversation un peu tendue avec Annie. Elle paraissait satisfaite de l'issue de ses investigations à Eastgate, et, à ce moment-là, lui-même ignorait qu'il était tout près de conclure sa propre enquête à Tallinn.

Viktor Rebane lui avait finalement avoué que son fils n'avait pas emmené Rachel dans une fête à Tallinn, mais dans sa maison de campagne de Võrumaa, une région de lacs et de forêts située dans le sud du pays, à trois heures de route du centre de la capitale. Joosep avait l'habitude d'y organiser de grandes fêtes qui se prolongeaient parfois pendant deux ou trois jours. Les invités tenaient le coup grâce à de la cocaïne et à des amphétamines, et ensuite ils avalaient des barbituriques pour dormir. Viktor avait bien précisé que la résidence au bord du lac appartenait en propre à Joosep. La propriété n'était pas à son nom, il n'y avait jamais mis les pieds. Sans doute possédait-il son terrain de jeu personnel.

Les questions se bouscuaient dans l'esprit de Banks. Rachel avait-elle rapidement pris conscience de ce qui lui arrivait, pendant que des inconnus l'emmenaient loin de la ville ? Joosep Rebane l'avait-il droguée de la même manière que Larisa avait drogué Bill Quinn ? On lui avait peut-être administré du Rohypnol ou un produit du même genre. À moins que Rachel ne les ait suivis de son plein gré, poussée par la tentation de l'aventure. S'était-elle imaginé qu'elle allait passer un bon moment ? Après tout, Joosep Rebane était jeune, riche et séduisant, il était doté d'un charisme de rock star et conduisait une coûteuse Mercedes. Rachel ne courait pas les fêtes, tout son entourage s'accordait là-dessus. Ce n'était pas non plus une fille facile, mais elle avait un caractère spontané, et elle était indéniablement attirée par l'argent et ses privilèges. Avait-elle cru voir en Joosep Rebane le prince charmant de ses rêves ?

Sitôt que Viktor avait quitté le Paat en compagnie de ses gorilles, Banks avait contacté Ursula Mardna, qui leur avait indiqué le meilleur

itinéraire pour se rendre à la maison au bord du lac. Elle avait également pris des dispositions pour qu'une équipe d'experts soit envoyée sur place et se mette immédiatement au travail. Elle proposait à Banks de les rejoindre là-bas depuis Viimsi.

Lorsqu'ils furent sortis de l'autoroute, Merike eut quelques difficultés à trouver le lac en question, et ils sillonnèrent pendant un moment des petites routes forestières, s'arrêtant de temps à autre pour consulter les panneaux. Enfin, ils s'engagèrent sur une longue voie sinueuse qui aboutissait à une maison en bois. C'était une construction toute simple, avec une pelouse qui descendait vers le lac. En dehors des dépendances, Banks ne vit pas d'autre bâtiment dans les environs. Cette demeure isolée était le lieu idéal pour les fantaisies de Joosep Rebane.

Le chemin menant à l'habitation et à la pièce d'eau était barré par un ruban de sécurité, et gardé par un policier en uniforme à la mine renfrognée. Erik tenta sans succès de l'amadouer. Heureusement, l'arrivée d'Ursula Mardna, une demi-heure plus tard, vint les tirer de l'impasse. Toutefois, elle n'accepta que les policiers sur les lieux, ce qui mit Erik hors de lui. Après ce long trajet, il avait espéré davantage. Il bouda un moment dans la voiture, fumant une cigarette avec Merike, puis ils s'avancèrent tous deux jusqu'à la limite autorisée. Banks ne doutait pas qu'il se tiendrait à l'affût pour couvrir l'affaire dans son journal, et son portable était certainement équipé d'un appareil photo correct. Lui-même ne voyait aucun inconvénient à ce que l'histoire circule, et Ursula Mardna ne s'y opposerait sûrement pas. Elle avait pris la tête des opérations et distribuait des ordres à l'équipe technique et scientifique. Même si son échec initial n'avait pas porté préjudice à sa carrière, une résolution tardive de l'affaire Rachel Hewitt ne pourrait que lui être bénéfique.

Pendant que le gros des techniciens intervenait dans la maison, deux d'entre eux s'occupèrent de fouiller les parties du terrain qui leur paraissaient susceptibles de dissimuler un corps. D'après Viktor, Joosep avait enterré Rachel dans le jardin, mais il n'avait pas précisé l'emplacement exact. Banks s'était étonné qu'il ne l'ait pas tout simplement balancée dans le lac. D'un autre côté, un cadavre jeté à l'eau finissait toujours par remonter à la surface, et Rebane avait peut-être eu peur que quelqu'un ne le repère, même dans ce coin perdu. Il devait y avoir des maisons habitées un peu plus loin, et des randonneurs, des cyclistes ou des rameurs pouvaient aussi passer par là.

Banks et Joanna restèrent près d'Ursula Mardna pour observer la scène depuis la plage. Au bout du jardin, un bateau à moteur et une barque étaient amarrés au ponton. La rive opposée était distante de quatre cents mètres environ, et Banks n'apercevait pas la moindre

habitation de ce côté-là. Apparemment, Joosep et ses amis avaient eu le lac pour eux tout seuls. Il flottait dans l'air un parfum de résine, et les oiseaux chantaient dans les arbres.

Le coordinateur de scène de crime vint annoncer à Ursula Mardna que la maison ne révélait nulle trace d'une récente occupation. Personne ne semblait y être entré depuis un certain temps. En dehors des conversations entre experts, l'endroit était parfaitement calme, un peu comme le cottage de Banks au bord du ruisseau à Gratly. La spacieuse demeure comprenait quatre chambres à l'étage et une poolhouse en sous-sol, et les dépendances aménagées pouvaient accueillir des hôtes supplémentaires. Au rez-de-chaussée, une cuisine, un salon et un coin salle à manger se partageaient un grand espace décloisonné. Les pièces sentaient le moisi, comme si elles étaient restées longtemps fermées, et des grains de poussière dansaient dans les rayons de lumière. Mis à part quelques tapis posés ici ou là, les parquets étaient nus. Le poêle à bois du salon devait diffuser une chaleur très agréable pendant les soirées d'hiver. Banks continua sa visite. Quelques fauteuils défraîchis, une chaîne stéréo d'assez bonne qualité avec des CD de groupes punk et heavy metal ; une collection de narguilés ; un grand écran plat et une pile de DVD, surtout des films d'arts martiaux et des pornos coréens piratés. Au mur, des scènes stylisées du Kâmasûtra, des affiches cubistes et de l'expressionnisme abstrait.

Banks fut soulagé de retrouver l'extérieur. Un des techniciens chargés de creuser dans le jardin l'interpella aussitôt. Banks accourut vers lui, suivi de Joanna, d'Ursula Mardna et de plusieurs experts. Un trou d'un mètre de profondeur avait été pratiqué dans le sol. Alors qu'ils se rassemblaient autour de la fosse, Banks vit Erik qui tendait le cou derrière le ruban de sécurité, volant probablement quelques clichés avec son smartphone.

Le technicien, un spécialiste en archéologie criminelle, écarta à coups de brosse minutieux la terre qui recouvrait une orbite creuse. Après des années passées sous terre, les ossements avaient pris une teinte plus sombre, mêlés à toutes les substances qui s'étaient infiltrées dans le sol. Banks et Joanna regardèrent le crâne émerger peu à peu tandis que l'expert le dégageait précautionneusement. Il les invita à s'éloigner, car l'opération allait durer un certain temps. Il les préviendrait dès qu'il aurait terminé. L'épreuve finale consisterait à extraire le corps de sa tombe pour le transférer à la morgue. Seul le photographe demeura sur les lieux pendant que le technicien poursuivait sa tâche délicate.

Banks, Joanna et Ursula Mardna patientèrent au bord de l'eau, arpentant la plage pour passer le temps. Quelqu'un avait apporté une thermos de café. Par cette chaude journée, Banks aurait préféré une

bière bien fraîche, mais il fut tout de même content qu'on lui prête une tasse. Dans des moments comme celui-ci, il regrettait toujours d'avoir renoncé au tabac. Lorsque Ursula Mardna alluma une cigarette, recueillant les cendres dans un récipient métallique pour ne pas contaminer la scène, il dut se faire violence pour ne pas lui en demander une.

La présence des policiers britanniques – Joanna Passero en particulier – intriguait visiblement le reste des intervenants, mais personne ne manifesta à leur égard de curiosité déplacée. Ici, les gens parlaient moins bien anglais que les habitants de Tallinn. En ce début de soirée, le soleil n'était pas encore couché, mais les ombres commençaient à s'allonger à la surface de l'eau, et une lumière diffuse filtrait entre les arbres, assourdie par l'approche du crépuscule.

L'archéologue et ses assistants finirent par les appeler. Banks aurait été incapable de dire si le squelette qu'il avait sous les yeux appartenait à un homme ou à une femme, mais le médecin légiste, également présent au bord de la fosse, assura qu'il était bien féminin.

Lorsque Banks se pencha au-dessus de la tombe peu profonde en même temps que Joanna et Ursula Mardna, il sut qu'il avait enfin trouvé l'objet de sa quête. Il n'éprouvait cependant aucun sentiment de victoire, seulement un soulagement teinté de tristesse. La couleur jaune de la robe était méconnaissable, naturellement, pourtant on distinguait encore quelques fragments de tissu accrochés aux ossements brunis. Même les nu-pieds blancs à talons hauts étaient toujours là, salis et partiellement décomposés. Il reconnut aussi les vestiges d'un petit sac à main, avec son fermoir métallique et les lambeaux de sa sangle en cuir. On avait l'impression que les affaires de Rachel avaient été jetées par-dessus le corps, et Banks se demanda si elle était nue quand on l'avait enterrée.

Dès que le photographe eut terminé et que les experts eurent collecté et classé les échantillons de terre et de végétaux, un des techniciens extirpa le sac à main avec précaution. La doublure avait pourri, mais une partie de son contenu demeurait intact. Un bâton de rouge à lèvres, un porte-monnaie en cuir en partie désagrégé, une brosse à cheveux en plastique, des clés, de la petite monnaie – des couronnes estoniennes et quelques pièces anglaises – et un stylo publicitaire de l'hôtel Meriton. S'il avait renfermé d'autres objets, ils s'étaient délités avec le temps en même temps que la chair.

Agenouillé près du corps, le légiste emprunta la brosse de l'archéologue pour nettoyer les traces de terre au niveau du cou. Il étudia d'abord celui-ci à la loupe, puis enfila des gants pour procéder à une manipulation, ponctuant son examen de diverses onomatopées. Banks entendit craquer ses genoux lorsqu'il se redressa. Il donna quelques explications à Ursula Mardna, qui traduisit à l'intention de

Banks.

– Il ne peut pas l'affirmer, mais il pense qu'elle a été étranglée. De nombreux petits os du cou sont brisés.

– Quelle que soit la cause du décès, il a bien fallu que quelqu'un enfouisse le corps. Je suppose qu'une enquête va être ouverte ?

– Bien entendu.

Banks sollicita alors la permission d'examiner le sac à main. Le procureur ayant donné son accord, l'expert le lui confia, non sans lui avoir remis une paire de gants de protection. Ce n'était qu'une question de protocole, Banks en était conscient, puisque les empreintes digitales n'avaient pas pu subsister après tout ce temps.

Banks rouvrit tout doucement le sac sous le regard de Joanna Passero. En général, la matière qui résistait le mieux aux éléments – le feu excepté – était le plastique. La règle se confirmait : Banks découvrit une série de cartes. Tesco, cartes bancaires, Boots, Waterstones et plusieurs autres. Toutes au nom de Rachel Hewitt.

C'était bien elle, il ne pouvait plus en douter.

La dernière chose qu'il trouva, coincée derrière la carte de crédit, fut une petite carte plastifiée. Dessus, un homme en frac et haut-de-forme aidait une femme aux formes voluptueuses à monter dans un fiacre. On avait presque l'impression qu'il la poussait à l'intérieur.

LE GRAND SOLEIL de la fin juin inondait la place du marché d'Eastvale. Depuis la fenêtre de son bureau, Banks contemplait ses reflets sur les pavés tout en écoutant sur sa station iPod les accords irréels de « *Awakening* » d'Erkki-Sven Tüür. Une délicieuse odeur de café et de pain frais montait jusqu'à lui. Au clocher de l'église, les aiguilles dorées de l'horloge bleue indiquaient dix-sept heures quinze. Des randonneurs de retour d'une sortie dans les Dales arrivaient sur la place les uns après les autres et se rassemblaient près de la croix, équipés de pied en cap : chaussures et bâton de marche, blousons jaunes ou orange, sac à dos, pantalons rentrés dans les chaussettes. Le guide portait autour du cou une carte d'état-major dans une pochette plastifiée. Sur la terrasse pavée du Queen's Arms, on avait déjà installé sur l'estrade en bois les tables abritées sous des parasols. Ils rappelèrent à Banks ses dîners à Tallinn dans la Vieille Ville, en compagnie de Joanna Passero.

Un mois seulement le séparait de son séjour en Estonie, mais il aurait juré que des siècles s'étaient écoulés depuis. Annie avait retrouvé une forme olympique, comme si elle ne s'était jamais absentée, d'autant plus qu'elle avait résolu l'affaire dont il était responsable pendant que lui se battait contre des moulins à vent à Tallinn. Tout heureuse, elle lui avait annoncé que Krystyna venait de lui envoyer une lettre dans un anglais primaire : elle habitait maintenant Cracovie et travaillait dans un restaurant de cuisine traditionnelle polonaise. Dans ses moments de loisir, elle se consacrait à l'apprentissage de l'anglais.

Joanna Passero se trouvait toujours au Q.G. du comté et se préparait à quitter l'Inspection générale pour intégrer le renseignement criminel. Très souvent, les pensées de Banks revenaient à leur voyage à Tallinn, à l'ambiance de la ville, aux personnes qu'ils y avaient rencontrés, à la découverte qu'ils avaient faite au bord du lac de Võrumaa. Finalement, ils n'avaient pas eu le temps d'admirer la *Danse macabre* de l'église Saint-Nicolas. Une autre fois, peut-être.

Comme Banks l'avait anticipé, il y avait eu des fuites dans la presse concernant le rapport de Joanna sur Bill Quinn, suivies d'un bref tollé dirigé contre les policiers et les prostituées. Toutefois, la polémique s'était rapidement épuisée, chassée par une affaire d'écoutes téléphoniques visant plusieurs célébrités.

Au mois de mai, le reportage signé Erik Aarma dans l'*Eesti Telegraaf*, publié dans deux numéros consécutifs de l'hebdomadaire, contribua grandement à réhabiliter la mémoire de Bill Quinn. L'article d'Erik

s'ouvrait sur les meurtres de Quinn et de Mihkel Lepikson pour remonter ensuite jusqu'au réseau de travailleurs clandestins, à l'assassinat de Corrigan et à la disparition de Rachel Hewitt, incriminant Joosep et Viktor Rebane aussi explicitement que la loi le lui permettait. Des traductions, abrégées dans certains cas, ne tardèrent pas à paraître dans les journaux de l'Europe entière. Après tout, l'affaire Hewitt avait connu un grand retentissement six ans plus tôt, et les efforts assidus des parents de Rachel lui avaient assuré une couverture médiatique ininterrompue. Bien qu'il fût impossible de citer les noms de plusieurs acteurs clés, la plupart des lecteurs – à Tallinn tout au moins – ne manquèrent sûrement pas d'identifier « le jeune homme riche et incontrôlable » et « le père de ce dernier, un puissant homme d'affaires », auxquels Erik faisait référence.

La première semaine de juin, Viktor Rebane décéda d'un cancer du poumon à Tallinn, peu après la parution de l'article. Son fils n'assista pas à ses obsèques. Une semaine plus tard, on repêcha dans la Neva, près de Saint-Petersbourg, un cadavre avec deux balles dans le crâne. On soupçonna aussitôt qu'il s'agissait de Joosep Rebane, hypothèse rapidement corroborée par un test ADN. Manifestement, les caïds de la mafia s'étaient bel et bien offusqués d'apprendre qu'il avait assassiné une jeune fille innocente. De l'avis de Banks, cela faisait un moment déjà qu'ils le considéraient comme un poids mort, et son élimination était sûrement programmée.

Pour Ursula Mardna, la conclusion de l'affaire fut un véritable triomphe, qui fit oublier son manque de vigilance passé. Toomas Rätsepp, lui, tomba sous le coup des lois anti-corruption et fut traduit en justice.

Banks retourna à son bureau et s'empara des trois feuillets qu'il avait reçus par la poste le matin même, accompagnés d'un petit mot d'explication d'Erik : la lettre avait été envoyée à la rédaction en réponse à son reportage, et Merike s'était chargée de la traduire du russe. La musique paisible, avec ses lents accords, ses notes tenues et ses envolées de cordes, dégageait une impression de sérénité autant que d'intensité. Banks prit place à son bureau, but un peu de café tiède et se mit à lire :

Cher monsieur Aarma,

C'est avec beaucoup d'intérêt et de curiosité que j'ai pris récemment connaissance de votre article paru dans un journal national. J'estime qu'il est de mon devoir de clarifier quelques éléments importants. Vous pourrez me demander pourquoi j'ai attendu si longtemps. Je n'ai pas d'autres excuses à avancer que la lâcheté et le souci de me protéger. Vous écrivez que si une partie des faits est désormais bien établie, il se peut qu'on ne sache

jamais précisément ce qui s'est passé il y a six ans dans la maison au bord du lac de Võrumaa, cette nuit de juillet. En cela vous faites erreur, car j'étais présente à ce moment-là.

À l'époque, je travaillais dans un club à Tallinn, dans la Vieille Ville. Il ne portait pas de nom, on l'appelait simplement Le Club. Je partageais un appartement avec une autre employée, Larisa, une Estonienne russophone un peu naïve qui n'était pas de service le soir dont je veux vous parler.

Au Club, on retrouvait toujours la même bande, qui gravitait autour de Joosep Rebane, fils de Viktor Rebane, un des propriétaires de la boîte. Vous faites allusion à ces deux personnes dans votre article – c'est du moins ce que j'en ai conclu en lisant vos descriptions. Joosep était entouré de cette « aura prestigieuse » dont vous parlez, comme une star de cinéma ou un membre de la jet-set. Il ne travaillait pas et n'en avait pas besoin. Il était riche. Malgré son intelligence, il n'avait ni culture ni instruction. Il avait du charisme, en revanche, mais entaché de cruauté. Il prenait plaisir à humilier les autres, à abuser de son pouvoir, et, malgré tout, les gens étaient attirés par lui – les femmes en particulier. Pour quelle raison, je l'ignore. Je ne le comprenais pas sur le moment, et je n'ai toujours pas d'explication. Quelque chose de stimulant dans sa personnalité ? Le climat dangereux qui semblait régner autour de lui ?

Le week-end, il nous arrivait souvent de nous réunir au Club et de finir la soirée ailleurs. Le noyau du groupe se composait de cinq ou six personnes, mais d'autres nous rejoignaient plus tard, il y avait même des gens de Saint-Pétersbourg et de Riga. De temps en temps, Joosep nous emmenait à Võrumaa, dans sa maison au bord du lac. Dans un endroit aussi isolé que celui-là, nous pouvions tout nous permettre – et nous ne nous en privions pas.

Un soir de juillet, il y a six ans – je ne me souviens pas de la date exacte, mais vous précisez dans votre article qu'il s'agit de la nuit du samedi 22 au dimanche 23, et je vous fais confiance –, une jeune fille a fait son entrée alors que nous allions quitter le Club. Elle était ivre, elle avait l'air perdue. Joosep a tout de suite vu qu'elle était vulnérable, et il l'a abordée en lui demandant s'il pouvait l'aider. Elle correspondait à son type de femme, une apparition blonde dans une petite robe jaune, les lèvres pleines, le teint pâle. Je n'ai pas tout entendu de leur conversation, mais il l'a persuadée de prendre un verre, dans lequel il a dû mettre du Rohypnol – je m'en suis fait la réflexion plus tard. Ce n'était pas la première fois que ça arrivait, même quand les filles étaient consentantes.

Nous sommes sortis – je pense que nous étions cinq – et Joosep a

voulu faire monter la fille dans sa voiture. Au début, elle n'était pas d'accord, mais il savait se montrer très persuasif. À ce moment-là, la drogue ne faisait pas encore effet. Joosep lui a raconté qu'il l'invitait à une fête chez lui, pas très loin de là, et qu'il la déposerait un peu plus tard à son hôtel. L'idée a paru lui plaire, en tout cas elle ne s'y est pas opposée franchement, et Joosep l'a poussée à l'arrière de la voiture. Nous nous sommes mis en route. La fête, l'hôtel – c'était un mensonge. Nous allions à Võrumaa, dans la maison au bord du lac.

Je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs du trajet. Il me semble que la fille s'est plainte quand elle a compris qu'on s'éloignait de la ville, et puis elle a fini par se taire. Je me rappelle qu'à notre arrivée, Joosep a été pratiquement obligé de la porter, et il l'a déposée dans une des dépendances. Dans mon souvenir, il n'est pas revenu dans la maison. Il était à peu près quatre heures du matin, et le jour commençait à se lever. On était tous plus ou moins lessivés. Pour nous, le temps ne comptait pas. Il n'était pas rare que nous dormions quelques heures et recommencions à faire la fête vers dix heures du matin, ou à trois heures de l'après-midi si l'envie nous en prenait.

Certaines fois, des gens débarquaient à l'improviste, et on remettait ça pour les accueillir. Drogues, alcool, sexe... Cette nuit-là, je crois qu'on a fumé un joint avant de s'endormir. Nous n'étions pas pressés.

J'ai dû me réveiller au bout de deux heures, dérangée par un bruit. Dans la maison, tout le monde avait l'air assommé. En m'approchant de la fenêtre, ouverte sur la tiédeur de la nuit, j'ai de nouveau entendu le même bruit, comme un cri étouffé, puis un gargouillis et l'impact d'un poing sur une surface en bois. Après, le silence est retombé.

Ce bruit m'avait donné froid dans le dos. Je me suis baissée pour qu'on ne me voie pas de l'extérieur. J'ai attendu – je ne saurais pas dire combien de temps. La lumière du soleil devenait plus vive. Joosep Rebane a fini par sortir de la dépendance avec un paquet dans les bras. J'ai vu la robe jaune, le petit sac à main qui pendait d'une main, une chaussure blanche à moitié détachée.

Il a jeté un regard autour de lui en humant l'air comme un animal sauvage. La peur m'a fait frissonner. J'étais sûre qu'il allait me repérer, ou que son instinct lui dénoncerait ma présence. Mais je me trompais. Il a observé le lac, comme s'il réfléchissait à quelque chose, et ensuite il s'est éloigné un peu pour s'arrêter à l'orée du bois. Une bêche était appuyée à un tronc d'arbre, et il s'est mis à creuser. La fille gisait au sol près de lui. Je ne pouvais dire si elle était vivante ou pas, en tout cas elle ne bougeait pas.

J'ai regardé Joosep ouvrir une fosse peu profonde et jeter le corps dedans avant de le recouvrir. Il a tassé les touffes d'herbe sur le dessus pour qu'on ne remarque rien. Quelle importance, d'ailleurs ? Qui s'en serait soucié ? L'herbe ne tarderait pas à repousser et à dissimuler la tombe pour toujours.

Quand il est rentré dans la dépendance, je me suis recouchée sur mon matelas, ne sachant que faire. J'étais presque certaine qu'il ne m'avait pas vue. Dans le cas contraire, il serait probablement venu me trouver pour se débarrasser de moi. J'avais quand même un léger doute. Le cerveau de Joosep fonctionnait d'une drôle de façon. Toute la journée, il a cherché mon regard et m'a fait des sourires. Il nous a raconté que l'Anglaise s'était enfuie pendant la nuit, et les autres ont trouvé ça marrant. Ne se rendaient-ils pas compte qu'elle n'avait nulle part où aller ? À un moment, un type qui s'appelait Sasha a décidé de rentrer à Tallinn, je lui ai demandé de m'emmener avec lui en lui disant que je travaillais au Club ce soir-là. Je ne suis pas sûre que Joosep m'ait crue, mais il m'a laissé partir.

Sitôt arrivée à Tallinn, je me suis précipitée chez moi. Larisa n'était pas à l'appartement. J'ai fourré mes affaires dans une valise et vérifié que j'avais bien mon passeport. Vu que je n'avais pas de voiture, j'ai été obligée de faire du stop. Pour une jeune fille raisonnablement séduisante, ce n'est pas très compliqué. J'ai atteint Riga, Vilnius et enfin Minsk... Je n'en dirai pas plus sur ma propre histoire.

Je vous prie de ne pas essayer de me retrouver. Je regrette ce que j'ai fait – ou pas fait. Le souvenir de cette nuit n'a cessé depuis de me poursuivre. Je n'aurais rien pu faire pour sauver cette jeune Anglaise – à part, peut-être, suivre Joosep et tâcher de m'interposer. Mais personne ne peut arrêter Joosep quand il a une idée en tête, et il a beaucoup plus de force que moi. J'aurais peut-être dû témoigner plus tôt, pour épargner à sa famille et à ses proches la torture de l'incertitude. J'espère que vous comprendrez que je n'ai pas pu me résoudre à me manifester avant de découvrir votre reportage.

JULIYA K

Banks replia les feuillets pour les ranger dans l'enveloppe et se massa les tempes, s'immergeant dans les chœurs du « *Wanderer's Evening Song* ». Les souvenirs des obsèques de Rachel, organisées à la fin mai, revinrent à sa mémoire. La foule dans le crématorium, la horde de journalistes qui attendaient dehors avec leurs caméras portatives et leurs micros, indifférents au chagrin de tous ces gens

endeuillés. Les notes de « *Fix You* » de Coldplay avaient accompagné la disparition du cercueil. D'après Pauline, Rachel adorait cette chanson au moment de son voyage à Tallinn.

Après la cérémonie, Banks et Annie avaient assisté à la réception que donnaient les parents de Rachel. On leur avait servi du xérès et des petits sandwiches. Les journalistes étaient cantonnés sur le trottoir, derrière le portail du jardin, mais, de temps à autre, un reporter audacieux s'aventurait jusqu'à la maison et collait le nez au carreau, derrière les rideaux en dentelle.

Banks s'était arrangé pour voir en tête à tête Maureen Hewitt, que sa fille Heather ne lâchait pas d'un pouce. Entièrement vêtue de noir, la pâle jeune fille avait un peu l'aspect d'un fantôme, et Banks ne l'avait pas entendue prononcer un mot. Son visage affichant une expression immuable de douleur muette et d'angoisse, elle semblait en permanence sur le point de fondre en larmes ou de prendre la fuite.

Maureen Hewitt avait remercié Banks d'avoir éclairci le mystère de la disparition de Rachel. Si éprouvante qu'ait été la nouvelle de sa mort pour des parents qui persistaient à la croire vivante, elle lui avait assuré que la découverte de la vérité, en apportant une conclusion à l'histoire, ne pouvait que les réconforter. Banks avait fait de son mieux pour persuader Maureen que sa fille avait connu une fin rapide et n'avait pas souffert, emportée par une overdose la nuit de sa disparition sans avoir repris conscience. Voyant que Maureen n'acceptait pas l'idée que sa fille avait volontairement consommé de la drogue, il avait prétendu qu'on la lui avait sans doute administrée à son insu, bien qu'il n'en eût pas la preuve à ce moment-là. Maureen avait paru un peu rassérénée. Elle était bien décidée à s'impliquer davantage encore dans sa fondation, au nom de tous les enfants disparus.

Pauline, dont le mariage avait été le prétexte au voyage à Tallinn, avait été la seule des amies de Rachel à se manifester. À son arrivée, il était évident qu'elle avait déjà abusé de la boisson. Elle n'avait pas tardé à avoir le verbe haut et, lorsqu'elle avait cassé un verre, M. Hewitt était venu discrètement lui parler. Pauline s'en était allée aussitôt, en larmes. Banks et Annie avaient pris congé peu après.

Banks contempla l'enveloppe une bonne minute avant de la glisser dans le dossier, puis il retourna à la fenêtre. La lettre de Juliya et les questions qu'elle appelait ne cesseraient pas de l'obséder pendant les jours à venir. Aujourd'hui il faisait beau, c'était même la plus belle journée de la saison. À la terrasse du Queen's Arms, les tables qui lui rappelaient tant la Vieille Ville de Tallinn se remplissaient à toute allure. Dans l'immédiat, il n'avait envie que d'une chose : s'asseoir tout seul à une table sur la place pavée du marché et regarder le spectacle de la vie en buvant une bière bien fraîche.

REMERCIEMENTS

Une grande partie de l'histoire ayant pour cadre Tallinn, je remercierai en premier lieu Karen Root, qui a lu une des premières moutures du manuscrit et a corrigé mes erreurs concernant l'Estonie. C'est elle qui a apporté de l'authenticité aux chapitres estoniens, et si certains détails ne sonnent pas juste, j'en assume l'entière responsabilité. Je remercie également ma directrice de département, Krista Mits, qui a bien voulu me faire profiter de ses lumières sur la culture et l'histoire de l'Estonie, et mes étudiants Daniel Vaarik et Anna-Magdaleena Kangro pour la richesse de leur conversation, qui m'a appris toutes sortes de choses au sujet du pays. Un grand merci à mes autres étudiants, qui ont tous participé d'une manière ou d'une autre à l'élaboration de ce roman, et ont été pour moi une source d'inspiration : Berit Kaschan, Gunilla Rosengren, Siret Kork, Tana Collins, Kaidi Laur, Adrienn Jankovitch et Helen Kalpus. Merci enfin à l'ambassadeur du Canada dans les pays baltes et à son épouse, qui m'ont prêté leur bel appartement pendant que j'enseignais à Tallinn.

Chez Hodder & Stoughton, je remercie Carolyn Mays, Francesca Best et Katy Rouse au service éditorial, ainsi que Kerry Hood et Jaime Frost à la publicité, sans oublier Lucy Hale. Je rends hommage aux talents commerciaux de la maison d'édition. Merci à Justine Taylor pour ses scrupuleuses corrections du manuscrit ; à Carolyn Marino et Wendy Lee du service éditorial et à Laurie Connors à la publicité, et à toute l'équipe fabrication et vente de chez William Morrow. Chez McClelland & Stewart, merci à Kendra Ward et Ellen Seligman pour les révisions du manuscrit et à Ashley Dunn à la publicité (sans oublier Debby de Groot, qui travaille en free-lance). Merci à Doug Pepper pour les huîtres et la bière, entre autres choses. Merci à toute l'équipe fabrication et vente chez McClelland & Stewart/Random House. J'adresse enfin mes remerciements à mes agents Dominick Abel et David Grossman pour leur soutien infaillible. Pour terminer, je tiens à citer Sheila Hallaway, qui a été comme toujours ma première lectrice, et qui m'a prodigué des conseils constructifs au moment où j'étais le moins disposé à les entendre.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

QUI SÈME LA VIOLENCE, 1993.

SAISON SÈCHE, 2000.

FROID COMME LA TOMBE, 2002.

BEAU MONSTRE, 2003.

UN ÉTÉ QUI NE S'ACHÈVE JAMAIS, 2004.

NE JOUEZ PAS AVEC LE FEU, 2005.

UNE ÉTRANGE AFFAIRE, 2006.

COUP AU CŒUR, 2007.

L'AMIE DU DIABLE, 2009.

TOUTES LES COULEURS DES TÉNÉBRES, 2010.

BAD BOY, 2011.

LE SILENCE DE GRACE, 2013.

« SPÉCIAL SUSPENSE »

MATT ALEXANDER

Requiem pour les artistes

STEPHEN AMIDON

Sortie de route

RICHARD BACHMAN

La Peau sur les os

Chantier

Rage

Marche ou crève

CLIVE BARKER

Le Jeu de la Damnation

INGRID BLACK

Sept jours pour mourir

GILES BLUNT

Le Témoin privilégié

GERALD A. BROWNE

19 Purchase Street

Stone 588

Adieu Sibérie

ROBERT BUCHARD

Parole d'homme

Meurtres à Missoula

JOHN CAMP

Trajectoire de fou

CAROLINE CARVER

Carrefour sanglant

JOHN CASE

Genesis

PATRICK CAUVIN

Le Sang des roses

Jardin fatal

MARCIA CLARK

Mauvaises fréquentations

JEAN-FRANÇOIS COATMEUR

La Nuit rouge

Yesterday

Narcose

La Danse des masques

Des feux sous la cendre

La Porte de l'enfer

Tous nos soleils sont morts

La Fille de Baal

Une écharde au cœur
CAROLINE B. COONEY
Une femme traquée
HUBERT CORBIN
Week-end sauvage
Nécropsie
Droit de traque
PHILIPPE COUSIN
Le Pacte Pretorius
DEBORAH CROMBIE
Le passé ne meurt jamais
Une affaire très personnelle
Chambre noire
Une eau froide comme la pierre
Les larmes de diamant
La Loi du sang
Mort sur la Tamise
VINCENT CROUZET
Rouge intense
JAMES CRUMLEY
La Danse de l'ours
JACK CURTIS
Le Parlement des corbeaux
ROBERT DALEY
La nuit tombe sur Manhattan
GARY DEVON
Désirs inavouables
Nuit de noces
WILLIAM DICKINSON
Des diamants pour Mrs Clark
Mrs Clark et les enfants du diable
De l'autre côté de la nuit
MARJORIE DORNER
Plan fixe
FRÉDÉRIC H. FAJARDIE
Le Loup d'écume
FROMENTAL/LONDON
Le Système de l'homme-mort
STEPHEN GALLAGHER
Mort sur catalogue
LISA GARDNER
Disparue
Sauver sa peau
La maison d'à côté
Derniers adieux
Les Morsures du passé
CHRISTIAN GERNIGON
La Queue du Scorpion

Le Sommeil de l'ours
Berlinstrasse
Les Yeux du soupçon
Preuves d'amour
JOSHUA GILDER
Le Deuxième Visage
JOHN GILSTRAP
Nathan
MICHELE GIUTTARI
Souviens-toi que tu dois mourir
La Loge des Innocents
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
Le Vol des cigognes
Les Rivières pourpres
Le Concile de pierre
SYLVIE GRANOTIER
Double Je
Le passé n'oublie jamais
Cette fille est dangereuse
Belle à tuer
Tuer n'est pas jouer
La Rigole du diable
AMY GUTMAN
Anniversaire fatal
JAMES W. HALL
En plein jour
Bleu Floride
Marée rouge
Court-circuit
JEAN-CLAUDE HÉBERLÉ
La Deuxième Vie de Ray Sullivan
CARL HIAASEN
Cousu main
JACK HIGGINS
Confessionnal
MARY HIGGINS CLARK
La Nuit du Renard
La Clinique du Docteur H.
Un cri dans la nuit
La Maison du guet
Le Démon du passé
Ne pleure pas, ma belle
Dors ma jolie
Le Fantôme de Lady Margaret
Recherche jeune femme aimant danser
Nous n'irons plus au bois
Un jour tu verras...

*Souviens-toi
Ce que vivent les roses
La Maison du clair de lune
Ni vue ni connue
Tu m'appartiens
Et nous nous reverrons...
Avant de te dire adieu
Dans la rue où vit celle que j'aime
Toi que j'aimais tant
Le Billet gagnant
Une seconde chance
La nuit est mon royaume
Rien ne vaut la douceur du foyer
Deux petites filles en bleu
Cette chanson que je n'oublierai jamais
Où es-tu maintenant ?
Je t'ai donné mon cœur
L'ombre de ton sourire*

Les Années perdues

CHUCK HOGAN

Face à face

KAY HOOPER

Ombres volées

PHILIPPE HUET

La Nuit des docks

GWEN HUNTER

La Malédiction des bayous

PETER JAMES

Vérité

TOM KAKONIS

Chicane au Michigan

Double Mise

MICHAEL KIMBALL

Un cercueil pour les Caïmans

LAURIE R. KING

Un talent mortel

STEPHEN KING

Cujo

Charlie

JOSEPH KLEMPNER

Le Grand Chelem

Un hiver à Flat Lake

Mon nom est Jillian Gray

Préjudice irréparable

DEAN R. KOONTZ

Chasse à mort

Les Étrangers

AMANDA KYLE WILLIAMS

Celui que tu cherches

NOËLLE LORiot

Le tueur est parmi nous

Le Domaine du Prince

L'Inculpé

Prière d'insérer

Meurtrière bourgeoise

ANDREW LYONS

La Tentation des ténèbres

PATRICIA MACDONALD

Un étranger dans la maison

Petite Sœur

Sans retour

La Double Mort de Linda

Une femme sous surveillance

Expiation

Personnes disparues

Dernier refuge

Un coupable trop parfait

Origine suspecte

La Fille sans visage

J'ai épousé un inconnu

Rapt de nuit

Une mère sous influence

Une nuit, sur la mer

Le Poids des mensonges

JULIETTE MANET

Le Disciple du Mal

PHILLIP M. MARGOLIN

La Rose noire

Les Heures noires

Le Dernier Homme innocent

Justice barbare

L'Avocat de Portland

Un lien très compromettant

Sleeping Beauty

Le Cadavre du lac

DAVID MARTIN

Un si beau mensonge

LISA MISCIONE

L'Ange de feu

La Peur de l'ombre

MIKA L. OLLIVIER

Trois souris aveugles

L'Inhumaine Nuit des nuits

Noces de glace

La Promesse du feu

ALAIN PARIS

Impact

Opération Gomorrhe

DAVID PASCOE

Fugitive

RICHARD NORTH PATTERSON

Projection privée

THOMAS PERRY

Une fille de rêve

Chien qui dort

STEPHEN PETERS

Central Park

JOHN PHILPIN/PATRICIA SIERRA

Plumes de sang

Tunnel de nuit

NICHOLAS PROFFITT

L'Exécuteur du Mékong

PETER ROBINSON

Qui sème la violence...

Saison sèche

Froid comme la tombe

Beau monstre

L'été qui ne s'achève jamais

Ne jouez pas avec le feu

Étrange affaire

Coup au cœur

L'Amie du diable

Toutes les couleurs des ténèbres

Bad Boy

Le Silence de Grace

DAVID ROSENFELT

Une affaire trop vite classée

FRANCIS RYCK

Le Nuage et la Foudre

Le Piège

RYCK EDO

Mauvais sort

LEONARD SANDERS

Dans la vallée des ombres

TOM SAVAGE

Le Meurtre de la Saint-Valentin

JOYCE ANNE SCHNEIDER

Baignade interdite

THIERRY SERFATY

Le Gène de la révolte

JENNY SILER

Argent facile

BROOKS STANWOOD

Jogging

WHITLEY STRIEBER

Billy

MAUD TABACHNIK

Le Cinquième Jour

Mauvais Frère

Douze heures pour mourir

J'ai regardé le diable en face

Le chien qui riait

Ne vous retournez pas

L'ordre et le chaos

LAURA WILSON

Une mort absurde

THE ADAMS ROUND TABLE PRÉSENTE

Meurtres en cavale

Meurtres entre amis

Meurtres en famille

Table of Contents

Page de Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

REMERCIEMENTS